



3 1761 06552417 5

BRIEF

B

0024576



Presented to the

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

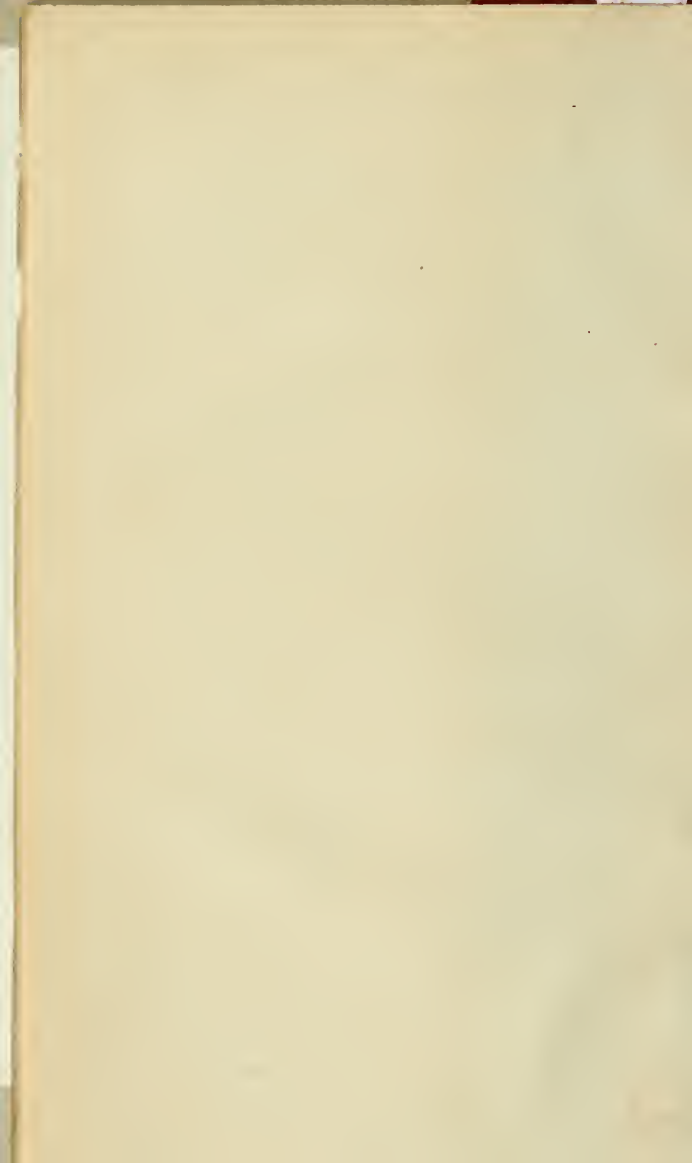
by the

ONTARIO LEGISLATIVE
LIBRARY

1980



Henri T. Taché



1556
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

60559

CONDORCET

— Ontario —

*lit
B*

ESQUISSE D'UN TABLEAU HISTORIQUE

DES

PROGRÈS

DE L'ESPRIT HUMAIN

—
TOME PREMIER

—
Henri P. Tachereau

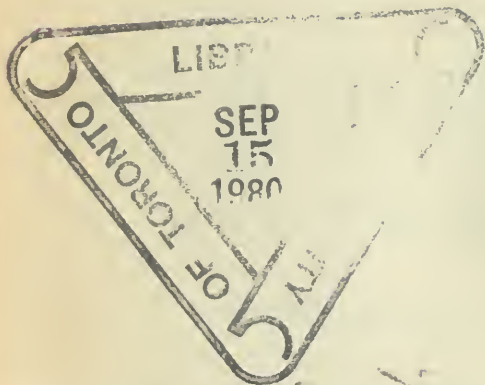
PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

—
1878

Tous droits réservés



brief

B

0024576

NOTICE SUR CONDORCET (1)

Marie-Jean-Antoine-Nicolas, marquis de Condorcet, né en 1743, à Ribemont, près de Saint-Quentin, en Picardie, est issu d'une famille originaire du Dauphiné. Ses ancêtres furent les premiers qui embrassèrent publiquement en France la religion réformée. Son oncle, Jacques-Marie de Condorcet, qui devint évêque de Lisieux en 1761, après avoir successivement occupé les sièges de Gap et d'Auxerre, prit soin de son éducation, et l'envoya au collège de Navarre, où Condorcet soutint avec la plus rare distinction, à l'âge d'un peu moins de seize ans, une thèse de mathématiques à laquelle assistèrent d'Alembert, Clairaut et Fontaine. Le brillant succès qu'il obtint dans cette occasion le détermina à se livrer tout entier à une étude pour laquelle il annonçait des dispositions extraordinaires. Dès l'âge de dix-neuf ans et sans fortune, il vint se fixer à Paris, où le duc de la Rochefoucauld, avec la maison duquel il avait des alliances, lui servit de protecteur, lui fit obtenir une pension, et l'introduisit dans plusieurs maisons considérables. Il composa, en 1764, et publia l'année suivante, un *Essai sur le calcul intégral*; en 1767, il

(1) Extrait de l'édition de 1822; Paris, in-32, Brissot-Thivars.

donna un *Mémoire sur le problème des trois corps*; et en 1768, il réunit ses premiers travaux sous le titre d'*Essais d'analyse*, in-4°. Ces essais lui ouvrirent, en 1769, les portes de l'Académie des sciences; il justifia ce choix en publiant sur le *calcul analytique* de nouveaux Mémoires qui ne prouvent pas moins que ses précédents ouvrages la pénétration et la supériorité de son génie. Il reprit ce travail longtemps après, et le refondit dans un nouveau traité qui embrassait dans leur ensemble les calculs intégral et différentiel. L'impression de cet ouvrage, commencée en 1786, fut arrêtée à la seizième feuille et n'a jamais été reprise depuis. Ses autres travaux du même genre ont été consignés dans les Mémoires des Académies de Paris, de Berlin, de Saint-Pétersbourg, de Turin, et de l'Institut de Bologne. Aspirant à la célébrité littéraire, il voulut s'essayer dans le genre des éloges, et publia, en 1773, ceux des académiciens morts avant 1699. Il fut ensuite nommé secrétaire perpétuel de l'Académie.

Condorcet venait d'être chargé, en 1777, de faire l'éloge du duc de la Vrillière, lorsque le comte de Maurepas fut instruit qu'il n'en avait pas encore écrit une ligne; feignant de se plaindre seulement de ce que Condorcet différait trop à prononcer ce discours, il lui en adressa des reproches, et l'académicien répondit : « A Dieu ne plaise que je m'abaisse jamais à louer l'odieux dispensateur des lettres de cachet! » Cette liberté courageuse déplut tellement au comte de Maurepas, que tant que ce ministre vécut les portes de l'Académie furent fermées à Condorcet. Admis dans son sein en 1782, il prit pour texte de son discours de réception *les avantages que la société peut retirer de la réunion des sciences physiques aux sciences morales*. Rien ne contribua davantage à faire ressortir

la flexibilité de son talent que la diversité de mérites de ceux dont il lut successivement les éloges à l'Académie des sciences. On sent que, pour rendre compte des plus grandes découvertes du siècle, et bien juger des hommes tels que d'Alembert, Franklin, Buffon, Euler, Linnée, Bergmann et Vaucanson, il fallait n'être étranger à aucune des branches de science ou de littérature dans lesquelles ils avaient excellé.

Cette prodigieuse variété de travaux n'empêchait pas Condorcet de continuer de se livrer aux mathématiques ; il composa, en 1777, sur la *théorie des comètes*, un ouvrage qui remporta le prix à l'Académie de Berlin. Néanmoins, son esprit se portait avec une prédilection particulière aux recherches philosophiques. La liaison intime qui s'était formée entre M. Turgot, alors contrôleur général des finances, et lui, l'attacha au système des économistes. D'Alembert mourant le nomma, en 1786, son exécuteur testamentaire, et lui confia le soin de traiter toute la partie de l'*Encyclopédie* qui est relative aux sciences exactes, et un grand nombre de morceaux sur les arts et la littérature. Un homme tel que Condorcet ne pouvait méconnaître le génie prodigieux de Voltaire : aussi fut-il l'un des admirateurs les plus passionnés de ce grand homme. Ce sentiment allait même en lui jusqu'à l'enthousiasme.

Pendant la guerre de l'indépendance américaine, Condorcet écrivit en faveur de cette noble cause, se prononça hautement pour la liberté des nègres, et, dans tout ce qu'il publia vers cette époque, répandit ses maximes républicaines, en exhalant sa haine contre le despotisme, dont il signalait courageusement les abus.

Dès 1788, Condorcet publia son ouvrage sur les assemblées provinciales, dans le but de préparer les réformes que réclamaient alors la raison et l'intérêt de toute la France. Au commencement de la révolution, il embrassa avec ardeur la cause populaire, concourut à la rédaction de la *Bibliothèque de l'homme public*, et rédigea, de concert avec Cerutti, la *Feuille villageoise*, journal où, pour répandre la lumière parmi le peuple, il se plaisait à descendre des hauteurs de la science jusqu'aux éléments les plus vulgaires de l'administration et de la politique. Condorcet s'occupait de ce travail avec la simplicité d'un enfant, et c'est à cette simplicité même qu'il est plus facile de reconnaître, dans cette feuille, les articles qui lui appartiennent. Il rédigea, en 1791, l'arrêté d'association du club de 1789, fondé par les premiers amis de la liberté française. Dans la même année, il fut nommé commissaire du trésor public, et ce fut sur sa proposition que ce nom fut changé en celui de trésorerie nationale. Il venait de publier, sur la liberté de la presse et sur celle des journaux, une lettre pleine d'une logique serrée et vigoureuse, lorsqu'il fut porté, en septembre, par le corps électoral de Paris, à l'assemblée législative, dont il fut immédiatement élu secrétaire. Il prononça, dans la séance du 24 octobre 1791, une opinion remarquable sur les émigrés, qu'il distingua en deux classes, les fugitifs et les rebelles; proposant de ne punir de mort que ceux d'entre ces derniers qui seraient pris les armes à la main. Ce projet fut rejeté après une courte discussion. En décembre suivant, il prononça, sur les dispositions hostiles des puissances, un discours qu'il termina par une déclaration des principes politiques de la France régénérée : cette déclaration ayant été unanimement adoptée, Condorcet fit ajourner

la proposition de l'envoyer aux cours étrangères, et rendit compte, quelques jours après, de la réponse du roi à la députation qui avait été chargée de la lui présenter. Elu président le 5 février 1792, il répondit le lendemain à une lettre adressée par le roi à l'assemblée sur le cérémonial des députations, et omit dans cette réponse le titre de *Majesté*, déjà retiré au roi dans la cinquième séance de cette assemblée, et rendu à ce prince dans la sixième. Il renouvela, le 20 avril, à la suite de la déclaration de guerre faite par le roi à l'Autriche, la proposition de décréter un manifeste qui exposerait les principes politiques de l'assemblée. Peu de jours après, il fit un rapport du plus haut intérêt sur l'instruction publique, se vit attaqué à la fois par la cour et à la tribune des Jacobins, et vota, dans l'intérêt des principes et de l'inviolabilité de la représentation nationale, l'accusation du juge de paix Larivière. C'est sur sa proposition que fut rendu, le 19 juin suivant, le décret qui ordonnait que tous les titres de noblesse seraient brûlés. Le 9 août, il fit un rapport très étendu sur les mesures propres à sauver la patrie. Le 13, il lut et fit adopter une adresse au peuple, exposant les motifs qui avaient rendu nécessaire la révolution qui venait d'éclater, fait suspendre l'exercice du pouvoir exécutif dans les mains du roi, et déterminé la convocation d'une convention nationale. Elu peu de jours après, par le département de l'Aisne, député à cette assemblée qui se réunissait sous les sinistres auspices de septembre, Condorcet fut nommé, le 11 octobre, membre du comité de constitution, où furent appelés avec lui, Brissot, Vergniaud, Gensonné, Siéyès, Danton, Barrère, Thomas Payne et Pétion. Chargé, dans les premiers jours de novembre, de retirer du greffe du tribunal de

17 août, les pièces relatives au jugement de Louis XVI, Condorcet demanda, dans un discours prononcé à la fin du même mois, que l'assemblée fit statuer sur le sort du roi par des députations des départements élues *ad hoc*, et qu'elle se réservât seulement le droit d'adoucir la sentence. La Convention ayant décidé que le monarque serait jugé par elle, Condorcet reconnut, avec la presque unanimité de ses collègues, la culpabilité de Louis. Il insista vivement ensuite pour l'appel au peuple, vota la peine la plus grave, mais qui ne fut pas la mort, et réclama le sursis à l'exécution dès que le jugement de mort eut été rendu. Il demanda en même temps que la peine de mort, abolie pour les crimes ordinaires, fût désormais restreinte aux seuls crimes d'Etat. Le 15 février 1793, il se présenta à la tribune au nom du comité de constitution, et fit connaître les bases sur lesquelles elle devait être établie. Le 26 mars, il fut nommé membre du comité de défense générale qui venait d'être installé. C'est vers cette époque que l'impératrice de Russie et le roi de Prusse le firent rayer du tableau des académies de Saint-Petersbourg et de Berlin. Condorcet coopérait alors à la rédaction d'une feuille intitulée : *Journal d'instruction sociale*.

Jusqu'au 31 mai, Condorcet s'était ménagé avec tous les partis, moins par calcul ou par adresse, que par l'effet d'une bienveillance naturelle qui le portait à excuser les actes les plus répréhensibles, quelquefois même les plus coupables, lorsqu'il les croyait inspirés par le fanatisme de la liberté. Toutefois il y avait trop de lumières dans son esprit, d'élévation, d'énergie et d'amour de la liberté dans son âme, pour qu'il fût en son pouvoir de renfermer en lui-même l'indignation dont le saisirent les

attentats des 31 mai, 1^{er} et 2 juin ; l'anéantissement de la représentation nationale, et les violences exercées sur ses membres les plus recommandables par leur courage ou leurs talents. Ce fut alors que Condorcet, qui, ainsi qu'on l'a vu plus haut, ne s'était jamais prononcé de manière à mériter la haine des factieux, sembla revendiquer ses droits à une proscription uniquement dirigée contre le génie et la vertu. Il s'éleva avec force contre les nouveaux tyrans, et les accabla de tout le poids de sa supériorité ; il ne leur épargna ni les reproches amers, ni les piquantes épigrammes ; il se montra digne, en un mot, de n'avoir pas été oublié sur les tables des proscriptionnaires. Un des premiers soins de la faction qui venait de triompher au 31 mai avait été de renouveler le comité de constitution, où siégeaient quatre députés proscrits, Brissot, Pétion, Vergniaud et Gensonné ; deux qui étaient sur le point de l'être, Thomas Payne et Condorcet, et enfin Siéyès. On juge bien que Condorcet ne fut point élu membre du nouveau comité de constitution ; il s'y laissa cependant entraîner plusieurs fois par Hérault de Séchelles. La plupart des idées de l'acte constitutionnel qu'il était sur le point de présenter à l'assemblée lorsque le 31 mai éclata, étaient dans une telle opposition avec le fatras démagogique que rédigeait en hâte le comité dont Hérault-de-Séchelles était le rapporteur, qu'il ne fut pas au pouvoir de Condorcet de résister au besoin de les combattre, et de justifier les vues bien autrement conservatrices et républicaines des collègues illustres qui lui avaient été associés pour ce grand travail. L'écrit qu'il publia sur cette matière souleva contre Condorcet tous les chefs de la faction. Chabot et Bazire l'attaquèrent avec une telle

grossièreté sur ses liaisons avec les chefs de la Gironde, que, frappé en quelque sorte d'un trait de lumière, Condorcet sortit avec indignation du comité et rompit les négociations qui avaient été commencées avec lui, et qui, en sauvant peut-être sa vie, eussent infailliblement terni sa gloire. Dès lors, l'écrivit qu'il avait publié sur les premières bases de la prétendue constitution de 1793 fut considéré comme une protestation séditieuse contre les actes de la Convention et dénoncé comme tel par Chabot, au nom du comité de sûreté générale, le 8 juillet 1793. Le comité ayant conclu à l'arrestation de Condorcet et à sa traduction à la barre, ces deux propositions furent décrétées dans la même séance ; mais sa personne n'était déjà plus au pouvoir des tyrans. Il trouva successivement plusieurs asiles. Trois mois s'étaient écoulés ainsi lorsque, le 3 octobre, sur un rapport du comité de sûreté générale, Condorcet fut décrété d'accusation, avec un grand nombre de ses collègues. Mis bientôt après hors la loi, l'amie généreuse qui l'avait recueilli ne s'en montra que plus active, plus courageuse et plus dévouée. Pendant huit mois il ne sortit point de cette retraite. Ce fut là qu'environné de terreurs qui se renouvelaient à tous moments, il composa son ouvrage intitulé : *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Cette production, qui présente des aperçus aussi neufs que profonds, donne une idée d'autant plus haute du génie de Condorcet, qu'il était, en la composant, privé de tous ses livres et livré aux seules ressources de sa mémoire. Ces graves travaux et l'état de son âme ne le rendaient cependant pas insensible aux attentions délicates qu'on avait soin de multiplier autour de lui. Quelquefois son amie, occupée du soin de

le distraire, lui adressait des couplets. Un jour, Condorcet lui dit en riant : « Je n'ai fait de vers de ma vie ; je vous devrai les premiers qui seront sortis de ma plume. » Et ce jour-là même il commença, sous le voile d'un Polonais exilé en Sibérie, une épître qu'il adressait à sa femme et dans laquelle on trouve ces deux vers qui étaient l'histoire des derniers moments de sa carrière politique :

Ils m'ont dit : Choisis d'être oppresseur ou victime.
J'embrassai le malheur et leur laissai le crime.

Cependant la tyrannie prenait tous les jours de nouvelles forces ; elle osait tout et ne trouvait de résistance nulle part : elle atteignit le dernier degré de la barbarie en ordonnant « que toute personne qui donnerait asile à un proscrit serait punie de mort. » Lorsque ce décret fut connu de Condorcet, contraint de choisir entre sa perte certaine et celle presque inévitable de sa généreuse bienfaitrice, son choix était déjà irrévocable lorsqu'il lui annonça sa résolution. « Eh quoi ! lui dit-elle, ne voyez-vous pas que vous courez à la mort ? — Cela se peut, répondit Condorcet ; mais du moins je n'aurai pas à me reprocher la vôtre. Oubliez-vous donc que je suis hors la loi, et qu'en restant chez vous je vous perds sans me sauver ? » — Si vous êtes hors la loi, reprit cette femme courageuse, nous ne sommes pas hors de l'humanité : vous resterez. » Tous les efforts pour le retenir furent inutiles ; ils sortit de Paris le 29 ventôse an II (19 mars 1794), à huit heures du soir, sans passe-port, vêtu d'une simple veste, et la tête couverte d'un bonnet. Il paraît que son projet avait été de se rendre d'abord chez un ancien ami, dont la maison de campagne était aux portes de Paris. Ne l'ayant

point trouvé et craignant d'être reconnu, il avait quitté la grande route de Paris à Sceaux, et cherché une retraite dans les carrières de la plaine de Montrouge, dont il ne sortait que la nuit. Il était arrivé ainsi jusqu'au bois de Meudon ; mais les arbres étant dépouillés de verdure dans cette saison, de plus grands dangers se présentèrent à lui. Le besoin de prendre quelque subsistance, et celui, plus insurmontable peut-être, de trouver du tabac, le déterminèrent sans doute à descendre à Clamart-sous-Meudon, village situé sur la lisière du bois. Là, il entra dans un cabaret, où il crut pouvoir se procurer l'un et l'autre. Après avoir acheté du tabac, il demanda une omelette, qu'il se mit à manger avec une extrême avidité. Cette circonstance fut remarquée par les gens du cabaret, qui, devenus plus curieux en voyant son air inquiet, sa longue barbe et son misérable équipage, lui adressèrent quelques questions sur sa profession et le lieu d'où il venait. Il se donna pour un domestique dont le maître venait de mourir. Un maçon, membre du comité révolutionnaire de Clamart, se trouvait pendant ce temps-là dans le cabaret, et dit : « Je crois plutôt que vous êtes un de ceux qui en avaient des domestiques. Où sont vos papiers ? » Condorcet déclara ne point en avoir. Un gendarme fut appelé, et Condorcet, placé entre lui et le maçon, fut conduit au comité révolutionnaire, suivi de l'hôtesse du cabaret qui réclamait son payement. Condorcet ayant sorti de sa poche, pour la satisfaire, son portefeuille, dont l'élégance contrastait d'une manière remarquable avec son extérieur, chacun se regardait avec étonnement, lorsque deux autres circonstances vinrent fortifier les soupçons qu'on avait déjà conçus. Il proposa de changer un louis d'or pour acquitter ce

qu'il devait, et mit sur la table, en tirant son mouchoir, dont la finesse fut remarquée, un *Horace* relié en maroquin vert, dont les marges étaient enrichies de notes écrites de la main même de Condorcet. Dès lors, il ne resta plus de doute aux misérables qui s'étaient saisis de lui, sur l'importance de la capture qu'ils venaient de faire, et le comité révolutionnaire de Clamart le fit conduire aussitôt dans la prison de Bourg-la-Reine. Blessé au pied, exténué de fatigue et de besoin, il ne pouvait se soutenir, et tombait en défaillance sur la route. On chercha une charrette qu'on ne trouva point. Enfin, un vigneron offrit son cheval. Ce fut ainsi qu'il arriva au Bourg-la-Reine, le 27 mars 1794, à quatre heures de l'après-midi. Les membres du comité révolutionnaire ne se trouvant point en nombre suffisant pour procéder à son interrogatoire, on remit ce soin au lendemain, et jusque-là on le déposa dans un cachot humide et sans jour. Lorsqu'on vint l'y chercher le lendemain matin, on ne trouva que son cadavre qui conservait encore un reste de chaleur. Il avait fait usage du poison qu'il portait depuis longtemps sur lui pour se dérober au supplice.

Les opinions politiques de Condorcet ne furent en aucun temps le résultat de l'intérêt personnel, mais toujours celui d'une conviction profonde. Quoique proscrit avec les députés de la Gironde et ceux des membres du côté droit de la Convention qui s'associèrent à leur noble dévouement, Condorcet ne partagea pas toujours leurs opinions, et il faudrait le plaindre d'avoir quelquefois trop ménagé la faction qui a fini par le proscrire, s'il eût été porté à en agir ainsi par toute autre considération que celle du bien public, et le chimérique espoir de ramener aux principes d'une sage liberté des esprits qui n'en connurent jamais que

le fanatisme, et dont la plupart paraissaient marcher de bonne foi à sa conquête sous les bannières de l'intolérance religieuse et politique. Condorcet poursuivit sans relâche les parlements, le sacerdoce, la noblesse et la royauté; mais c'étaient les institutions qu'il haïssait et non les hommes. Alors même qu'il voyait avec joie l'ordre social, tel qu'il existait en France en 1789, renversé jusque dans ses fondements, on le trouvait indigné à l'aspect d'une injustice particulière, et toujours prêt à contribuer de tous ses moyens à la redresser. Il avait beaucoup lu, et sa mémoire était prodigieuse. Nous pensons que, s'il a existé des philosophes qui ont mieux éclairé la métaphysique, l'économie politique, la législation et la morale, il n'en est point qui aient discuté avec un égal succès, un aussi grand nombre d'opinions importantes et que sous ce point de vue le nom de Condorcet doit être placé parmi les noms des savants les plus illustres du dix-huitième siècle, et qu'il sera réclamé avec orgueil par les amis de la liberté de tous les pays.

Les œuvres complètes de Condorcet, imprimées à Paris en 1804, forment vingt et un volumes in-8°. Le détail de ses nombreux ouvrages se trouve dans la *France littéraire* de Ersch. Nous nous bornerons à citer ici : *Essai d'analyse*, Paris, 1768, in-8°. — *Lettre d'un théologien à l'auteur du Dictionnaire des Trois siècles*, Berlin, 1774, in-8°. — *Eloge des académiciens de l'Académie royale des sciences morts depuis 1666 jusqu'en 1699*, Paris, 1773, in-12. — *Eloge et Pensées de Pascal*, Londres, 1776, in-8°, réimprimés en 1778, avec des notes de Voltaire. — *Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix*, Paris, 1785, in-4°, refondu avec de nombreuses additions, sous ce titre : *Eléments du calcul des probabili-*

tés et son application aux jeux de hasard, à la loterie et au jugement des hommes, avec un Discours sur les avantages des mathématiques sociales, et une Notice sur M. de Condorcet, 1804, in-8°. — *Vie de M. Turgot*, Londres, 1786, in-8°. Elle a été traduite en allemand, Géra, 1787, in-8°, et en anglais, 1788, in-18. — *Vie de Voltaire*, Genève, 1787, Londres, 1790, deux volumes in-18. Elle a été traduite en anglais et en allemand; on l'a insérée dans l'édition de Kehl des œuvres de Voltaire. Souvent réimprimée. — *Rapport de l'instruction publique, présenté à la Convention nationale*, Paris, 1792, in-8°. — *Bibliothèque de l'homme public, ou Analyse raisonnée des principaux ouvrages français et étrangers sur la politique en général, la législation, les finances, etc.*, Paris, 1790-1792. — *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, ouvrage posthume, 1795, in-8°, traduit en anglais, 1795, et en allemand, par E.-L. Posselt, Tubingen, 1795, in-8°; Paris, 1822, à la librairie constitutionnelle de Brissot-Thivars, in-32. — *Moyen d'apprendre à compter sûrement et avec facilité*, Paris, an VII (1799), in-12.

Enfin, Condorcet a ajouté un volume de notes aux *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, traduites de l'anglais de Smith, par Roucher. Il a donné, avec Lacroix, une nouvelle édition des *Lettres à une princesse d'Allemagne*, par Euler. Il a travaillé au *Journal encyclopédique*, à la *Chronique du Mois*, au *Républicain*, au *Journal d'instruction publique*, etc. On trouve de lui quelques fragments inédits dans le *Magasin encyclopédique*. Deux éditions d'un éloge de Condorcet, sous le nom de *Notice sur la vie et les ouvrages de Condorcet*, ont été publiées à Paris, par M. Diannyère, la première en l'an IV (1796), in-8, la seconde en l'an VII (1799).



ESQUISSE D'UN TABLEAU HISTORIQUE

DES

PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN

L'homme naît avec la faculté de recevoir des sensations, d'apercevoir et de distinguer, dans celles qu'il reçoit, les sensations simples dont elles sont composées, de les retenir, de les reconnaître, de les combiner, de conserver ou de rappeler dans sa mémoire, de comparer entre elles ces combinaisons, de saisir ce qu'elles ont de commun et ce qui les distingue, d'attacher des signes à tous ces objets, pour les reconnaître mieux, et s'en faciliter de nouvelles combinaisons.

Cette faculté se développe en lui par l'action des choses extérieures, c'est-à-dire par la présence de certaines sensations composées, dont la constance, soit dans l'identité de leur ensemble, soit dans les lois de leurs changements, est indépendante de lui. Il l'exerce également par la communication avec des individus semblables à lui ; enfin par des moyens

artificiels, qu'après le premier développement de cette même faculté, les hommes sont parvenus à inventer.

Les sensations sont accompagnées de plaisir et de douleur, et l'homme a de même la faculté de transformer ces impressions momentanées en sentiments durables, doux ou pénibles; d'éprouver ces sentiments à la vue ou au souvenir des plaisirs ou des douleurs des autres êtres sensibles. Enfin, de cette faculté unie à celle de former et de combiner des idées, naissent entre lui et ses semblables des relations d'intérêt et de devoir, auxquelles la nature même a voulu attacher la portion la plus précieuse de notre bonheur et les plus douloureux de nos maux.

Si l'on se borne à observer, à connaître les faits généraux et les lois constantes que présente le développement de ces facultés, dans ce qu'il a de commun aux divers individus de l'espèce humaine, cette science porte le nom de métaphysique.

Mais si l'on considère ce même développement dans ses résultats, relativement à la masse des individus qui coexistent dans le même temps sur un espace donné, et si on le suit de génération en génération, il présente alors le tableau des progrès de l'esprit humain. Ce progrès est soumis aux mêmes lois générales qui s'observent dans le développement individuel de nos facultés, puisqu'il est le résultat de ce développement, considéré en même temps dans un grand nombre d'individus réunis en société. Mais le résultat que chaque

instant présente dépend de celui qu'offraient les instants précédents et influe sur celui des temps qui doivent suivre.

Ce tableau est donc historique, puisque, assujetti à de perpétuelles variations, il se forme par l'observation successive des sociétés humaines aux différentes époques qu'elles ont parcourues. Il doit présenter l'ordre des changements, exposer l'influence qu'exerce chaque instant sur celui qui le remplace, et montrer ainsi, dans les modifications qu'a reçues l'espèce humaine, en se renouvelant sans cesse au milieu de l'immensité des siècles, la marche qu'elle a suivie, les pas qu'elle a faits vers la vérité ou le bonheur. Ces observations sur ce que l'homme a été, sur ce qu'il est aujourd'hui, conduiront ensuite aux moyens d'assurer et d'accélérer les nouveaux progrès que sa nature lui permet d'espérer encore.

Tel est le but de l'ouvrage que j'ai entrepris, et dont le résultat sera de montrer, par le raisonnement et par les faits, qu'il n'a été marqué aucun terme au perfectionnement des facultés humaines; que la perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie; que les progrès de cette perfectibilité, désormais indépendants de toute puissance qui voudrait les arrêter, n'ont d'autre terme que la durée du globe où la nature nous a jetés. Sans doute, ces progrès pourront suivre une marche plus ou moins rapide, mais jamais elle ne sera rétrograde; du moins, tant que la terre occupera la même place dans le système de l'univers, et que les lois générales de ce système

ne produiront sur ce globe ni un bouleversement général, ni des changements qui ne permettraient plus à l'espèce humaine d'y conserver, d'y déployer les mêmes facultés, et d'y trouver les mêmes ressources.

Le premier état de civilisation où l'on ait observé l'espèce humaine est celui d'une société peu nombreuse d'hommes subsistant de la chasse et de la pêche, ne connaissant que l'art grossier de fabriquer leurs armes et quelques ustensiles de ménage, de construire ou de se creuser des logements, mais ayant déjà une langue pour se communiquer leurs besoins, et un petit nombre d'idées morales, dont ils déduisent des règles communes de conduite, vivant en familles, se conformant à des usages généraux qui leur tiennent lieu de lois, et ayant même une forme grossière de gouvernement.

On sent que l'incertitude et la difficulté de pourvoir à sa subsistance, l'alternative nécessaire d'une fatigue extrême et d'un repos absolu, ne laissent point à l'homme ce loisir où, s'abandonnant à ses idées, il peut enrichir son intelligence de combinaisons nouvelles. Les moyens de satisfaire à ses besoins sont même trop dépendants du hasard et des saisons pour exciter utilement une industrie dont les progrès puissent se transmettre ; et chacun se borne à perfectionner son habileté ou son adresse personnelle.

Ainsi, les progrès de l'espèce humaine durent alors être très lents ; elle ne pouvait en faire que de loin en loin et lorsqu'elle était

favorisée par des circonstances extraordinaires. Cependant, à la subsistance tirée de la chasse, de la pêche ou des fruits offerts spontanément par la terre, nous voyons succéder la nourriture fournie par des animaux que l'homme a réduits à l'état de domesticité, qu'il sait conserver et multiplier. A ces moyens se joint ensuite une agriculture grossière ; il ne se contente plus des fruits ou des plantes qu'il rencontre ; il apprend à en former des provisions, à les rassembler autour de lui, à les semer ou à les planter, à en favoriser la reproduction par le travail de la culture.

La propriété qui, dans le premier état, se bornait à celle des animaux tués par lui, de ses armes, de ses filets, des ustensiles de son ménage, devint d'abord celle de son troupeau et ensuite celle de la terre qu'il a défrichée et qu'il cultive. A la mort du chef, cette propriété se transmet naturellement à la famille. Quelques-uns possèdent un superflu susceptible d'être conservé. S'il est absolu, il fait naître de nouveaux besoins ; s'il n'a lieu que pour une seule chose, tandis qu'on éprouve la disette d'une autre, cette nécessité donne l'idée des échanges : dès lors, les relations morales se compliquent et se multiplient. Une sécurité plus grande, un loisir plus assuré et plus constant permettent de se livrer à la méditation ou du moins à une observation suivie. L'usage s'introduit, pour quelques individus, de donner une partie de leur superflu en échange d'un travail qui leur sert à s'en

dispenser eux-mêmes. Il existe donc une classe d'hommes dont le temps n'est pas absorbé par un labeur corporel et dont les désirs s'étendent au delà de leurs simples besoins. L'industrie s'éveille ; les arts déjà connus s'étendent et se perfectionnent ; les faits que le hasard présente à l'observation de l'homme plus attentif et plus exercé, font éclore des arts nouveaux ; la population s'accroît à mesure que les moyens de vivre deviennent moins périlleux et moins précaires ; l'agriculture, qui peut nourrir un plus grand nombre d'individus sur le même terrain, remplace les autres sources de subsistance ; elle favorise cette multiplication, qui, réciproquement, en accélère les progrès ; les idées acquises se communiquent plus promptement et se perpétuent plus sûrement dans une société devenue plus sédentaire, plus rapprochée, plus intime. Déjà l'aurore des sciences commence à paraître ; l'homme se montre séparé des autres espèces d'animaux, et ne semble plus borné comme eux à un perfectionnement purement individuel.

Les relations plus étendues, plus multipliées, plus compliquées, que les hommes forment alors entre eux, leur font éprouver la nécessité d'avoir un moyen de communiquer leurs idées aux personnes absentes, de perpétuer la mémoire d'un fait avec plus de précision que par la tradition orale, de fixer les conditions d'une convention plus sûrement que par le souvenir des témoins, de constater d'une manière moins sujette à des changements, ces

coutumes respectées, auxquelles les membres d'une même société sont convenus de soumettre leur conduite.

On sentit donc le besoin de l'écriture, et elle fut inventée. Il paraît qu'elle était d'abord une véritable peinture à laquelle succéda une peinture de convention, qui ne conserva que les traits caractéristiques des objets. Ensuite, par une espèce de métaphore analogue à celle qui déjà s'était introduite dans le langage, l'image d'un objet physique exprima des idées morales. L'origine de ces signes, comme celle des mots, dut s'oublier à la longue; et l'écriture devint l'art d'attacher un signe conventionnel à chaque idée, à chaque mot, et par la suite, à chaque modification des idées et des mots.

Alors, on eut une langue écrite et une langue parlée, qu'il fallait également apprendre, entre lesquelles il fallait établir une correspondance réciproque.

Des hommes de génie, des bienfaiteurs éternels de l'humanité, dont le nom, dont la patrie même sont pour jamais ensevelis dans l'oubli, observèrent que tous les mots d'une langue n'étaient que les combinaisons d'une quantité très limitée d'articulations premières; que le nombre de celles-ci, quoique très borné, suffisait pour former un nombre presque infini de combinaisons diverses. Ils imaginèrent de désigner, par des signes visibles, non les idées ou les mots qui y répondent, mais ces éléments simples dont les mots sont composés.

Dès lors, l'écriture alphabétique fut connue; un petit nombre de signes suffit pour tout écrire, comme un petit nombre de sons suffisait pour tout dire. La langue écrite fut la même que la langue parlée; on n'eut besoin que de savoir reconnaître et former ces signes peu nombreux, et ce dernier pas assura pour jamais les progrès de l'espèce humaine.

Peut-être serait-il utile aujourd'hui d'instituer une langue écrite qui, réservée uniquement pour les sciences, n'exprimant que ces combinaisons d'idées simples, qui se retrouvent exactement les mêmes dans tous les esprits, n'étant employée que pour des raisonnements d'une rigueur logique, pour des opérations de l'entendement précises et calculées, fût entendue par les hommes de tous les pays, et se traduisît dans tous leurs idiomes, sans pouvoir s'altérer comme eux en passant dans l'usage commun.

Alors, par une révolution singulière, ce même genre d'écriture, dont la conservation n'eût servi qu'à prolonger l'ignorance, deviendrait, entre les mains de la philosophie, un instrument utile à la prompt propagation des lumières, au perfectionnement de la méthode des sciences.

C'est entre ce degré de civilisation et celui où nous voyons encore les peuplades sauvages, que se sont trouvés tous les peuples dont l'histoire s'est conservée jusqu'à nous, et qui, tantôt faisant de nouveaux progrès, tantôt se replongeant dans l'ignorance, tantôt se per-

pétuant au milieu de ces alternatives, ou s'arrêtant à un certain terme, tantôt disparaissant de la terre sous le fer des conquérants, se confondant avec les vainqueurs, ou subsistant dans l'esclavage, tantôt enfin, recevant des lumières d'un peuple plus éclairé, pour les transmettre à d'autres nations, forment une chaîne non interrompue entre le commencement des temps historiques et le siècle où nous vivons, entre les premières nations qui nous soient connues, et les peuples actuels de l'Europe.

On peut donc apercevoir déjà trois parties bien distinctes dans le tableau que je me suis proposé de tracer.

Dans la première, où les récits des voyageurs nous montrent l'état de l'espèce humaine chez les peuples les moins civilisés, nous sommes réduits à deviner par quels degrés l'homme isolé, ou plutôt borné à l'association nécessaire pour se reproduire, a pu acquérir ces premiers perfectionnements dont le dernier terme est l'usage d'un langage articulé; nuance la plus marquée, et même la seule qui, avec quelques idées morales plus étendues, et un faible commencement d'ordre social, le fait alors différer des animaux vivant comme lui en société régulière et durable. Ainsi nous ne pouvons avoir ici d'autre guide que des observations sur le développement de nos facultés.

Ensuite, pour conduire l'homme au point où il exerce des arts, où déjà la lumière des sciences commence à l'éclairer, où le com-

merce unit les nations, où enfin l'écriture alphabétique est inventée, nous pouvons joindre à ce premier guide l'histoire des diverses sociétés qui ont été observées dans presque tous les degrés intermédiaires, quoiqu'on ne puisse en suivre aucune dans tout l'espace qui sépare ces deux grandes époques de l'espèce humaine.

Ici, le tableau commence à s'appuyer en grande partie sur la suite des faits que l'histoire nous a transmis : mais il est nécessaire de les choisir dans celle de différents peuples, de les rapprocher, de les combiner, pour en tirer l'histoire hypothétique d'un peuple unique, et former le tableau de ses progrès.

Depuis l'époque où l'écriture alphabétique a été connue dans la Grèce, l'histoire se lie à notre siècle, à l'état actuel de l'espèce humaine dans les pays les plus éclairés de l'Europe, par une suite non interrompue de faits et d'observations : et le tableau de la marche et des progrès de l'esprit humain est devenu véritablement historique. La philosophie n'a plus rien à deviner, n'a plus de combinaison hypothétique à former ; il suffit de rassembler, d'ordonner les faits, et de montrer les vérités utiles qui naissent de leur enchaînement et de leur ensemble.

Il ne resterait enfin qu'un dernier tableau à tracer, celui de nos espérances, des progrès qui sont réservés aux générations futures, et que la constance des lois de la nature semble leur assurer. Il faudrait y montrer par quels degrés ce qui nous paraît aujourd'hui un

espoir chimérique doit successivement devenir possible et même facile; pourquoi, malgré les succès passagers des préjugés, et l'appui qu'ils reçoivent de la corruption des gouvernements ou des peuples, la vérité seule doit obtenir un triomphe durable; par quels liens la nature a indissolublement uni les progrès des lumières et ceux de la liberté, de la vertu, du respect pour les droits naturels de l'homme; comment ces seuls biens réels, si souvent séparés qu'on les a crus même incompatibles, doivent au contraire devenir inséparables, dès l'instant où les lumières auront atteint un certain terme dans un plus grand nombre de nations à la fois; et qu'elles auront pénétré la masse entière d'un grand peuple, dont la langue serait universellement répandue, dont les relations commerciales embrasseraient toute l'étendue du globe. Cette réunion s'étant déjà opérée dans la classe entière des hommes éclairés, on ne compterait plus dès lors parmi eux que des amis de l'humanité, occupés de concert d'en accélérer le perfectionnement et le bonheur.

Nous exposerons l'origine, nous tracerons l'histoire des erreurs générales, qui ont plus ou moins retardé ou suspendu la marche de la raison, qui souvent même, autant que les événements politiques, ont fait rétrograder l'homme vers l'ignorance.

Les opérations de l'entendement qui nous conduisent à l'erreur ou qui nous y retiennent, depuis le paraïogisme subtil, qui peut surprendre l'homme le plus éclairé, jusqu'au

rêve de la démente, n'appartiennent pas moins que la méthode de raisonner justè ou celle de découvrir la vérité, à la théorie du développement de nos facultés individuelles : et, par la même raison, la manière dont les erreurs générales s'introduisent parmi les peuples, s'y propagent, s'y transmettent, s'y perpétuent, fait partie du tableau historique des progrès de l'esprit humain. Comme les vérités qui le perfectionnent et qui l'éclairent, elles sont la suite nécessaire de son activité, de cette disproportion toujours existante entre ce qu'il connaît, ce qu'il a le désir et ce qu'il croit avoir besoin de connaître.

On peut même observer que, d'après les lois générales du développement de nos facultés, certains préjugés ont dû naître à chaque époque de nos progrès, mais pour étendre bien au delà leur séduction ou leur empire; parce que les hommes conservent encore les erreurs de leur enfance, celles de leur pays et de leur siècle, longtemps après avoir reconnu toutes les vérités nécessaires pour les détruire.

Enfin, dans tous les pays, dans tous les temps, il est des préjugés différents suivant le degré d'instruction des diverses classes d'hommes, comme suivant leurs professions. Si ceux des philosophes nuisent aux nouveaux progrès de la vérité, ceux des classes moins éclairées retardent la propagation des vérités déjà connues; ceux de certaines professions accréditées ou puissantes y opposent des obstacles : ce sont trois genres d'ennemis que la

raison est obligée de combattre sans cesse, et dont elle ne triomphe souvent qu'après une lutte longue et pénible. L'histoire de ces combats, celle de la naissance, du triomphe et de la chute des préjugés, occupera donc une grande place dans cet ouvrage, et n'en sera pas la partie la moins importante ou la moins utile.

S'il existe une science de prévoir les progrès de l'espèce humaine, de les diriger, de les accélérer, l'histoire de ceux qu'elle a faits en doit être la base première. La philosophie a dû proscrire sans doute cette superstition, qui croyait presque ne pouvoir trouver des règles de conduite que dans l'histoire des siècles passés et des vérités que dans l'étude des opinions anciennes. Mais ne doit-elle pas comprendre dans la même proscription le préjugé qui rejeterait avec orgueil les leçons de l'expérience? Sans doute, la méditation seule peut, par d'heureuses combinaisons, nous conduire aux vérités générales de la science de l'homme. Mais si l'observation des individus de l'espèce humaine est utile au métaphysicien, au moraliste, pourquoi celle des sociétés le leur serait-elle moins? Pourquoi ne le serait-elle pas au philosophe politique? S'il est utile d'observer les diverses sociétés qui existent en même temps, d'en étudier les rapports, pourquoi ne le serait-il pas de les observer aussi dans la succession des temps? En supposant même que ces observations puissent être négligées dans la recherche des vérités spéculatives, doivent-elles l'être lorsqu'il

s'agit d'appliquer ces vérités à la pratique et de déduire de la science l'art qui en doit être le résultat utile? Nos préjugés, les maux qui en sont la suite, n'ont-ils pas leur source dans les préjugés de nos ancêtres? Un de moyens les plus sûrs de nous détromper de nous, de prévenir les autres, n'est-il pas de nous en développer l'origine et les effets?

Sommes-nous au point où nous n'ayons plus à craindre ni de nouvelles erreurs, ni le retour des anciennes; où aucune institution corruptrice ne puisse plus être présentée par l'hypocrisie, adoptée par l'ignorance ou par l'enthousiasme; où aucune combinaison vicieuse ne puisse plus faire le malheur d'une grande nation? Serait-il donc inutile de savoir comment les peuples ont été trompés corrompus, ou plongés dans la misère?

Tout nous dit que nous touchons à l'époque d'une des grandes révolutions de l'espèce humaine. Qui peut mieux nous éclairer sur ce que nous devons en attendre; qui peut nous offrir un guide plus sûr pour nous conduire au milieu de ses mouvements, que le tableau des révolutions qui l'ont précédée et préparée? L'état actuel des lumières nous garantit qu'elle sera heureuse; mais aussi n'est-ce pas à condition que nous saurons nous servir de toutes nos forces? Et pour que le bonheur qu'elle promet soit moins chèrement acheté, pour qu'elle s'étende avec plus de rapidité dans un plus grand espace, pour qu'elle soit plus complète dans ses effets, n'avons-nous pas besoin d'étudier dans l'histoire d

l'esprit humain quels obstacles nous restent à craindre, quels moyens nous avons de les surmonter ?

Je diviserai en neuf grandes époques l'espace que je me propose de parcourir ; et j'oserais, dans une dixième, hasarder quelques aperçus sur les destinées futures de l'espèce humaine.

Je me bornerai à présenter ici les principaux traits qui caractérisent chacune d'elles : je ne donnerai que les masses, sans m'arrêter ni aux exceptions ni aux détails. J'indiquerai les objets, les résultats dont l'ouvrage même offrira les développements et les preuves.

PREMIÈRE ÉPOQUE

Les hommes sont réunis en peuplades.

Aucune observation directe ne nous instruit sur ce qui a précédé cet état ; et c'est seulement en examinant les facultés intellectuelles ou morales et la constitution physique de l'homme, qu'on peut conjecturer comment il s'est élevé à ce premier degré de civilisation.

Des observations sur celles des qualités physiques qui peuvent favoriser la première formation de la société, une analyse sommaire du développement de nos facultés intel-

lectuelles ou morales, doivent donc servir d'introduction au tableau de cette époque.

Une société de famille paraît naturelle à l'homme. Formée d'abord par le besoin que les enfants ont de leurs parents, par la tendresse des mères, par celle des pères, quoique moins générale et moins vive, la longue durée de ce besoin a donné le temps de naître et de se développer à un sentiment qui a dû inspirer le désir de perpétuer cette réunion. Cette même durée a suffi pour en faire sentir les avantages. Une famille placée sur un sol qui offrait une subsistance facile, a pu ensuite se multiplier et devenir une peuplade.

Les peuplades qui auraient pour origine la réunion de plusieurs familles séparées ont dû se former plus tard et plus lentement, puisque la réunion dépend alors et de motifs moins pressants et de la combinaison d'un plus grand nombre de circonstances.

L'art de fabriquer des armes, de donner une préparation aux aliments, de se procurer les ustensiles nécessaires pour cette préparation, celui de conserver ces mêmes aliments pendant quelque temps, d'en faire des provisions pour les saisons où il était impossible de s'en procurer de nouveaux, ces arts consacrés aux plus simples besoins, furent le premier fruit d'une réunion prolongée et le premier caractère qui distingua la société humaine de celle de plusieurs espèces d'animaux.

Dans quelques-unes de ces peuplades, les femmes cultivent autour des cabanes quelques

plantes qui servent à la nourriture, et qui suppléent au produit de la chasse ou de la pêche. Dans d'autres, formées aux lieux où la terre offre spontanément une nourriture végétale, le soin de la chercher et de la recueillir occupe une partie du temps des sauvages. Dans ces dernières, où l'utilité de rester unis se fait moins sentir, on a pu observer la civilisation réduite presque à une simple société de famille. Cependant on a trouvé partout l'usage d'une langue articulée.

Les relations plus fréquentes, plus durables avec les mêmes individus, l'identité de leurs intérêts, les secours mutuels qu'ils se donnaient, soit dans des chasses communes, soit pour résister à un ennemi, ont dû produire également et le sentiment de la justice et une affection mutuelle entre les membres de la société. Bientôt cette affection s'est transformée, en attachement pour la Société elle-même.

Une haine violente, un inextinguible désir de vengeance contre les ennemis de la peuplade, en devenaient la conséquence nécessaire.

Le besoin d'un chef, afin de pouvoir agir en commun, soit pour se défendre, soit pour se procurer avec moins de peine une subsistance plus assurée et plus abondante, introduisit dans ces sociétés les premières idées d'une autocratie publique. Dans les circonstances où la peuplade entière était intéressée, où elle devait prendre une résolution commune, tous ceux qui avaient à l'exécuter de-

vaient être consultés. La faiblesse des femmes, qui les excluait des chasses éloignées et de la guerre, objets ordinaires de ces délibérations, les en fit éloigner également. Comme ces résolutions exigeaient de l'expérience, on n'y admettait que ceux à qui l'on pouvait en supposer. Les querelles qui s'élevaient dans le sein d'une même société en troublaient l'harmonie; elles auraient pu la détruire : il était naturel de convenir que la décision en serait remise à ceux qui, par leur âge, par leurs qualités personnelles, inspiraient le plus de confiance. Telle fut l'origine des premières institutions politiques.

La formation d'une langue a dû précéder ces institutions. L'idée d'exprimer les objets par des signes conventionnels paraît au-dessus de ce qu'était l'intelligence humaine dans cet état de civilisation; mais il est vraisemblable que ces signes n'ont été introduits dans l'usage qu'à force de temps, par degrés, et d'une manière en quelque sorte imperceptible.

L'invention de l'arc avait été l'ouvrage d'un homme de génie : la formation d'une langue fut celui de la société entière. Ces deux genres de progrès appartiennent également à l'espèce humaine.

L'un, plus rapide, est le fruit des combinaisons nouvelles, que les hommes favorisés de la nature ont le pouvoir de former; il est le prix de leur méditation et de leurs efforts : l'autre, plus lent, naît des réflexions, des observations qui s'offrent à tous les hommes,

et même des habitudes qu'ils contractent dans le cours de leur vie commune.

Les mouvements mesurés et réguliers s'exécutent avec moins de fatigue. Ceux qui les voient ou les entendent en saisissent l'ordre, ou les rapports, avec plus de facilité. Ils sont donc, par cette double raison, une source de plaisir. Aussi l'origine de la danse, de la musique, de la poésie, remonte-t-elle à la première enfance de la société. La danse y est employée pour l'amusement de la jeunesse, et dans les fêtes publiques. On y trouve des chansons d'amour et des chants de guerre : on y sait même fabriquer quelques instruments de musique. L'art de l'éloquence n'est pas absolument inconnu dans ces peuplades : du moins on y sait prendre dans les discours d'appareil un ton plus grave et plus solennel ; et même alors l'exagération oratoire ne leur est point étrangère.

La vengeance et la cruauté à l'égard des ennemis érigées en vertu, l'opinion qui condamne les femmes à une sorte d'esclavage, le droit de commander à la guerre regardé comme la prérogative d'une famille, enfin les premières idées des diverses espèces de superstitions, telles sont les erreurs qui distinguent cette époque, et dont il faudra rechercher l'origine et développer les motifs. Car l'homme n'adopte pas sans raison l'erreur que sa première éducation ne lui a pas rendue en quelque sorte naturelle : s'il en reçoit une nouvelle, c'est qu'elle est liée à des erreurs de l'enfance, c'est que ses intérêts, ses passions, ses opinions,

ou les événements l'ont disposé à la recevoir.

Quelques connaissances grossières d'astronomie, celle de quelques plantes médicinales, employées pour guérir les maladies ou les blessures, sont les seules sciences des sauvages ; et déjà elles sont corrompues par un mélange de superstition.

Mais cette même époque nous présente encore un fait important dans l'histoire de l'esprit humain. On peut y observer les premières traces d'une institution, qui a eu sur sa marche des influences opposées, accélérant le progrès des lumières, en même temps qu'elle répandait l'erreur, enrichissant les sciences de vérités nouvelles, mais précipitant le peuple dans l'ignorance et dans la servitude religieuse, et faisant acheter quelques bienfaits passagers par une longue et honteuse tyrannie.

J'entends ici la formation d'une classe d'hommes dépositaires des principes, des sciences, ou des procédés des arts, des mystères, ou des cérémonies de la religion, des pratiques de la superstition, souvent même des secrets de la législation et de la politique. J'entends cette séparation de l'espèce humaine en deux portions ; l'une destinée à enseigner, l'autre faite pour croire ; l'une cachant orgueilleusement ce qu'elle se vante de savoir, l'autre recevant avec respect ce qu'on daigne lui révéler ; l'une voulant s'élever au-dessus de la raison, et l'autre renonçant humblement à la sienne, et se rabaissant au-dessous de l'humanité, en reconnaissant dans d'autres

hommes des prérogatives supérieures à leur commune nature.

Cette distinction, dont, à la fin du dix huitième siècle, nos prêtres nous offrent encore les restes, se trouve chez les sauvages les moins civilisés, qui ont déjà leurs chariatans et leurs sorciers. Elle est trop générale, on la rencontre trop constamment à toutes les époques de la civilisation, pour qu'elle n'ait pas un fondement dans la nature même. Aussi trouverons-nous dans ce qu'étaient les facultés de l'homme à ces premiers temps des sociétés, la cause de la crédulité des premières dupes comme celle de la grossière habileté des premiers imposteurs.

DEUXIÈME ÉPOQUE

LES PEUPLES PASTEURS

Passage de cet état à celui des peuples agriculteurs.

L'idée de conserver les animaux pris à la chasse dut se présenter aisément, lorsque la douceur de ces animaux en rendait la garde facile, que le terrain des habitations leur fournissait une nourriture abondante, que la famille avait du superflu, et qu'elle pouvait craindre d'être réduite à la disette par le mauvais succès d'une autre chasse ou par l'intempérie des saisons.

Après avoir gardé ces animaux comme une simple provision, l'on observa qu'ils pouvaient se multiplier et offrir par là une ressource plus durable. Leur lait en présentait une nouvelle; et ces produits d'un troupeau qui d'abord n'étaient qu'un supplément à celui de la chasse, devinrent un moyen de subsistance plus assuré, plus abondant, moins pénible. La chasse cessa donc d'être le premier et ensuite d'être même comptée au nombre de ces moyens; elle ne fut plus conservée que comme un plaisir, comme une précaution nécessaire pour éloigner les bêtes féroces des troupeaux qui, étant devenus plus nombreux ne pouvaient plus trouver une nourriture suffisante autour des habitations.

Une vie plus sédentaire, moins fatigante, offrait un loisir favorable au développement de l'esprit humain. Assurés de leur subsistance, n'étant plus inquiets pour leurs premiers besoins, les hommes cherchèrent des sensations nouvelles dans les moyens d'y pourvoir.

Les arts firent quelques progrès; on acquit quelques lumières sur celui de nourrir les animaux domestiques, d'en favoriser la reproduction, et même d'en perfectionner les espèces.

On apprit à employer la laine pour les vêtements, à substituer l'usage des tissus à celui des peaux.

La société dans les familles devint plus douce, sans devenir moins intime. Comme les troupeaux de chacune d'elles ne pouvaient se multiplier avec égalité, il s'établit une dif-

férence de richesse. Alors, on imagina de partager le produit de ces troupeaux avec un homme qui n'en avait pas, et qui devait consacrer son temps et ses forces aux soins qu'ils exigent. Alors on vit que le travail d'un individu jeune, bien constitué, valait plus que ne coûtait sa subsistance rigoureusement nécessaire; et l'on prit l'habitude de garder les prisonniers de guerre pour esclaves, au lieu de les égorger.

L'hospitalité, qui se pratique aussi chez les sauvages prend chez les peuples pasteurs un caractère plus prononcé, plus solennel, même parmi ceux qui errent dans des chariots ou sous des tentes. Il s'offre de plus fréquentes occasions de l'exercer réciproquement d'individu à individu, de famille à famille, de peuple à peuple. Cet acte d'humanité devient un devoir social, et on l'assujettit à des règles.

Enfin, comme certaines familles avaient non-seulement une subsistance assurée, mais un superflu constant, et que d'autres hommes manquaient du nécessaire, la compassion naturelle pour leurs souffrances fit naître le sentiment et l'habitude de la bienfaisance.

Les mœurs durent s'adoucir; l'esclavage des femmes eut moins de dureté, et celles des riches cessèrent d'être condamnées à des travaux pénibles.

Plus de variété dans les choses employées à satisfaire les divers besoins, dans les instruments qui servaient à les préparer, plus d'inégalité dans leur distribution, durent

multiplier les échanges, et produire un véritable commerce; il ne put s'étendre sans faire sentir la nécessité d'une mesure commune, d'une espèce de monnaie.

Les peuplades devinrent plus nombreuses en même temps, afin de nourrir plus facilement les troupeaux, les habitations se séparèrent davantage quand elles restèrent fixes : ou bien elles se changèrent en campements mobiles, quand les hommes eurent appris à employer, pour porter ou traîner les fardeaux, quelques-unes des espèces d'animaux qu'ils avaient subjugués.

Chaque nation eut un chef pour la guerre; mais s'étant divisée en plusieurs tribus, par la nécessité de s'assurer des pâturages, chaque tribu eut aussi le sien. Presque partout, cette supériorité fut attachée à certaines familles. Les chefs de famille qui avaient de nombreux troupeaux, beaucoup d'esclaves, qui employaient à leur service un grand nombre de citoyens plus pauvres, partagèrent l'autorité des chefs de leur tribu, comme ceux-ci partageaient celle des chefs de nation; du moins, lorsque le respect dû à l'âge, à l'expérience, aux exploits, leur en donnait le crédit : et c'est à cette époque de la société qu'il faut placer l'origine de l'esclavage et de l'inégalité de droits politiques entre les hommes parvenus à l'âge de la maturité.

Ce furent les conseils de chefs de famille ou de tribu qui, d'après la justice naturelle, ou d'après les usages reconnus, décidèrent les contestations déjà plus nombreuses et

plus compliquées. La tradition de ces jugements, en attestant les usages, en les perpétuant, forma bientôt une espèce de jurisprudence plus régulière, plus constante, que d'ailleurs les progrès de la société avaient rendue nécessaire. L'idée de la propriété et de ses droits avait acquis plus d'étendue et de précision. Le partage des successions, devenu plus important, avait besoin d'être assujéti à des règles fixes. Les conventions plus fréquentes ne se bornaient plus à des objets aussi simples; elles durent être soumises à des formes; la manière d'en constater l'existence, pour en assurer l'exécution eut aussi ses lois.

L'utilité de l'observation des étoiles, l'occupation qu'elles offraient pendant de longues veilles, le loisir dont jouissaient les bergers, durent amener quelques faibles progrès dans l'astronomie.

Mais en même temps on vit se perfectionner l'art de tromper les hommes pour les dépouiller, et d'usurper sur leurs opinions une autorité fondée sur des craintes et des espérances chimériques. Il s'établit des cultes plus réguliers, des systèmes de croyances moins grossièrement combinés. Les idées des puissances surnaturelles se raffinèrent en quelque sorte, et à côté de ces opinions on vit s'établir ici des princes pontifes, là des familles ou des tribus sacerdotales, ailleurs des collèges de prêtres, mais toujours une classe d'individus affectant d'insolentes prérogatives, se séparant des hommes pour les

mieux asservir, et cherchant à s'emparer exclusivement de la médecine, de l'astronomie, pour réunir tous les moyens de subjuguier les esprits, pour ne leur en laisser aucun de démasquer son hypocrisie et de briser ses fers.

Les langues s'enrichirent sans devenir moins figurées ou moins hardies. Les images qu'elles employaient furent plus variées et plus douces : on les prit dans la vie pastorale, comme dans celle des forêts, dans les phénomènes réguliers de la nature, comme dans ses bouleversements. Le chant, les instruments, la poésie se perfectionnèrent dans un loisir qui les soumettait à des auditeurs plus paisibles et dès lors plus difficiles, qui permettait d'observer ses propres sentiments, de juger ses premières idées, et de choisir entre elles.

L'observation a dû faire remarquer que certaines plantes offraient aux troupeaux une subsistance meilleure ou plus abondante : on a senti l'utilité d'en favoriser la production, de les séparer des autres plantes qui ne donnaient qu'une nourriture faible, malsaine, même dangereuse, et l'on est parvenu à en trouver les moyens.

De même, dans les pays où des plantes, des graines, des fruits spontanément offerts par le sol, contribuaient, avec les produits des troupeaux, à la nourriture de l'homme, on a dû observer aussi comment ces végétaux se multipliaient, et dès lors chercher à les rassembler dans les terrains les plus voisins des habitations ; à les séparer des végétaux inutiles, pour que ce terrain leur appartînt tout entier ;

à les mettre à l'abri des animaux sauvages et des troupeaux, et même de la rapacité des autres hommes.

Ces idées ont dû naître encore, et même plutôt, dans les pays plus féconds, où ces productions spontanées de la terre suffisaient presque à la subsistance des hommes. Ils commencèrent donc à se livrer à l'agriculture.

Dans un pays fertile, dans un climat heureux, le même espace de terrain produit en grains, en fruits, en racines, de quoi nourrir beaucoup plus d'hommes que s'il était employé en pâturages. Ainsi, lorsque la nature du sol ne rendait pas cette culture trop pénible, lorsqu'on eut découvert le moyen d'y employer les mêmes animaux qui servaient aux peuples pasteurs pour les voyages ou pour les transports, lorsque les instruments aratoires eurent acquis quelque perfection ; l'agriculture devint la source de subsistance la plus abondante, l'occupation première des peuples ; et le genre humain atteignit sa troisième époque.

Quelques peuples sont restés, depuis un temps immémorial, dans un des deux états que nous venons de parcourir. Non-seulement ils ne se sont pas élevés d'eux-mêmes à de nouveaux progrès ; mais les relations qu'ils ont eues avec les peuples parvenus à un très haut degré de civilisation, le commerce qu'ils ont ouvert avec eux, n'y ont pu produire cette révolution. Ces relations, ce commerce leur ont donné quelques connaissances, quel-

que industrie, et surtout beaucoup de vices, mais n'ont pu les tirer de cette espèce d'immobilité.

Le climat, les habitudes, les douceurs attachées à cette indépendance presque entière, qui ne peut se retrouver que dans une société plus perfectionnée même que les nôtres, l'attachement naturel de l'homme aux opinions reçues dès l'enfance, et aux usages de son pays, l'aversion naturelle de l'ignorance pour toute espèce de nouveauté, la paresse de corps, et surtout celle d'esprit, qui l'emportaient sur la curiosité si faible encore, l'empire que la superstition exerçait déjà sur ces premières sociétés, telles ont été les principales causes de ce phénomène ; mais il faut y joindre l'avidité, la cruauté, la corruption, les préjugés des peuples policés. Ils se montraient à ces nations plus puissants, plus riches, plus instruits, plus actifs, mais plus vicieux, et surtout moins heureux qu'elles. Elles ont dû souvent être moins frappées de la supériorité de ces peuples, qu'effrayées de la multiplicité et de l'étendue de leurs besoins, des tourments de leur avarice, des éternelles agitations de leurs passions toujours actives, toujours insatiables. Quelques philosophes ont plaint ces nations ; d'autres les ont louées : ils ont appelé sagesse et vertu ce que les premiers appelaient stupidité et paresse.

La question élevée entre eux se trouvera résolue dans le cours de cet ouvrage. On y verra pourquoi les progrès de l'esprit n'ont

pas toujours été suivis du progrès des sociétés vers le bonheur et la vertu, comment le mélange des préjugés et des erreurs a pu altérer le bien qui doit naître des lumières, mais qui dépend plus encore de leur pureté que de leur étendue. Alors on verra que ce passage orageux et pénible d'une société grossière à l'état de civilisation des peuples éclairés et libres, n'est point une dégénération de l'espèce humaine, mais une crise nécessaire dans sa marche graduelle vers son perfectionnement absolu. On verra que ce n'est pas l'accroissement des lumières, mais leur décadence, qui a produit les vices des peuples policés; et qu'enfin, loin de jamais corrompre les hommes, elles les ont adoucis, lorsqu'elles n'ont pu les corriger ou les changer.

TROISIÈME ÉPOQUE

Progrès des peuples agriculteurs jusqu'à l'invention de l'écriture alphabétique.

L'uniformité du tableau que nous avons tracé jusqu'ici va bientôt disparaître. Ce ne sont plus de faibles nuances qui sépareront les mœurs, les caractères, les opinions, les superstitions des peuples attachés à leur sol, et perpétuant presque sans mélange une première famille.

Les invasions, les conquêtes la formation des empires, leurs bouleversements, vont bientôt mêler et confondre les nations, tantôt les disperser sur un nouveau territoire, tantôt couvrir à la fois un même sol de peuples différents.

Le hasard des événements viendra troubler sans cesse la marche lente, mais régulière de la nature, la retarder souvent, l'accélérer quelquefois.

Le phénomène que l'on observe chez une nation, dans un tel siècle, a souvent pour cause une révolution opérée à mille lieues et à dix siècles de distance, et la nuit du temps a couvert une grande partie de ces événements dont nous voyons les influences s'exercer sur les hommes qui nous ont précédés, et quelquefois s'étendre sur nous-mêmes.

Mais il faut considérer d'abord les effets de ce changement dans une seule nation, et indépendamment de l'influence que les conquêtes et le mélange des peuples ont pu exercer.

L'agriculture attache l'homme au sol qu'il cultive. Ce n'est plus sa personne, sa famille, ses instruments de chasse qu'il lui suffirait de transporter; ce ne sont plus même ses troupeaux qu'il aurait pu chasser devant lui. Des terrains qui n'appartiennent à personne ne lui offriraient plus de subsistances dans sa fuite, ou pour lui-même, ou pour les animaux qui lui fournissent sa nourriture.

Chaque terrain a un maître à qui seul les fruits en appartiennent. La récolte s'élevant au-dessus des dépenses nécessaires pour l'ob-

tenir de la subsistance et de l'entretien des hommes et des animaux qui l'ont préparée, offre à ce propriétaire une richesse annuelle, qu'il n'est obligé d'acheter par aucun travail.

Dans les deux premiers états de la société, tous les individus, toutes les familles du moins, exerçaient à peu près tous les arts nécessaires.

Mais, lorsqu'il y eut des hommes qui, sans travail, vécurent du produit de leur terre, et d'autres des salaires que leur payaient les premiers, quand les travaux se furent multipliés, quand les procédés des arts furent devenus plus étendus et plus compliqués, l'intérêt commun força bientôt à les diviser. On s'aperçut que l'industrie d'un individu se perfectionnait davantage lorsqu'elle s'exerçait sur moins d'objets, que la main exécutait avec plus de promptitude et de précision un plus petit nombre de mouvements quand une longue habitude les lui avait rendus plus familiers; qu'il fallait moins d'intelligence pour bien faire un ouvrage quand on l'avait plus souvent répété.

Ainsi, tandis qu'une partie des hommes se livrait aux travaux de la culture, d'autres en préparaient les instruments. La garde des bestiaux, l'économie intérieure, la fabrication des habits, devinrent également des occupations séparées. Comme, dans les familles qui n'avaient qu'une propriété peu étendue, un seul de ces emplois ne suffisait pas pour occuper tout le temps d'un individu, plusieurs d'entre elles se partagèrent le travail et le salaire d'un seul homme. Bientôt les substances em-

ployées dans les arts se multipliant et leur nature exigeant des procédés différents, celles qui en demandaient d'analogues formèrent des genres séparés, à chacun desquels s'attacha une classe particulière d'ouvriers. Le commerce s'étendit, embrassa un plus grand nombre d'objets, et les tira d'un plus grand territoire, et alors il se forma une autre classe d'hommes uniquement occupée d'acheter des denrées pour les conserver, les transporter, les revendre avec profit.

Ainsi aux trois classes qu'on pouvait distinguer déjà dans la vie pastorale, celle des propriétaires, celle des domestiques attachés à la famille des premiers, enfin celle des esclaves, il faut maintenant ajouter celle des ouvriers de toute espèce et celle des marchands.

C'est alors que, dans une société plus fixe, plus rapprochée et plus compliquée, on a senti la nécessité d'une législation plus régulière et plus étendue ; qu'il a fallu déterminer avec une précision plus rigoureuse soit des peines pour les crimes, soit des formes pour les conventions ; soumettre à des règles plus sévères les moyens de vérifier les faits auxquels on devait appliquer la loi.

Ces progrès furent l'ouvrage lent et graduel du besoin et des circonstances ; ce sont quelques pas de plus dans la route que déjà l'on avait suivie chez les peuples pasteurs.

Dans les premières époques, l'éducation fut purement domestique. Les enfants s'instruisaient auprès de leur père, soit dans les tra-

vaux communs, soit dans les arts qu'il savait exercer, recevaient de lui le petit nombre de traditions qui formaient l'histoire de la peuplade ou celle de la famille, les fables qui s'y étaient perpétuées, la connaissance des usages nationaux et celle des principes ou des préjugés qui devaient composer leur morale grossière.

Ils se formaient dans la société de leurs amis, au chant, à la danse, aux exercices militaires. A l'époque où nous sommes parvenus, les enfants de familles plus riches reçurent une sorte d'éducation commune, soit dans les villes par la conversation des vieillards, soit dans la maison d'un chef auquel ils s'attachaient. C'est là qu'ils s'instruisaient des lois du pays, de ses usages, de ses préjugés, et qu'ils apprenaient à chanter les poèmes dans lesquels on en avait renfermé l'histoire.

L'habitude d'une vie plus sédentaire avait établi entre les deux sexes une plus grande égalité. Les femmes ne furent plus considérées comme un simple objet d'utilité, comme des esclaves seulement plus rapprochées du maître. L'homme y vit des compagnes, et apprit enfin ce qu'elles pouvaient pour son bonheur. Cependant, même dans les pays où elles furent le plus respectées, où la polygamie fut proscrite, ni la raison ni la justice n'allèrent jusqu'à une entière réciprocité dans les devoirs ou dans le droit de se séparer, jusqu'à l'égalité dans les peines portées contre l'infidélité.

L'histoire de cette classe de préjugés et de leur influence sur le sort de l'espèce humaine doit entrer dans le tableau que je me suis proposé de tracer ; et rien ne servira mieux à montrer jusqu'à quel point son bonheur est attaché aux progrès de la raison.

Quelques nations restèrent dispersées dans les campagnes. D'autres se réunirent dans des villes, qui devinrent la résidence du chef commun, désigné par un nom correspondant au mot de *Roi* ; celle des chefs de tribu qui partageaient son pouvoir et des anciens de chaque grande famille. C'est là que se décidaient les affaires communes de la société, que se jugeaient les affaires particulières. C'est là qu'on rassemblait ses richesses les plus précieuses, pour les soustraire aux brigands qui durent se multiplier en même temps que ces richesses sédentaires. Lorsque les nations restèrent dispersées sur leur territoire, l'usage détermina un lieu et une époque pour les réunions des chefs, pour les délibérations sur les intérêts communs, pour les tribunaux qui prononçaient les jugements.

Les nations qui se reconnaissaient une origine commune, qui parlaient la même langue, sans renoncer à se faire la guerre entre elles, formèrent presque toujours une fédération plus ou moins intime, convinrent de se réunir, soit contre des ennemis étrangers, soit pour venger mutuellement leurs injures, soit pour remplir en commun quelque devoir religieux.

L'hospitalité et le commerce produisirent

même quelques relations constantes entre les nations différentes par leur origine, leurs coutumes et leur langage, relations que le brigandage et la guerre interrompaient souvent, mais que renouait ensuite la nécessité, plus forte que l'amour du pillage et la soif de la vengeance.

Égorger les vaincus, les dépouiller et les réduire à l'esclavage, ne formèrent plus le seul droit reconnu entre les nations ennemies. Des cessions de territoire, des rançons, des tributs, prirent en partie la place de ces violences barbares.

A cette époque, tout homme qui possédait des armes était soldat; celui qui en avait de meilleures, qui avait pu s'exercer davantage à les manier, qui pouvait en fournir à d'autres à condition qu'ils le suivraient à la guerre, qui, par les provisions qu'il avait rassemblées, se trouvait en état de subvenir à leurs besoins, devenait nécessairement un chef; mais cette obéissance presque volontaire n'entraînait pas une dépendance servile.

Comme rarement on avait besoin de faire des lois nouvelles, comme il n'était pas de dépenses publiques auxquelles les citoyens fussent forcés de contribuer, et que, si elles devenaient nécessaires, le bien des chefs ou les terres conservées en commun devaient les acquitter; comme l'idée de gêner par des réglemens l'industrie et le commerce était inconnue; comme la guerre offensive était décidée par le consentement général, ou faite

uniquement par ceux que l'amour de la gloire et le goût du pillage y entraînait volontairement, l'homme se croyait libre dans ces gouvernements grossiers, malgré l'hérédité presque générale des premiers chefs ou des rois, et la prérogative, usurpée par d'autres chefs inférieurs, de partager seuls l'autorité politique et d'exercer les fonctions du gouvernement, comme celles de la magistrature.

Mais souvent un roi se livrait à des vengeances personnelles, à des actes arbitraires de violence; souvent, dans ces familles privilégiées, l'orgueil, la haine héréditaire, les fureurs de l'amour et la soif de l'or multipliaient les crimes, tandis que les chefs réunis dans les villes, instruments des passions des rois, y excitaient les factions et les guerres civiles, opprimaient le peuple par des jugements iniques, le tourmentaient par les crimes de leur ambition, comme par leurs brigandages.

Chez un grand nombre de nations, les excès de ces familles lassèrent la patience des peuples : elles furent anéanties, chassées ou soumises à la loi commune; rarement elles conservèrent leur titre avec une autorité limitée par la loi commune; et l'on vit s'établir ce qu'on a depuis appelé des républiques.

Ailleurs, ces rois entourés de satellites, parce qu'ils avaient des armes et des trésors à leur distribuer, exercèrent une autorité absolue; telle fut l'origine de la tyrannie.

Dans d'autres contrées, surtout dans celles où les petites nations ne se réunirent point dans les villes, les premières formes de ces

constitutions grossières furent conservées, jusqu'au moment qui vit ces peuples, ou tomber sous le joug d'un conquérant, ou, entraînés eux-mêmes par l'esprit de brigandage, se répandre sur un territoire étranger.

Cette tyrannie, resserrée dans un trop petit espace, ne pouvait avoir qu'une courte durée. Les peuples secouèrent bientôt ce joug imposé par la force seule, et que l'opinion même n'eût pu maintenir. Le monstre était vu de trop près pour ne pas inspirer plus d'horreur que d'effroi : et la force comme l'opinion ne peuvent forger des chaînes durables, si les tyrans n'étendent pas leur empire à une distance assez grande pour pouvoir cacher à la nation qu'ils oppriment, en la divisant, le secret de sa puissance et de leur faiblesse.

L'histoire des républiques appartient à l'époque suivante : mais celle qui nous occupe va nous présenter un spectacle nouveau.

Un peuple agriculteur, soumis à une nation étrangère, n'abandonne point ses foyers : la nécessité le contraint à travailler pour ses maîtres.

Tantôt la nation dominatrice se contente de laisser sur le territoire conquis, des chefs pour le gouverner, des soldats pour le défendre, et surtout pour en contenir les habitants, et d'exiger de sujets soumis et désarmés un tribut en monnaie ou en denrées. Tantôt elle s'empare du territoire même, en distribue la propriété à ses soldats, à ses capitaines; mais alors elle attache à chaque terre l'ancien colon qui la cultivait, et le

soumet à ce nouveau genre de servitude, réglé par des lois plus ou moins rigoureuses. Un service militaire, un tribut, sont, pour les individus du peuple conquérant, la condition attachée à la jouissance de ces terres.

D'autres fois, elle se réserve la propriété même du territoire, et n'en distribue que l'usufruit, en imposant les mêmes conditions. Presque toujours, les circonstances font employer à la fois ces trois manières de récompenser les instruments de la conquête et de dépouiller les vaincus.

De là nous voyons naître de nouvelles classes d'hommes : les descendants du peuple dominateur, et ceux du peuple opprimé ; une noblesse héréditaire, qu'il ne faut pas confondre avec le patriciat des républiques ; un peuple condamné aux travaux, à la dépendance, à l'humiliation, sans l'être à l'esclavage ; enfin, des esclaves de la glèbe, distingués des esclaves domestiques et dont la servitude moins arbitraire peut opposer la loi aux caprices de leurs maîtres.

C'est encore ici que l'on peut observer l'origine de la féodalité, qui n'a pas été un fléau particulier à nos climats, mais qu'on a retrouvé presque sur tout le globe aux mêmes époques de la civilisation, et toutes les fois qu'un même territoire a été occupé par deux peuples entre lesquels la victoire avait établi une inégalité héréditaire.

Le despotisme, enfin, fut encore le fruit de la conquête. J'entends ici par despotisme, pour le distinguer des tyrannies passagères,

l'oppression d'un peuple par un seul homme, qui le domine par l'opinion, par l'habitude, surtout par une force militaire, sur les individus de laquelle il exerce lui-même une autorité arbitraire, mais dont il est forcé de respecter les préjugés, de flatter les caprices, de caresser l'avidité et l'orgueil.

Immédiatement entouré d'une portion nombreuse et choisie de cette force armée formée de la nation conquérante ou étrangère à la masse des sujets; environné des chefs les plus puissants de la milice; retenant les provinces par des généraux, qui ont à leurs ordres des portions plus faibles de cette même armée, il règne par la terreur : et personne dans ce peuple abattu, ou parmi ces chefs dispersés, et rivaux l'un de l'autre, ne conçoit la possibilité de lui opposer des forces que celles dont il dispose, ne puissent écraser à l'instant.

Un soulèvement de la garde, une sédition de la capitale peuvent être funestes au despote, mais sans affaiblir le despotisme. Le général d'une armée victorieuse peut, en détruisant une famille consacrée par le préjugé, fonder une dynastie nouvelle; mais c'est pour exercer la même tyrannie.

Dans cette troisième époque, les peuples qui n'ont encore éprouvé le malheur ni d'être conquérants, ni d'être conquis, nous offrent ces vertus simples et fortes des nations agricoles, ces mœurs des temps héroïques, dont un mélange de grandeur et de férocité, de générosité et de barbarie, rend le tableau

si attachant, et nous séduit encore au point de les admirer, et même de les regretter.

Le tableau de celles qu'on observe dans les empires fondés par les conquérants nous présente au contraire toutes les nuances de l'avilissement et de la corruption, où le despotisme et la superstition peuvent amener l'espèce humaine. C'est là que l'on voit naître les tributs sur l'industrie et le commerce, les exactions qui font acheter le droit d'employer ses facultés à son gré, les lois qui gênent l'homme dans le choix de son travail et dans l'usage de sa propriété, celles qui attachent les enfants à la profession de leurs pères, les confiscations, les supplices atroces : en un mot, tout ce que le mépris pour l'espèce humaine a pu inventer d'actes arbitraires, de tyrannies légales et d'atrocités superstitieuses.

On peut remarquer que, dans les peuplades qui n'ont point essuyé de grandes révolutions, les progrès de la civilisation se sont arrêtés à un terme très peu élevé. Les hommes y éprouvaient cependant déjà ce besoin d'idées ou de sensations nouvelles, premier mobile des progrès de l'esprit humain, qui produit également le goût des superfluités du luxe, aiguillon de l'industrie, et la curiosité perçant d'un œil avide le voile dont la nature a caché ses secrets. Mais il est arrivé presque partout que, pour échapper à ce besoin, les hommes ont cherché, ont adopté avec une sorte de fureur des moyens physiques de se procurer des sensations qui pussent se renouveler sans cesse : telle est l'habitude des liqueurs fer-

mentées, des boissons chaudes, de l'opium, du tabac, du bétel. Il est peu de peuples chez qui l'on n'observe une de ces habitudes d'où naît un plaisir qui remplit les journées entières ou se répète à toutes les heures, qui empêche de sentir le poids du temps, satisfait au besoin d'être occupé ou réveillé, finit par l'émousser et prolonge pour l'esprit humain la durée de son enfance et de son inactivité : et ces mêmes habitudes qui ont été un obstacle aux progrès des nations ignorantes ou asservies, s'opposent encore, dans les pays éclairés, à ce que la vérité répande dans toutes les classes une lumière égale et pure.

En exposant ce que furent les arts dans les deux premières époques de la société, on fera voir comment à ceux de travailler le bois, la pierre ou les os d'animaux, d'en préparer les peaux et de former des tissus, ces peuples primitifs purent joindre les arts plus difficiles de la teinture, de la poterie, et même les commencements des travaux sur les métaux.

Les progrès de ces arts auraient été lents dans les nations isolées ; mais les communications, même faibles, qui s'établirent entre elles, en accélérèrent la marche. Un procédé nouveau, découvert chez un peuple, devint commun à ses voisins. Les conquêtes, qui tant de fois ont détruit les arts, commencèrent par les répandre et servirent à leur perfectionnement avant de l'arrêter ou de contribuer à leur chute.

On voit plusieurs de ces arts portés au plus

haut degré de perfection chez les peuples où la longue influence de la superstition et du despotisme a consommé la dégradation de toutes les facultés humaines. Mais, si l'on observe les prodiges de cette industrie servile, on n'y verra rien qui annonce les bienfaits du génie : tous les perfectionnements y paraissent l'ouvrage lent et pénible d'une longue routine ; partout , à côté de cette industrie qui nous étonne, on aperçoit des traces d'ignorance et de stupidité qui nous en décèlent l'origine.

Dans des sociétés sédentaires et paisibles, l'astronomie, la médecine, les notions les plus simples de l'anatomie, la connaissance des minéraux et des plantes, les premiers éléments de l'étude des phénomènes de la nature se perfectionnèrent ou plutôt s'étendirent par le seul effet du temps, qui, multipliant les observations, conduisait d'une manière lente, mais sûre, à saisir facilement et presque au premier coup d'œil quelques-unes des conséquences générales auxquelles ces observations devaient conduire.

Cependant ces progrès furent très faibles ; et les sciences seraient restées plus longtemps dans leur première enfance si certaines familles, si surtout des castes particulières n'en avaient fait le premier fondement de leur gloire ou de leur puissance.

On avait déjà pu joindre l'observation de l'homme et des sociétés à celle de la nature. Déjà un petit nombre de maximes de morale pratique et de politique se transmettaient de

génération en génération : ces castes s'en emparèrent ; les idées religieuses, les préjugés, les superstitions accrurent encore leur domaine. Elles succédèrent aux premières associations, aux premières familles des charlatans et des sorciers, mais elles employèrent plus d'art pour séduire des esprits moins grossiers. Leurs connaissances réelles, l'austérité apparente de leur vie, un mépris hypocrite pour ce qui est l'objet des désirs des hommes vulgaires, donnèrent de l'autorité à leurs prestiges, tandis que ces mêmes prestiges consacraient aux yeux du peuple et ces faibles connaissances et ces hypocrites vertus. Les membres de ces sociétés suivirent d'abord avec une ardeur presque égale deux objets bien différents ; l'un d'acquérir pour eux-mêmes de nouvelles connaissances ; l'autre, d'employer celles qu'ils avaient à tromper le peuple, à dominer les esprits.

Leurs sages s'occupèrent surtout de l'astronomie ; et, autant qu'on en peut juger par les restes épars des monuments de leurs travaux, il paraît qu'ils atteignirent le point le plus haut où l'on puisse s'élever sans le secours des lunettes, sans l'appui des théories mathématiques supérieures aux premiers éléments.

En effet, à l'aide d'une longue suite d'observations, on peut parvenir à une connaissance des mouvements des astres assez précise, pour mettre en état de calculer et de prédire les phénomènes célestes. Ces lois empiriques d'autant plus faciles à trouver que

les observations s'étendent sur un plus long espace de temps, n'ont point conduit ces premiers astronomes jusqu'à la découverte des lois générales du système du monde, mais elles y suppléaient suffisamment pour tout ce qui pouvait intéresser les besoins de l'homme ou sa curiosité, et servir à augmenter le crédit de ces usurpateurs du droit exclusif de l'instruire.

Il paraît qu'on leur doit l'idée ingénieuse des échelles arithmétiques, de ce moyen heureux de représenter tous les nombres avec un petit nombre de signes, et d'exécuter par des opérations techniques très simples, des calculs auxquels l'intelligence humaine, livrée à elle-même, ne pourrait atteindre. C'est là le premier exemple de ces méthodes qui doublent ses forces, et à l'aide desquelles elle peut reculer indéfiniment ses limites, sans qu'on puisse fixer un terme où il lui soit interdit d'atteindre.

Mais on ne voit pas qu'ils aient étendu la science de l'arithmétique au delà de ses premières opérations.

Leur géométrie renfermant ce qui était nécessaire à l'arpentage, à la pratique de l'astronomie, s'est arrêtée à cette proposition célèbre que Pythagore transporta en Grèce, ou découvrit de nouveau.

Ils abandonnèrent la mécanique des machines à ceux qui devaient les employer. Cependant quelques récits mêlés de fables semblent annoncer que cette partie des sciences a été cultivée par eux-mêmes, comme un

des moyens de frapper les esprits par des prodiges.

Les lois du mouvement, la mécanique rationnelle, ne fixèrent point leurs regards.

S'ils étudièrent la médecine et la chirurgie, surtout celle qui a pour objet le traitement des blessures, ils négligèrent l'anatomie.

Leurs connaissances en botanique, en histoire naturelle se bornèrent aux substances employées comme remèdes, à quelques plantes, à quelques minéraux, dont les propriétés singulières pouvaient servir leurs projets.

Leur chimie, réduite à de simples procédés sans théorie, sans méthode, sans analyse, n'était que l'art de faire certaines préparations, la connaissance de quelques secrets, soit pour la médecine, soit pour les arts ou de quelques prestiges propres à éblouir les yeux d'une multitude ignorante, soumise à des chefs non moins ignorants qu'elle.

Les progrès des sciences n'étaient pour eux qu'un but secondaire, qu'un moyen de perpétuer ou d'étendre leur pouvoir. Ils ne cherchaient la vérité que pour répandre des erreurs ; et il ne faut pas s'étonner qu'ils l'aient si rarement trouvée.

Cependant ces progrès, quelque lents, quelque faibles qu'ils soient, auraient été impossibles si ces mêmes hommes n'avaient connu l'art de l'écriture, seul moyen d'assurer les traditions, de les fixer, de communiquer et de transmettre les connaissances dès qu'elles commencent à se multiplier.

Ainsi l'écriture hiéroglyphique, ou fut une

de leurs premières inventions, ou avait été découverte avant la formation des castes enseignantes.

Comme leur but n'était pas d'éclairer, mais de dominer, non-seulement ils ne communiquaient pas au peuple toutes leurs connaissances, mais ils corrompaient par des erreurs celles qu'ils voulaient bien lui révéler; ils lui enseignaient non ce qu'ils croyaient vrai, mais ce qui leur était utile.

Ils ne lui montraient rien sans y mêler je ne sais quoi de surnaturel, de sacré, de céleste, qui tendît à les faire regarder comme supérieurs à l'humanité, comme revêtus d'un caractère divin, comme ayant reçu du ciel même des connaissances interdites au reste des hommes.

Ils eurent donc deux doctrines, l'une pour eux seuls, l'autre pour le peuple : souvent même, comme ils se partageaient en plusieurs ordres, chacun d'eux se réserva quelques mystères. Tous les ordres inférieurs étaient à la fois fripons et dupes; et le système d'hypocrisie ne se développait en entier qu'aux yeux de quelques adeptes.

Rien n'e favorisa plus l'établissement de cette double doctrine que les changements dans les langues, qui furent l'ouvrage du temps, de la communication et du mélange des peuples. Les hommes à double doctrine, en conservant pour eux l'ancienne langue, ou celle d'un autre peuple, s'assurèrent aussi l'avantage de posséder un langage entendu par eux seuls.

La première écriture, qui désignait les choses par une peinture plus ou moins exacte soit de la chose même, soit d'un objet analogue, faisant place à une écriture plus simple, où la ressemblance de ces objets était presque effacée, où l'on n'employait que des signes déjà en quelque sorte de pure convention, la doctrine secrète eut son écriture, comme elle avait déjà son langage.

Dans l'origine des langues, presque chaque mot est une métaphore, et chaque phrase une allégorie. L'esprit saisit à la fois le sens figuré et le sens propre; le mot offre, en même temps que l'idée, l'image analogue par laquelle on l'avait exprimée. Mais par l'habitude d'employer un mot dans un sens figuré, l'esprit finit par s'y arrêter uniquement, par faire abstraction du premier sens; et ce sens d'abord figuré devient peu à peu le sens ordinaire et propre du même mot.

Les prêtres qui conservèrent le premier langage allégorique, l'employèrent avec le peuple, qui ne pouvait plus en saisir le véritable sens, et qui, accoutumé à prendre les mots dans une seule acception, devenue leur acception propre, entendait je ne sais quelles fables absurdes lorsque les mêmes expressions ne présentaient à l'esprit des prêtres qu'une vérité très simple. Ils firent le même usage de leur écriture sacrée. Le peuple voyait des hommes, des animaux, des monstres, où les prêtres avaient voulu représenter un phénomène astronomique, un des faits de l'histoire de l'an-

22.

Ainsi, par exemple, les prêtres, dans leurs méditations, s'étaient presque partout créé le système métaphysique d'un grand tout, immense, éternel, dont tous les êtres n'étaient que les parties, dont tous les changements observés dans l'univers n'étaient que les modifications diverses. Le ciel ne leur offrait que des groupes d'étoiles semées dans ces déserts immenses, que des planètes qui y décrivaient des mouvements plus ou moins compliqués et des phénomènes purement physiques, résultant des positions de ces astres divers. Ils imposaient des noms à ces groupes d'étoiles et à ces planètes, aux cercles mobiles ou fixes imaginés pour en représenter les positions et la marche apparente, pour en expliquer les phénomènes.

Mais leur langage, leurs monuments, en exprimant pour eux ces opinions métaphysiques, ces vérités naturelles, offraient aux yeux du peuple le système de la plus extravagante mythologie, devenaient pour lui le fondement des croyances les plus absurdes, des cultes les plus insensés, des pratiques les plus honteuses ou les plus barbares.

Telle est l'origine de presque toutes les religions connues, qu'ensuite l'hypocrisie ou l'extravagance de leurs inventeurs et de leurs prosélytes ont chargées de fables nouvelles.

Ces castes s'emparèrent de l'éducation, pour façonner l'homme à supporter plus patiemment des chaînes identifiées pour ainsi dire avec son existence, pour écarter de lui jusqu'à la possibilité du désir de les briser.

Mais, si l'on veut connaître jusqu'à quel point, même sans le secours des terreurs superstitieuses, ces institutions peuvent porter leur pouvoir destructeur des facultés humaines, c'est sur la Chine qu'il faut un moment arrêter ses regards, sur ce peuple qui semble n'avoir précédé les autres dans les sciences et les arts que pour se voir successivement effacé par eux tous ; ce peuple, que la connaissance de l'artillerie n'a point empêché d'être conquis par des nations barbares, où les sciences dont les nombreuses écoles sont ouvertes à tous les citoyens, conduisent seules à toutes les dignités, et où cependant, soumises à d'absurdes préjugés, elles sont condamnées à une éternelle médiocrité ; où enfin l'invention même de l'imprimerie est demeurée entièrement inutile aux progrès de l'esprit humain.

Des hommes dont l'intérêt était de tromper durent se dégoûter bientôt de la recherche de la vérité. Contents de la docilité des peuples, ils crurent n'avoir pas besoin de nouveaux moyens pour s'en garantir la durée. Peu après, ils oublièrent eux-mêmes une partie des vérités cachées sous leurs allégories ; ils ne gardèrent de leur ancienne science que ce qui était rigoureusement nécessaire pour conserver la confiance de leurs disciples ; et ils finirent par être eux-mêmes la dupe de leurs propres fables.

Dès lors tout progrès dans les sciences s'arrêta : une partie même de ceux dont les siècles antérieurs avaient été témoins se perdit

pour les générations suivantes: et l'esprit humain, livré à l'ignorance et aux préjugés, fut condamné à une honteuse immobilité dans ces vastes empires dont l'existence non interrompue a déshonoré depuis si longtemps l'Asie.

Les peuples qui les habitent sont les seuls où l'on ait pu observer à la fois ce degré de civilisation et cette décadence. Ceux qui occupaient le reste du globe ont été arrêtés dans leurs progrès, et nous retracent encore les temps de l'enfance du genre humain, ou ont été entraînés par les événements à travers les dernières époques, dont il nous reste à tracer l'histoire.

A celle où nous sommes parvenus, ces mêmes peuples de l'Asie avaient inventé l'écriture alphabétique, qu'ils avaient substituée aux hiéroglyphes, après avoir vraisemblablement employé celle où des signes conventionnels sont attachés à chaque idée, qui est la seule que les Chinois connaissent encore aujourd'hui.

L'histoire et le raisonnement peuvent nous éclairer sur la manière dont a dû s'opérer le passage graduel des hiéroglyphes à cet art en quelque sorte intermédiaire; mais rien ne peut nous instruire avec quelque précision, ni sur le pays, ni sur le temps où l'écriture alphabétique fut d'abord mise en usage.

Cette découverte fut ensuite portée dans la Grèce, chez ce peuple qui a exercé sur les progrès de l'espèce humaine une influence si puissante et si heureuse, dont le génie lui a

ouvert toutes les routes de la vérité, que la nature avait préparé, que le sort avait destiné pour être le bienfaiteur et le guide de toutes les nations, de tous les âges ; honneur que jusqu'ici aucun autre peuple n'a partagé. Un seul a pu depuis concevoir l'espérance de présider à une révolution nouvelle dans les destinées du genre humain. La nature, la combinaison des événements, semblent s'être accordées pour lui en réserver la gloire. Mais ne cherchons point à pénétrer ce qu'un avenir incertain nous cache encore.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Progrès de l'esprit humain dans la Grèce, jusqu'au temps de la division des sciences, vers le siècle d'Alexandre.

Les Grecs, dégoûtés de ces rois qui, se disant les enfants des dieux, déshonoraient l'humanité par leurs fureurs et leurs crimes, s'étaient partagés en républiques, parmi lesquelles Lacédémone seule reconnaissait des chefs héréditaires, mais contenus par l'autorité des autres magistratures, soumis aux lois, comme les citoyens, et affaiblis par le partage de la royauté entre les aînés des deux branches de la famille des Héraclides.

Les habitants de la Macédoine, de la Thes-

salie, de l'Épire, liés aux Grecs par une origine commune, par l'usage d'une même langue, et gouvernés par des princes faibles et divisés entre eux, ne pouvaient opprimer la Grèce, mais suffisaient pour la préserver au nord des incursions des nations scythiques.

A l'Occident, l'Italie, partagée en états isolés et peu étendus, ne pouvait lui inspirer aucune crainte. Déjà même la Sicile presque entière, les plus beaux ports de la partie méridionale de l'Italie étaient occupés par des colonies grecques qui, en conservant avec leurs métropoles des liens de fraternité, formaient néanmoins des républiques indépendantes. D'autres colonies s'étaient établies dans les îles de la mer Egée et sur une partie des côtes de l'Asie-Mineure.

Ainsi la réunion de cette partie du continent asiatique au vaste empire de Cyrus fut dans la suite le seul danger réel qui pût menacer l'indépendance de la Grèce et la liberté de ses habitants.

La tyrannie, quoique plus durable dans quelques colonies, et surtout dans celles dont l'établissement avait précédé la destruction des familles royales, ne pouvait être considérée que comme un fléau passager et partiel, qui faisait le malheur des habitants de quelques villes, sans influencer sur l'esprit général de la nation.

La Grèce avait reçu des peuples de l'Orient leurs arts, une partie de leurs connaissances, l'usage de l'écriture alphabétique, et leur système religieux, mais c'était par l'effet des

communications établies entre elle et ces peuples, par des exilés, qui avaient cherché un asile dans la Grèce, par des Grecs voyageurs, qui avaient rapporté de l'Orient des lumières et des erreurs.

Les sciences ne pouvaient donc y être devenues l'occupation et le patrimoine d'une caste particulière. Les fonctions de leurs prêtres se bornèrent au culte des dieux. Le génie pouvait y déployer toutes ses forces, sans être assujéti à des observances pédantesques, au système d'hypocrisie d'un collège sacerdotal. Tous les hommes conservaient un droit égal à la connaissance de la vérité. Tous pouvaient chercher à la découvrir pour la communiquer à tous, et la leur communiquer tout entière.

Cette heureuse circonstance, plus encore que la liberté politique, laissait à l'esprit humain, chez les Grecs, une indépendance, garant assuré de la rapidité et de l'étendue de ses progrès.

Cependant leurs sages, leurs savants, qui prirent bientôt après le nom plus modeste de philosophes ou d'amis de la science, de la sagesse, s'égarèrent dans l'immensité du plan trop vaste qu'ils avaient embrassé. Ils voulurent pénétrer la nature de l'homme et celle des dieux, l'origine du monde et celle du genre humain. Ils essayèrent de réduire la nature entière à un seul principe, et les phénomènes de l'univers à une loi unique. Ils cherchèrent à renfermer dans une seule règle de conduite, et tous les devoirs de la morale, et le secret du véritable bonheur.

Ainsi, au lieu de découvrir des vérités, ils forgèrent des systèmes; ils négligèrent l'observation des faits, pour s'abandonner à leur imagination, et, ne pouvant appuyer leurs opinions sur des preuves, ils essayèrent de les défendre par des subtilités. Cependant ces mêmes hommes cultivaient avec succès la géométrie et l'astronomie. La Grèce leur dut les premiers éléments de ces sciences, et même quelques vérités nouvelles, ou du moins la connaissance de celles qu'ils avaient rapportées de l'Orient, non comme des croyances établies, mais comme des théories dont ils connaissaient les principes et les preuves.

Au milieu de la nuit de ces systèmes, nous voyons même briller deux idées heureuses, qui reparaîtront encore dans des siècles plus éclairés.

Démocrite regardait tous les phénomènes de l'univers comme le résultat des combinaisons et du mouvement de corps simples, d'une figure déterminée et immuable, ayant reçu une impulsion première, d'où résulte une quantité d'action qui se modifie dans chaque atome, mais qui dans la masse entière se conserve toujours la même.

Pythagore annonçait que l'univers était gouverné par une harmonie dont les propriétés des nombres devaient dévoiler les principes; c'est-à-dire que tous les phénomènes étaient soumis à des lois générales et calculées.

On reconnaît aisément dans ces deux idées et les systèmes hardis de Descartes, et la philosophie de Newton.

Pythagore découvrit par ses méditations, ou reçut des prêtres, soit de l'Égypte soit de l'Inde, la véritable disposition des corps célestes et le vrai système du monde : il le fit connaître aux Grecs. Mais ce système était trop contraire au témoignage des sens, trop opposé aux idées vulgaires, pour que les faibles preuves sur lesquelles on pouvait en établir la vérité fussent capables d'entraîner les esprits. Il resta caché dans le sein de l'école pythagoricienne, et fut oublié avec elle, pour reparaitre vers la fin du seizième siècle, appuyé de preuves plus certaines, qui ont alors triomphé et de la répugnance des sens et des préjugés de la superstition, plus puissants encore et plus dangereux.

Cette école pythagoricienne s'était répandue principalement dans la Grande Grèce; elle y formait des législateurs et d'intrépides défenseurs des droits de l'humanité : elle succomba sous les efforts des tyrans. Un d'eux brûla les pythagoriciens dans leur école; et ce fut une raison suffisante sans doute, non pour abjurer la philosophie, non pour abandonner la cause des peuples, mais pour cesser de porter un nom devenu trop dangereux, et pour quitter des formes qui n'auraient plus servi qu'à réveiller les fureurs des ennemis de la liberté et de la raison.

Une des premières bases de toute bonne philosophie est de former pour chaque science une langue exacte et précise, où chaque signe représente une idée bien déterminée, bien circonscrite, et de parvenir à bien détermi-

ner, à bien circonscrire les idées par une analyse rigoureuse.

Les Grecs, au contraire, abusèrent des vices de la langue commune pour jouer sur le sens des mots, pour embarrasser l'esprit dans de misérables équivoques, pour l'égarer en exprimant successivement par un même signe des idées différentes. Cette subtilité donnait cependant de la finesse aux esprits, en même temps qu'elle épuisait leur force contre de chimériques difficultés. Ainsi cette philosophie de mots, en remplissant des espaces où la raison humaine semble s'arrêter devant quelque obstacle supérieur à ses forces, ne sert point immédiatement à ses progrès, mais elle les prépare, et nous aurons encore occasion de répéter cette même observation.

C'était en s'attachant à des questions peut-être à jamais inaccessibles, en se laissant séduire par l'importance ou la grandeur des objets, sans songer si l'on aurait les moyens d'y atteindre; c'était en voulant établir les théories avant d'avoir rassemblé les faits, et construire l'univers quand on ne savait pas même encore l'observer; c'était cette erreur, alors bien excusable, qui, dès les premiers pas, avait arrêté la marche de la philosophie. Aussi Socrate, en combattant les sophistes, en couvrant de ridicules leurs vaines subtilités, criait-il aux Grecs de rappeler enfin sur la terre cette philosophie qui se perdait dans le ciel, non qu'il dédaignât ni l'astronomie, ni la géométrie, ni l'observation des phénomènes de la nature: non qu'il eût l'idée puérile et

fausse de réduire l'esprit humain à la seule étude de la morale : c'est, au contraire, précisément à son école et à ses disciples que les sciences mathématiques et physiques durent leurs progrès. Parmi les ridicules qu'on cherche à lui donner dans les comédies, le reproche qui amène le plus de plaisanteries est celui de cultiver la géométrie, d'étudier les météores, de tracer des cartes de géographie, de faire des observations sur les verres brûlants, dont, par une singularité remarquable, l'époque la plus reculée ne nous a été transmise que par une bouffonnerie d'Aristophane.

Socrate voulait seulement avertir les hommes de se borner aux objets que la nature a mis à leur portée ; d'assurer chacun de leurs pas avant d'en essayer de nouveaux ; d'étudier l'espace qui les entoure avant de s'élancer au hasard dans un espace inconnu.

Sa mort est un événement important dans l'histoire de l'esprit humain. Elle est le premier crime qu'ait enfanté la guerre de la philosophie et de la superstition.

Déjà l'incendie de l'école pythagoricienne avait signalé la guerre non moins ancienne, non moins acharnée de la philosophie contre les oppresseurs de l'humanité. L'une et l'autre dureront tant qu'il restera sur la terre des prêtres ou des rois, et elles occuperont une grande place dans le tableau qui nous reste à parcourir.

Les prêtres voyaient avec douleur des hommes qui, cherchant à perfectionner leur raison, à remonter aux causes premières, con-

naïssaient toute l'absurdité de leurs dogmes, toute l'extravagance de leurs cérémonies, toute la fourberie de leurs oracles et de leurs prodiges. Ils craignaient que ces philosophes ne confiassent ce secret aux disciples qui fréquentaient leurs écoles; que d'eux il ne passât à tous ceux qui, pour obtenir de l'autorité ou du crédit, étaient obligés de donner quelque culture à leur esprit; et qu'ainsi l'empire sacerdotal ne fût bientôt réduit à la classe la plus grossière du peuple, qui finirait elle-même par être désabusée.

L'hypocrisie effrayée se hâta d'accuser les philosophes d'impiété envers les dieux, afin qu'ils n'eussent pas le temps d'apprendre aux peuples que ces dieux étaient l'ouvrage de leurs prêtres. Les philosophes crurent échapper à la persécution en adoptant, à l'exemple des prêtres eux-mêmes, l'usage d'une double doctrine, en ne confiant qu'à des disciples éprouvés les opinions qui blessaient trop ouvertement les préjugés vulgaires.

Mais les prêtres présentaient aux peuples comme des blasphèmes les vérités physiques même les plus simples. Ils poursuivirent Anaxagore, pour avoir osé dire que le soleil était plus grand que le Péloponèse.

Socrate ne put échapper à leurs coups. Il n'y avait plus dans Athènes de Périclès qui veillât à la défense du génie et de la vertu. D'ailleurs Socrate était bien plus coupable. Sa haine pour les sophistes, son zèle pour ramener vers des objets plus utiles la philosophie égarée, annonçaient aux prêtres que la vé-

rité seule était l'objet de ses recherches; qu'il voulait, non faire adopter par les hommes un nouveau système, et soumettre leur imagination à la sienne, mais leur apprendre à faire usage de leur raison : et de tous les crimes, c'est celui que l'orgueil sacerdotal sait le moins pardonner.

Ce fut au pied du tombeau même de Socrate que Platon dicta les leçons qu'il avait reçues de son maître.

Son style enchanteur, sa brillante imagination, les tableaux riants ou majestueux, les traits ingénieux et piquants, qui, dans ses dialogues, font disparaître la sécheresse des discussions philosophiques; ces maximes d'une morale douce et pure, qu'il a su y répandre; cet art avec lequel il met ses personnages en action et conserve à chacun son caractère; toutes ces beautés que le temps et les révolutions des opinions n'ont pu flétrir, ont dû sans doute obtenir grâce pour les rêves philosophiques qui trop souvent forment le fond de ses ouvrages, pour cet abus des mots que son maître avait tant reproché aux sophistes, et dont il n'a pu préserver le premier de ses disciples.

On est étonné, en lisant ces dialogues, qu'ils soient l'ouvrage d'un philosophe qui, par une inscription placée sur la porte de son école, en défendait l'entrée à quiconque n'aurait pas étudié la géométrie; et que celui qui débite avec tant d'audace des hypothèses si creuses et si frivoles, ait été le fondateur de la secte où l'on a soumis pour la pre-

mière fois à un examen rigoureux les fondements de la certitude des connaissances humaines, et même ébranlé ceux qu'une raison plus éclairée aurait fait respecter.

Mais la contradiction disparaît si l'on songe que jamais Platon ne parle en son nom ; que Socrate son maître s'y exprime toujours avec la modestie du doute ; que les systèmes y sont présentés au nom de ceux qui en étaient ou que Platon supposait en être les auteurs : qu'ainsi ces mêmes dialogues sont encore une école de pyrrhonisme, et que Platon y a su montrer à la fois l'imagination hardie d'un savant qui se plaît à combiner, à développer de brillantes hypothèses, et la réserve d'un philosophe qui se livre à son imagination, sans se laisser entraîner par elle, parce que sa raison, armée d'un doute salutaire, sait se défendre des illusions même les plus séduisantes.

Ces écoles où se perpétuaient la doctrine, et surtout les principes et la méthode d'un premier chef, pour qui ses successeurs étaient cependant bien éloignés d'une docilité servile ; ces écoles avaient l'avantage de réunir entre eux, par les liens d'une libre fraternité, les hommes occupés de pénétrer les secrets de la nature. Si l'opinion du maître y partageait trop souvent l'autorité qui ne doit appartenir qu'à la raison ; si par là cette institution suspendait les progrès des lumières, elle servait à les propager avec plus de promptitude et d'étendue, dans un temps où, l'imprimerie étant inconnue et les manuscrits

mêmes très rares, ces grandes écoles, dont la célébrité appelait des élèves de toutes les parties de la Grèce, étaient le moyen le plus puissant d'y faire germer le goût de la philosophie, et d'y répandre les vérités nouvelles.

Ces écoles rivales se combattaient avec cette animosité que produit l'esprit de secte et souvent l'on y sacrifiait l'intérêt de la vérité au succès d'une doctrine, à laquelle chaque membre de la secte attachait une partie de son orgueil. La passion personnelle du prosélytisme corrompait la passion plus noble d'éclairer les hommes. Mais en même temps, cette rivalité entretenait dans les esprits une activité utile; le spectacle de ces disputes, l'intérêt de ces guerres d'opinion réveillait, attachait à l'étude de la philosophie une foule d'hommes, que le seul amour de la vérité n'aurait pu arracher ni aux affaires, ni aux plaisirs, ni même à la paresse.

Enfin, comme ces écoles, ces sectes, que les Grecs eurent la sagesse de ne jamais faire entrer dans les institutions publiques, restèrent parfaitement libres; comme chacun pouvait à son gré ouvrir une autre école, ou former une secte nouvelle, on n'avait point à craindre cet asservissement de la raison, qui, chez la plupart des autres peuples, opposait un obstacle invincible au progrès de l'esprit humain.

Nous montrerons quelle fut, sur la raison des Grecs, sur leurs mœurs, sur leurs lois, sur leurs gouvernements, l'influence des philosophes, influence qui doit être attribuée en

grande partie à ce qu'ils n'eurent, ou même ne voulurent jamais avoir aucune existence politique, à ce que l'éloignement volontaire des affaires publiques était une maxime de conduite commune à presque toutes leurs sectes, enfin à ce qu'ils affectaient de se distinguer des autres hommes par leur vie comme par leurs opinions.

En traçant le tableau de ces sectes différentes, nous nous occuperons moins de leurs systèmes que des principes de leur philosophie; moins de chercher, comme on l'a fait trop souvent, quelles sont précisément les doctrines absurdes que nous dérobe un langage devenu presque inintelligible; mais de montrer quelles erreurs générales les ont conduites dans ces routes trompeuses, et d'en trouver l'origine dans la marche naturelle de l'esprit humain.

Nous nous attacherons surtout à exposer les progrès des sciences réelles et le perfectionnement successif de leurs méthodes.

A cette époque, la philosophie les embrassait toutes, excepté la médecine, qui déjà s'en était séparée. Les écrits d'Hippocrate nous montreront quel était alors l'état de cette science, et de celles qui y sont naturellement liées, mais qui n'existaient encore que dans leurs rapports avec elle.

Les sciences mathématiques avaient été cultivées avec succès dans les écoles de Thales et de Pythagore. Cependant elles ne s'y élevèrent pas beaucoup au-delà du terme où elles s'étaient arrêtées dans les collèges sa-

cerdotaux des peuples de l'Orient. Mais, dès la naissance de l'école de Platon, elles s'élan-
cèrent au delà de cette barrière, que l'idée
de les borner à une utilité immédiate et pra-
tique leur avait opposée.

Ce philosophe résolut le premier le pro-
blème de la duplication du cube, à la vérité
par un mouvement continu, mais par un pro-
cédé ingénieux, et d'une manière vraiment
rigoureuse. Ses premiers disciples découvri-
rent les sections coniques, en déterminèrent
les principales propriétés, et par là ils ou-
vrirent au génie cet horizon immense où,
jusqu'à la fin des temps, il pourra sans cesse
exercer ses forces, mais dont à chaque pas
il verra reculer les bornes devant lui.

Ce n'est pas à la philosophie seule que les
sciences politiques durent leur progrès chez
les Grecs. Dans ces petites républiques, jalou-
ses de conserver et leur indépendance et leur
liberté, on eut presque généralement l'idée
de confier à un seul homme, non la puissance
de faire des lois, mais la fonction de les ré-
diger et de les présenter au peuple, qui, après
les avoir examinées, leur accordait une sanc-
tion immédiate.

Ainsi, le peuple imposait un travail au phi-
losophe dont les vertus ou la sagesse avaient
obtenu sa confiance ; mais il ne lui conférait
aucune autorité : il exerçait seul et par lui-
même ce que depuis nous avons appelé le
pouvoir législatif. L'habitude si funeste d'ap-
peler la superstition au secours des institu-
tions politiques a souillé trop souvent l'exé-

cution d'une idée si propre à donner aux lois d'un pays cette unité systématique, qui peut seule en rendre l'action sûre et facile, comme en maintenir la durée. La politique d'ailleurs n'avait pas encore de principes assez constants pour que l'on n'eût pas à craindre de voir les législateurs porter dans ces combinaisons leurs préjugés et leurs passions.

Leur objet ne pouvait être encore de fonder sur la raison, sur les droits que tous les hommes ont également reçus de la nature, enfin sur les maximes de la justice universelle, l'édifice d'une société d'hommes égaux et libres, mais seulement d'établir les lois suivant lesquelles les membres héréditaires d'une société déjà existante pourraient conserver leur liberté, y vivre à l'abri de l'injustice, et déployer au dehors une force qui garantît leur indépendance.

Comme on supposait que ces lois, presque toujours liées à la religion et consacrées par des serments, auraient une durée éternelle, on s'occupait moins d'assurer à un peuple les moyens de les réformer d'une manière paisible que de prévenir l'altération de ces lois fondamentales et d'empêcher que des réformes de détail n'en altérassent le système, n'en corrompissent l'esprit. On chercha des institutions propres à exalter, à nourrir l'amour de la patrie, qui renfermait celui de sa législation ou même de ses usages, et une organisation de pouvoirs qui garantît l'exécution des lois contre la négligence ou la corruption des magistrats, le crédit des citoyens

puissants, et les mouvements inquiets de la multitude.

Les riches, qui seuls étaient alors à portée d'acquérir des lumières, pouvaient, en s'emparant de l'autorité, opprimer les pauvres et les forcer à se jeter dans les bras d'un tyran. L'ignorance, la légèreté du peuple, sa jalousie contre les citoyens puissants, pouvaient donner à ceux-ci le désir et les moyens d'établir le despotisme aristocratique ou livrer l'Etat affaibli à l'ambition de ses voisins. Forcés de se préserver à la fois de ces deux écueils, les législateurs grecs eurent recours à des combinaisons plus ou moins heureuses, mais portant presque toujours l'empreinte de cette finesse, de cette sagacité qui dès lors caractérisaient l'esprit général de la nation.

On trouverait à peine dans les républiques modernes, et même dans les plans tracés par les philosophes, une institution dont les républiques grecques n'aient offert le modèle ou donné l'exemple. Car la ligue amphictyonique, celle des Etoliens, des Arcadiens, des Achéens, nous présentent des constitutions fédératives, dont l'union était plus ou moins intime; et il s'était établi un droit des gens moins barbare et des règles de commerce plus libérales entre ces différents peuples rapprochés par une origine commune, par l'usage de la même langue, par la ressemblance des mœurs, des opinions et des croyances religieuses.

Les rapports mutuels de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, avec la constitution d'un Etat et sa législation, leur influence

sur sa prospérité, sur sa puissance, sur sa liberté, ne purent échapper aux regards d'un peuple ingénieux, actif, occupé des intérêts publics; et l'on y aperçoit les premières traces de cet art si vaste, si utile, connu aujourd'hui sous le nom d'économie politique.

L'observation seule des gouvernements établis suffisait donc pour faire bientôt de la politique une science étendue. Aussi dans les écrits mêmes des philosophes, paraît-elle plutôt une science de faits et pour ainsi dire empirique, qu'une véritable théorie : fondée sur des principes généraux, puisés dans la nature, et avoués par la raison. Tel est le point de vue sous lequel on doit envisager les idées politiques d'Aristote et de Platon, si l'on veut en pénétrer le sens et les apprécier avec justice.

Presque toutes les institutions des Grecs supposent l'existence de l'esclavage, et la possibilité de réunir dans une place publique l'universalité des citoyens; et pour bien juger de leurs effets, surtout pour prévoir ceux qu'elles produiraient dans les grandes nations modernes, il ne faut pas perdre un instant de vue ces deux différences si importantes. Mais on ne peut réfléchir sur la première sans songer avec douleur qu'alors les combinaisons, même les plus parfaites, n'avaient pour objet que la liberté ou le bonheur de la moitié tout au plus de l'espèce humaine.

L'éducation était chez les Grecs une partie importante de la politique. Elle y formait des hommes pour la patrie, bien plus que pour

eux-mêmes ou pour leur famille. Ce principe ne peut être adopté que pour des peuples peu nombreux, à qui l'on est plus excusable de supposer un intérêt national, séparé de l'intérêt commun de l'humanité. Il n'est praticable que dans les pays où les travaux les plus pénibles de la culture et des arts sont exercés par des esclaves. Cette éducation se bornait presque aux exercices du corps, aux principes des mœurs, aux habitudes propres à exciter un patriotisme exclusif : le reste s'apprenait librement dans les écoles des philosophes ou des rhéteurs, dans les ateliers des artistes ; et cette liberté est encore une des causes de la supériorité des Grecs.

Dans leur politique comme dans leur philosophie, on découvre un principe général, auquel l'histoire présente à peine un très-petit nombre d'exceptions ; c'est de chercher, dans les lois, moins à faire disparaître les causes d'un mal qu'à en détruire les effets, en opposant ces causes l'une à l'autre ; c'est de vouloir, dans les institutions, tirer parti des préjugés, des vices, plutôt que les dissiper ou les réprimer ; c'est de s'occuper plus souvent des moyens de dénaturer l'homme, d'exalter, d'égarer sa sensibilité, que de perfectionner, d'épurer les inclinations et les penchants qui sont le produit nécessaire de sa constitution morale : erreurs produites par l'erreur plus générale de regarder comme l'homme de la nature celui que leur offrait l'état actuel de la civilisation, c'est-à-dire l'homme corrompu par les préjugés, par les

Intérêts des passions factices, et par les habitudes sociales.

Cette observation est d'autant plus importante, il sera d'autant plus nécessaire de développer l'origine de cette erreur, pour mieux la détruire, qu'elle s'est transmise jusqu'à notre siècle, et qu'elle corrompt encore trop souvent parmi nous et la morale et la politique.

Si l'on compare la législation, et surtout la forme et les règles des jugements dans la Grèce, ou chez les Orientaux, on verra que, chez les uns, les lois sont un joug sous lequel la force a courbé des esclaves; chez les autres, les conditions d'un pacte commun fait entre des hommes. Chez les uns, l'objet des formes légales est que la volonté du maître soit accomplie; chez les autres, que la liberté des citoyens ne soit pas opprimée. Chez les uns, la loi est faite pour celui qui l'impose; chez les autres, pour celui qui doit s'y soumettre. Chez les uns, on force à la craindre; chez les autres, on instruit à la chérir: différences que nous retrouverons encore chez les modernes, entre les lois des peuples libres et celles des peuples esclaves. On verra que, dans la Grèce, l'homme avait du moins le sentiment de ses droits, s'il ne les connaissait pas encore, s'il ne savait pas en approfondir la nature, en embrasser et en circonscrire l'étendue.

A cette époque des premières lueurs de la philosophie chez les Grecs et de leurs premiers pas dans les sciences, les beaux-arts

s'y élevèrent à un degré de perfection qu'aucun peuple n'avait encore connu, qu'à peine quelques-uns ont pu atteindre depuis. Homère vécut pendant le temps de ces dissensions qui accompagnèrent la chute des tyrans et la formation des républiques. Sophocle, Euripide, Pindare, Thucydide, Démosthènes, Phidias, Apelles, furent contemporains de Socrate ou de Platon.

Nous tracerons le tableau du progrès de ces arts; nous en discuterons les causes; nous distinguerons ce qu'on peut regarder comme une perfection de l'art, et ce qui n'est dû qu'à l'heureux génie de l'artiste; distinction qui suffit pour faire disparaître ces bornes étroites, dans lesquelles on a renfermé le perfectionnement des beaux-arts. Nous montrerons l'influence qu'exercèrent sur leurs progrès la forme des gouvernements, le système de la législation, l'esprit du culte religieux; nous rechercherons ce qu'ils durent à ceux de la philosophie, et ce qu'elle-même a pu leur devoir.

Nous montrerons comment la liberté, les arts, les lumières ont contribué à l'adoucissement, à l'amélioration des mœurs; nous ferons voir que ces vices des Grecs, si souvent attribués aux progrès mêmes de leur civilisation, étaient ceux des siècles plus grossiers, et que les lumières, la culture des arts, les ont tempérés, quand elles n'ont pu les détruire; nous prouverons que ces éloquentes déclamations contre les sciences et les arts, sont fondées sur une fausse application de

l'histoire; et qu'au contraire, les progrès de la vertu ont toujours accompagné ceux des lumières, comme ceux de la corruption en ont toujours suivi ou annoncé la décadence.

CINQUIÈME ÉPOQUE

Progrès des sciences depuis leur division jusqu'à leur décadence.

Platon vivait encore lorsque Aristote, son disciple, ouvrit dans Athènes même une école rivale de la sienne.

Non seulement il embrassa toutes les sciences, mais il appliqua la méthode philosophique à l'éloquence et à la poésie. Il osa concevoir le premier que cette méthode doit s'étendre à tout ce que l'intelligence humaine peut atteindre; puisque cette intelligence, exerçant partout les mêmes facultés, doit partout être assujettie aux mêmes lois.

Plus le plan qu'il s'était formé était vaste, plus il sentit le besoin d'en séparer les diverses parties, et de fixer avec plus de précision les limites de chacune. A compter de cette époque, la plupart des philosophes, et même des sectes entières, se bornèrent à quelques-unes de ces parties.

Les sciences mathématiques et physiques formèrent seules une grande division. Comme elles se fondent sur le calcul et l'observation,

comme ce qu'elles peuvent enseigner est indépendant des opinions qui divisaient les sectes, elles se séparèrent de la philosophie, sur laquelle ces sectes régnaient encore. Elles devinrent donc l'occupation des savants, qui presque tous eurent même la sagesse de demeurer étrangers aux disputes des écoles, où l'on se livrait à une lutte de réputation plus utile à la renommée passagère des philosophes qu'aux progrès de la philosophie. Ce mot commença même à ne plus exprimer que les principes généraux de l'ordre du monde, la métaphysique, la dialectique et la morale, dont la politique faisait partie.

Heureusement l'époque de cette division précéda le temps où la Grèce, après de longs orages, devait perdre sa liberté. Les sciences trouvèrent dans la capitale de l'Égypte un asile, que les despotes qui la gouvernaient auraient peut-être refusé à la philosophie. Des princes qui devaient une grande partie de leur richesse et de leur pouvoir au commerce réuni de la Méditerranée et de l'Océan Asiatique devaient encourager des sciences utiles à la navigation et au commerce.

Elles échappèrent donc à cette décadence plus prompte, qui se fit bientôt sentir dans la philosophie dont l'éclat disparut avec la liberté. Le despotisme des Romains, si indifférent aux progrès des lumières, n'atteignit l'Égypte que très tard, et dans un temps où la ville d'Alexandrie était devenue nécessaire à la subsistance de Rome; déjà en possession d'être la métropole des sciences, comme le

— 80 —
centre du commerce, elle se suffisait à elle-même pour en conserver le feu sacré par sa population, par sa richesse, par le grand concours des étrangers, par les établissements que les Ptolémées avaient formés, et que les vainqueurs ne songèrent pas à détruire.

La secte académique, où les mathématiques avaient été cultivées dès son origine, et dont l'enseignement philosophique se bornait presque à prouver l'utilité du doute, et indiquer les limites étroites de la certitude, devait être la secte des savants; et cette doctrine ne pouvait effrayer les despotes : aussi domina-t-elle dans l'école d'Alexandrie.

La théorie des sections coniques, la méthode de les employer, soit pour la construction des lieux géométriques, soit pour la résolution des problèmes, la découverte de quelques autres courbes, étendirent la carrière, jusqu'alors si resserrée, de la géométrie. Archimède découvrit la quadrature de la parabole, mesura la surface de la sphère; et ce furent les premiers pas dans cette théorie des limites, qui détermine la dernière valeur d'une quantité, celle dont cette quantité se rapproche sans cesse en ne l'atteignant jamais; dans cette science qui enseigne, tantôt à trouver les rapports des quantités évanouissantes, tantôt à remonter de la connaissance de ces rapports à la détermination de ceux des grandeurs finies; en un mot, dans ce calcul, auquel, avec plus d'orgueil que de justesse, les modernes ont donné le nom de calcul de l'infini. C'est Archimède, qui le premier détermina le rap-

port approché du diamètre du cercle et de sa circonférence, enseigna comme on pouvait en obtenir des valeurs toujours de plus en plus rapprochées, et fit connaître les méthodes d'approximation, ce supplément heureux de l'insuffisance des méthodes connues, et souvent de la science elle-même.

On peut, en quelque sorte, le regarder comme le créateur de la mécanique rationnelle. On lui doit la théorie du levier, et la découverte de ce principe d'hydrostatique, qu'un corps placé dans un corps fluide perd une portion de son poids égale à celui de la masse qu'il a déplacée.

La vis qui porte son nom, ses miroirs ardents, les prodiges du siège de Syracuse, attestent ses talents dans la science des machines, que les savants avaient négligée, parce que les principes de théorie, connus jusqu'alors, ne pouvaient y atteindre encore. Ces grandes découvertes, ces sciences nouvelles placent Archimède parmi ces génies heureux dont la vie est une époque dans l'histoire de l'homme, et dont l'existence paraît un des bienfaits de la nature.

C'est dans l'école d'Alexandrie que nous trouvons les premières traces de l'algèbre, c'est-à-dire du calcul des quantités considérées uniquement comme telles. La nature des questions proposées et résolues dans le livre de Diophante, exigeait que les nombres y fussent envisagés comme ayant une valeur générale, indéterminée, et assujettie seulement à certaines conditions.

Mais cette science n'avait point alors, comme aujourd'hui, ses signes, ses méthodes propres, ses opérations techniques. On désignait ces valeurs générales par des mots ; et c'était par une suite de raisonnements que l'on parvenait à trouver, à développer la solution des problèmes.

Des observations chaldéennes, envoyées à Aristote par Alexandre, accélérèrent les progrès de l'astronomie. Ce qu'ils offrent de plus brillant est dû au génie d'Hipparque. Mais si, après lui, dans l'astronomie, comme après Archimède dans la géométrie et dans la mécanique, on ne trouve plus de ces découvertes, de ces travaux, qui changent en quelque sorte la face entière d'une science, elles continuèrent longtemps encore de se perfectionner, de s'étendre et de s'enrichir du moins par des vérités de détail.

Dans son histoire des animaux, Aristote avait donné les principes et le modèle précieux de la manière d'observer avec exactitude, et de décrire avec méthode les objets de la nature, de classer ces observations et de saisir les résultats généraux qu'elles présentent. L'histoire des plantes, celle des minéraux, furent traitées après lui, mais avec moins de précision, et avec des vues moins étendues, moins philosophiques. Les progrès de l'anatomie furent très lents, non-seulement parce que des préjugés religieux s'opposaient à la dissection des cadavres, mais parce que l'opinion vulgaire en regardait l'attouchement comme une sorte de souillure morale.

La médecine d'Hippocrate n'était qu'une science d'observation, qui n'avait pu conduire encore qu'à des méthodes empiriques. L'esprit de secte, le goût des hypothèses l'infesta bientôt ; mais si le nombre des erreurs l'emporta sur celui des vérités nouvelles, si les préjugés ou les systèmes des médecins firent plus de mal que leurs observations ne purent faire de bien, cependant on ne peut nier que la médecine n'ait fait, durant cette époque, des progrès faibles, mais réels.

Aristote ne porta dans la physique, ni cette exactitude, ni cette sage réserve qui caractérisent son histoire des animaux. Il paya le tribut aux habitudes de son siècle, à l'esprit des écoles, en la défigurant par ces principes hypothétiques qui, dans leur généralité vague, expliquent tout avec une sorte de facilité, parce qu'ils ne peuvent rien expliquer avec précision.

D'ailleurs, l'observation seule ne suffit pas ; il faut des expériences : elles exigent des instruments ; et il paraît qu'on n'avait pas alors assez recueilli de faits, qu'on ne les avait pas vus avec assez de détail, pour sentir le besoin, pour avoir l'idée de cette manière d'interroger la nature et de la forcer à nous répondre.

Aussi, dans cette époque, l'histoire des progrès de la physique doit-elle se borner au tableau d'un petit nombre de connaissances, dues au hasard et aux observations où conduit la pratique des arts, bien plus qu'aux recherches des savants. L'hydraulique, et sur-

tout l'optique, présentent une moisson un peu moins stérile ; mais ce sont plutôt encore des faits remarquables, parce qu'ils se sont offerts d'eux-mêmes, que des théories ou des lois physiques, découvertes par des expériences, ou devinées par la méditation.

L'agriculture s'était bornée jusqu'alors à la simple routine et à quelques règles que les prêtres, en les transmettant aux peuples, avaient corrompues par leurs superstitions. Elle devint chez les Grecs, et surtout chez les Romains, un art important et respecté, dont les hommes les plus savants s'empressèrent de recueillir les usages et les préceptes. Ces recueils d'observations présentées avec précision, rassemblées avec discernement, pouvaient éclairer la pratique, répandre les méthodes utiles ; mais on était encore bien loin du siècle des expériences et des observations calculées.

Les arts mécaniques commencèrent à se lier aux sciences : les philosophes en examinèrent les travaux, en recherchèrent l'origine, en étudièrent l'histoire, s'occupèrent de décrire les procédés et les produits de ceux qui étaient cultivés dans les diverses contrées, de recueillir ces observations, et de les transmettre à la postérité.

Ainsi, l'on vit Pline embrasser l'homme, la nature et les arts dans le plan immense de son histoire naturelle, inventaire précieux de tout ce qui formait alors les véritables richesses de l'esprit humain, et ses droits à notre reconnaissance ne peuvent être détruits

par le reproche mérité d'avoir accueilli, avec trop peu de choix et trop de crédulité, ce que l'ignorance ou la vanité mensongère des historiens et des voyageurs, avait offert à son insatiable avidité de tout connaître.

Au milieu de la décadence de la Grèce, Athènes, qui, dans les jours de sa puissance, avait honoré la philosophie et les lettres, leur dut, à son tour, de conserver plus longtemps quelques restes de son ancienne splendeur. On n'y balançait plus, à la tribune, les destins de la Grèce et de l'Asie, mais c'est dans ses écoles que les Romains apprirent à connaître les secrets de l'éloquence; et c'est aux pieds de la lampe de Démosthènes que se forma le premier de leurs orateurs.

L'académie, le lycée, le portique, les jardins d'Epicure, furent le berceau et la principale école des quatre sectes qui se disputèrent l'empire de la philosophie.

On enseignait dans l'académie qu'il n'y a rien de certain, que sur aucun objet l'homme ne peut atteindre ni à une vraie certitude, ni même à une compréhension parfaite; enfin (et il était difficile d'aller plus loin) qu'il ne pouvait être sûr de cette impossibilité de rien connaître, et qu'il fallait douter même de la nécessité de douter de tout.

On y exposait, on y défendait, on y combattait les opinions des autres philosophes, mais comme des hypothèses propres à exercer l'esprit, et pour faire sentir davantage, par l'incertitude qui accompagnait ces disputes, la vanité des connaissances humaines et le

ridicule de la confiance dogmatique des autres sectes.

Mais ce doute, qu'avoue la raison, quand il conduit à ne pas raisonner sur les mots auxquels nous ne pouvons attacher des idées nettes et précises, à proportionner notre adhésion au degré de la probabilité de chaque proposition, à déterminer, pour chaque classe de connaissances, les limites de la certitude que nous pouvons obtenir; ce même doute, s'il s'étend aux vérités démontrées, s'il attaque les principes de la morale, devient ou stupidité ou démence; il favorise l'ignorance et la corruption : et tel est l'excès où sont tombés les sophistes qui remplacèrent dans l'Académie les premiers disciples de Platon.

Nous exposerons la marche de ces sceptiques, la cause de leurs erreurs; nous chercherons ce que, dans l'exagération de leur doctrine, on doit attribuer à la manie de se singulariser par des opinions bizarres; nous ferons observer que, s'ils furent assez solidement réfutés par l'instinct des autres hommes, par celui qui les dirigeait eux-mêmes dans la conduite de leur vie, jamais ils ne furent ni bien entendus, ni bien réfutés par les philosophes.

Cependant ce scepticisme outré n'avait pas entraîné toute la secte académique, et cette opinion d'une idée éternelle du juste, du beau, de l'honnête, indépendante de l'intérêt des hommes, de leurs conventions, de leur existence même, idée qui, imprimée dans notre âme, devenait pour nous le principe de

nos devoirs et la règle de nos actions, cette doctrine, puisée dans les dialogues de Platon, continuait d'être exposée dans son école et y servait de base à l'enseignement de la morale.

Aristote ne connut pas mieux que ses maîtres l'art d'analyser les idées, c'est-à-dire de remonter par degrés jusqu'aux idées les plus simples qui sont entrées dans leur combinaison, d'observer la formation même de ces idées simples, de suivre dans ces opérations la marche de l'esprit et le développement de ses facultés.

Sa métaphysique ne fut donc, comme celle des autres philosophes, qu'une doctrine vague, fondée tantôt sur l'abus des mots, et tantôt sur de simples hypothèses.

C'est à lui cependant que l'on doit cette vérité importante, ce premier pas dans la connaissance de l'esprit humain, que *nos idées même les plus abstraites, les plus purement intellectuelles pour ainsi dire, doivent leur origine à nos sensations*, mais il ne l'appuya d'aucun développement. Ce fut plutôt l'aperçu d'un homme de génie que le résultat d'une suite d'observations analysées avec précision et combinées entre elles pour en faire sortir une vérité générale; aussi, ce germe jeté dans une terre ingrate ne produisit de fruits utiles qu'après plus de vingt siècles.

Aristote, dans sa logique, réduisant les démonstrations à une suite d'arguments assujettis à la forme syllogistique, divisant en-

suite toutes les propositions en quatre classes qui les renferment toutes, apprend à reconnaître, parmi toutes les combinaisons possibles de propositions de ces quatre classes prises trois à trois, celles qui répondent à des syllogismes concluants et qui y répondent nécessairement. Par ce moyen, l'on peut juger de la justesse ou du vice d'un argument, en sachant seulement à quelle combinaison il appartient; et l'art de raisonner juste est soumis, en quelque sorte, à des règles techniques.

Cette idée ingénieuse est restée inutile jusqu'ici, mais peut-être doit-elle un jour devenir le premier pas vers un perfectionnement, que l'art de raisonner et de discuter semble encore attendre.

Chaque vertu, suivant Aristote, est placée entre deux vices, dont l'un en est le défaut, et l'autre l'excès: elle n'est, en quelque sorte, qu'un de nos penchants naturels, auquel la raison nous défend, et de trop résister, et de trop obéir.

Ce principe général a pu s'offrir à lui d'après une de ces idées vagues d'ordre et de convenance, si communes alors dans la philosophie, mais il le vérifia, en l'appliquant à la nomenclature des mots qui, dans la langue grecque, exprimaient ce qu'on y appelait des vertus.

Vers le même temps, deux sectes nouvelles, appuyant la morale sur des principes opposés, du moins en apparence, partagèrent les esprits, étendirent leur influence bien au delà

des bornes de leurs écoles, et hâtèrent la chute de la superstition grecque, que malheureusement une superstition plus sombre, plus dangereuse, plus ennemie des lumières, devait bientôt remplacer.

Les stoïciens firent consister la vertu et le bonheur dans la possession d'une âme également insensible à la volupté et à la douleur, affranchie de toutes les passions, supérieure à toutes les craintes, à toutes les faiblesses, ne connaissant de véritable bien que la vertu, de mal réel que les remords. Ils croyaient que l'homme a le pouvoir de s'élever à cette hauteur, s'il en a une volonté forte et constante; et qu'alors indépendant de la fortune, toujours maître de lui-même, il est également inaccessible au vice et au malheur.

Un esprit unique anime le monde : il est présent partout, si même il n'est pas tout, s'il existe autre chose que lui. Les âmes humaines en sont des émanations. Celle du sage, qui n'a point souillé la pureté de son origine, se réunit, au moment de la mort, à cet esprit universel. La mort serait donc un bien; si pour le sage soumis à la nature, endurci contre tout ce que les hommes vulgaires appellent des maux, il n'y avait pas plus de grandeur à la regarder comme une chose indifférente.

Epicure place le bonheur dans la jouissance du plaisir et dans l'absence de la douleur. La vertu consiste à suivre les penchants naturels, mais en sachant les épurer et les diriger. La tempérance qui prévient la douleur, qui, en conservant nos facultés naturelles dans toute

leur force, nous assure toutes les jouissances que la nature nous a préparées ; le soin de se préserver des passions haineuses ou violentes qui tourmentent et déchirent le cœur livré à leur amertume et à leurs fureurs ; celui de cultiver au contraire les affections douces et tendres, de se ménager les voluptés qui suivent la pratique de la bienfaisance, de conserver la pureté de son âme pour éviter la honte et les remords qui punissent le crime, pour jouir du sentiment délicieux qui récompense les belles actions : telle est la route qui conduit à la fois et au bonheur et à la vertu.

Épicure ne voyait dans l'univers qu'une collection d'atomes, dont les combinaisons diverses étaient soumises à des lois nécessaires. L'âme humaine était elle-même une de ces combinaisons. Les atomes qui la composaient, réunis à l'instant où le corps commençait la vie, se dispersaient au moment de la mort, pour se réunir à la masse commune, et entrer dans de nouvelles combinaisons.

Ne voulant pas heurter trop directement les préjugés populaires, il avait admis des dieux ; mais indifférents aux actions des hommes, étrangers à l'ordre de l'univers, et soumis comme les autres êtres aux lois générales de son mécanisme, ils étaient en quelque sorte un hors-d'œuvre de ce système.

Des hommes durs, orgueilleux, injustes, se cachèrent sous le masque du stoïcisme. Des hommes voluptueux et corrompus se glissèrent souvent dans les jardins d'Épicure. On

calomnia les principes des Épicuriens, qu'on accusa de placer le souverain bien dans les voluptés grossières. On tourna en ridicule les prétentions du sage Zénon, qui, esclave tournant la meule, ou tourmenté de la goutte, n'en est pas moins heureux, libre et souverain.

Cette philosophie qui prétendait s'élever au-dessus de la nature, et celle qui ne voulait qu'y obéir; cette morale qui ne reconnaissait d'autre bien que la vertu, et celle qui plaçait le bonheur dans la volupté, conduisaient aux mêmes conséquences pratiques en partant de principes si contraires, en tenant un langage si opposé. Cette ressemblance dans les préceptes moraux de toutes les religions, de toutes les sectes de philosophie, suffirait pour prouver qu'ils ont une vérité indépendante des dogmes de ces religions, des principes de ces sectes; que c'est dans la constitution morale de l'homme qu'il faut chercher la base de ses devoirs, l'origine de ses idées de justice et de vertu : vérité dont la secte épicurienne s'était moins éloignée qu'aucune autre : et rien peut-être ne contribua davantage à lui mériter la haine des hypocrites de toutes les classes, pour qui la morale n'est qu'un objet de commerce dont ils se disputent le monopole.

La chute des républiques grecques entraîna celle des sciences politiques. Après Platon, Aristote et Xénophon, l'on cessa presque de les comprendre dans le système de la philosophie.

Mais il est temps de parler d'un événement qui changea le sort d'une grande partie du monde et exerça sur les progrès de l'esprit humain une influence qui s'est prolongée jusqu'à nous.

Si l'on en excepte l'Inde et la Chine, la ville de Rome avait étendu son empire sur toutes les nations où l'esprit humain s'était élevé au-dessus de la faiblesse de sa première enfance.

Elle donnait des lois à tous les pays où les Grecs avaient porté leur langue, leurs sciences et leur philosophie. Tous ces peuples, suspendus à une chaîne que la victoire avait attachée au pied du Capitole, n'existaient plus que par la volonté de Rome et pour les passions de ses chefs.

Un tableau vrai de la constitution de cette ville dominatrice ne sera point étranger à l'objet de cet ouvrage; on y verra l'origine du patriciat héréditaire, et les adroites combinaisons employées pour lui donner plus de stabilité et plus de force, en le rendant moins odieux; un peuple exercé aux armes, mais ne les employant jamais dans ses dissensions domestiques, réunissant la force réelle à l'autorité légale, et se défendant à peine contre un sénat orgueilleux qui, en l'enchaînant par la superstition, l'éb'ouissait par l'éclat de ses victoires; une grande nation tour à tour le jouet de ses tyrans ou de ses défenseurs, et pendant quatre siècles la dupe patiente d'une manière de prendre ses suffrages, absurde mais consacrée.

On verra cette constitution, faite pour une seule ville, changer de nature sans changer de forme, quand il fallut l'étendre à un grand empire; ne pouvant se maintenir que par des guerres continuelles, et bientôt détruite par ses propres armées; enfin le peuple-roi avili par l'habitude d'être nourri aux dépens du trésor public, corrompu par les largesses des sénateurs, vendant à un homme les restes illusoire de son inutile liberté.

L'ambition des Romains les portait à chercher en Grèce des maîtres dans cet art de l'éloquence, qui était chez eux une des routes de la fortune. Ce goût pour les jouissances exclusives et raffinées, ce besoin de nouveaux plaisirs, qui naît de la richesse et de l'oïveté, leur fit rechercher les arts des Grecs, et même la conversation de leurs philosophes; mais les sciences, la philosophie, les arts du dessin, furent toujours des plantes étrangères au sol de Rome. L'avarice des vainqueurs couvrit l'Italie de chefs-d'œuvre de la Grèce, enlevés par la force aux temples, aux cités dont ils faisaient l'ornement et dont ils consolaient l'esclavage; mais les ouvrages d'aucun Romain n'osèrent s'y mêler. Cicéron, Lucrèce et Sénèque écrivirent éloquemment dans leur langue sur la philosophie, mais ce n'était sur celle des Grecs; et, pour réformer le calendrier barbare de Numa, César fut obligé d'employer un mathématicien d'Alexandrie.

Rome, longtemps déchirée par les factions des généraux ambitieux, occupée de nouvelles

conquêtes ou agitée par les discordes civiles, tomba enfin de son inquiète liberté dans un despotisme militaire plus orageux encore. Quelle place auraient donc pu trouver les tranquilles méditations de la philosophie ou des sciences, entre des chefs qui aspiraient à la tyrannie, et bientôt après sous des despotes qui craignaient la vérité ou qui haïssaient également les talents et les vertus? D'ailleurs, les sciences et la philosophie sont nécessairement négligées dans tout pays où une carrière honorable, qui conduit aux richesses et aux dignités, est ouverte à tous ceux que leur penchant naturel porte vers l'étude; et telle était à Rome celle de la jurisprudence.

Quand les lois, comme dans l'Orient, sont liées à la religion, le droit de les interpréter devient un des plus forts appuis de la tyrannie sacerdotale. Dans la Grèce, elles avaient fait partie de ce code donné à chaque ville par son législateur. Il les y avait liées à l'esprit de la constitution et du gouvernement qu'il avait établi. Elles y éprouvèrent peu de changement. Souvent les magistrats en abusèrent : les injustices particulières furent fréquentes, mais les vices des lois n'y conduisirent jamais à un système de brigandage régulier et froidement calculé. A Rome, où longtemps on ne connut d'autre autorité que la tradition des coutumes, où les juges déclaraient chaque année d'après quels principes ils décideraient les contestations pendant la durée de leur magistrature, où les premières

is écrites furent une compilation des lois
recques, rédigée par des décemvirs plus oc-
upés de conserver leur pouvoir que de l'hon-
orer, en présentant une bonne législation ; à
ome, où, depuis cette époque, des lois dic-
es tour à tour par le parti du sénat et par
elui du peuple, se succédaient avec rapidité,
aient sans cesse détruites ou confirmées,
rrigées ou aggravées par des dispositions
ouvelles, bientôt leur multiplicité, leur com-
ication, leur obscurité, suite nécessaire du
angement de la langue, firent une science
part de l'étude et de l'intelligence de ces
is. Le sénat, profitant du respect du peu-
e pour les anciennes institutions, sentit
entôt que le privilège d'interpréter les lois
evenait presque équivalent au droit d'en
ire de nouvelles ; et il se remplit de juris-
onsultes. Leur puissance survécut à celle du
nat même ; elle s'accrut sous les empe-
urs, parce qu'elle est d'autant plus grande,
e la législation est plus bizarre et plus in-
ertaine.

La jurisprudence est donc la seule science
ouvelle que nous devons aux Romains. Nous
a tracerons l'histoire, qui se lie à celle des
ogres que la science de la législation a faits
ez les modernes, et surtout à celle des
ostacles qu'elle y a rencontrés.

Nous montrerons comment le respect pour
droit positif des Romains a contribué à
onserver quelques idées du droit naturel des
ommes, pour empêcher ensuite ces idées
e s'agrandir et de s'étendre ; comment nous

avons dû au droit romain un petit nombre de vérités utiles, et beaucoup plus de préjugés tyranniques.

La douceur des lois pénales, sous la république, mérite de fixer nos regards. Elle avaient en quelque sorte rendu sacré le sang d'un citoyen romain. La peine de mort ne pouvait être portée contre lui sans cet appareil d'un pouvoir extraordinaire qui annonçait les calamités publiques et le danger de la patrie. Le peuple entier pouvait être réclamé pour juge entre un seul homme et la république. On avait senti que cette douceur est, chez un peuple libre, le seul moyen d'empêcher les dissensions politiques de dégénérer en massacres sanguinaires ; on avait voulu corriger, par l'humanité dans les lois, la férocité des mœurs d'un peuple qui, même dans ses jeux, prodiguait le sang de ses esclaves. Aussi, en s'arrêtant au temps des Gracques, jamais, dans aucun pays, des orages si violents et si répétés ne coûtèrent moins de sang, ne produisirent moins de crimes.

Il ne nous est resté aucun ouvrage des Romains sur la politique. Celui de Cicéron sur les lois n'était vraisemblablement qu'un extrait embelli des livres des Grecs. Ce n'était pas au milieu des convulsions de la liberté expirante que la science sociale aurait pu se naturaliser et se perfectionner. Sous le despotisme des Césars, l'étude n'en eût paru qu'une conspiration contre leur pouvoir. Rien enfin ne prouve mieux combien elle fut toujours inconnue chez les Romains, que d'y

voir l'exemple, unique jusqu'ici dans l'histoire, d'une succession non interrompue, depuis Nerva jusqu'à Marc-Aurèle, de cinq empereurs qui réunissaient les vertus, les talents, les lumières, l'amour de la gloire, le zèle du bien public, sans qu'il soit émané d'eux une seule institution qui ait marqué le désir de mettre des bornes au despotisme ou de prévenir des révolutions, et de resserrer par de nouveaux liens les parties de cette masse immense, tout présageait la dissolution prochaine.

La réunion de tant de peuples sous une même domination, l'étendue des deux langues qui se partageaient l'empire, et qui toutes deux étaient familières à presque tous les hommes instruits; ces causes, agissant de concert, devaient contribuer sans doute à répandre les lumières sur un plus grand espace avec plus d'égalité. Leur effet naturel devait être encore d'affaiblir peu à peu les différences qui séparaient les sectes philosophiques, de les réunir en une seule, qui choisirait dans chacune les opinions les plus conformes à la raison, celles qu'un examen réfléchi avait le plus confirmées. C'était même à ce point que la raison devait amener les philosophes lorsque l'effet du temps sur l'enthousiasme sectaire permettrait de n'écouter qu'elle. Aussi trouve-t-on déjà dans Sénèque quelques traces de cette philosophie; elle ne fut même jamais étrangère à la secte académique, qui parut se confondre presque entièrement avec elle, et les derniers disciples de Platon furent les fondateurs de l'éclectisme.

100

Presque toutes les religions de l'empire avaient été nationales. Mais toutes aussi avaient de grands traits de ressemblance, et en quelque sorte un air de famille. Point de dogme métaphysiques, beaucoup de cérémonies bizarres qui avaient un sens ignoré du peuple et souvent même des prêtres ; une mythologie absurde, où la multitude ne voyait que l'histoire merveilleuse de ses dieux, où les hommes plus instruits soupçonnaient l'exposition allégorique de dogmes plus relevés ; des sacrifices sanglants, des idoles qui représentaient les dieux, et dont quelques-unes, consacrées par le temps, avaient une vertu céleste ; des pontifes dévoués au culte de chaque divinité, sans former un corps politique, sans même être réunis dans une communion religieuse ; des oracles attachés à certains temples, à certaines statues ; enfin, des mystères que leurs hiérophantes ne communiquaient qu'en imposant la loi d'un inviolable secret. Tels étaient ces traits de ressemblance.

Il faut y ajouter encore que les prêtres, arbitres de la conscience religieuse, n'avaient jamais osé prétendre à l'être de la conscience morale ; qu'ils dirigeaient la pratique du culte, et non les actions de la vie privée. Ils vedaient à la politique des oracles ou des augures ; ils pouvaient précipiter les peuples dans des guerres, leur dicter des crimes ; mais ils n'exerçaient aucune influence ni sur le gouvernement, ni sur les lois.

Quand les peuples, sujets d'un même empire, eurent une communication habituelle.

et que les lumières eurent fait partout des progrès presque égaux, les hommes instruits s'aperçurent bientôt que tous ces cultes étaient celui d'un dieu unique, dont les divinités si multipliées, objets immédiats de l'adoration populaire, n'étaient que les modifications ou les ministres.

Cependant, chez les Gaulois et dans quelques cantons d'Orient, les Romains avaient trouvé des religions d'un autre genre. Là les prêtres étaient les juges de la morale ; la vertu consistait dans l'obéissance à la volonté d'un dieu, dont ils se disaient les seuls interprètes. Leur empire s'étendait sur l'homme tout entier ; le temple se confondait avec la patrie ; on était adorateur de Jéhova ou d'Œsus avant d'être citoyen ou sujet de l'empire, et les prêtres décidaient à quelles lois humaines leur dieu permettait d'obéir.

Ces religions devaient blesser l'orgueil des maîtres du monde. Celle des Gaulois était trop puissante pour qu'ils ne se hâtassent point de la détruire. La nation juive fut même dispersée ; mais la vigilance du gouvernement, ou dédaigna, ou ne put atteindre les sectes obscures qui se formèrent en secret du débris de ces cultes antiques.

Un des bienfaits de la propagation de la philosophie grecque avait été de détruire la croyance des divinités populaires dans toutes les classes où l'on recevait une instruction un peu étendue. Un théisme vague, ou le pur mécanisme d'Epicure, était, même dès le temps de Cicéron, la doctrine commune de quicon-

que avait cultivé son esprit, de tous ceux qui dirigeaient les affaires publiques. Cette classe d'hommes s'attacha nécessairement à l'ancienne religion, mais en cherchant à l'épurer, parce que la multiplicité de ces dieux de tout pays avait lassé même la crédulité du peuple. On vit alors les philosophes former des systèmes sur les génies intermédiaires, se soumettre à des préparations, à des pratiques, à un régime religieux, pour se rendre plus dignes d'approcher de ces intelligences supérieures ; et ce fut dans les dialogues de Platon qu'ils cherchèrent les fondements de cette doctrine.

Le peuple des nations conquises, les infortunés, les hommes d'une imagination ardente et faible, durent s'attacher de préférence aux religions sacerdotales, parce que l'intérêt des prêtres dominateurs leur inspirait précisément cette doctrine d'égalité dans l'esclavage, de renoncement aux biens temporels, de récompenses célestes réservées à l'aveugle soumission, aux souffrances, aux humiliations volontaires, ou supportées avec patience ; doctrine si séduisante pour l'humanité opprimée ! Mais ils avaient besoin de relever par quelques subtilités philosophiques leur mythologie grossière ; et c'est encore à Platon qu'ils eurent recours. Ses dialogues furent l'arsenal où les deux partis allèrent forger leurs armes théologiques. Nous verrons dans la suite Aristote obtenir un semblable honneur, et se trouver à la fois le maître des théologiens et le chef des athées.

Vingt sectes égyptiennes, judaïques, s'accordant pour attaquer la religion de l'empire, mais se combattant entre elles avec une égale fureur, finirent par se perdre dans la religion de Jésus. On parvint à composer de leurs débris une histoire, une croyance, des cérémonies et une morale, auxquelles se réunit peu à peu la masse de ces illuminés.

Tous croyaient à un Christ, à un Messie envoyé de Dieu pour réparer le genre humain. C'est le dogme fondamental de toute secte qui veut s'élever sur les débris des sectes anciennes. On se disputait sur le temps, sur le lieu de son apparition, sur son nom mortel ; mais celui d'un prophète qui avait, dit-on, paru en Palestine, sous Tibère, éclipsa tous les autres, et les nouveaux fanatiques se rallièrent sous l'étendard du fils de Marie.

Plus l'empire s'affaiblissait, plus cette religion chrétienne faisait des progrès rapides. L'avilissement des anciens conquérants du monde s'étendait sur les dieux, qui, après avoir présidé à leurs victoires, n'étaient plus que les témoins impuissants de leurs défaites. L'esprit de la nouvelle secte convenait mieux à des temps de décadence et de malheur. Ses chefs, malgré leurs fourberies et leurs vices, étaient des enthousiastes prêts à périr pour leur doctrine. Le zèle religieux des philosophes et des grands n'était qu'une dévotion politique ; et toute religion qu'on se permet de défendre comme une croyance, qu'il est utile de laisser au peuple, ne peut plus espérer qu'une agonie plus ou moins prolongée. Bientôt le

christianisme devient un parti puissant ; il se mêle aux querelles des Césars ; il met Constantin sur le trône, et s'y place lui-même à côté de ses faibles successeurs.

En vain un de ces hommes extraordinaires, que le hasard élève quelquefois à la souveraine puissance, Julien, voulut délivrer l'empire de ce fléau, qui devait en accélérer la chute. Ses vertus, son indulgente humanité, la simplicité de ses mœurs, l'élévation de son âme et de son caractère, ses talents, son courage, son génie militaire, l'éclat de ses victoires, tout semblait lui promettre le succès. On ne pouvait lui reprocher que de montrer pour une religion devenue ridicule un attachement indigne de lui s'il était sincère, maladroit par son exagération, s'il n'était que politique ; mais il périt au milieu de sa gloire, après un règne de deux années. Le colosse de l'empire romain ne trouva plus de bras assez puissants pour le soutenir, et la mort de Julien brisa la seule digue qui pût encore s'opposer au torrent des superstitions nouvelles, comme aux inondations des barbares.

Le mépris des sciences humaines était un des premiers caractères du christianisme. Il avait à se venger des outrages de la philosophie ; il craignait cet esprit d'examen et de doute, cette confiance en sa propre raison, fléau de toutes les croyances religieuses. La lumière des sciences naturelles lui était même odieuse et suspecte ; car elles sont très dangereuses pour le succès des miracles : et il n'y a point de religion qui ne force ses

sectateurs à dévorer quelques absurdités physiques. Ainsi le triomphe du christianisme fut le signal de l'entière décadence, et des sciences, et de la philosophie.

Les sciences auraient pu s'en préserver si l'art de l'imprimerie eût été connu ; mais les manuscrits d'un même livre étaient en petit nombre : il fallait, pour se procurer les ouvrages qui formaient le corps entier d'une science, des soins, souvent des voyages et des dépenses auxquelles les hommes riches pouvaient seuls atteindre. Il était facile au parti dominant de faire disparaître les livres qui choquaient ses préjugés ou démasquaient ses impostures. Une invasion des barbares pouvait en un seul jour priver pour jamais un pays entier des moyens de s'instruire. La destruction d'un seul manuscrit était souvent pour toute une contrée une perte irréparable. On ne copiait d'ailleurs que les ouvrages recommandés par le nom de leurs auteurs. Toutes ces recherches, qui ne peuvent acquérir d'importance que par leur réunion, ces observations isolées, ces perfectionnements de détail qui servent à maintenir les sciences au même niveau, qui en préparent les progrès, tous ces matériaux que le temps amasse, et qui attendent le génie, restaient condamnés à une éternelle obscurité. Ce concert de savants, cette réunion de leurs forces, si utile, si nécessaire même à certaines époques, n'existait pas. Il fallait que le même individu pût commencer et achever une découverte, et il était obligé de combattre seul toutes les résistances

que la nature oppose à nos efforts. Les ouvrages qui facilitent l'étude des sciences, qui en éclaircissent les difficultés, qui en présentent les vérités sous des formes plus commodes et plus simples, ces détails des observations, ces développements qui souvent éclairent sur les erreurs des résultats, et où le lecteur saisit ce que l'auteur n'a point lui-même aperçu, ces ouvrages n'auraient pu trouver ni copistes ni lecteurs.

Il était donc impossible que les sciences déjà parvenues à une étendue qui en rendait difficiles, et les progrès, et même l'étude approfondie, pussent se soutenir d'elles-mêmes, et résister à la pente qui les entraînait rapidement vers leur décadence. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner que le christianisme, qui, dans la suite, n'a point été assez puissant pour les empêcher de reparaître avec éclat, après l'invention de l'imprimerie, l'ait été alors assez pour en consommer la ruine.

Si l'on en excepte l'art dramatique, qui ne fleurit que dans Athènes, et qui dut tomber avec elle, et l'éloquence, qui ne respire que dans un air libre, la langue et la littérature des Grecs conservèrent longtemps leur splendeur. Lucien et Plutarque n'auraient point déparé le siècle d'Alexandre. Rome, il est vrai, s'éleva au niveau de la Grèce dans la poésie, dans l'éloquence, dans l'histoire, dans l'art de traiter avec dignité, avec élégance, avec agrément, les sujets arides de la philosophie et des sciences. La Grèce même n'a point de poète qui donne, autant que Virgile, l'idée de

la perfection ; elle n'a aucun historien qui puisse s'égalier à Tacite. Mais ce moment d'éclat fut suivi d'une prompte décadence. Dès le temps de Lucien, Rome n'avait plus que des écrivains presque barbares. Chrysostome parle encore la langue de Démosthènes. On ne reconnaît plus celle de Cicéron ou de Tite-Live, ni dans Augustin, ni même dans Jérôme, qui n'a point pour excuse l'influence de la barbarie africaine.

C'est que jamais à Rome l'étude des lettres, l'amour des arts, ne fut un goût vraiment populaire ; c'est que la perfection passagère de la langue y fut l'ouvrage, non du génie national, mais de quelques hommes que la Grèce avait formés. C'est que le territoire de Rome fut toujours pour les lettres un sol étranger, où une culture assidue avait pu les naturaliser, mais où elles devaient dégénérer dès qu'elles resteraient abandonnées à elles-mêmes.

L'importance dont fut longtemps, à Rome et dans la Grèce, le talent de la tribune et celui du barreau, y multiplia la classe des rhéteurs. Leurs travaux ont contribué au progrès de l'art, dont ils ont développé les principes et les finesses. Mais ils en enseignaient un autre trop négligé par les modernes, et qu'il faudrait transporter aujourd'hui des ouvrages prononcés aux ouvrages imprimés. C'est l'art de préparer avec facilité, et en peu de temps, des discours que la disposition de leurs parties, la méthode qui y règne, les ornements qu'on sait y répandre, rendent du

moins supportables ; c'est celui de pouvoir parler presque sur-le-champ sans fatiguer ses auditeurs du désordre de ses idées, de la diffusion de son style, sans les révolter par d'extravagantes déclamations, par des non-sens grossiers, par de bizarres disparates. Combien cet art ne serait-il pas utile dans tous les pays où les fonctions d'une place, un devoir public, un intérêt particulier, peuvent obliger à parler, à écrire, sans avoir le temps de méditer ses discours ou ses ouvrages ! Son histoire mérite d'autant plus de nous occuper, que les modernes, à qui cependant il serait souvent nécessaire, semblent n'en avoir connu que le côté ridicule.

Dès les commencements de l'époque dont j'achève ici le tableau, les livres s'étaient assez multipliés ; la distance des temps avait semé d'assez grandes obscurités sur les ouvrages des premiers écrivains de la Grèce, pour que cette étude des livres et des opinions, connue sous le nom d'érudition, formât une partie importante des travaux de l'esprit : et la bibliothèque d'Alexandrie se peupla de grammairiens et de critiques.

On observe, dans ce qui nous reste d'eux, un penchant à mesurer leur admiration ou leur confiance sur l'ancienneté d'un livre, sur la difficulté de l'entendre ou de le trouver ; une disposition à juger les opinions, non en elles-mêmes, mais sur le nom de leurs auteurs ; à croire d'après l'autorité, plutôt que d'après la raison ; enfin, l'idée si fautive et si funeste de la décadence du genre humain et de la su-

périorité des temps antiques. L'importance que les hommes attachent à ce qui fait l'objet de leurs occupations, à ce qui leur a coûté des efforts, est à la fois l'explication et l'excuse de ces erreurs, que les érudits de tous les pays et de tous les temps ont plus ou moins partagées.

On peut reprocher aux érudits grecs et romains, et même à leurs savants et à leurs philosophes, d'avoir manqué absolument de cet esprit de doute qui soumet à l'examen sévère de la raison, et les faits et leurs preuves. En parcourant dans leurs écrits l'histoire des événements ou des mœurs, celle des productions et des phénomènes de la nature, ou des produits et des procédés des arts, on s'étonne de les voir raconter avec tranquillité les absurdités les plus palpables, les prodiges les plus révoltants. Un *on dit*, *on rapporte*, placé au commencement de la phrase, leur paraît suffire pour se mettre à l'abri du ridicule d'une crédulité puérile. C'est surtout au malheur d'ignorer encore l'art de l'imprimerie qu'on doit attribuer cette indifférence qui a corrompu chez eux l'étude de l'histoire, et qui s'est opposée à leurs progrès dans la connaissance de la nature. La certitude d'avoir rassemblé sur chaque fait toutes les autorités qui peuvent le confirmer ou le détruire, la facilité de comparer les divers témoignages, de s'éclairer par les discussions que fait naître leur différence, tous ces moyens de s'assurer de la vérité ne peuvent exister que lorsqu'il est possible d'avoir un grand nombre de li-

— 110 —

vres, d'en multiplier indéfiniment les copies, de ne pas craindre de leur donner trop d'étendue.

Comment des relations de voyageurs, des descriptions dont souvent il n'existait qu'une copie, qui n'étaient point soumises à la censure publique, auraient-elles pu acquérir cette autorité, dont l'avantage de n'avoir pas été contredites, et d'avoir pu l'être, est la base première? Ainsi, l'on rapportait tout également, parce qu'il était difficile de choisir avec quelque certitude ce qui méritait d'être rapporté. D'ailleurs, nous ne sommes pas en droit de nous étonner de cette facilité à présenter avec une même confiance, d'après des autorités égales, et les faits les plus naturels et les faits les plus miraculeux. Cette erreur est encore enseignée dans nos écoles comme un principe de philosophie, tandis qu'une incrédulité exagérée dans le sens contraire nous porte à rejeter sans examen tout ce qui nous paraît hors de la nature; et la science qui peut seule nous apprendre à trouver, entre ces deux extrêmes, le point où la raison nous prescrit de nous arrêter, n'a commencé à exister que de nos jours.

SIXIÈME ÉPOQUE

Décadence des lumières, jusqu'à leur restauration vers le temps des croisades.

Dans cette époque désastreuse, nous verrons l'esprit humain descendre rapidement de la hauteur où il s'était élevé, et l'ignorance traîner après elle, ici la férocité, ailleurs une cruauté raffinée, partout la corruption et la perfidie. A peine quelques éclairs de talents, quelques traits de grandeur d'âme ou de bonté, peuvent-ils percer à travers cette nuit profonde. Des rêveries théologiques, des impostures superstitieuses, sont le seul génie des hommes, l'intolérance religieuse, leur seule morale; et l'Europe comprimée entre la tyrannie sacerdotale et le despotisme militaire, attend dans le sang et dans les larmes, le moment où de nouvelles lumières lui permettront de renaître à la liberté, à l'humanité et aux vertus.

Ici, nous sommes obligés de partager le tableau en deux parties distinctes : la première embrassera l'Occident, où la décadence fut plus rapide et plus absolue, mais où le jour de la raison devait reparaitre pour ne s'éteindre jamais; et la seconde, l'Orient, pour qui cette décadence fut plus lente, longtemps moins entière, mais qui ne voit pas encore le moment où la raison pourra l'éclairer et briser ses chaînes.

A peine la piété chrétienne eut-elle abattu

l'autel de la victoire, que l'Occident devint la proie des barbares. Ils embrassèrent la religion nouvelle, mais ils ne prirent point la langue des vaincus : les prêtres seuls la conservèrent, et grâce à leur ignorance, à leur mépris pour les lettres humaines, on vit disparaître ce qu'on aurait pu espérer de la lecture des livres latins, puisque ces livres ne pouvaient plus être lus que par eux.

On connaît assez l'ignorance et les mœurs barbares des vainqueurs : cependant, c'est du milieu de cette férocité stupide que sortit la destruction de l'esclavage domestique, qui avait déshonoré les beaux jours de la Grèce savante et libre.

Les serfs de la glèbe cultivaient les terres des vainqueurs. Cette classe opprimée fournissait pour leurs maisons des domestiques, dont la dépendance suffisait à leur orgueil et à leurs caprices. Ils cherchaient donc dans la guerre, non des esclaves, mais des terres et des colons.

D'ailleurs, les esclaves qu'ils trouvaient dans les contrées envahies par eux étaient en grande partie ou des prisonniers faits par quelqu'une des tribus de la nation victorieuse, ou les enfants de ces prisonniers. Un grand nombre, au moment de la conquête, avaient fui, ou s'étaient joints à l'armée des conquérants.

Enfin, les principes de fraternité générale, qui faisaient partie de la morale chrétienne, condamnaient l'esclavage ; et les prêtres n'ayant aucun intérêt politique à contredire

sur ce point des maximes qui honoraient leur cause, aidèrent par leurs discours à une destruction que les événements et les mœurs devaient nécessairement amener.

Ce changement a été le germe d'une révolution dans les destinées de l'espèce humaine ; elle lui doit d'avoir pu connaître la véritable liberté. Mais il n'eut d'abord qu'une influence presque insensible sur le sort des individus. On se ferait une fausse idée de la servitude chez les anciens si on la comparait à celle de nos noirs. Les Spartiates, les grands de Rome, les satrapes de l'Orient, furent à la vérité des maîtres barbares. L'avarice déployait toute sa cruauté dans les travaux des mines ; mais presque partout, l'intérêt avait adouci l'esclavage dans les familles particulières. L'impunité des violences commises contre le serf de la glèbe était plus grande encore, puisque la loi elle-même en avait fixé le prix. La dépendance était presque égale, sans être compensée par autant de soins et de secours. L'humiliation était moins continue ; mais l'orgueil avait plus d'arrogance. L'esclave était un homme condamné par le hasard à un état auquel le sort de la guerre pouvait un jour exposer son maître. Le serf était un individu d'une classe inférieure et dégradée.

C'est donc principalement dans ses conséquences éloignées que nous devons considérer cette destruction de l'esclavage domestique.

Toutes ces nations barbares avaient à peu près la même constitution ; un chef commun, appelé roi, qui, avec un conseil, prononçait

des jugemens et donnait des décisions qu'il eût été dangereux de retarder ; une assemblée de chefs particuliers, qui était consultée sur toutes les résolutions un peu importantes ; enfin, une assemblée du peuple, où se prenaient les délibérations qui intéressaient le peuple entier. Les différences les plus essentielles étaient dans le plus ou moins d'autorité de ces trois pouvoirs, qui n'étaient pas distingués par la nature de leurs fonctions, mais par celle des affaires, et surtout de l'intérêt que la masse des citoyens y avait attaché.

Chez ces peuples agriculteurs, et surtout chez ceux qui avaient déjà formé un premier établissement sur un territoire étranger, ces constitutions avaient pris une forme plus régulière, plus solide que chez les peuples pasteurs. D'ailleurs, la nation y était dispersée et non réunie dans des camps plus ou moins nombreux. Ainsi, le roi n'eut point auprès de lui une armée toujours rassemblée ; et le despotisme ne put y suivre presque immédiatement la conquête, comme dans les révolutions de l'Asie.

La nation victorieuse ne fut donc point asservie. En même temps, ces conquérants conservèrent des villes, mais sans les habiter eux-mêmes. N'étant point contenues par une force armée, puisqu'il n'en existait point de permanente, elles acquirent une sorte de puissance ; et ce fut un point d'appui pour la liberté de la nation vaincue.

L'Italie fut souvent envahie par les barbares ;

mais ils ne purent y former d'établissements durables, parce que ses richesses excitaient sans cesse l'avarice de nouveaux vainqueurs, et que les Grecs conservèrent longtemps l'espérance de la réunir à leur empire. Jamais elle ne fut asservie par aucun peuple, ni toute entière, ni d'une manière durable. La langue latine, qui y était la langue unique du peuple, s'y corrompit plus lentement, l'ignorance n'y fut pas aussi complète, la superstition aussi stupide que dans le reste de l'Occident.

Rome, qui ne reconnut de maître que pour en changer, conservait une sorte d'indépendance. Elle était la résidence du chef de la religion. Ainsi, tandis que, dans l'Orient soumis à un seul prince, le clergé, tantôt gouvernant les empereurs, tantôt conspirant contre eux, soutenait le despotisme, même en combattant le despote, et aimait mieux se servir de tout le pouvoir d'un maître absolu, que de lui en disputer une partie, on vit au contraire, dans l'Occident, les prêtres, réunis sous un chef commun, élever une puissance rivale de celle des rois, et former dans ces états divisés une sorte de monarchie unique et indépendante.

Nous montrerons cette ville dominatrice, essayant sur l'univers les chaînes d'une nouvelle tyrannie : ses pontifes subjuguant l'ignorante crédulité par des actes grossièrement forgés ; mêlant la religion à toutes les transactions de la vie civile, pour s'en jouer au gré de leur avarice ou de leur orgueil ; pu-

nissant d'un anathème terrible, par l'horreur dont il frappait l'esprit des peuples, la moindre opposition à leurs lois, la moindre résistance à leurs prétentions insensées, ayant dans tous les états une armée de moines, toujours prêts à exalter par leurs impostures les terreurs superstitieuses, afin de soulever plus puissamment le fanatisme ; privant les nations de leur culte et des cérémonies sur lesquelles s'appuyaient leurs espérances religieuses, pour les exciter à la guerre civile ; troublant tout, pour tout dominer ; ordonnant au nom de Dieu la trahison et le parjure ; l'assassinat et le parricide ; faisant tour à tour des rois et des guerriers les instruments et les victimes de leurs vengeances ; disposant de la force, mais ne la possédant jamais, terribles à leurs ennemis, mais tremblants devant leurs propres défenseurs, tout-puissants aux extrémités de l'Europe, mais impunément outragés au pied même de leurs autels ; ayant bien trouvé dans le ciel le point d'appui du levier qui devait remuer le monde, mais n'ayant pas su trouver sur la terre de régulateur qui pût à leur gré en diriger et en conserver l'action ; élevant enfin, mais sur des pieds d'argile, un colosse qui, après avoir opprimé l'Europe, devait encore la fatiguer longtemps du poids de ses débris.

La conquête avait soumis l'Occident à une anarchie tumultueuse, dans laquelle le peuple gémissait sous la triple tyrannie des rois, des chefs guerriers et des prêtres ; mais cette anarchie portait dans son sein des germes de

liberté. On doit comprendre dans cette portion de l'Europe, les pays où les Romains n'avaient point pénétré. Entraînés dans le mouvement général, conquérants et conquis tour à tour, ayant la même origine, les mêmes mœurs que les conquérants de l'empire, ces peuples se confondirent avec eux dans une masse commune. Leur état politique dut éprouver les mêmes changements et suivre une marche semblable.

Nous tracerons le tableau des révolutions de cette anarchie féodale, nom qui sert à le caractériser.

La législation y fut incohérente et barbare. Si l'on y trouve souvent des lois douces, cette humanité apparente n'était qu'une dangereuse impunité. On y observe cependant quelques institutions précieuses, qui, ne consacrant à la vérité que les droits des classes opprimantes, étaient un outrage de plus à ceux des hommes, mais qui du moins en conservaient quelque faible idée, et devaient un jour servir de guide pour les reconnaître et les rétablir.

Cette législation présentait deux usages singuliers, qui caractérisent et l'enfance des nations et l'ignorance des siècles grossiers. Un coupable pouvait se racheter de la peine pour une somme d'argent fixée par la loi, qui appréciait la vie des hommes suivant leur dignité ou leur naissance. Les crimes n'étaient pas regardés comme une atteinte à la sûreté, aux droits des citoyens, que la crainte du supplice devait prévenir, mais comme un outrage

fait à un individu, que lui-même ou sa famille avaient droit de venger, et dont la loi leur offrait une réparation plus utile. On avait si peu d'idée des preuves sur lesquelles la réalité d'un fait peut être appuyée, qu'on trouva plus simple de demander au ciel un miracle toutes les fois qu'il s'agissait de distinguer le crime d'avec l'innocence : et le succès d'une épreuve superstitieuse ou le sort d'un combat furent regardés comme les moyens les plus sûrs de découvrir et de reconnaître la vérité.

Chez des hommes qui confondaient l'indépendance et la liberté, les querelles entre ceux qui dominaient sur une portion même très petite du territoire devaient dégénérer en guerres privées, et ces guerres se faisant de canton à canton, de village à village, livraient habituellement la surface entière, de chaque pays à toutes ces horreurs qui du moins ne sont que passagères dans les grandes invasions, et qui, dans les guerres générales, ne désolent que les frontières.

Toutes les fois que la tyrannie s'efforce de soumettre la masse d'un peuple à la volonté d'une de ses portions, elle compte parmi ses moyens les préjugés et l'ignorance de ses victimes; elle cherche à compenser par la réunion, par l'activité d'une force moindre, cette supériorité de force réelle qui semble ne pouvoir cesser d'appartenir au plus grand nombre. Mais le dernier terme de ses espérances, celui auquel elle peut rarement atteindre, c'est d'établir entre les maîtres et les

esclaves une différence réelle, qui en quelque sorte rende la nature elle-même complice de l'inégalité politique.

Tel fut, dans les temps reculés, l'art des prêtres orientaux, lorsqu'on les voyait à la fois rois, pontifes, juges, astronomes, arpenteurs, artistes et médecins. Mais ce qu'ils durent à la possession exclusive des facultés intellectuelles, les tyrans grossiers de nos faibles ancêtres l'obtinent par leurs institutions et par leurs habitudes guerrières. Couverts d'armes impénétrables, ne combattant que sur des chevaux invulnérables comme eux, ne pouvant acquérir la force et l'adresse nécessaires pour dresser et conduire leurs chevaux, pour supporter et manier leurs armes, que par un long et pénible apprentissage, ils pouvaient opprimer avec impunité, et tuer sans péril l'homme du peuple, qui n'était pas assez riche pour se procurer ces armures coûteuses, et dont la jeunesse, réclamée par des travaux utiles, n'avait pu être consacrée aux exercices militaires.

Ainsi la tyrannie du petit nombre avait acquis, par l'usage de cette manière de combattre, une supériorité réelle de force qui devait prévenir toute idée de résistance, et rendre longtemps inutiles les efforts mêmes du désespoir : ainsi l'égalité de la nature avait disparu devant cette inégalité factice des forces physiques.

La morale, enseignée par les prêtres seuls, renfermait ces principes universels qu'aucune secte n'a méconnus ; mais elle créait une foule

de devoirs purement religieux, de péchés imaginaires. Ces devoirs étaient plus fortement recommandés que ceux de la nature, et des actions indifférentes, légitimes, souvent même vertueuses, étaient plus sévèrement reprochées et punies que des crimes réels. Cependant un moment de repentir, consacré par l'absolution d'un prêtre, ouvrait le ciel aux scélérats; des dons à l'église, et quelques pratiques qui flattaient son orgueil, suffisaient pour expier une vie chargée de crimes. On alla même jusqu'à former un tarif de ces absolutions. On comprenait avec soin parmi ces péchés, depuis les faiblesses les plus innocentes de l'amour, depuis les simples désirs, jusqu'aux raffinements et aux excès de la débauche la plus crapuleuse. On savait que presque personne ne pouvait échapper à cette censure; et c'était une des branches les plus productives du commerce sacerdotal. On imagina jusqu'à un enfer d'une durée limitée, que les prêtres avaient le pouvoir d'abrégé, dont ils pouvaient même dispenser; et ils faisaient acheter cette grâce, d'abord aux vivants, ensuite aux parents, aux amis des morts. Ils vendaient des arpents dans le ciel pour un nombre égal d'arpents terrestres; et ils avaient la modestie de ne pas exiger de retour.

Les mœurs de ces temps malheureux furent dignes d'un système si profondément corrupteur.

Les progrès de ce même système: des moines, tantôt inventant d'anciens miracles,

tantôt en fabriquant de nouveaux, et nourrissant de fables et de prodiges l'ignorante stupidité du peuple, qu'ils trompaient pour le dépouiller ; des docteurs, employant tout ce qu'ils avaient d'imagination pour enrichir leur croyance de quelque absurdité nouvelle, et renchérir en quelque sorte sur celles qui leur avaient été transmises ; des prêtres forçant des princes à livrer aux flammes et les hommes qui osaient, ou douter d'un seul de leurs dogmes, ou entrevoir leurs impostures, ou s'indigner de leurs crimes, et ceux qui s'écartaient un moment d'une aveugle obéissance, enfin, jusqu'aux théologiens eux-mêmes, quand ils se permettaient de rêver autrement que des chefs plus accrédités dans l'Eglise.... Tels sont dans cette époque les seuls traits que les mœurs de la partie occidentale de l'Europe puissent fournir au tableau de l'espèce humaine.

Dans l'Orient réuni sous un seul despote, nous verrons une décadence plus lente suivre l'affaiblissement graduel de l'empire ; l'ignorance et la corruption de chaque siècle l'emporter de quelques degrés sur l'ignorance et la corruption du siècle précédent ; tandis que les richesses diminuaient, que les frontières se rapprochaient de la capitale, que les révolutions étaient plus fréquentes, que la tyrannie était plus lâche et plus cruelle.

En suivant l'histoire de cet empire, en lisant les livres que chaque âge a produits, cette correspondance frappera les yeux les moins exercés et les moins attentifs.

Dans l'Orient, le peuple se livrait davantage aux querelles théologiques : elles y occupent une place plus grande dans l'histoire, y influent davantage sur les événements politiques ; les rêveries s'y montrent avec une subtilité que l'Occident jaloux ne pouvait encore atteindre. L'intolérance religieuse y est aussi oppressive, mais moins féroce.

Cependant, les ouvrages de Photius annoncent que le goût des études raisonnables n'était point éteint. Quelques empereurs, des princes, des princesses mêmes, ne se bornèrent point à l'honneur de briller dans les disputes théologiques, et daignèrent cultiver les lettres humaines.

La législation romaine n'y fut altérée que lentement, par ce mélange des mauvaises lois que l'avidité et la tyrannie dictaient aux empereurs, ou que la superstition arrachait à leur faiblesse. La langue grecque perdit de sa pureté, de son caractère, mais elle conserva sa richesse, ses formes, sa grammaire ; et les habitants de Constantinople pouvaient encore lire Homère et Sophocle, Thucydide et Platon. Anthémius exposait la construction des miroirs d'Archimède, que Proclus employait avec succès à la défense de la capitale. A la chute de l'empire, elle renfermait quelques hommes qui se réfugièrent en Italie, et dont les connaissances y furent utiles au progrès des lumières. Ainsi, à cette époque même, l'Orient n'avait pas atteint le dernier terme de la barbarie ; mais aussi rien n'y présentait l'espoir d'une restauration. Il devint la proie

des barbares; ses faibles restes disparurent, et l'ancien génie de la Grèce y attend encore un libérateur.

Aux extrémités de l'Asie et sur les confins de l'Afrique, existait un peuple qui, par sa position et son courage, avait échappé aux conquêtes des Perses, d'Alexandre et des Romains. De ses nombreuses tribus, les unes devaient leur subsistance à l'agriculture; les autres avaient conservé la vie pastorale: toutes se livraient au commerce, et quelques-unes au brigandage. Réunies par une même origine, par un même langage, par quelques habitudes religieuses, elles formaient une grande nation, dont cependant aucun lien politique n'unissait les portions diverses. Tout à coup s'éleva au milieu d'elles un homme doué d'un ardent enthousiasme et d'une politique profonde, né avec les talents d'un poète et ceux d'un guerrier. Il conçoit le hardi projet de réunir en un seul corps les tribus arabes, et il a le courage de l'exécuter. Pour donner un chef à une nation jusqu'alors indomptée, il commence par élever sur les débris de l'ancien culte une religion plus épurée. Législateur, prophète, pontife, juge, général d'armée, tous les moyens de subjuguier les hommes sont entre ses mains, et il sait les employer avec habileté, mais avec grandeur.

Il débite un ramas de fables qu'il dit avoir reçues du ciel; mais il gagne des batailles. La prière et les plaisirs de l'amour partagent ses moments. Après avoir joui vingt ans d'un

pouvoir sans bornes, dont il n'existe point d'autre exemple, il déclare que, s'il a commis une injustice, il est prêt à la réparer. Tout se tait : une seule femme ose réclamer une petite somme de monnaie. Il meurt; et l'enthousiasme qu'il a communiqué à son peuple va changer la face des trois parties du monde.

Les mœurs des Arabes avaient de l'élévation et de la douceur ils aimaient et cultivaient la poésie : et, lorsqu'ils régnèrent sur les plus belles contrées de l'Asie, lorsque le temps eut calmé la fièvre du fanatisme religieux, le goût des lettres et des sciences vint se mêler à leur zèle pour la propagation de la foi, et tempérer leur ardeur pour les conquêtes.

Ils étudièrent Aristote, dont ils traduisirent les ouvrages. Ils cultivèrent l'astronomie, l'optique, toutes les parties de la médecine, et enrichirent ces sciences de quelques vérités nouvelles. On leur doit d'avoir généralisé l'usage de l'algèbre, borné chez les Grecs à une seule classe de questions. Si la recherche chimérique d'un secret de transformer les métaux et d'un breuvage d'immortalité souilla leurs travaux chimiques, ils furent les restaurateurs, ou plutôt les inventeurs de cette science, jusqu'alors confondue avec la pharmacie ou l'étude des procédés des arts. C'est chez eux qu'elle paraît, pour la première fois, comme analyse des corps, dont elle fait connaître les éléments, comme théorie de leurs combinaisons et des lois auxquelles ces combinaisons sont assujetties.

Les sciences y étaient libres, et ils durent à cette liberté d'avoir pu ressusciter quelques étincelles du génie des Grecs; mais ils étaient soumis à un despotisme consacré par la religion. Aussi cette lumière ne brilla-t-elle quelques moments que pour faire place aux plus épaisses ténèbres; et ces travaux des Arabes auraient été perdus pour le genre humain, s'ils n'avaient pas servi à préparer cette restauration plus durable dont l'Occident va nous offrir le tableau.

L'on vit donc pour la seconde fois le génie abandonner les peuples qu'il avait éclairés, mais c'est encore devant la tyrannie et la superstition qu'il est forcé de disparaître. Né dans la Grèce, à côté de la liberté, il n'a pu ni en arrêter la chute ni défendre la raison contre les préjugés des peuples, déjà dégradés par l'esclavage. Né chez les Arabes dans le sein du despotisme, et près du berceau d'une religion fanatique, il n'a été, comme le caractère généreux et brillant de ce peuple, qu'une exception passagère aux lois générales de la nature, qui condamnent à la bassesse et à l'ignorance les nations asservies et superstitieuses.

Ainsi ce second exemple ne doit pas nous effrayer sur l'avenir; mais seulement il avertit nos contemporains de ne rien négliger pour conserver, pour augmenter les lumières, s'ils veulent devenir ou demeurer libres, et de maintenir leur liberté, s'ils ne veulent pas perdre les avantages que les lumières leur ont procurés.

Je joindrai à l'histoire des travaux des Arabes celle de l'élévation rapide et de la chute précipitée de cette nation, qui, après avoir régné des bords de l'Océan atlantique aux rives de l'Indus, chassée par les barbares de la plus grande partie de ses conquêtes, n'ayant conservé les autres que pour y représenter le spectacle hideux d'un peuple dégénéré jusqu'au dernier terme de la servitude, de la corruption, de la misère, occupe encore son ancienne patrie, y a conservé ses mœurs, son esprit, son caractère, et a su y reconquérir, y défendre son ancienne indépendance.

J'exposerai comment la religion de Mahomet, la plus simple dans ses dogmes, la moins absurde dans ses pratiques, la plus tolérante dans ses principes, semble condamner à un esclavage éternel, à une incurable stupidité, toute cette vaste portion de la terre où elle a étendu son empire; tandis que nous allons voir briller le génie des sciences et de la liberté sous les superstitions les plus absurdes, au milieu de la plus barbare intolérance. La Chine nous offre le même phénomène, quoique les effets de ce poison abrutissant y aient été moins funestes.

SEPTIÈME ÉPOQUE

Depuis les premiers progrès des sciences vers leur restauration dans l'Occident, jusqu'à l'invention de l'imprimerie.

Plusieurs causes ont contribué à rendre par degrés à l'esprit humain cette énergie, que des chaînes si honteuses et si pesantes semblaient devoir comprimer pour toujours.

L'intolérance des prêtres, leurs efforts pour s'emparer des pouvoirs politiques, leur avidité scandaleuse, le désordre de leurs mœurs, rendu plus révoltant par leur hypocrisie, devaient soulever contre eux les âmes pures, les esprits saints, les caractères courageux. On était frappé de la contradiction de leurs dogmes, de leurs maximes, de leur conduite, avec ces mêmes Évangiles, premier fondement de leur doctrine comme de leur morale, et dont ils n'avaient pu cacher entièrement la connaissance au peuple.

Il s'éleva donc contre eux des réclamations puissantes. Dans le midi de la France, des provinces entières se réunirent pour adopter une doctrine plus simple, un christianisme plus épuré, où l'homme, soumis à la divinité seule, jugerait, d'après ses propres lumières, de ce qu'elle a daigné révéler dans les livres émanés d'elle.

Des armées fanatiques, dirigées par des chefs ambitieux, dévastèrent ces provinces. Les bourreaux conduits par des légats et des

prêtres, immolèrent ceux que les soldats avaient épargnés. On établit un tribunal de moines, chargé d'envoyer au bûcher quiconque serait soupçonné d'écouter encore sa raison.

Cependant ils ne purent empêcher cet esprit de liberté et d'examen de faire sourdement des progrès. Réprimé dans le pays où il osait se montrer, où plus d'une fois l'intolérante hypocrisie alluma des guerres sanglantes, il se reproduisit, il se répandait en secret dans une autre contrée. On le retrouve à toutes les époques, jusqu'au moment où, secondé par l'invention de l'*imprimerie*, il fut assez puissant pour délivrer une partie de l'Europe du joug de la cour de Rome.

Déjà, il existait même une classe d'hommes qui, supérieurs à toutes les superstitions, se contentaient de les mépriser en secret, ou se permettaient tout au plus de répandre sur elles, en passant, quelques traits d'un ridicule rendu plus piquant par un voile de respect, dont ils avaient soin de le couvrir. La plaisanterie obtenait grâce pour ces hardiesses, qui, semées avec précaution dans les ouvrages destinés à l'amusement des grands ou des lettrés, mais ignorés du peuple, ne réveillaient pas la haine des persécuteurs.

Frédéric II fut soupçonné d'être ce que nos prêtres du dix-huitième siècle ont depuis appelé un *philosophe*. Le pape l'accusa, devant toutes les nations, d'avoir traité de fables politiques les religions de Moïse, de Jésus et de Mahomet. On attribuait à son chancelier

erre des Vignes le livre imaginaire des *trois imposteurs*. Mais le titre seul annonçait l'existence d'une opinion, résultat bien naturel de l'examen de trois croyances, qui, nées de la même source, n'étaient que la corruption d'un culte plus pur rendu par des peuples plus anciens à l'âme universelle du monde.

Les recueils de nos fabliaux, le *Décameron* de Bocace, sont pleins de traits qui respirent cette liberté de penser, ce mépris des préjugés, cette disposition à en faire le sujet d'une dérision maligne et secrète.

Ainsi cette époque nous présente de paisibles contempteurs de toutes les superstitions d'un côté des réformateurs enthousiastes de leurs vices les plus grossiers; et nous pourrions presque lier l'histoire de ces réclamations obscures, de ces protestations en faveur des droits de la raison, à celle des derniers philosophes de l'école d'Alexandrie.

Nous examinerons si, dans un temps où le prosélytisme philosophique eût été si dangereux, il ne se forma point de sociétés secrètes destinées à perpétuer, à répandre sourdement et sans danger, parmi quelques adeptes, un petit nombre de vérités simples, comme de vrais préservatifs contre les préjugés dominans.

Nous chercherons si l'on ne doit point ajouter au nombre de ces sociétés cet ordre ténébreux, contre lequel les papes et les rois conspirèrent avec tant de bassesse et qu'ils détruisirent avec tant de barbarie.

Les prêtres étaient obligés d'étudier, soit

pour se défendre, soit pour couvrir de quelques prétextes leurs usurpations sur la puissance séculière, et se perfectionner dans l'art de fabriquer des pièces supposées. D'un autre côté, pour soutenir avec moins de désavantage cette guerre, où les prétentions s'appuyaient sur l'autorité et sur les exemples, les rois favorisèrent des écoles où pussent se former les jurisconsultes qu'ils avaient besoin d'opposer aux prêtres.

Dans ces disputes entre le clergé et les gouvernements, entre le clergé de chaque pays et le chef de l'Église, ceux qui avaient un esprit plus juste, un caractère plus franc, plus élevé, combattirent pour la cause des hommes contre celle des prêtres, pour la cause du clergé national contre le despotisme du chef étranger. Ils attaquèrent ces abus, ces usurpations dont ils cherchaient à dévoiler l'origine. Cette hardiesse ne nous paraît aujourd'hui qu'une timidité servile; nous rions de voir prodiguer tant de travaux pour prouver ce que le simple bon sens devait apprendre : mais ces vérités, alors nouvelles, décidaient souvent du sort d'un peuple; ces hommes les cherchaient avec une âme indépendante; ils les défendaient avec courage : et c'est par eux que la raison humaine a commencé à se ressouvenir de ses droits et de sa liberté.

Dans les querelles qui s'élevaient entre des rois et les seigneurs, les premiers s'assurèrent l'appui des grandes villes, ou par les privilèges, ou par la restauration de quelques-uns des droits naturels de l'homme; ils cherchè-

nt, par des affranchissements, à multiplier
elles qui jouiraient du droit de commune. Ces
èmes hommes, qui renaissaient à la liberté,
ntirent combien il leur importait d'acquie-
r, par l'étude des lois, par celle de l'his-
re, une habileté, une autorité d'opinion
i les aidât à contrebalancer la puissance
ilitaire de la tyrannie féodale.

La rivalité des empereurs et des papes em-
cha l'Italie de se réunir sous un maître, et
conserva un grand nombre de sociétés in-
pendantes. Dans les petits États, on a be-
n d'ajouter le pouvoir de la persuasion à
lui de la force, d'employer la négociation
ssi souvent que les armes : et, comme cette
erre politique y avait pour principe une
erre d'opinion, comme jamais l'Italie n'a-
it absolument perdu le goût de l'étude, elle
vait être, pour l'Europe, un foyer de lu-
ère, faible encore, mais qui promettait de
croître avec rapidité.

Enfin, l'enthousiasme religieux entraîna les
cidentaux à la conquête des lieux consa-
és, à ce qu'on disait, par la mort et par les
acles du Christ, et en même temps que cette
eur était favorable à la liberté, par l'affai-
ssement et l'appauvrissement des seigneurs,
e étendait les relations des peuples euro-
ens avec les Arabes, liaisons que déjà leur
elange avec les chrétiens d'Espagne avait
rmées ; que le commerce de Pise, de Gènes,
Venise avait cimentées. On apprit la lan-
e des Arabes ; on lut leurs ouvrages ; on
nstruisit d'une partie de leurs découvertes,

et si l'on ne s'éleva pas au-dessus du point où ils avaient laissé les sciences, on eut du moins l'ambition de les égaler.

Ces guerres, entreprises pour la superstition, servirent à la détruire. Le spectacle de plusieurs religions finit par inspirer aux hommes de bon sens une égale indifférence pour ces croyances également impuissantes contre les vices ou les passions des hommes, un mépris égal pour l'attachement également sincère, également opiniâtre de leurs sectateurs à des opinions contradictoires.

Il s'était formé en Italie des républiques, dont quelques-unes avaient imité les formes des républiques grecques, tandis que les autres essayèrent de concilier avec la servitude, dans un peuple sujet, la liberté, l'égalité démocratique d'un peuple souverain. En Allemagne, dans le Nord, quelques villes, obtenant une indépendance presque entière, se gouvernèrent par leurs propres lois. Dans quelques portions de l'Helvétie, le peuple brisa les fers de la féodalité, comme ceux du pouvoir royal. Dans presque tous les grands Etats, on vit naître des constitutions imparfaites, où l'autorité de lever des subsides, de faire des lois nouvelles, fut partagée, tantôt entre le roi, les nobles, le clergé et le peuple, tantôt entre le roi, les barons et les communes ; où le peuple, sans sortir encore de l'humiliation, était du moins à l'abri de l'oppression ; où ce qui compose vraiment les nations était appelé au droit de défendre ses intérêts et d'être entendu de ceux qui ré-

aient ses destinées. En Angleterre, un acte célèbre, solennellement juré par le roi et par ses grands, garantit les droits des barons, et quelques-uns de ceux des hommes.

D'autres peuples, des provinces, des villes même, obtinrent aussi des chartes semblables, moins célèbres et moins défendues. Elles ont l'origine de ces déclarations des droits, gardées aujourd'hui par tous les hommes civilisés comme la base de la liberté, et dont les anciens n'avaient pas conçu, ne pouvaient concevoir l'idée, parce que l'esclavage domestique souillait leurs constitutions; que chez eux, le droit de citoyen était héréditaire, conféré par une adoption volontaire; et qu'ils ne s'étaient pas élevés jusqu'à la connaissance de ces droits inhérents à l'espèce humaine, et appartenant à tous les hommes avec une entière égalité.

En France, en Angleterre, chez quelques autres grandes nations, le peuple parut vouloir ressaisir ses véritables droits; mais aveuglé par le sentiment de l'oppression, plutôt éclairé par la raison, des violences, bientôt expiées par des vengeances plus barbares, surtout plus injustes, et des pillages suivis d'une misère plus grande, furent le fruit unique de ses efforts.

Cependant, chez les Anglais, les principes du réformateur Wicleff avaient été le motif principal de ces mouvements dirigés par quelques-uns de ses disciples, présage des tentatives plus suivies et mieux combinées que ces peuples devaient faire sous d'autres ré-

formateurs, dans un siècle plus éclairé.

La découverte d'un manuscrit du code de Justinien fit renaître l'étude de la jurisprudence, comme celle de la législation, et servit à rendre moins barbare celle même des peuples qui surent en profiter, sans vouloir s'y soumettre.

Le commerce de Pise, de Gênes, de Florence, de Venise, des cités de la Belgique, de quelques villes libres d'Allemagne, embrassait la Méditerranée, la Baltique et les côtes de l'Océan européen. Leurs négociants allèrent chercher les denrées précieuses du Levant dans les ports de l'Égypte et aux extrémités de la mer Noire.

La politique, la législation, l'économie publique, n'étaient pas encore des sciences ; on ne s'occupait point d'en chercher, d'en approfondir, d'en développer les principes ; mais en commençant à s'éclairer par l'expérience, on rassemblait les observations qui pouvaient y conduire ; on s'instruisait des intérêts qui devaient en faire sentir le besoin.

On ne connut d'abord Aristote que par une traduction faite d'après l'Arabe ; et sa philosophie, persécutée dans les premiers instants, régna bientôt dans toutes les écoles : elle n'y porta point la lumière ; mais elle y donna plus de régularité, plus de méthode à cet art de l'argumentation que des disputes théologiques avaient enfanté. Cette scolastique ne conduisait pas à la découverte de la vérité ; elle ne servait même pas à en discuter, à bien en apprécier les preuves ; mais elle aiguisait

es esprits : et ce goût des distinctions subtiles, cette nécessité de diviser sans cesse les idées, d'en saisir les nuances fugitives, de les représenter par des mots nouveaux, tout cet appareil employé pour embarrasser un ennemi dans la dispute, ou pour échapper à ses pièges, fut la première origine de cette analyse philosophique qui depuis a été la source féconde de nos progrès.

Nous devons à ces scolastiques des notions plus précises sur les idées qu'on peut se former de l'Être-Suprême et de ses attributs ; sur la distinction entre la cause première et l'univers qu'elle est supposée gouverner, sur celle de l'esprit et de la matière ; sur les différents sens que l'on peut attacher au mot *liberté* ; sur ce qu'on entend par la *creation* ; sur la manière de distinguer entre elles les diverses opérations de l'esprit humain, et de classer les idées qu'il se forme des objets réels et de leurs propriétés.

Mais cette même méthode ne pouvait que retarder dans les écoles le progrès des sciences naturelles. Quelques recherches anatomiques, des travaux obscurs sur la chimie, uniquement employés à chercher le grand-œuvre ; des études sur la géométrie, l'algèbre, qui ne s'élevèrent, ni jusqu'à savoir tout ce que les Arabes avaient découvert, ni jusqu'à entendre les ouvrages des anciens ; enfin des observations, des calculs astronomiques qui se bornaient à former, à perfectionner des tables, et que souillait un ridicule mélange d'astrologie ; tel est le tableau que ces scien-

ces présentent. Cependant les arts mécaniques commencèrent à se rapprocher de la perfection qu'ils avaient conservée en Asie. La culture de la soie s'introduisait dans les pays méridionaux de l'Europe; les moulins à vent, les papeteries s'y étaient établis; l'art de mesurer le temps y avait passé les limites où il s'était arrêté chez les anciens et chez les Arabes. Enfin, deux découvertes importantes marquent cette même époque. La propriété qu'a l'aimant de se diriger vers un même point du ciel, propriété connue des Chinois, et même employée par eux à guider les vaisseaux, fut aussi observée en Europe. On y apprit à se servir de la boussole, dont l'usage y augmenta l'activité du commerce, y perfectionna l'art de la navigation, y donna l'idée de ces voyages qui depuis ont fait connaître un monde nouveau, et permis à l'homme de porter ses regards sur toute l'étendue du globe où il est placé. Un chimiste, en mêlant le salpêtre à une matière inflammable, trouva le secret de cette poudre, qui a produit une révolution inattendue dans l'art de la guerre. Malgré les effets terribles des armes à feu, en éloignant les combattants, elles ont rendu la guerre moins meurtrière et les guerriers moins féroces. Les expéditions militaires sont plus dispendieuses, la richesse peut balancer la force : les nations même les plus belliqueuses sentent le besoin de se préparer, de s'assurer les moyens de combattre, en s'enrichissant par le commerce et les arts. Les peuples policés n'ont plus à

craindre le courage aveugle des nations barbares. Les grandes conquêtes, et les révolutions qui les suivent, sont devenues presque impossibles.

Cette supériorité qu'une armure de fer, que l'art de conduire un cheval presque invulnérable, de manier la lance, la massue ou l'épée, donnaient à la noblesse sur le peuple, a fini par disparaître totalement : et la destruction de ce dernier obstacle à la liberté des hommes, à leur égalité réelle, est due à une invention qui semblait, au premier coup d'œil, menacer d'anéantir la race humaine.

En Italie, la langue était parvenue presque à sa perfection vers le quatorzième siècle. Le Dante est souvent noble, précis, énergique. Bocace a de la grâce, de la simplicité, de l'élégance. L'ingénieux et sensible Pétrarque n'a point vieilli. Dans cette contrée, dont l'heureux climat se rapproche de celui de la Grèce, on étudiait les modèles de l'antiquité ; on essayait de transporter dans la langue nouvelle quelques-unes de leurs beautés ; on tâchait de les imiter dans la leur. Déjà quelques essais faisaient espérer que, réveillé par la vue des monuments antiques, instruit par ces muettes mais éloquentes leçons, le génie des arts allait, pour la seconde fois, embellir l'existence de l'homme, et lui préparer ces plaisirs purs dont la jouissance est égale pour tous, et s'accroît à mesure qu'elle se partage.

Le reste de l'Europe suivait de loin ; mais le goût des lettres et de la poésie y commen-

çait du moins à polir les langues encore barbares.

Les mêmes motifs qui avaient forcé les esprits à sortir de leur longue léthargie devaient aussi diriger leurs efforts. La raison ne pouvait être appelée à décider les questions que les intérêts opposés forçaient d'agiter : la religion, loin de reconnaître son autorité, prétendait la soumettre et se vantait de l'humilier ; la politique regardait comme juste ce qui était consacré par des conventions, par un usage constant, par des coutumes anciennes.

On ne se doutait pas que les droits des hommes fussent écrits dans le livre de la nature, et qu'en consulter d'autres ce fût les méconnaître et les outrager. C'était dans les livres sacrés, dans les auteurs respectés, dans les bulles des papes, dans les rescrits des rois, dans les recueils des coutumes, dans les annales des églises, qu'on cherchait les maximes ou les exemples dont il pouvait être permis de tirer des conséquences. Il ne s'agissait pas d'examiner un principe en lui-même, mais d'interpréter, de discuter, de détruire ou de fortifier par d'autres textes ceux sur lesquels on l'appuyait. On n'adoptait pas une proposition parce qu'elle était vraie, mais parce qu'elle était écrite dans un tel livre, et qu'elle avait été admise dans tel pays et depuis tel siècle.

Ainsi, partout l'autorité des hommes était substituée à celle de la raison. On étudiait les livres beaucoup plus que la nature, et les

pinions des anciens plutôt que les phénomènes de l'univers. Cet esclavage de l'esprit, dans lequel même on n'avait pas encore la ressource d'une critique éclairée, fut alors plus nuisible au progrès de l'espèce humaine, en corrompant la méthode d'étudier, que par ses effets immédiats. On était si loin d'avoir atteint les anciens, qu'il n'était pas temps encore de chercher à les corriger ou à les surpasser.

Les mœurs conservèrent, durant cette époque, leur corruption et leur férocité; l'intolérance religieuse fut même plus active; et les discordes civiles, les guerres perpétuelles d'une foule de petits princes remplacèrent les invasions des barbares, et le fléau plus funeste des guerres privées. A la vérité, la galanterie des ménestrels et des troubadours, l'institution d'une chevalerie professant la générosité et la franchise, se dévouant au maintien de la religion et à la défense des opprimés, comme au service des dames, semblaient devoir donner aux mœurs plus de douceur, de décence et d'élévation. Mais ce changement, borné aux cours et aux châteaux, n'atteignit pas la masse du peuple. Il n'en résultait un peu plus d'égalité entre les nobles, moins de perfidie et de cruauté dans leurs relations entre eux; mais leur mépris pour le peuple, la violence de leur tyrannie, l'audace de leur brigandage, restèrent les mêmes; et les nations, également opprimées, furent également ignorantes, barbares et corrompues.

Cette galanterie poétique et militaire, cette chevalerie, due en grande partie aux Arabes dont la générosité naturelle résista longtemps en Espagne à la superstition et au despotisme, furent sans doute utiles : elles répandirent des germes d'humanité qui ne devaient fructifier que dans des temps plus heureux ; et ce fut le caractère général de cette époque, d'avoir disposé l'esprit humain pour la révolution que la découverte de l'imprimerie devait amener, et d'avoir préparé la terre que les âges suivants devaient couvrir d'une moisson si riche et si abondante.

HUITIÈME ÉPOQUE

Depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'au temps où les sciences et la philosophie secouèrent le joug de l'autorité.

Ceux qui n'ont pas réfléchi sur la marche de l'esprit humain dans la découverte, soit des vérités des sciences, soit des procédés des arts, doivent s'étonner qu'un si long espace de temps ait séparé la connaissance de l'art d'imprimer les dessins et la découverte de celui d'imprimer des caractères.

Sans doute, quelques graveurs de planches avaient eu l'idée de cette application de leur art ; mais ils avaient été plus frappés de la difficulté de l'exécution que des avantages du succès : et il est même heureux qu'on n'ait

à en soupçonner toute l'étendue ; car les papes et les rois se seraient unis pour étouffer, dès sa naissance, l'ennemi qui devait les démasquer et les détrôner.

L'imprimerie multiplie indéfiniment, et à peu de frais, les exemplaires d'un même ouvrage. Dès lors la faculté d'avoir des livres, de les acquérir suivant son goût et ses besoins, a existé pour tous ceux qui savent lire : et cette facilité de la lecture a augmenté et propagé le désir et les moyens de s'instruire.

Ces copies multipliées se répandant avec une rapidité plus grande, non-seulement les découvertes acquièrent une publicité plus étendue, mais elles l'acquièrent avec une plus grande promptitude. Les lumières sont devenues l'objet d'un commerce actif, universel.

On était obligé de chercher les manuscrits, comme aujourd'hui nous cherchons les ouvrages rares. Ce qui n'était lu que de quelques individus a donc pu l'être d'un peuple entier, et frapper presque en même temps tous les hommes qui entendaient la même langue.

On a connu le moyen de parler aux nations dispersées. On a vu s'établir une nouvelle espèce de tribune, d'où se communiquent des impressions moins vives, mais plus profondes ; d'où l'on exerce un empire moins tyrannique sur les passions, mais en obtenant par la raison une puissance plus sûre et plus durable, où tout l'avantage est pour la vérité.

puisque l'art n'a perdu sur les moyens de séduire qu'en gagnant sur ceux d'éclairer. Il s'est formé une opinion publique, puissante par le nombre de ceux qui la partagent, énergique, parce que les motifs qui la déterminent agissent à la fois sur tous les esprits, même à des distances très éloignées. Ainsi l'on a vu s'élever en faveur de la raison et de la justice un tribunal indépendant de toute puissance humaine, auquel il est difficile de rien cacher et impossible de se soustraire.

Les méthodes nouvelles, l'histoire des premiers pas dans la route qui doit conduire à une découverte, les travaux qui la préparent, les vues qui peuvent en donner l'idée, ou seulement inspirer le désir de la chercher, se répandant avec promptitude, offrent à chaque individu l'ensemble des moyens que les efforts de tous ont pu créer; et par ces mutuels secours le génie semble avoir plus que doublé ses forces.

Toute erreur nouvelle est combattue dès sa naissance : souvent attaquée avant même d'avoir pu se propager, elle n'a point le temps de pouvoir s'enraciner dans les esprits. Celles qui, reçues dès l'enfance, se sont en quelque sorte identifiées avec la raison de chaque individu, que les terreurs ou l'espérance ont rendues chères aux âmes faibles, ont été ébranlées par cela seul qu'il est devenu impossible d'en empêcher la discussion, de cacher qu'elles pouvaient être rejetées et combattues, de s'opposer aux progrès des vérités

qui, de conséquences en conséquences, doivent à la longue en faire reconnaître l'absurdité.

C'est à l'imprimerie que l'on doit la possibilité de répandre les ouvrages que sollicitent les circonstances du moment ou les mouvements passagers de l'opinion, et par là d'intéresser à chaque question qui se discute dans un point unique l'universalité des hommes qui parlent une même langue.

Sans le secours de cet art, aurait-on pu multiplier ces livres destinés à chaque classe d'hommes, à chaque degré d'instruction ? Les discussions prolongées, qui seules peuvent porter une lumière sûre dans les questions douteuses, et affermir sur une base inébranlable ces vérités trop abstraites, trop subtiles, trop éloignées des préjugés du peuple, ou de l'opinion commune des savants, pour ne pas être bientôt oubliées et méconnues ; les livres purement élémentaires, les dictionnaires, les ouvrages où l'on rassemble, avec tous leurs détails, une multitude de faits, d'observations, d'expériences, où toutes les preuves sont développées, tous les doutes discutés ; ces collections précieuses qui renferment, tantôt tout ce qui a été observé, écrit, pensé, sur une branche particulière des sciences, tantôt le résultat des travaux annuels de tous les savants d'un même pays ; ces tables, ces tableaux de toute espèce, dont les uns offrent aux yeux des résultats que l'esprit n'aurait saisis qu'avec un travail pénible, les autres montrent à la volonté le fait, l'observation, le

nombre, la formule, l'objet qu'on a besoin de connaître, tandis que d'autres enfin présentent, sous une forme commode, dans un ordre méthodique, les matériaux dont le génie doit tirer des vérités nouvelles : tous ces moyens de rendre la marche de l'esprit humain plus rapide, plus sûre, plus facile, sont encore des bienfaits de l'imprimerie.

Nous en montrerons de nouveaux encore, lorsque nous analyserons les effets de la substitution des langues nationales à l'usage presque exclusif, pour les sciences, d'une langue commune aux savants de tous les pays.

Enfin l'imprimerie n'a-t-elle pas affranchi l'instruction des peuples de toutes les chaînes politiques et religieuses ? En vain l'un ou l'autre despotisme aurait-il envahi toutes les écoles ; en vain aurait-il, par des institutions sévères, invariablement fixé de quelles erreurs il prescrivait d'infecter les esprits, de quelles vérités il ordonnait de les préserver ; en vain les chaires, consacrées à l'instruction morale du peuple ou à celle de la jeunesse dans la philosophie ou dans les sciences, seraient-elles condamnées à ne transmettre jamais qu'une doctrine favorable au maintien de cette double tyrannie : l'imprimerie peut encore répandre une lumière indépendante et pure. Cette instruction, que chaque homme peut recevoir par les livres dans le silence et la solitude, ne peut être universellement rompue : il suffit qu'il existe un coin de terre libre où la presse puisse en charger ses feuilles. Comment, dans cette multitude de

livres divers, d'exemplaires d'un même livre, de réimpressions qui en quelques instants le multiplient de nouveau, pourra-t-on fermer assez exactement toutes les portes par lesquelles la vérité cherche à s'introduire? Ce qui était difficile, même lorsqu'il ne s'agissait que de détruire quelques exemplaires d'un manuscrit pour l'anéantir sans retour, lorsqu'il suffisait de proscrire une vérité, une opinion, pendant quelques années, pour la dévouer à un éternel oubli, n'est-il pas devenu impossible aujourd'hui qu'il faudrait employer une vigilance sans cesse renouvelée, une activité qui ne se reposât jamais? Comment, si même on parvenait à écarter ces vérités trop palpables, qui blessent directement les intérêts des inquisiteurs, empêcherait-on de pénétrer, de se répandre, celles qui renferment ces vérités prosrites sans trop les laisser apercevoir, qui les préparent, qui doivent un jour y conduire? Le pourrait-on sans être forcé de quitter ce masque d'hypocrisie dont la chute serait presque aussi funeste que la vérité, à la puissance de l'erreur? Aussi verrons-nous la raison triompher de ces vains efforts; nous la verrons, dans cette guerre toujours renaissante et souvent cruelle, triompher de la violence comme de la ruse, braver les bûchers et résister à la séduction, écrasant tour à tour sous sa main toute-puissante et l'hypocrisie fanatique qui exige pour ses dogmes une adoration sincère, et l'hypocrisie politique qui conjure à genoux de souffrir qu'elle profite

en paix des erreurs dans lesquelles il est, à l'en croire, aussi utile aux peuples qu'à elle-même de les laisser à jamais plongés.

L'invention de l'imprimerie coïncide presque avec deux autres événements, dont l'un a exercé une action immédiate sur les progrès de l'esprit humain, tandis que l'influence de l'autre sur la destinée de l'humanité entière ne doit avoir de terme que sa durée.

Je parle de la prise de Constantinople par les Turcs et de la découverte, soit du nouveau Monde, soit de la route qui a ouvert à l'Europe une communication directe avec les parties orientales de l'Afrique et de l'Asie.

Les littérateurs grecs, fuyant la domination tartare, cherchèrent un asile en Italie. Ils enseignèrent à lire, dans leur langue originale, les poètes, les orateurs, les historiens, les philosophes, les savants de l'ancienne Grèce; ils en multiplièrent d'abord les manuscrits, et bientôt après les éditions. On ne se borna plus à l'adoration de ce qu'on était convenu d'appeler la doctrine d'Aristote; on chercha dans ses propres écrits ce qu'elle avait été réellement, on osa la juger et la combattre; on lui opposa Platon: et c'était déjà avoir commencé à secouer le joug, que de se croire le droit de se choisir un maître.

La lecture d'Euclide, d'Archimède, de Diophante, d'Hippocrate, du livre des animaux, de la physique même d'Aristote, ranimèrent le génie de la géométrie et de la physique, et les opinions antichrétiennes des philosophes

réveillèrent les idées presque éteintes des anciens droits de la raison humaine.

Des hommes intrépides, guidés par l'amour de la gloire et la passion des découvertes, avaient reculé pour l'Europe les bornes de l'univers, lui avaient montré un nouveau ciel, et ouvert des terres inconnues. Gama avait pénétré dans l'Inde, après avoir suivi avec une infatigable patience l'immense étendue des côtes africaines; tandis que Colomb, s'abandonnant aux flots de l'océan Atlantique, avait atteint ce monde jusqu'alors inconnu, qui s'étend entre l'occident de l'Europe et l'orient de l'Asie.

Si ce sentiment, dont l'inquiète activité, embrassant dès lors tous les objets, présageait les grands progrès de l'espèce humaine, si une noble curiosité avait animé les héros de la navigation, une basse et cruelle avidité, un fanatisme stupide et féroce dirigeait les rois et les brigands qui devaient profiter de leurs travaux. Les êtres infortunés qui habitaient ces contrées nouvelles ne furent point traités comme des hommes, parce qu'ils n'étaient pas des chrétiens. Ce préjugé, plus avilissant pour les tyrans que pour les victimes, effaçait toute espèce de remords, abandonnait sans frein à leur soif inextinguible d'or et de sang, ces hommes avides et barbares que l'Europe vomissait de son sein. Les ossements de cinq millions d'hommes ont couvert ces terres infortunées, où les Portugais et les Espagnols portèrent leur avarice, leurs superstitions et leur fureur. Ils déposeront jus-

qu'à la fin des siècles contre cette doctrine de l'utilité politique des religions, qui trouve encore parmi nous des apologistes.

C'est à cette époque seulement que l'homme a pu connaître le globe qu'il habite, étudier, dans tous les pays, l'espèce humaine, modifiée par la longue influence des causes naturelles ou des institutions sociales; observer les productions de la terre ou des mers dans toutes les températures, dans tous les climats. Ainsi, les ressources de toute espèce, que ces productions offrent aux hommes, encore si éloignés d'en avoir épuisé, d'en soupçonner même l'entière étendue, tout ce que la connaissance de ces objets peut ajouter aux sciences de vérités nouvelles, et détruire d'erreurs accréditées; l'activité du commerce, qui a fait prendre un nouvel essor à l'industrie, à la navigation, et, par un enchaînement nécessaire, à toutes les sciences comme à tous les arts; la force que cette activité a donnée aux nations libres pour résister aux tyrans, aux peuples asservis pour briser leurs fers, pour relâcher du moins ceux de la féodalité; telles ont été les conséquences heureuses de ces découvertes. Mais ces avantages n'auront expié ce qu'ils ont coûté à l'humanité qu'au moment où l'Europe, renonçant au système oppresseur et mesquin d'un commerce de monopole, se souviendra que les hommes de tous les climats, égaux et frères par le vœu de la nature, n'ont point été formés par elle pour nourrir l'orgueil et l'avarice de quelques nations privilégiées;

, mieux éclairée sur ses véritables intérêts, appellera tous les peuples au partage de son indépendance, de sa liberté et de ses richesses. Malheureusement, il faut se demander encore si cette révolution sera le fruit honorable des progrès de la philosophie, ou simplement, comme nous l'avons vu déjà, la suite honteuse des jalousies nationales et des excès de la tyrannie.

Jusqu'à cette époque, les attentats du sacerdoce avaient été impunis. Les réclamations de l'humanité opprimée, de la raison outragée, avaient été étouffées dans le sang et dans les flammes. L'esprit qui avait dicté ces réclamations n'était pas éteint; mais ce spectacle de la terreur enhardissait à de nouveaux scandales. Enfin celui d'affirmer à des moines, de faire vendre par eux dans les carreaux, dans les places publiques, l'expiation des péchés, causa une explosion nouvelle. Luther, tenant d'une main les livres sacrés, méprisait de l'autre le droit que s'arrogeait le pape, d'absoudre du crime et d'en vendre le pardon; l'insolent despotisme qu'il exerçait sur les évêques, longtemps ses égaux, la cène paternelle des premiers chrétiens devenue, sous le nom de *messe*, une espèce d'opération magique et un objet de commerce; les prêtres condamnés à la corruption d'un célibat révocable; cette loi barbare ou scandaleuse étendant à ces moines, à ces religieuses, dont l'ambition pontificale avait inondé et rempli l'Église; tous les secrets des laïcs, liés par la confession aux intrigues et aux

passions des prêtres; Dieu lui-même, enfin, conservant à peine une faible portion dans ces adorations prodiguées à du pain, à des hommes, à des ossements ou à des statues.

Luther annonçait aux peuples étonnés que ces institutions révoltantes n'étaient point le christianisme, mais en étaient la dépravation et la honte, et que, pour être fidèle à la religion de Jésus-Christ, il fallait commencer par abjurer celle de ses prêtres. Il employait également les armes de la dialectique ou de l'érudition, et les traits non moins puissants du ridicule. Il écrivait à la fois en allemand et en latin. Ce n'était plus comme au temps des Albigeois ou de Jean Huss, dont la doctrine, inconnue au delà des limites de leurs Églises, était si aisément calomniée. Les livres allemands des nouveaux apôtres pénétraient en même temps dans toutes les bourgades de l'empire, tandis que leurs livres latins arrachaient l'Europe entière au honteux sommeil où la superstition l'avait plongée. Ceux dont la raison avait prévenu les réformateurs, mais que la crainte retenait dans le silence, ceux qu'agitait un doute secret, et qui tremblaient de l'avouer même à leur conscience; ceux qui, plus simples, avaient ignoré toute l'étendue des absurdités théologiques; qui, n'ayant jamais réfléchi sur les questions contestées, étaient étonnés d'apprendre qu'ils avaient à choisir entre des opinions diverses; tous se livrèrent avec avidité à ces discussions, dont ils voyaient dépendre à la fois, et leurs intérêts temporels et leur félicité future.

Toute l'Europe chrétienne, de la Suède jusqu'à l'Italie, de la Hongrie jusqu'à l'Espagne, en un instant couverte de partisans des nouvelles doctrines, et la réforme eût délivré du joug de Rome tous les peuples qui l'habitaient si la fausse politique de quelques princes n'eût relevé ce même sceptre sacerdotal qui était si souvent appesanti sur la tête des rois.

Leur politique, que malheureusement leurs successeurs n'ont pas encore abjurée, était de ruiner leurs Etats pour en acquérir de nouveaux, et de mesurer leur puissance sur l'étendue de leur territoire, plutôt que sur le nombre de leurs sujets.

Aussi, Charles-Quint et François 1^{er}, occupés de se disputer l'Italie, sacrifièrent-ils à l'intérêt de ménager le pape celui de profiter des avantages qu'offrait la réforme aux pays qui sauraient l'adopter.

L'empereur, voyant que les princes de son empire favorisaient des opinions qui devaient augmenter leur pouvoir et leurs richesses, se rendit le protecteur des anciens usages, dans l'espoir qu'une guerre religieuse offrirait une occasion d'envahir leurs Etats et de détruire leur indépendance. François 1^{er} imagina qu'en faisant brûler les protestants, et en protégeant leurs chefs en Allemagne, il conserverait l'amitié du pape, sans perdre ses alliés utiles.

Mais ce ne fut pas leur seul motif ; le despotisme a aussi son instinct ; et cet instinct avait révélé à ces rois que les hommes, après

avoir soumis les préjugés religieux à l'examen de la raison, l'étendraient bientôt jusqu'aux préjugés politiques; qu'éclairés sur les usurpations des papes, ils finiraient par vouloir l'être sur les usurpations des rois, et que la réforme des abus ecclésiastiques, si utile à la puissance royale, entraînerait celle des abus plus oppresseurs sur lesquels cette puissance était fondée. Aussi, aucun roi d'une grande nation ne favorisa volontairement le parti des réformateurs. Henri VIII, frappé de l'anathème pontifical, les persécutait encore. Edouard, Elisabeth, ne pouvant s'attacher au papisme sans se déclarer usurpateurs, établirent en Angleterre la croyance et le culte qui s'en rapprochaient le plus. Les monarches protestants de la Grande-Bretagne ont favorisé constamment le catholicisme, toutes les fois qu'il a cessé de les menacer d'un prétendant à leur couronne.

En Suède, en Danemark, l'établissement du luthéranisme ne fut, aux yeux des rois, qu'une précaution nécessaire pour assurer l'expulsion du tyran catholique qu'ils remplaçaient; et nous voyons déjà, dans la monarchie prussienne fondée par un philosophe, son successeur au pouvoir caché un penchant secret pour cette religion chère aux rois.

L'intolérance religieuse était commune à toutes les sectes, qui l'inspiraient à tous les gouvernements. Les papistes persécutaient toutes les communions réformées; et celles-ci, s'anathématisant entre elles, se réunissaient

nt contre les anti-trinitaires, qui, plus
équents, avaient soumis également tous
logmes à l'examen, sinon de la raison,
moins d'une critique raisonnée, et n'a-
nt pas cru devoir se soustraire à quel-
absurdités pour en conserver d'aussi
ltantes.

ette intolérance servit la cause du papis-
Depuis longtemps, il existait en Europe,
rtout en Italie, une classe d'hommes qui,
tant toutes les superstitions, indifférents
s les cultes, soumis à la raison seule,
rdaient les religions comme des inven-
s humaines, dont on pouvait se moquer
ecret, mais que la prudence ou la politi-
ordonnaient de paraître respecter.

suite, on porta plus loin la hardiesse ;
andis que dans les écoles on employait la
osophie mal entendue d'Aristote à per-
onner l'art des subtilités théologiques, à
re ingénieux ce qui naturellement n'au-
été qu'absurde, quelques savants cher-
ent à établir sur sa véritable doctrine un
me destructeur de toute idée religieuse,
lequel l'âme humaine n'était qu'une fa-
é qui s'évanouissait avec la vie ; où l'on
mettait d'autre providence, d'autre or-
ateur du monde que les lois nécessaires
e nature. Ils étaient combattus par des
oniciens, dont les opinions, se rappro-
t de ce que depuis on a nommé déisme,
étaient que plus effrayantes pour l'or-
oxie sacerdotale.

terreur des supplices arrêta bientôt

cette imprudente franchise. L'Italie, la France furent souillées du sang de ces martyrs de la liberté de penser. Toutes les sectes, tous les gouvernements, tous les genres d'autorité ne se montrèrent d'accord que contre la raison. Il fallut la couvrir d'un voile qui, la dérochant aux regards des tyrans, se laissât pénétrer par ceux de la philosophie.

On fut donc obligé de se renfermer dans la timide réserve de cette doctrine secrète, qui n'avait jamais cessé d'avoir un grand nombre de sectateurs. Elle s'était propagée surtout parmi les chefs des gouvernements, comme parmi ceux de l'Eglise; et, vers le temps de la réforme, les principes du machiavélisme religieux étaient devenus la seule croyance des princes, des ministres et des pontifes. Ces opinions avaient même corrompu la philosophie. Quelle morale, en effet, attendre d'un système, dont un des principes est qu'il faut appuyer celle du peuple sur de fausses opinions; que les hommes éclairés sont en droit de le tromper, pourvu qu'ils lui donnent des erreurs utiles, et de le retenir dans des chaînes dont eux-mêmes ont su s'affranchir!

Si l'égalité naturelle des hommes, première base de leurs droits, est le fondement de toute vraie morale, que pouvait-elle espérer d'une philosophie, dont un mépris ouvert de cette égalité et de ces droits était une des maximes! Sans doute cette même philosophie a pu servir aux progrès de la raison, dont elle préparait le règne en silence; mais, tant qu'elle subsista seule, elle n'a fait que sub-

uer l'hypocrisie au fanatisme, et corrom-
p, même en les élevant au-dessus des pré-
sés, ceux qui présidaient à la destinée des
ts.

es philosophes vraiment éclairés, étran-
s à l'ambition, qui se bornaient à ne dé-
mper les hommes qu'avec une extrême ti-
lité, sans se permettre de les entretenir
s leurs erreurs, ces philosophes auraient
urellement été portés à embrasser la ré-
me : mais, rebutés de trouver partout une
le intolérance, la plupart ne crurent pas
oir s'exposer aux embarras d'un change-
nt, après lequel ils se trouveraient sou-
à la même contrainte. Puisqu'ils auraient
toujours obligés de paraître croire des
urdités qu'ils rejetaient, ils ne trouvèrent
un grand avantage à en diminuer un peu
nombre; ils craignirent même de se don-
r, par une abjuration, l'apparence d'une
pocrisie volontaire; et, en restant attachés
a vieille religion, ils la fortifièrent de l'au-
té de leur renommée.

l'esprit qui animait les réformateurs ne
duisait pas à la véritable liberté de pen-
Chaque religion, dans le pays où elle do-
ait, ne permettait que de certaines opi-
ns. Cependant, comme ces diverses croyan-
étaient opposées entre elles, il y avait
d'opinions qui ne fussent attaquées ou
tenues dans quelques parties de l'Europe.
ailleurs, les communions nouvelles avaient
forcées de se relâcher un peu de la ri-
dur dogmatique. Elles ne pouvaient, sans

une contradiction grossière, réduire le droit d'examiner dans des limites trop resserrées ; puisqu'elles venaient d'établir sur ce même droit la légitimité de leur séparation. Si elles refusaient de rendre à la raison toute sa liberté, elles consentaient que sa prison fût moins étroite : la chaîne n'était pas brisée, mais elle était moins pesante et plus prolongée. Enfin, dans ces pays où il avait été impossible à une religion d'opprimer toutes les autres, il s'établit ce que l'insolence du culte dominateur osa nommer tolérance, c'est-à-dire une permission donnée par des hommes à d'autres hommes de croire ce que leur raison adopte, de faire ce que leur conscience leur ordonne, de rendre à leur dieu commun l'hommage qu'ils imaginent lui plaire davantage. On put donc alors y soutenir toutes les doctrines tolérées, avec une franchise plus ou moins entière.

Ainsi l'on vit naître en Europe une sorte de liberté de penser, non pour les hommes, mais pour les chrétiens ; et, si nous en exceptons la France, c'est pour les seuls chrétiens que partout ailleurs elle existe encore aujourd'hui.

Mais cette intolérance força la raison humaine à rechercher des droits trop longtemps oubliés, ou qui plutôt n'avaient jamais été, ni bien connus, ni bien éclaircis.

Indignés de voir les peuples opprimés jusque dans le sanctuaire de leur conscience par des rois, esclaves superstitieux ou politiques du sacerdoce, quelques hommes généreux

osèrent enfin examiner les fondements de leur puissance, et ils révélèrent aux peuples cette grande vérité, que leur liberté est un bien inaliénable; qu'il n'y a point de prescription en faveur de la tyrannie, point de convention qui puisse irrévocablement lier une nation à une famille; que les magistrats, quels que soient leurs titres, leurs fonctions, leur puissance, sont les officiers du peuple, et ne sont pas ses maîtres; qu'il conserve le pouvoir de leur retirer une autorité émanée de lui seul, soit quand ils en ont abusé, soit même quand il cesse de croire utile à ses intérêts de la leur conserver; qu'enfin il a le droit de les punir, comme celui de les révoquer.

Telles sont les opinions qu'Althusius, Languet, et depuis Néedham, Harrington, professèrent avec courage et développèrent avec énergie.

Payant le tribut à leur siècle, ils s'appuyèrent trop souvent sur des textes, sur des autorités, sur des exemples: on voit qu'ils durent ces opinions bien plus à l'élévation de leur esprit, à la force de leur caractère, qu'à une analyse exacte des vrais principes de l'ordre social.

Cependant d'autres philosophes plus timides se contentèrent d'établir contre les peuples et les rois une exacte réciprocité de droits et de devoirs, une égale obligation de maintenir les conventions qui les avaient fixés. On pouvait bien déposer ou punir un magistrat héréditaire, mais seulement s'il avait violé ce contrat sacré, qui n'en subsis-

tait pas moins avec sa famille. Cette doctrine, qui écartait le droit naturel pour tout ramener au droit positif, fut appuyée par les jurisconsultes, par les théologiens; elle était plus favorable aux intérêts des hommes puissants, aux projets des ambitieux, puisqu'elle frappait bien plus sur l'homme revêtu du pouvoir que sur le pouvoir même. Aussi fut-elle presque généralement suivie par les publicistes, et adoptée pour base dans les révolutions, dans les dissensions politiques.

L'histoire nous montrera, durant cette époque, peu de progrès réels vers la liberté, mais plus d'ordre et plus de force dans les gouvernements, et dans les nations un sentiment plus fort et surtout plus juste de leurs droits. Les lois sont mieux combinées; elles paraissent moins souvent l'ouvrage informe des circonstances et du caprice: elles sont faites par des savants, si elles ne le sont pas encore par des philosophes.

Les mouvements populaires, les révolutions qui avaient agité les républiques d'Italie, l'Angleterre et la France, devaient attirer les regards des philosophes vers cette partie de la politique qui consiste à observer et à prévoir les effets que les constitutions, les lois, les institutions publiques peuvent avoir sur la liberté des peuples, sur la prospérité, sur la force des Etats, sur la conservation de leur indépendance, de la forme de leurs gouvernements. Les uns, imitant Platon, tels que Morus et Hobbés, déduisaient de quelques principes généraux le plan d'un système en-

d'ordre social, et présentaient le modèle
qu'il fallait que la pratique tendît sans
cesse à se rapprocher. Les autres, comme
Machiavel, cherchaient dans l'examen appro-
fondi des faits de l'histoire, les règles d'après
lesquelles on pourrait se flatter de maîtriser
l'avenir.

La science économique n'existait pas en-
core ; les princes ne comptaient pas le nom-
bre des hommes, mais celui des soldats ; la
science n'était que l'art de piller les peuples
et les pousser à la révolte ; et les gouver-
nements ne s'occupaient du commerce que
pour le rançonner par des taxes, le gêner par
des privilèges, ou s'en disputer le monopole,
les nations de l'Europe, occupées des in-
térêts communs qui les réunissaient, des in-
térêts opposés qu'elles croyaient devoir les
diviser, sentirent le besoin de connaître cer-
taines règles entre elles, qui, même indépen-
damment des traités, présidassent à leurs re-
lations pacifiques, tandis que d'autres règles,
respectées même au milieu de la guerre, en
évitaient les fureurs, en diminueraient
les ravages, et préviendraient du moins les
excès inutiles.

Il exista donc une science du droit des
nations : mais malheureusement on chercha ces
règles des nations, non dans la raison et la na-
ture, seules autorités que les peuples indé-
pendants puissent reconnaître, mais dans les
usages établis ou dans les opinions des an-
ciens. On s'occupa moins des droits de l'hu-
manité, de la justice envers les individus,

que de l'ambition, de l'orgueil ou de l'avidité des gouvernements.

C'est ainsi qu'à cette même époque, on voit point les moralistes interroger le cœur de l'homme, analyser ses facultés et ses sentiments, pour y découvrir sa nature, l'origine, la règle et la sanction de ses devoirs ; mais ils savent employer toute la subtilité de la scolastique à trouver, pour les actions dont la légitimité paraît incertaine, la limite précise où l'innocence finit et où le péché commence ; à déterminer quelle autorité a le poids nécessaire pour justifier dans la pratique une de ces actions douteuses, à classer méthodiquement les péchés, tantôt par genre et par espèces, tantôt suivant leur gravité respective ; à bien distinguer surtout ce dont un seul suffit pour mériter la damnation éternelle.

La science de la morale ne pouvait sans doute exister encore, puisque les prêtres jouissaient du privilège exclusif d'en être les interprètes et les juges. Mais ces mêmes subtilités, également ridicules et scandaleuses conduisirent à chercher, aidèrent à faire connaître le degré de moralité des actions, de leurs motifs, l'ordre et les limites des devoirs, les principes d'après lesquels on doit choisir quand ils paraissent se combattre ainsi, en étudiant une machine grossière, que le hasard a fait tomber dans ses mains, souvent un mécanicien habile parvient à construire une nouvelle moins imparfaite et vraiment utile.

La réforme, en détruisant la confession, les indulgences, les moines et le célibat des prêtres, épura les principes de la morale, et diminua même la corruption des mœurs dans les pays qui l'embrassèrent ; elle les délivra des expiations sacerdotales, ce dangereux encouragement du crime, et du célibat religieux, destructeur de toutes les vertus, puisqu'il est l'ennemi des vertus domestiques.

Cette époque fut plus souillée qu'aucune autre par de grandes atrocités. Elle fut celle des massacres religieux, des guerres sacrées, de la dépopulation du nouveau monde.

Elle y vit rétablir l'ancien esclavage, mais plus barbare, plus fécond en crimes contre la nature, et l'avidité mercantile commercer le sang des hommes, les vendre comme des marchandises, après les avoir achetés par la rapine, le brigandage ou le meurtre, et les transporter à un hémisphère pour les dévouer à un autre, au milieu de l'humiliation et des outrages, au supplice prolongé d'une lente et cruelle destruction.

En même temps, l'hypocrisie couvre l'Europe de bûchers et d'assassins. Le monstre du fanatisme, irrité de ses blessures, semble oublier de férocité, et se hâter d'entasser des victimes, parce que la raison va bientôt l'arracher de ses mains. Cependant l'on voit encore reparaître quelques-unes de ces vertus simples et courageuses qui honorent et content l'humanité. L'histoire leur offre des héros qu'elle peut prononcer sans rougir ; des âmes pures et fortes, de grands caractères

tères réunis à des talents supérieurs, se montrent d'espace en espace à travers ces scènes de perfidie, de corruption et de carnage.

L'espèce humaine révolte encore le philosophe qui en contemple le tableau; mais elle ne l'humilie plus et lui montre des espérances plus prochaines.

La marche des sciences devient rapide et brillante. La langue algébrique est généralisée, simplifiée, perfectionnée, ou plutôt, c'est alors seulement qu'elle a été véritablement formée. Les premières bases de la théorie générale des équations sont posées; la nature des solutions qu'elles donnent est approfondie; celles du troisième et quatrième degré sont résolues.

L'ingénieuse invention des logarithmes, en abrégant les opérations de l'arithmétique, facilite toutes les applications du calcul à des objets réels, et étend ainsi la sphère de toutes les sciences, dans lesquelles ces applications numériques, particulières à la vérité qu'on cherche à connaître, sont un des moyens de comparer avec des faits les résultats d'une hypothèse ou d'une théorie, et de parvenir, par cette comparaison, à la découverte des lois de la nature. En effet, dans les mathématiques, la longueur, la complication purement pratique des calculs, ont un terme au delà duquel le temps, les forces mêmes ne peuvent atteindre; temps qui, sans le secours de ces heureuses abréviations, marquerait les bornes de la science même et la

imite que les efforts du génie ne pourraient franchir.

La loi de la chute des corps fut découverte par Galilée, qui sut en déduire la théorie du mouvement uniformément accéléré, et calculer la courbe que décrit un corps lancé dans le vide avec une vitesse déterminée, et animé d'une force constante, qui agisse suivant des directions parallèles.

Copernic ressuscita le véritable système du monde oublié depuis si longtemps, détruisit par la théorie des mouvements apparents, ce qu'il avait de révoltant pour les sens, opposa l'extrême simplicité des mouvements réels qui résultent de ce système, à la complication presque ridicule de ceux qu'exigeait l'hypothèse de Ptolémée. Les mouvements des planètes furent mieux connus, et le génie de Kepler découvrit la forme de leurs orbites et les lois éternelles suivant lesquelles ces orbites sont parcourues.

Galilée, appliquant à l'astronomie la découverte récente des lunettes, qu'il perfectionna, ouvrit un nouveau ciel aux regards des hommes. Les taches qu'il observa sur le disque du soleil lui en firent connaître la rotation, dont il détermina la période et les lois. Il démontra les phases de Vénus; il découvrit ces quatre lunes qui entourent Jupiter et l'accompagnent dans son immense orbite.

Il apprit à mesurer le temps avec exactitude par les oscillations d'un pendule.

Ainsi l'homme dut à Galilée la première théorie mathématique d'un mouvement qui

ne fût pas à la fois uniforme et rectiligne, et la première connaissance d'une des lois mécaniques de la nature; il dut à Kepler celle d'une de ces lois empiriques dont la découverte a le double avantage, et de conduire à la connaissance de la loi mécanique dont elles expriment le résultat, et de suppléer à cette connaissance tant qu'il n'est pas encore permis d'y atteindre.

La découverte de la pesanteur de l'air et celle de la circulation du sang marquent les progrès de la physique expérimentale qui naquit dans l'école de Galilée, et de l'anatomie déjà trop étendue pour ne point se séparer de la médecine.

L'histoire naturelle, la chimie, malgré ses chimériques espérances et son langage énigmatique, la médecine, la chirurgie étonnent par la rapidité de leurs progrès, mais elles affligent souvent par le spectacle des monstrueux préjugés qu'elles conservent encore.

Sans parler des ouvrages, où Gesner et Agricola renfermèrent tant de connaissances réelles, que le mélange des erreurs scientifiques ou populaires altérerait si rarement, on vit Bernard de Palissi tantôt nous montrer et les carrières où nous puisons les matériaux de nos édifices, et les masses de pierre qui composent nos montagnes, formées par les débris des animaux marins, monuments authentiques des anciennes révolutions du globe, tantôt expliquer comment les eaux enlevées à la mer par l'évaporation, rendues à la terre par les pluies, arrêtées par les cou-

ches de glaise, rassemblées en glaces sur les montagnes, entretiennent l'éternel écoulement des fontaines, des rivières et des fleuves ; tandis que Jean Rei découvrait le secret de ces combinaisons de l'air avec les substances métalliques, premier germe de ces théories brillantes qui, depuis quelques années, ont reculé les bornes de la chimie.

Dans l'Italie, les arts de la poésie épique, de la peinture, de la sculpture, atteignirent une perfection que les anciens n'avaient pas connue. Corneille annonçait que l'art dramatique en France était prêt d'en acquérir une plus grande encore ; car si l'enthousiasme pour l'antiquité croit, peut-être avec justice, reconnaître quelque supériorité dans le génie des hommes qui en ont créé les chefs-d'œuvre, il est bien difficile qu'en comparant leurs ouvrages avec les productions de l'Italie et de la France, la raison n'aperçoive pas les progrès réels que l'art même a faits entre les mains des modernes.

La langue italienne était entièrement formée ; celles des autres peuples voyaient chaque jour s'effacer quelque trace de leur ancienne barbarie.

On commençait à sentir l'utilité de la métaphysique, de la grammaire ; à connaître l'art d'analyser, d'expliquer philosophiquement, soit les règles, soit les procédés établis par l'usage dans la composition des mots et des phrases.

Partout, à cette époque, on voit l'autorité et la raison se disputer l'empire, combat qui

préparait et qui présageait le triomphe de la dernière.

C'est donc alors que devait naître cet esprit de critique qui seul peut rendre l'érudition vraiment utile. On avait encore besoin de connaître tout ce qu'avaient fait les anciens, et l'on commençait à savoir que, si l'on devait les admirer, on avait aussi le droit de les juger. La raison, qui s'appuyait quelquefois sur l'autorité et contre qui on l'employait si souvent, voulait apprécier, soit la valeur du secours qu'elle espérait y trouver, soit le motif du sacrifice qu'on exigeait d'elle. Ceux qui prenaient l'autorité pour base de leurs opinions, pour guide de leur conduite, sentaient combien il leur importait de s'assurer de la force de leurs armes et de ne pas s'exposer à les voir se briser contre les premières attaques de la raison.

L'usage exclusif d'écrire en latin sur les sciences, sur la philosophie, sur la jurisprudence, et presque sur l'histoire, céda peu à peu la place à celui d'employer la langue usuelle de chaque pays. Et c'est ici le moment d'examiner quelle fut, sur le progrès de l'esprit humain, l'influence de ce changement, qui rendit les sciences plus populaires, mais en diminuant pour les savants la facilité d'en suivre la marche générale; qui fit qu'un livre était lu dans un même pays par plus d'hommes faiblement instruits, et l'était moins en Europe par des hommes plus éclairés; qui dispensa d'apprendre la langue latine un grand nombre d'hommes avides de

s'instruire, et n'ayant ni le temps, ni les moyens d'atteindre à une instruction étendue et approfondie, mais qui força les savants à consumer plus de temps dans l'étude de plus de langues différentes.

Nous montrerons que, s'il était impossible de faire du latin une langue vulgaire, commune à l'Europe entière, la conservation de l'usage d'écrire en latin sur les sciences, n'eût eu pour ceux qui les cultivent qu'une utilité passagère; que l'existence d'une sorte de langue scientifique, la même chez toutes les nations, tandis que le peuple de chacune d'elles en parlerait une différente, y eût séparé les hommes en deux classes, eût perpétué dans le peuple les préjugés et les erreurs, eût mis un éternel obstacle à la véritable égalité, à un usage égal de la même raison, à une égale connaissance des vérités nécessaires, et, en arrêtant ainsi les progrès de la masse de l'espèce humaine, eût fini, comme dans l'Orient, par mettre un terme à ceux des sciences elles-mêmes.

Il n'y avait eu longtemps d'instruction que dans les églises et dans les cloîtres.

Les universités furent encore dominées par les prêtres. Forcés d'abandonner au gouvernement une partie de leur influence, ils se la réservèrent tout entière sur l'instruction générale et première; sur celle qui renferme les lumières nécessaires à toutes les professions communes, à toutes les classes d'hommes, et qui, s'emparant de l'enfance et de la jeunesse, en modèlent à son gré l'intelligence

flexible, l'âme incertaine et facile. Ils laissèrent seulement à la puissance séculière le droit de diriger l'étude de la jurisprudence, de la médecine, l'instruction approfondie des sciences, de la littérature, des langues savantes; écoles moins nombreuses, où l'on n'envoyait que des hommes déjà façonnés au joug sacerdotal.

Les prêtres perdirent cette influence dans les pays réformés. A la vérité, l'instruction commune, quoique dépendante du gouvernement, ne cessa point d'y être dirigée par l'esprit théologique, mais elle ne fut plus exclusivement confiée à des membres de la corporation presbytérale. Elle continua de corrompre les esprits par des préjugés religieux, mais elle ne les courba plus sous le joug de l'autorité sacerdotale; elle fit encore des fanatiques, des illuminés, des sophistes, mais elle ne forma plus d'esclaves pour la superstition.

Cependant l'enseignement partout asservi corrompait partout la masse générale des esprits en opprimant la raison de tous les enfants sous le poids des préjugés religieux de leur pays, en étouffant par des préjugés politiques l'esprit de liberté des jeunes gens destinés à une instruction plus étendue.

Non-seulement chaque homme abandonné à lui-même trouvait entre lui et la vérité l'épaisse et terrible phalange des erreurs de son pays et de son siècle, mais déjà on lui avait rendu personnelles en quelque sorte les plus dangereuses de ces erreurs. Chaque homme,

avant de pouvoir dissiper celles d'autrui, devait commencer par reconnaître les siennes, avant de combattre les difficultés que la nature oppose à la découverte de la vérité, il avait besoin de refaire en quelque sorte sa propre intelligence. L'instruction donnait déjà des lumières, mais pour qu'elles fussent utiles, il fallait les épurer, les séparer du nuage dont la superstition, d'accord avec la tyrannie, avait su les envelopper.

Nous montrerons quels obstacles plus ou moins puissants ces vices de l'instruction publique, ces croyances religieuses opposées entre elles, cette influence des diverses formes de gouvernement, apportèrent aux progrès de l'esprit humain. On verra que ces progrès furent d'autant plus lents que les objets soumis à la raison touchaient davantage aux intérêts politiques ou religieux ; que la philosophie générale, la métaphysique, dont les vérités attaquaient directement toutes les superstitions, furent plus opiniâtrément retardées dans leur marche, que la politique, dont le perfectionnement ne menaçait que l'autorité des rois ou des sénats aristocratiques ; que la même observation peut également s'appliquer aux sciences physiques.

Nous développerons les autres sources d'inégalité qui ont pu naître de la nature des objets que chaque science envisage ou des méthodes qu'elle emploie.

Celle qu'on peut également observer pour une même science, dans les divers pays, est aussi l'effet composé de causes politiques et

de causes naturelles. Nous chercherons ce qui, dans ces différences, appartient à la diversité des religions, à la forme du gouvernement, à la richesse, à la puissance de la nation, à son caractère, à sa position géographique, aux événements dont elle a été le théâtre, enfin au hasard qui a fait naître dans son sein quelques-uns de ces hommes extraordinaires dont l'influence, en s'étendant sur l'humanité tout entière, s'exerce cependant autour d'eux avec plus d'énergie.

Nous distinguerons les progrès de la science même, qui n'ont pour mesure que la somme des vérités qu'elle renferme, et ceux d'une nation dans chaque science, progrès qui se mesurent alors, sous un rapport, par le nombre des hommes qui en connaissent les vérités les plus usuelles, les plus importantes, et, sous un autre, par le nombre et la nature de ces vérités généralement connues.

En effet, nous sommes arrivés au point de civilisation où le peuple profite des lumières, non-seulement par les services qu'il reçoit des hommes éclairés, mais parce qu'il a su s'en faire une sorte de patrimoine et les employer immédiatement à se défendre contre l'erreur, à prévenir ou satisfaire ses besoins, à se préserver des maux de la vie ou à les adoucir par des jouissances nouvelles,

L'histoire des persécutions auxquelles furent exposés, dans cette époque, les défenseurs de la vérité, ne sera point oubliée. Nous verrons ces persécutions s'étendre des vérités philosophiques ou politiques, jusque sur

elles de la médecine, de l'histoire naturelle, de la physique et de l'astronomie. Dans le sixième siècle, un pape ignorant avait percuté un diacre pour avoir soutenu la rondeur de la terre, contre l'opinion du rhéteur Augustin. Dans le dix-septième, l'ignorance en plus honteuse d'un autre pape livra auxquisiteurs Galilée, convaincu d'avoir prouvé le mouvement diurne et annuel de la terre. Le plus grand génie que l'Italie moderne ait donné aux sciences, accablé de vieillesse et d'infirmités, fut obligé, pour se soustraire au supplice ou à la prison, de demander pardon à Dieu d'avoir appris aux hommes à mieux connaître ses ouvrages, à l'admirer dans la simplicité des lois éternelles par lesquelles gouverne l'univers.

Cependant l'absurdité des théologiens était palpable que, cédant au respect humain, ils permirent de soutenir le mouvement de la terre, pourvu que ce fût comme une *hypothèse*, et que la foi n'en reçût aucune atteinte. Mais les astronomes ont fait précisément le contraire ; ils ont cru au mouvement réel de la terre, et ont calculé suivant *l'hypothèse* de son immobilité.

Trois grands hommes ont marqué le passage de cette époque à celle qui va suivre, Bacon, Galilée, Descartes. Bacon a révélé la véritable méthode d'étudier la nature, d'employer les trois instruments qu'elle nous a donnés pour pénétrer ses secrets, l'observation, l'expérience et le calcul. Il veut que le philosophe, jeté au milieu de l'univers, commence

par renoncer à toutes les croyances qu'il reçues, et même à toutes les notions qu'il s'est formées, pour se recréer en quelque sorte un entendement nouveau, dans lequel il ne doit plus admettre que des idées précises, des notions justes, des vérités dont le degré de certitude ou de probabilité ait été rigoureusement pesé. Mais Bacon, qui possédait le génie de la philosophie au point le plus élevé, n'y joignit point celui des sciences; et ces méthodes de découvrir la vérité, dont il ne donne point l'exemple, furent admirées des philosophes, mais ne changèrent point la marche des sciences.

Galilée les avait enrichies de découvertes utiles et brillantes; il avait enseigné par son exemple les moyens de s'élever à la connaissance des lois de la nature par une méthode sûre et féconde, qui n'oblige point de sacrifier l'espérance du succès à la crainte de s'égarer. Il fonda pour les sciences la première école où elles aient été cultivées sans aucun mélange de superstition, soit pour les préjugés, soit pour l'autorité; où l'on ait rejeté avec une sévérité philosophique tout autre moyen que l'expérience et le calcul. Mais, se bornant exclusivement aux sciences mathématiques et physiques, il ne put imprimer aux esprits ce mouvement qu'ils semblaient attendre.

Cet honneur était réservé à Descartes, philosophe ingénieux et hardi. Doué d'un grand génie pour les sciences, il joignit l'exemple au précepte, en donnant la méthode de trouver,

reconnaître la vérité. Il en montrait l'application dans la découverte des lois de la mécanique, de celles du choc des corps, enfin une nouvelle branche de mathématiques, devait en reculer toutes les bornes.

Il voulait étendre sa méthode à tous les objets de l'intelligence humaine ; Dieu, l'homme, l'univers étaient tour à tour le sujet de ses méditations. Si dans les sciences physiques, sa marche est moins sûre que celle de Descartes, si sa philosophie est moins sage que celle de Bacon, si on peut lui reprocher de n'avoir pas assez appris, par les leçons de l'un, l'exemple de l'autre, à se défier de son imagination, à n'interroger la nature que par ses expériences, à ne croire qu'au calcul, à servir l'univers au lieu de le construire, à étudier l'homme au lieu de le deviner, l'auteur même de ses erreurs servit au progrès de l'espèce humaine. Il agita les esprits, que Descartes et Bacon n'avait pu réveiller. Il fit aux hommes de secouer le joug de l'autorité, de ne plus reconnaître que celle qui est avouée par leur raison ; et il fut obéi, parce qu'il subjuguait par sa hardiesse, qu'il séduisait par son enthousiasme.

L'esprit humain ne fut pas libre encore, mais il sut qu'il était formé pour l'être. Ceux qui osèrent s'opiniâtrer à lui conserver ses chaînes, ou essayer de lui en donner de nouvelles, furent forcés de lui prouver qu'il devait les garder ou les recevoir, et dès lors on ne pouvait prévoir qu'elles seraient bientôt brisées.

NEUVIÈME ÉPOQUE

Depuis Descartes jusqu'à la formation de la république française.

Nous avons vu la raison humaine se former lentement par les progrès naturels de la civilisation, la superstition s'emparer d'elle pour la corrompre, et le despotisme dégrader et engourdir les esprits sous le poids de la crainte et du malheur.

Un seul peuple échappe à cette double influence. L'esprit humain, affranchi des liens de son enfance, s'avance vers la vérité d'un pas ferme, de cette terre heureuse où la liberté vient d'allumer le flambeau du génie. Mais la conquête ramène bientôt avec elle la tyrannie, que suit la superstition, sa compagne fidèle, et l'humanité tout entière est replongée dans des ténèbres qui semblent devoir être éternelles. Cependant le jour renaît peu à peu ; les yeux, longtemps condamnés à l'obscurité, l'entrevoient, se referment, s'y accoutument lentement, fixent enfin la lumière, et le génie ose se remontrer sur ce globe, d'où le fanatisme et la barbarie l'avaient exilé.

Déjà nous avons vu la raison soulever ses chaînes, en relâcher quelques-unes, et, acquérant sans cesse des forces nouvelles, préparer, accélérer l'instant de sa liberté.

Il nous reste à parcourir l'époque où elle

cheva de les rompre, où, forcée d'en traier encore les restes, elle s'en délivre peu à peu; où, libre enfin dans sa marche, elle ne peut plus être arrêtée que par ces obstacles dont le renouvellement est inévitable à chaque nouveau progrès, parce qu'ils ont pour cause nécessaire la constitution même de notre intelligence, ou ce rapport établi par la nature entre nos moyens pour découvrir la vérité et la résistance qu'elle oppose à nos efforts. L'intolérance religieuse avait forcé sept provinces belgiques à secouer le joug de l'Espagne et à former une république fédérative. Elle seule avait réveillé la liberté anglaise, qui, fatiguée par de longues et sanglantes agitations, a fini par se reposer dans une constitution longtemps admirée par la philosophie, et désormais réduite à n'avoir plus pour appui que la superstition nationale et l'hypocrisie politique.

Enfin, c'était encore aux persécutions sacerdotales que la nation suédoise avait dû le courage de ressaisir une partie de ses droits. Cependant, au milieu de ces mouvements causés par des querelles théologiques, la France, l'Espagne, la Hongrie, la Bohême, avaient vu s'anéantir leur faible liberté, ou ce qui, du moins, en avait l'apparence.

On chercherait en vain, dans les pays appelés libres, cette liberté qui ne blesse aucun des droits naturels de l'homme, qui non-seulement lui en réserve la propriété, mais lui en conserve l'exercice. Celle qu'on y trouve, fondée sur un droit positif inégalement ré-

parti, accorde plus ou moins de prérogatives à un homme, suivant qu'il habite telle ou telle ville, qu'il est né dans telle ou telle classe, qu'il a telle ou telle fortune, qu'il exerce telle ou telle profession, et le tableau rapproché de ces distinctions bizarres dans les diverses nations sera la meilleure réponse que nous puissions opposer à ceux qui en soutiennent encore les avantages et la nécessité.

Mais, dans ces mêmes pays, les lois garantissent la liberté individuelle et civile. Mais si l'homme n'y est pas tout ce qu'il doit être, la dignité de sa nature n'y est point avilie : quelques-uns de ses droits sont au moins reconnus ; on ne peut plus dire qu'il soit esclave, mais seulement qu'il ne sait pas encore être vraiment libre.

Chez les nations où, pendant le même temps, la liberté a fait des pertes plus ou moins réelles, les droits politiques, dont la masse du peuple jouissait, étaient renfermés dans des limites si étroites, que la destruction de l'aristocratie presque arbitraire sous laquelle il avait gémi, semble en avoir plus que compensé la perte. Il a perdu ce titre de citoyen, que l'inégalité rendait presque illusoire ; mais la qualité d'homme a été plus respectée, et le despotisme royal l'a sauvé de l'oppression féodale, l'a soustrait à cet état d'humiliation, d'autant plus pénible que le nombre et la présence de ses tyrans en renouvellent sans cesse le sentiment.

Les lois ont dû se perfectionner dans les constitutions demi-libres, parce que l'intérêt

ceux qui y exercent un véritable pouvoir n'est pas habituellement contraire aux intérêts généraux du peuple, et dans les Etats despotiques, soit parce que l'intérêt de la prospérité publique se confond souvent avec celui du despote, soit parce que, cherchant lui-même à détruire les restes du pouvoir des nobles ou du clergé, il en résultait dans les lois un esprit d'égalité dont le motif était d'établir celle de l'esclavage, mais dont les effets pouvaient souvent être salutaires.

Nous exposerons en détail les causes qui ont produit en Europe ce genre de despotisme, dont ni les siècles antérieurs, ni les autres parties du monde n'ont offert d'exemple, à l'autorité presque arbitraire, contenue par l'opinion, réglée par les lumières, adoucie par son propre intérêt, a souvent contribué au progrès de la richesse, de l'industrie, de l'instruction, et quelquefois même à ceux de la liberté civile.

Les mœurs se sont adoucies par l'affaiblissement des préjugés qui en avaient maintenue la férocité, par l'influence de cet esprit de commerce et d'industrie, ennemi des violences et des troubles qui font fuir la richesse, par l'horreur qu'inspirait le tableau encore si récent des barbaries de l'époque précédente, par une propagation plus générale des idées philosophiques d'égalité et d'humanité, enfin, par l'effet lent, mais sûr, du progrès général des lumières.

L'intolérance religieuse a subsisté, mais comme une invention de la prudence humaine.

ne, comme un hommage aux préjugés du peuple, ou une précaution contre son effervescence. Elle a perdu ses fureurs ; les bûchers, rarement allumés, ont été remplacés par une oppression souvent plus arbitraire, mais moins barbare ; et, dans ces derniers temps, on n'a plus persécuté que de loin en loin, et en quelque sorte par habitude ou par complaisance. Partout, et sur tous les points, la pratique des gouvernements avait suivi, mais lentement et comme à regret, la marche de l'opinion, et même celle de la philosophie.

En effet, si, dans les sciences morales et politiques, il existe à chaque instant une grande distance entre le point où les philosophes ont porté les lumières et le terme moyen où sont parvenus les hommes qui cultivent leur esprit, et dont la doctrine commune forme cette espèce de croyance généralement adoptée qu'on nomme opinion ; ceux qui dirigent les affaires publiques, qui influent immédiatement sur le sort du peuple, quel que soit le genre de leur constitution, sont bien loin de s'élever au niveau de cette opinion ; ils la suivent, mais sans l'atteindre, bien loin de la devancer, et se trouvent constamment au-dessous d'elle, et de beaucoup d'années, et de beaucoup de vérités.

Ainsi le tableau des progrès de la philosophie et de la propagation des lumières, dont nous avons exposé déjà les effets les plus généraux et les plus sensibles, va nous conduire à l'époque où l'influence de ces progrès sur l'opinion, de l'opinion sur les nations ou sur

eurs chefs, cessant tout à coup d'être lente et insensible, a produit dans la masse entière de quelques peuples une révolution, gage certain de celle qui doit embrasser la généralité de l'espèce humaine.

Après de longues erreurs, après s'être égarés dans des théories incomplètes ou vagues, les publicistes sont parvenus à connaître enfin les véritables droits de l'homme, à les déduire de cette seule vérité, qu'*il est un être sensible, capable de former des raisonnements d'acquérir des idées morales.*

Ils ont vu que le maintien de ces droits était l'objet unique de la réunion des hommes en sociétés politiques, et que l'art social devait être celui de leur garantir la conservation de ces droits avec la plus entière égalité, comme dans la plus grande étendue. On a senti que, les moyens d'assurer les droits de chacun devant être soumis dans chaque société à des règles communes, le pouvoir de choisir ces moyens, de déterminer ces règles, ne pouvait appartenir qu'à la majorité des membres de la société même, parce que chaque individu ne pouvait, dans ce choix, suivre sa propre raison sans y assujettir les autres; le vœu de la majorité est le seul caractère de vérité qui puisse être adopté par tous sans léser l'égalité.

Chaque homme peut réellement se lier d'avance à ce vœu de la majorité, qui devient alors celui de l'humanité; mais il ne peut y adhérer que lui seul : il ne peut être engagé même envers cette majorité qu'autant qu'elle ne

blessera pas ses droits individuels après le avoir reconnus.

Tels sont à la fois les droits de la majorité sur la société ou sur ses membres, et les limites de ces droits. Telle est l'origine de cette unanimité qui rend obligatoire pour tous les engagements pris par la majorité seule. obligation qui cesse d'être légitime quand par le changement des individus, cette sanction de l'unanimité a cessé elle-même d'exister. Sans doute, il est des objets sur lesquels la majorité prononcerait peut-être plus souvent en faveur de l'erreur et contre l'intérêt commun de tous; mais c'est encore à elle à décider quels sont ces objets sur lesquels elle ne doit point s'en rapporter immédiatement à ses propres décisions; c'est à elle à déterminer qui seront ceux dont elle croit devoir substituer la raison à la sienne, à régler la méthode qu'ils doivent suivre pour arriver plus sûrement à la vérité, et elle ne peut abdiquer l'autorité de prononcer, si leurs décisions n'ont point blessé les droits communs à tous.

Ainsi l'on vit disparaître devant des principes si simples ces idées d'un contrat entre un peuple et ses magistrats, qui ne pourrait être annulé que par un consentement mutuel ou par l'infidélité d'une des parties, et cette opinion moins servile, mais non moins absurde, qui enchaînait un peuple aux formes de constitution une fois établies, comme si le droit de les changer n'était pas la première garantie de tous les autres, comme si les institutions humaines, nécessairement défec-

neuses et susceptibles d'une perfection nouvelle à mesure que les hommes s'éclairent, pouvaient être condamnées à une éternelle durée. Ainsi l'on se vit obligé de renoncer à cette politique astucieuse et fausse qui, oubliant que tous les hommes tiennent des droits égaux de leur nature même, voulait tantôt mesurer l'étendue de ceux qu'il fallait leur laisser, sur la grandeur du territoire, sur la température du climat, sur le caractère national, sur la richesse du peuple, sur le degré de perfection du commerce et de l'industrie, et tantôt partager avec inégalité ces mêmes droits entre diverses classes d'hommes, en accorder à la naissance, à la richesse, à la profession, et créer ainsi des intérêts contraires, des pouvoirs opposés, pour établir ensuite entre eux un équilibre que ces institutions seules ont rendu nécessaire, et qui n'en corrige même pas les influences dangereuses.

Ainsi l'on n'osa plus partager les hommes en deux races différentes, dont l'une est destinée à gouverner, l'autre à obéir; l'une à mentir, l'autre à être trompée: on fut obligé de reconnaître que tous ont un droit égal de s'éclairer sur tous leurs intérêts, de connaître toutes les vérités, et qu'aucun des pouvoirs établis par eux sur eux-mêmes ne peut avoir le droit de leur en cacher aucune.

Ces principes, que le généreux Sydney paya de son sang, auxquels Locke attachait l'autorité de son nom, furent développés depuis par Rousseau avec plus de précision, d'étendue

et de force, et il mérita la gloire de les placer au nombre de ces vérités qu'il n'est plus permis ni d'oublier ni de combattre.

L'homme a des besoins et des facultés pour y pourvoir; du produit de ces facultés, différemment modifié, distribué, résulte une masse de richesses destinées à subvenir aux besoins communs. Mais quelles sont les lois suivant lesquelles ces richesses se forment ou se partagent, se conservent ou se consomment, s'accroissent ou se dissipent? Quelles sont aussi les lois de cet équilibre, qui tend sans cesse à s'établir entre les besoins et les ressources, et d'où il résulte plus de facilité pour satisfaire les besoins, par conséquent plus de bien-être quand la richesse augmente, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le terme de son accroissement; et au contraire, quand la richesse diminue, plus de difficultés, et par conséquent de la souffrance, jusqu'à ce que la dépopulation et les privations aient ramené le niveau? Comment, dans cette étonnante variété de travaux et de produits, de besoins et de ressources, dans cette effrayante complication d'intérêts qui lie la subsistance, le bien-être d'un individu isolé au système général des sociétés, qui le rendent dépendant de tous les accidents de la nature, de tous les événements de la politique, qui étendent en quelque sorte au globe entier sa faculté d'éprouver ou des jouissances ou des privations, comment, dans ce chaos apparent, voit-on néanmoins, par une loi générale du monde moral, les efforts de chacun pour lui-même

servir au bien-être de tous, et, malgré le choc extérieur des intérêts opposés, l'intérêt commun exiger que chacun sache entendre le sien propre et puisse y obéir sans obstacle?

Ainsi, l'homme doit pouvoir déployer ses facultés, disposer de ses richesses, pourvoir à ses besoins avec une liberté entière. L'intérêt général de chaque société, loin d'ordonner l'en restreindre l'exercice, défend au contraire d'y porter atteinte, et, dans cette partie de l'ordre public, le soin d'assurer à chacun ses droits qu'il tient de la nature est encore à la fois la seule politique utile, le seul devoir de la puissance sociale, et le seul droit que la volonté générale puisse légitimement exercer sur les individus.

Mais ce principe une fois reconnu, il reste encore à la puissance publique des devoirs à remplir; elle doit établir des mesures reconnues par la loi, qui servent à constater, dans les échanges de toute espèce, le poids, le volume, l'étendue, la longueur des choses échangées.

Elle doit créer une mesure commune des valeurs, qui les représente toutes, qui facilite le calcul de leurs variations et de leurs rapports, qui, ayant ensuite elle-même sa propre valeur, puisse être échangée contre toutes les choses susceptibles d'en avoir une; moyen sans lequel le commerce, borné à des échanges directs, ne peut acquérir d'activité.

La reproduction de chaque année offre une portion disponible, puisqu'elle n'est destinée à payer ni le travail dont cette reproduction

est le fruit, ni celui qui doit assurer une nouvelle reproduction égale ou plus abondante. Le possesseur de cette portion disponible ne la doit pas immédiatement à son travail; il la possède indépendamment de l'usage qu'il peut faire de ses facultés pour subvenir à ses besoins. C'est donc sur cette portion disponible de la richesse annuelle que sans blesser aucun droit, la puissance sociale peut établir les fonds nécessaires aux dépenses qu'exigent la sûreté de l'Etat, sa tranquillité intérieure, la garantie des droits des individus, l'exercice des autorités instituées pour la formation ou pour l'exécution de la loi; enfin, le maintien de la prospérité publique.

Il existe des travaux, des établissements, des institutions utiles à la société générale qu'elle doit établir, diriger ou surveiller, et qui suppléent à ce que les volontés personnelles et le concours des intérêts individuels ne peuvent faire immédiatement, soit pour les progrès de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, soit pour prévenir, pour atténuer les maux inévitables de la nature, ou ceux que des accidents imprévus viennent y ajouter.

Jusqu'à l'époque dont nous parlons, et même longtemps après, ces divers objets avaient été abandonnés au hasard, à l'avidité des gouvernements, à l'adresse des charlatans, aux préjugés ou à l'intérêt de toutes les classes puissantes; mais un disciple de Descartes, l'illustre et malheureux Jean de Witt, sentit

qu'ils devaient, comme toutes les sciences, être soumis aux principes de la philosophie et à la précision du calcul.

Elle fit peu de progrès jusqu'au moment où la paix d'Utrecht promit à l'Europe une tranquillité durable. A cette époque on vit les esprits prendre une direction presque générale vers cette étude jusqu'alors négligée; et cette science nouvelle a été portée par Stewart, par Smith, et surtout par les économistes français, du moins pour la précision et la pureté des principes, à un degré qu'on ne pouvait espérer d'atteindre si promptement après une si longue indifférence.

Mais ces progrès dans la politique et dans l'économie politique avaient pour première cause ceux de la philosophie générale ou de la métaphysique, en prenant ce mot dans son sens le plus étendu.

Descartes l'avait réunie au domaine de la raison; il avait bien senti qu'elle devait émaner tout entière des vérités évidentes et premières que l'observation des opérations de notre esprit devait nous révéler. Mais bientôt son imagination impatiente l'écarta de cette même route qu'il avait tracée, et la philosophie parut quelque temps n'avoir repris son indépendance que pour s'égarer dans des erreurs nouvelles.

Enfin, Locke saisit le fil qui devait la guider; il montra qu'une analyse exacte, précise des idées, en les réduisant successivement à des idées plus immédiates dans leur origine, ou plus simples dans leur composition, était

le seul moyen de ne pas se perdre dans ce chaos de notions incomplètes, incohérentes, indéterminées, que le hasard nous a offertes sans ordre, et que nous avons reçues sans réflexion. Il prouva, par cette analyse même, que toutes sont le résultat des opérations de notre intelligence sur les sensations que nous avons reçues, ou plus exactement encore des combinaisons de ces sensations que la mémoire nous représente simultanément, mais de manière que l'attention s'arrête, que la perception se borne à une partie seulement de chacune de ces sensations composées. Il fait voir qu'en attachant un mot à chaque idée, après l'avoir analysée et circonscrite, nous parvenons à nous la rappeler constamment la même, c'est-à-dire toujours formée des mêmes idées plus simples, toujours renfermée dans les mêmes limites, et par conséquent à pouvoir l'employer dans une suite de raisonnements, sans jamais risquer de nous égarer. Au contraire, si les mots ne répondent point à une idée bien déterminée, ils peuvent successivement en réveiller de différentes dans un même esprit, et telle est la source la plus féconde de nos erreurs. Enfin, Locke osa le premier fixer les bornes de l'intelligence humaine, ou plutôt déterminer la nature des vérités qu'elle peut connaître, des objets qu'elle peut embrasser.

FIN DU TOME PREMIER

Paris. Imprimerie Nouvelle (assoc. ouv.), 14, rue des Jeûneurs
G. Masquin, directeur.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

SECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

CONDORCET

ESQUISSE D'UN TABLEAU HISTORIQUE

DES

PROGRÈS

DE L'ESPRIT HUMAIN

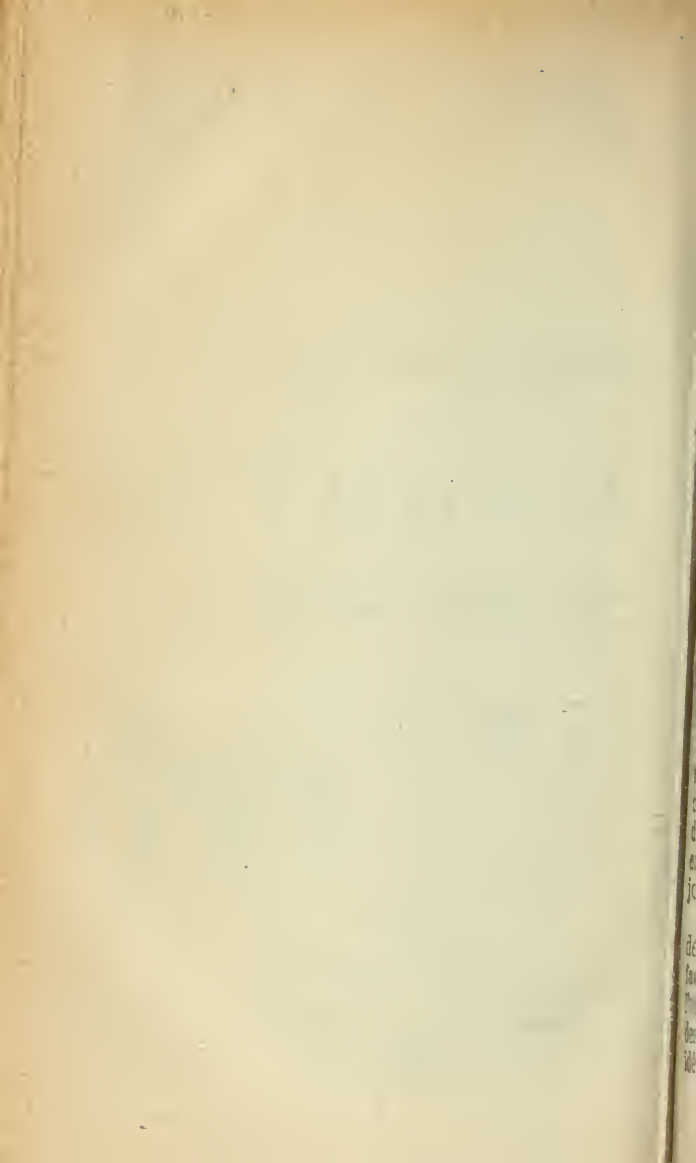
TOME SECOND

PARIS

BUREAUX DE LA PUBLICATION

2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

1879



ESQUISSE D'UN TABLEAU HISTORIQUE

DES

PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN

NEUVIÈME ÉPOQUE

(Suite)

Cette méthode devint bientôt celle de tous les philosophes, et c'est en l'appliquant à la morale, à la politique, à l'économie publique, qu'ils sont parvenus à suivre dans ces sciences une marche presque aussi sûre que celle des sciences naturelles; à n'y plus admettre que des vérités prouvées, à séparer ces vérités de tout ce qui peut rester encore de douteux et d'incertain; à savoir ignorer, enfin, ce qu'il est encore, ce qu'il sera toujours impossible de connaître.

Ainsi, l'analyse de nos sentiments nous fait découvrir, dans le développement de notre faculté d'éprouver du plaisir et de la douleur, l'origine de nos idées morales, le fondement des vérités générales qui, résultant de ces idées, déterminent les lois immuables, né-

cessaires du juste et de l'injuste; enfin, le motifs d'y conformer notre conduite, puisé dans la nature même de notre sensibilité dans ce qu'on pourrait appeler en quelque sorte notre constitution morale.

Cette même méthode devint en quelque sorte un instrument universel; on apprit à l'employer pour perfectionner celle des sciences physiques, pour en éclaircir les principes pour en apprécier les preuves; on l'étendit à l'examen des faits, aux règles du goût.

Ainsi cette métaphysique, s'appliquant à tous ces objets de l'intelligence humaine, analysait les procédés de l'esprit dans chaque genre de connaissance, faisait connaître la nature des vérités qui en forment le système. celle de l'espèce de certitude qu'on peut y atteindre, et c'est ce dernier pas de la philosophie, qui a mis en quelque sorte une barrière éternelle entre le genre humain et les vieilles erreurs de son enfance, qui doit l'empêcher d'être jamais ramené à son ancienne ignorance par des préjugés nouveaux, comme il assure la chute de tous ceux que nous conservons, sans peut-être les connaître tous encore; de ceux même qui pourront les remplacer, mais pour ne plus avoir qu'une faible influence et une existence éphémère.

Cependant, en Allemagne, un homme d'un génie vaste et profond jetait les fondements d'une doctrine nouvelle. Son imagination ardente, audacieuse, ne peut se reposer dans une philosophie modeste qui laissait subsister des doutes sur ces grandes questions

de la spiritualité ou de la persistance de l'âme humaine, de la liberté de l'homme ou de celle de Dieu, de l'existence de la douleur et du crime dans un univers gouverné par une intelligence toute-puissante, dont la sagesse, la justice et la bonté semblent devoir les exclure. Il trancha le nœud qu'une sage analyse n'aurait pu dénouer. Il composa l'univers d'êtres simples, indestructibles, égaux par leur nature. Les rapports de chacun de ces êtres avec chacun de ceux qui entrent avec lui dans le système de l'univers, déterminent ses qualités, par lesquelles il diffère de tous les autres; l'âme humaine et le dernier tome qui termine un bloc de pierre sont également une de ces monades. Elles ne diffèrent que par la place différente qu'elles occupent dans l'ordre de l'univers.

Parmi toutes les combinaisons possibles de ces êtres, une intelligence infinie en a préféré une, et n'en a pu préférer qu'une seule, la plus parfaite de toutes. Si celle qui existe nous afflige par le spectacle du malheur et du crime, c'est que toute autre combinaison eût encore présenté des résultats plus douloureux.

Nous exposerons ce système qui, adopté, du moins soutenu par les compatriotes de Leibnitz, a retardé parmi eux les progrès de la philosophie. On vit une école entière de philosophes anglais embrasser avec enthousiasme et défendre avec éloquence la doctrine de l'optimisme; mais, moins adroits et moins profonds que Leibnitz, qui la fondait princi-

pablement sur ce qu'une intelligence toute-puissante, par la nécessité même de sa nature n'avait pu choisir que le meilleur des univers possibles, ils cherchèrent dans l'observation du nôtre la preuve de sa supériorité et perdant tous les avantages que conserve ce système tant qu'il reste dans une abstraite généralité, ils s'égarèrent trop souvent dans des détails ou révoltants, ou ridicules.

Cependant en Ecosse, d'autres philosophes ne trouvant point que l'analyse du développement de nos facultés réelles conduisit à un principe qui donnât à la moralité de nos actions une base assez pure, assez solide, imaginèrent d'attribuer à l'âme humaine une faculté nouvelle, distincte de celles de sentir ou de raisonner, mais se combinant avec elles faculté dont ils ne prouvaient l'existence qu'en assurant qu'il leur était impossible de s'en passer. Nous ferons l'histoire de ces opinions et nous montrerons comment, si elles ont nu à la marche de la philosophie, elles ont été utiles à la propagation plus rapide des idées philosophiques.

Jusqu'ici, nous n'avons montré les progrès de la philosophie que dans les hommes qui l'ont cultivée, approfondie, perfectionnée ; il nous reste à faire voir quels ont été ses effets sur l'opinion générale, et comment, tandis que, s'élevant enfin à la connaissance de la méthode certaine de découvrir, de reconnaître la vérité, la raison apprenait à se préserver des erreurs où le respect pour l'autorité et l'imagination l'avaient si souvent entraî-

née, elle détruisait en même temps, dans la masse générale des individus, les préjugés qui ont si longtemps affligé et corrompu l'espèce humaine. Il fut enfin permis de proclamer hautement ce droit si longtemps méconnu de soumettre toutes les opinions à notre propre raison, c'est-à-dire d'employer, pour saisir la vérité, le seul instrument qui nous ait été donné pour la reconnaître. Chaque homme apprit, avec une sorte d'orgueil, que la nature ne l'avait pas absolument destiné à croire sur la parole d'autrui; et la superstition de l'antiquité, l'abaissement de la raison devant le délire d'une foi surnaturelle, disparurent de la société comme de la philosophie.

Il se forma bientôt en Europe une classe d'hommes moins occupés encore de découvrir ou d'approfondir la vérité que de la répandre, qui, se dévouant à poursuivre les préjugés dans les asiles où le clergé, les écoles, les gouvernements, les corporations anciennes, les avaient recueillis et protégés, mirent leur gloire à détruire les erreurs populaires plutôt qu'à reculer les limites des connaissances humaines, manière indirecte de servir à leurs progrès, qui n'était ni la moins périlleuse, ni la moins utile.

En Angleterre, Collins et Bolingbroke, en France, Bayle, Fontenelle, Voltaire, Montesquieu et les écoles formées par ces hommes célèbres, combattirent en faveur de la vérité, employant tour à tour toutes les armes que l'érudition, la philosophie, l'esprit, le talent d'écrire peuvent fournir à la raison, prenant

tous les tons, employant toutes les formes, depuis la plaisanterie jusqu'au pathétique, depuis la compilation la plus savante et la plus vaste, jusqu'au roman, ou au pamphlet du jour; couvrant la vérité d'un voile qui ménageait les yeux trop faibles, et laissait le plaisir de la deviner; caressant les préjugés avec adresse pour leur porter des coups plus certains; n'en menaçant presque jamais, ni plusieurs à la fois, ni même un seul tout entier; consolant quelquefois les ennemis de la raison, en paraissant ne vouloir dans la religion qu'une demi-tolérance, dans la politique qu'une demi-liberté; ménageant le despotisme quand ils combattaient les absurdités religieuses, et le culte quand ils s'élevaient contre la tyrannie; attaquant ces deux fléaux dans leur principe, quand même ils paraissaient n'en vouloir qu'à des abus révoltants ou ridicules, et frappant ces arbres funestes dans leurs racines, quand ils semblaient se borner à en élaguer quelques branches égarées; tantôt apprenant aux amis de la liberté que la superstition, qui couvre le despotisme d'un bouclier impénétrable, est la première victime qu'ils doivent immoler, la première chaîne qu'ils doivent briser; tantôt au contraire la dénonçant au despote comme la véritable ennemie de leur pouvoir, et les effrayant du tableau de ses hypocrites complots et de ses fureurs sanguinaires : mais ne se lassant jamais de réclamer l'indépendance de la raison, la liberté d'écrire comme le droit, comme le salut du genre humain; s'élevant avec une infatigable

énergie contre tous les crimes du fanatisme et de la tyrannie ; poursuivant dans la religion, dans l'administration, dans les mœurs, dans les lois, tout ce qui portait le caractère de l'oppression, de la dureté, de la barbarie ; ordonnant, au nom de la nature, aux rois, aux guerriers, aux magistrats, aux prêtres de respecter le sang des hommes ; leur reprochant avec une énergique sévérité celui que leur politique ou leur indifférence prodiguait encore dans les combats ou dans les supplices, prenant enfin pour cri de guerre : *raison, tolérance, humanité.*

Telle fut cette philosophie nouvelle, objet de la haine commune de ces classes nombreuses qui n'existent que par les préjugés, ne vivent que d'erreurs, ne sont puissantes que par la crédulité ; presque partout accueillie, mais persécutée, ayant des rois, des prêtres, des grands, des magistrats pour disciples et pour ennemis. Ses chefs eurent presque toujours l'art d'échapper à la vengeance, en s'exposant à la haine, de se cacher à la persécution en se montrant assez pour ne rien perdre de leur gloire.

Souvent un gouvernement les récompensait d'une main en payant de l'autre leurs calomniateurs, les proscrivait et s'honorait que de sort eût placé leur naissance sur son territoire, les punissait de leurs opinions, et aurait été humilié d'être soupçonné de ne pas les partager.

Ces opinions devaient donc devenir bientôt celles de tous les hommes éclairés, avouées

par les uns, dissimulées par les autres avec une hypocrisie plus ou moins transparente, suivant que leur caractère était plus ou moins timide et qu'ils cédaient aux intérêts opposés de leur profession ou de leur vanité. Mais déjà celui-ci était assez puissant pour que, au lieu de cette dissimulation profonde des âges précédents, on se contentât pour soi-même et souvent pour les autres d'une réserve prudente.

Nous suivrons les progrès de cette philosophie dans les diverses parties de l'Europe, où l'inquisition des gouvernements et des prêtres ne put empêcher la langue française, devenue presque universelle, de la porter avec rapidité. Nous montrerons avec quelle adresse la politique et la superstition employèrent contre elle tout ce que la connaissance de l'homme peut offrir de motifs pour se défier de sa raison, d'arguments pour en montrer les bornes et la faiblesse, et comment on sut faire servir le pyrrhonisme même à la cause de la crédulité.

Ce système si simple, qui plaçait dans la jouissance d'une liberté indéfinie les plus sûrs encouragements du commerce et de l'industrie, qui délivrait les peuples du fléau destructeur et du joug humiliant de ces impôts répartis avec tant d'inégalité, levés avec tant de dépense et souvent avec tant de barbarie, pour y substituer une contribution juste, égale et presque insensible : cette théorie qui liait la véritable puissance et la richesse des Etats au bien-être des individus

t au respect pour leurs droits; qui unissait par le lien d'une félicité commune les différentes classes, entre lesquelles ces sociétés se divisent naturellement; cette idée si consolante d'une fraternité du genre humain, dont aucun intérêt national ne devait plus troubler la douce harmonie; ces principes séduisants par leur générosité comme par leur simplicité et leur étendue, furent propagés avec enthousiasme par les économistes français. Leur succès fut moins prompt, moins général que celui des philosophes; ils avaient à combattre des préjugés moins grossiers, des erreurs plus subtiles. Ils avaient besoin d'éclairer avant de détromper, et d'insinuer le bon sens avant de le prendre pour un dogme.

Mais s'ils n'ont pu faire à l'ensemble de leur doctrine qu'un petit nombre de partisans; si l'on a été effrayé de la généralité de leurs maximes, de l'inflexibilité de leurs principes; ils ont nui eux-mêmes à la bonté de leur cause en affectant un langage obscur et dogmatique, en paraissant trop oublier pour les intérêts de la liberté du commerce ceux de la liberté politique, en présentant, d'une manière trop absolue et trop magistrale quelques portions de leur système qu'ils n'avaient point assez approfondies, du moins ils sont parvenus à rendre odieuse et méprisante cette politique lâche, astucieuse et corrompue, qui sacrifiait la prospérité d'une nation dans l'appauvrissement de ses voisins, dans les vues étroites d'un régime prohibitif, dans les pe-

tites combinaisons d'une fiscalité tyrannique.

Mais les vérités nouvelles dont le génie avait enrichi la philosophie, la politique et l'économie publique, adoptées avec plus ou moins d'étendue par les hommes éclairés portèrent plus loin leur salutaire influence.

L'art de l'imprimerie s'était répandu sur tant de points, il avait tellement multiplié les livres, on avait su les proportionner si bien à tous les degrés de connaissances, d'application et même de fortune; on les avait pliés avec tant d'habileté à tous les goûts, à tous les genres d'esprit; ils présentaient une instruction si facile, souvent même si agréable; ils avaient ouvert tant de portes à la vérité, qu'il était devenu presque impossible de les lui fermer toutes, qu'il n'y avait plus de classe, de profession à laquelle on pût l'empêcher de parvenir. Alors quoiqu'il restât toujours un très grand nombre d'hommes condamnés à une ignorance volontaire ou forcée, la limite tracée entre la portion grossière et la portion éclairée du genre humain s'était presque entièrement effacée, et une dégradation insensible remplissait l'espace qui en sépare les deux extrêmes, le génie et la stupidité.

Ainsi une connaissance générale des droits naturels de l'homme, l'opinion même que ces droits sont inaliénables et imprescriptibles, un vœu fortement prononcé pour la liberté de penser et d'écrire, pour celle du commerce et de l'industrie, pour le soulagement

le peuple, pour la proscription de toute loi
nationale contre les religions dissidentes, pour
abolition de la torture et des supplices bar-
bares ; le désir d'une législation criminelle
plus douce, d'une jurisprudence qui donnât
à l'innocence une entière sécurité, d'un code
civil plus simple, plus conforme à la raison
qu'à la nature : l'indifférence pour les reli-
gions, placées enfin au nombre des supersti-
tions ou des inventions politiques ; la haine
de l'hypocrisie et du fanatisme, le mépris des
préjugés, le zèle pour la propagation des lu-
mières ; ces principes passant peu à peu des
ouvrages des philosophes dans toutes les clas-
ses de la société, où l'instruction s'étendait
de plus en plus loin que le catéchisme et l'écriture, de-
vinrent la profession commune, le symbole
de tous ceux qui n'étaient ni machiavélistes
ni imbéciles. Dans quelques pays, ces prin-
cipes formaient une opinion publique assez
générale pour que la masse même du peuple
fût prête à se laisser diriger par elle et à
lui obéir. Le sentiment de l'humanité, c'est-
à-dire celui d'une compassion tendre, active
pour tous les maux qui affligent l'espèce hu-
maine, d'une horreur pour tout ce qui, dans
les institutions publiques, dans les actes du
gouvernement, dans les actions privées, ajou-
te des douleurs nouvelles aux douleurs iné-
vitables de la nature, ce sentiment d'humani-
té était une conséquence naturelle de ces
principes ; il respirait dans tous les écrits,
dans tous les discours, et déjà son heureuse
influence s'était manifestée dans les lois, dans

les institutions publiques même des peuples soumis au despotisme.

Les philosophes des diverses nations, en brassant dans leurs méditations les intérêts de l'humanité entière, sans distinction de pays de race ou de secte, formaient, malgré la différence de leurs opinions spéculatives, une phalange fortement unie contre toutes les erreurs, contre tous les genres de tyrannie. Animés par le sentiment d'une philanthropie universelle, ils combattaient l'injustice lorsque étrangère à leur patrie, elle ne pouvait les atteindre; ils la combattaient encore lorsqu'elle s'était leur patrie même qui s'en rendait coupable envers d'autres peuples; ils s'élevaient en Europe contre les crimes dont l'avidité souille les rivages de l'Amérique, de l'Afrique ou de l'Asie. Les philosophes de l'Angleterre et de la France s'honoraient de prendre le nom, de remplir les devoirs d'*amis* de ces mêmes noirs que leurs stupides tyrans méprisaient de compter au nombre des hommes. Les éloges des écrivains français étaient le prix de la tolérance accordée en Russie et en Suède, tandis que Beccaria réfutait en Italie les maximes barbares de la jurisprudence française.

On cherchait en France à guérir l'Angleterre de ses préjugés commerciaux, de son respect superstitieux pour les vices de sa constitution et de ses lois, tandis que le respectable Howard dénonçait aux Français la barbare insouciance qui, dans leurs cachots et leurs hôpitaux, immolait tant de victimes

maines. Les violences ou la séduction des gouvernements, l'intolérance des prêtres, les jugés nationaux eux-mêmes, avaient perdu ce triste pouvoir d'étouffer la voix de la vérité, rien ne pouvait soustraire ni les ennemis de la raison, ni les oppresseurs de la liberté à un jugement qui devenait bientôt celui de l'Europe entière.

Enfin, on y vit se développer une doctrine nouvelle qui devait porter le dernier coup à l'édifice déjà chancelant des préjugés : c'est celle de la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine, doctrine dont Turgot, Price et Bentley ont été les premiers et les plus illustres apôtres ; elle appartient à la dixième génération, où nous la développerons avec étendue. Mais nous devons exposer ici l'origine et le progrès d'une fausse philosophie, contre laquelle l'appui de cette doctrine est devenu nécessaire au triomphe de la raison.

Née dans les uns de l'orgueil, dans les autres de l'intérêt, ayant pour but secret de perpétuer l'ignorance et de prolonger le règne des erreurs, on en a vu les nombreux sectateurs tantôt corrompre la raison par de vains paradoxes, ou la séduire par la promesse commode d'un pyrrhonisme absolu ; tantôt mépriser assez l'espèce humaine pour annoncer que le progrès des lumières serait inutile ou dangereux à son bonheur comme à sa liberté ; tantôt, enfin, l'égarer par le faux enthousiasme d'une grandeur ou d'une sagesse imaginaires, qui dispensent la vertu d'être éclairée, et le bon sens de s'appuyer sur

des connaissances réelles ; ici, parler de la philosophie et des sciences profondes comme de théories trop supérieures à un être borné, entouré de besoins, et soumis à des devoirs journaliers et pénibles ; ailleurs, les méconnaître comme un ramas de spéculations incertaines, exagérées, qui doivent disparaître devant l'expérience des affaires et l'habileté d'un homme d'Etat. Sans cesse on les entendait se plaindre de la décadence des lumières au milieu de leurs progrès, gémir sur la dégradation de l'espèce humaine à mesure que les hommes se ressouvenaient de leurs droits, se servaient de leur raison ; annoncer même l'époque prochaine d'une de ces oscillations qui doivent la ramener à la barbarie, à l'ignorance, à l'esclavage, au moment où tout se réunissait pour prouver qu'elle n'avait plus à les redouter. Ils semblaient humiliés de son perfectionnement, parce qu'ils ne partageaient point la gloire d'y avoir contribué ou effrayés de ses progrès, qui leur annonçaient la chute de leur importance ou de leur pouvoir. Cependant, quelques charlatans plus habiles que ceux qui, d'une main maladroite, s'efforçaient d'étayer l'édifice des superstitions antiques, dont la philosophie avait sapé les fondements, tentèrent, les uns d'employer les ruines à l'établissement d'un système religieux, où l'on n'exigerait de la raison, rétablie dans ses droits, qu'une demi-soumission ; où elle resterait presque libre dans sa croyance, pourvu qu'elle consentît à croire quelque chose d'incompréhensible ; tandis que

d'autres essayaient de ressusciter, dans des associations secrètes, les mystères oubliés de l'ancienne théurgie; et, laissant au peuple ses vieilles erreurs, enchaînant leurs disciples par des superstitions nouvelles, ils osaient espérer de rétablir, en faveur de quelques adeptes, l'ancienne tyrannie des rois-pontifes de l'Inde et de l'Egypte. Mais la philosophie, appuyée sur cette base inébranlable que les sciences lui avaient préparée, leur opposait une barrière contre laquelle leurs impuissants efforts devaient bientôt se briser.

En comparant la disposition des esprits, dont j'ai ci-dessus tracé l'esquisse, avec ce système politique des gouvernements, on pouvait aisément prévoir qu'une grande révolution était infaillible; et il n'était pas difficile de juger qu'elle ne pouvait être amenée que de deux manières: il fallait, ou que le peuple établît lui-même ces principes de la raison et de la nature que la philosophie avait su lui rendre chers, ou que les gouvernements se hâtassent de le prévenir, et réglassent leur marche sur celle de ses opinions. L'une de ces révolutions devait être plus entière et plus prompte, mais plus orageuse; l'autre plus lente, plus incomplète, mais plus tranquille; dans l'une, on devait acheter la liberté et le bonheur par des maux passagers; dans l'autre, on évitait ces maux, mais en retardant pour longtemps peut-être la jouissance d'une partie des biens que cependant elle devait infailliblement produire.

La corruption et l'ignorance des gouverne-

ments ont préféré le premier moyen, et le triomphe rapide de la raison et de la liberté a vengé le genre humain.

Le simple bon sens avait appris aux habitants des colonies britanniques que des Anglais, nés au delà de l'Océan Atlantique avaient reçu de la nature précisément les mêmes droits que d'autres Anglais nés sous le méridien de Greenwich, et qu'une différence de soixante-dix degrés de longitude n'avait pu les changer. Ils connaissaient peut-être mieux que les Européens quels étaient ces droits communs à tous les individus de l'espèce humaine, et ils y comprenaient celui de ne payer aucune taxe sans y avoir consenti. Mais le gouvernement britannique faisait semblant de croire que Dieu avait créé l'Amérique comme l'Asie, pour le plaisir des habitants de Londres, et voulait en effet tenir entre ses mains, au delà des mers, une nation sujette, dont il se servirait, quand il en serait temps, pour opprimer l'Angleterre européenne. Il ordonna aux dociles représentants du peuple anglais de violer les droits de l'Amérique et de la soumettre à des taxes involontaires. Elle prononça que l'injustice avait brisé ses liens, et déclara son indépendance.

On vit alors, pour la première fois, un grand peuple délivré de toutes ses chaînes, se donner paisiblement à lui-même la constitution et les lois qu'il croyait les plus propres à faire son bonheur; et comme sa position géographique, son ancien état politique l'obligeaient à former une république fédérative,

n vit se préparer à la fois dans son sein treize constitutions républicaines, ayant pour base une reconnaissance solennelle des droits naturels de l'homme, et pour premier objet la conservation de ces droits. Nous tracerons le tableau de ces constitutions; nous montrons ce qu'elles doivent aux progrès des sciences politiques, et ce que les préjugés de l'éducation ont pu y mêler des anciennes erreurs; pourquoi, par exemple, le système de l'équilibre des pouvoirs en altère encore la simplicité; pourquoi elles ont eu pour principe l'identité des intérêts, plus encore que l'égalité des droits. Nous prouverons non-seulement combien ce principe de l'identité des intérêts, quand on en fait la règle des droits politiques, est une violation à l'égard de ceux auxquels on se permet de ne pas en laisser l'entier exercice, mais que cette identité cesse d'exister précisément dans l'instant même où elle devient une véritable inégalité. Nous insisterons sur cet objet parce que cette erreur est la seule qui soit encore dangereuse, parce qu'elle est la seule dont les hommes vraiment éclairés ne soient pas encore désabusés. Nous montrerons comment les républiques américaines ont réalisé cette idée, alors presque nouvelle en théorie, de la nécessité d'établir et de réformer, par la loi, un mode régulier et paisible pour réformer les constitutions elles-mêmes, de séparer ce pouvoir de celui de faire les lois.

Mais dans la guerre qui s'élevait entre deux peuples éclairés, dont l'un défendait les droits

naturels de l'humanité, dont l'autre leur opposait la doctrine impie qui soumet ces droits à la prescription, aux intérêts politiques, aux conventions écrites, cette grande cause fut plaidée au tribunal de l'opinion, en présence de l'Europe entière; les droits des hommes furent hautement soutenus et développés sans restriction, sans réserve, dans des écrits qui circulaient avec liberté, des bords de la Néva à ceux du Guadalquivir. Ces discussions pénétrèrent dans les contrées les plus asservies dans les bourgades les plus reculées, et les hommes qui les habitaient furent étonnés d'entendre qu'ils avaient des droits; ils apprirent à les connaître; ils surent que d'autres hommes osaient les reconquérir ou les défendre.

La révolution américaine devait donc s'étendre bientôt en Europe; et s'il y existait un peuple où l'intérêt pour la cause des Américains eût répandu, plus qu'ailleurs, leurs écrits et leurs principes; qui fût à la fois le pays le plus éclairé et un des moins libres, celui où les philosophes avaient le plus de véritables lumières, et le gouvernement une ignorance plus insolente et plus profonde; un peuple où les lois fussent assez au-dessous de l'esprit public pour qu'aucun orgueil national, aucun préjugé ne l'attachât à ses institutions antiques; ce peuple n'était-il point destiné, par la nature même des choses, à donner le premier mouvement à cette révolution, que les amis de l'humanité attendaient avec tant d'espoir et d'impatience? Elle de-

ait donc commencer par la France.

La maladresse de son gouvernement a précipité cette révolution; la philosophie en a rigé les principes; la force populaire a détruit les obstacles qui en pouvaient arrêter ses mouvements.

Elle a été plus entière que celle de l'Amérique, et par conséquent moins paisible dans son intérieur, parce que les Américains, contents des lois civiles et criminelles qu'ils avaient reçues de l'Angleterre, n'ayant point à réformer un système vicieux d'impositions; n'ayant à détruire ni tyrannies féodales, ni distinctions héréditaires, ni corporations privilégiées, riches ou puissantes, ni un système d'intolérance religieuse, se bornèrent à établir de nouveaux pouvoirs, à les substituer à ceux que la nation britannique avait jusqu'alors exercés sur eux. Rien, dans ces innovations, n'atteignait la masse du peuple; rien ne changeait les relations qui s'étaient formées entre les individus. En France, par la raison contraire, la révolution devait embrasser l'économie tout entière de la société, changer toutes les relations sociales, et pénétrer jusqu'aux derniers anneaux de la chaîne politique, jusqu'aux individus qui, vivant en possession de leurs biens, ou de leur industrie, ne tiennent aux mouvements publics ni par leurs opinions, ni par leurs occupations, ni par des intérêts de fortune, d'ambition ou de gloire.

Les Américains, qui paraissaient ne combattre que contre les préjugés tyranniques

de la mère patrie, eurent pour alliés les puissances rivales de l'Angleterre; tandis que les autres, jalouses de ses richesses et de son orgueil, hâtaient, par des vœux secrets, le triomphe de la justice; ainsi l'Europe entière parut réunie contre les oppresseurs. Les Français, au contraire, ont attaqué en même temps, et le despotisme des rois, et l'inégalité politique des constitutions à demi libres, et l'orgueil des nobles, et la domination, l'intolérance, les richesses des prêtres et les abus de la féodalité, qui couvrent encore l'Europe presque entière; et les puissances de l'Europe ont dû se liguier en faveur de la tyrannie. Ainsi, la France n'a pu voir s'élever en sa faveur que la voix de quelques sages et le vœu timide des peuples opprimés, secourus que la calomnie devait encore s'efforcer de lui ravir.

Nous montrerons pourquoi les principes sur lesquels la constitution et les lois de la France ont été combinées sont plus purs, plus précis, plus profonds que ceux qui ont dirigé les Américains; pourquoi ils ont échappé bien plus complètement à l'influence de toutes les espèces de préjugés; comment l'égalité de droits n'y a, nulle part, été remplacée par cette identité d'intérêt qui n'en est que le faible et hypocrite supplément; comment on y a substitué les limites des pouvoirs à ce vain équilibre si longtemps admiré; comment, dans une grande nation nécessairement dispersée, partagée en un grand nombre d'assemblées isolées et partielles, on a osé, pour la pre-

ière fois, conserver au peuple son droit de souveraineté, celui de n'obéir qu'à des lois dont le mode de formation, s'il est confié des représentants, ait été légitimé par son approbation immédiate; dont, si elles blessent ses droits ou ses intérêts, il puisse toujours tenir la réforme par un acte régulier de sa volonté souveraine.

Depuis le moment où le génie de Descartes vint imprimer aux esprits cette impulsion générale, premier principe d'une révolution dans les destinées de l'espèce humaine, jusqu'à l'époque heureuse de l'entière et pure liberté sociale, où l'homme n'a pu remplacer son indépendance naturelle qu'après avoir passé par une longue suite de siècles d'esclavage et de malheur, le tableau du progrès des sciences mathématiques et physiques nous présente un horizon immense, dont il faut distribuer et donner les diverses parties si l'on veut en saisir l'ensemble, en bien observer les rapports.

Non-seulement, l'application de l'algèbre à la géométrie devint une source féconde de découvertes dans ces deux sciences; mais en trouvant, par ce grand exemple, comment les méthodes du calcul des grandeurs en général pouvaient s'étendre à toutes les questions qui avaient pour objet la mesure de l'étendue, Descartes annonçait d'avance qu'elles seraient employées avec un succès égal à tous les objets dont les rapports sont susceptibles d'être évalués avec précision, et cette grande découverte, en montrant pour la première

fois ce dernier but des sciences, d'assujettir toutes les vérités à la rigueur du calcul, demandait l'espérance d'y atteindre, en en faisant entrevoir les moyens.

Bientôt, à cette découverte succéda celle d'un calcul nouveau, qui enseigne à trouver les rapports des accroissements ou des décroissements successifs d'une quantité variable, ou à retrouver la quantité elle-même d'après la connaissance de ce rapport; savoir que l'on suppose à ces accroissements une grandeur finie, soit qu'on n'en cherche le rapport que pour l'instant où ils s'évanouissent. Cette méthode qui, s'étendant à toutes les combinaisons de grandeurs variables, à toutes les hypothèses de leurs variations, conduit également à déterminer, pour toutes les choses dont les changements sont susceptibles d'une mesure précise, soit les rapports de leurs éléments, soit les rapports des choses, d'après la connaissance de ceux qu'elles ont entre elles-mêmes, lorsque ceux de leurs éléments sont seulement connus.

On doit à Newton et à Leibnitz l'invention de ces calculs, dont les travaux des géomètres de la génération précédente avaient préparé la découverte. Leurs progrès, non interrompus depuis plus d'un siècle, ont été l'ouvrage et ont fait la gloire de plusieurs hommes de génie, et ils présentent, aux yeux du philosophe qui peut les observer, même sans les suivre, un monument imposant des forces de l'intelligence humaine.

En exposant la formation et les principes

langue de l'algèbre, la seule vraiment exacte, vraiment analytique qui existe encore; la nature des procédés techniques de cette science, la comparaison de ces procédés avec les opérations naturelles de l'entendement humain, nous montrerons que, si cette méthode est, par elle-même, qu'un instrument particulier à la science des quantités, elle renferme les principes d'un instrument universel applicable à toutes les combinaisons d'idées. La mécanique rationnelle devient bientôt la science vaste et profonde. Les véritables lois du choc des corps, sur lesquelles Descartes s'était trompé sont enfin connues.

Huyghens découvre celles du mouvement dans le cercle; il donne en même temps la méthode de déterminer à quel cercle chaque élément d'une courbe quelconque doit appartenir. En réunissant ces deux théories, Newton trouva la théorie du mouvement curviligne; il l'appliqua à ces lois, suivant lesquelles Képler découvrit que les planètes parcouraient leurs orbites elliptiques.

Une planète, qu'on suppose lancée dans l'espace en un instant donné, avec une vitesse suivant une direction déterminée, parcourt, autour du soleil, une ellipse en vertu d'une force dirigée vers cet astre, et proportionnelle à la raison inverse du carré des distances. La même force retient les satellites dans leurs orbites, autour de la planète principale. Elle s'étend à tout le système des corps célestes; elle est réciproque entre tous les éléments qui le composent.

La régularité des ellipses planétaires en est troublée, et le calcul explique, avec précision, jusqu'aux nuances les plus légères de ces perturbations. Elle agit sur les comètes, dont même théorie enseigne à déterminer les orbites, à prédire le retour. Les mouvements observés dans les axes de rotation de la terre et de la lune, attestent encore l'existence de cette force universelle. Elle est enfin la cause de la pesanteur des corps terrestres, dans laquelle elle paraît constante, parce que nous pouvons les observer à des distances assez différentes entre elles, du centre d'action.

Ainsi, l'homme a connu enfin, pour la première fois, une des lois physiques de l'univers, et elle est unique encore jusqu'ici, comme la gloire de celui qui l'a révélée.

Cent ans de travaux ont confirmé cette loi à laquelle tous les phénomènes célestes ont paru soumis avec une exactitude pour ainsi dire miraculeuse ; toutes les fois qu'un doute a paru s'y soustraire, cette incertitude passagère est devenue bientôt le sujet d'un nouveau triomphe.

La philosophie est presque toujours forcée de chercher, dans les ouvrages d'un homme de génie, le fil secret qui l'a dirigé ; mais l'intérêt inspiré par l'admiration a fait découvrir et conserver des anecdotes précieuses, qui permettent de suivre pas à pas la marche de Newton. Elles nous serviront à montrer comment les heureuses combinaisons du hasard concourent, avec les efforts du génie, à une grande découverte, et comment des com

aisons moins favorables auraient pu les retarder ou les réserver à d'autres mains.

Mais Newton fit plus, peut-être pour les progrès de l'esprit humain, que de découvrir cette loi générale de la nature; il apprit aux hommes à n'admettre, dans la physique, que des théories précises et calculées, qui rendissent raison, non-seulement de l'existence d'un phénomène, mais de sa quantité, de son étendue. Cependant, on l'accusa de renouveler les qualités occultes des anciens, parce qu'il était borné à renfermer la cause générale des phénomènes célestes dans un fait simple, dont l'observation prouvait l'incontestable réalité. Et cette accusation même prouve combien les méthodes des sciences avaient encore besoin d'être éclairées par la philosophie.

Une foule de problèmes de statique, de dynamique, avaient été successivement proposés et résolus, lorsque d'Alembert découvrit le principe général, qui suffit seul pour déterminer le mouvement d'un nombre quelconque de points, animés de forces quelconques, et liés entre eux par des conditions. Bientôt il étend ce même principe aux corps pris d'une figure déterminée; à ceux qui, élastiques ou flexibles, peuvent changer de figure, mais d'après certaines lois, et en conservant certaines relations entre leurs parties, enfin aux fluides eux-mêmes, soit qu'ils conservent la même densité, soit qu'ils se trouvent dans l'état d'expansibilité. Un nouveau calcul était nécessaire pour résoudre ces der-

nières questions; il ne peut échapper à la géométrie; et la mécanique n'est plus qu'une science de pur calcul.

Ces découvertes appartiennent aux sciences mathématiques; mais la nature, soit de ce qui est, soit de ce qui doit être, soit de la loi de la gravitation universelle, soit de ces premiers principes de mécanique, les conséquences qu'on peut en tirer pour l'ordre éternel de l'univers, sont du ressort de la philosophie. On apprend que tous les corps sont assujettis à des lois nécessaires, qui tendent par elles-mêmes à produire ou à maintenir l'équilibre, à faire naître ou à conserver la régularité dans les mouvements.

La connaissance de celles qui président à ces phénomènes célestes, les découvertes de l'analyse mathématique qui conduisent à de nouvelles méthodes plus précises d'en calculer les apparences, cette perfection dont on n'avait point même conçu l'espérance, à laquelle sont portés et les instruments d'optique, et ceux de l'exactitude des divisions devient la mesure de celle des observations; la précision des machines destinées à mesurer le temps; le goût plus général pour les sciences, qui s'unit à l'intérêt des gouvernements pour multiplier les astronomes et les observatoires; toutes ces causes réunies assurent les progrès de l'astronomie. Le ciel s'enrichit pour l'homme de nouveaux astres, et il sait en déterminer et en prévoir avec exactitude et la position et les mouvements.

La physique, se délivrant peu à peu des explications vagues introduites par Descartes

omme elle s'était débarrassée des absurdités scolastiques, n'est plus que l'art d'interroger la nature par des expériences, pour chercher en déduire ensuite, par le calcul, des faits plus généraux.

La pesanteur de l'eau est connue et mesurée; on découvre que la transmission de la lumière n'est pas instantanée; on en détermine la vitesse; on calcule les effets qui doivent en résulter pour la position apparente des corps célestes; le rayon solaire est décomposé en rayons plus simples, différemment réfrangibles et diversement colorés. L'arc-en-ciel est expliqué, et les moyens de produire ou de faire disparaître ses couleurs, sont soumis au calcul. L'électricité, qui n'était connue que par la propriété de certaines substances d'attirer les corps légers, après avoir été frottées, devient un des phénomènes généraux de l'univers. La cause de la foudre est plus un secret, et Franklin dévoile aux hommes l'art de la tourner et de la diriger à leur gré. Des instruments nouveaux sont employés à mesurer les variations du poids de l'atmosphère, celle de l'humidité de l'air et les degrés de température des corps. Une science nouvelle, sous le nom de météorologie, apprend à connaître, quelquefois à prévoir les phénomènes de l'atmosphère, dont elle nous fera découvrir un jour les lois encore inconnues.

En présentant le tableau de ces découvertes, nous montrerons comment les méthodes qui ont conduit les physiciens dans leurs re-

cherches se sont épurées et perfectionnées comment l'art de faire les expériences, construire les instruments, a successivement acquis plus de précision; de manière que physique, non-seulement s'est enrichie chaque jour de vérités nouvelles, mais que les vérités déjà prouvées ont acquis une exactitude plus grande; que non-seulement une foule de faits inconnus ont été observés, analysés, mais que tous ont été soumis, dans leurs détails, à des mesures plus rigoureuses.

La physique n'avait eu à combattre que les préjugés de la scolastique et l'attrait, si nuisant pour la paresse, des hypothèses générales. D'autres obstacles retardaient les progrès de la chimie. On avait imaginé qu'elle devait donner le secret de faire de l'or et celui de rendre immortel.

Les grands intérêts rendent l'homme superstitieux. On ne crut pas que de telles promesses qui caressaient les deux plus fortes passions des âmes vulgaires, et allumaient encore celle qui la gloire pussent être accomplies par des moyens ordinaires; et tout ce que la crédulité en chimie avait jamais inventé d'extravagances, se trouvait s'être réuni dans la tête des chimistes.

Mais ces chimères cédèrent peu à peu à la philosophie mécanique de Descartes, qui, rejetée elle-même, fit place à une chimie vraiment expérimentale. L'observation des phénomènes qui accompagnaient les combinaisons et les décompositions des corps, la recherche des lois de ces opérations, l'analyse des substances en éléments de plus

plus simples, acquièrent une précision, une rigueur toujours croissante.

Mais il faut ajouter à ces progrès de la chimie quelques-uns de ces perfectionnements qui, embrassant le système entier d'une science, et consistant encore plus à tendre les méthodes qu'à augmenter le nombre des vérités qui en forment l'ensemble, présagent et préparent une heureuse révolution. Telle a été la découverte de nouveaux moyens de retenir, de soumettre aux expériences les fluides expansibles qui s'y étaient jusqu'alors dérobés; découverte qui, permettant d'agir sur une classe entière d'êtres nouveaux et sur ceux déjà connus, réduits à un état où ils échappaient à nos recherches, et ajoutant un élément de plus à presque toutes les combinaisons, a changé pour ainsi dire le système entier de la chimie. Telle a été la formation d'une langue où les noms qui désignent les substances expriment tantôt les rapports ou les différences de celles qui ont un élément commun, tantôt la classe à laquelle elles appartiennent. Tels ont été encore et l'usage d'une écriture scientifique, où ces substances sont représentées par des caractères analytiquement combinés, et qui peut même exprimer les opérations les plus communes et les lois générales des affinités, et l'emploi de tous les moyens, de tous les instruments qui servent dans la physique à calculer avec une rigoureuse précision le résultat des expériences, et l'application enfin du calcul aux phénomènes de la cristallisation

aux lois suivant lesquelles les éléments de certains corps affectent, en se réunissant, des formes régulières et constantes.

Les hommes qui n'avaient su longtemps qu'expliquer par des rêves superstitieux ou philosophiques la formation du globe avant de chercher à le bien connaître, ont enfin senti la nécessité d'étudier avec une attention scrupuleuse, soit à la surface, soit dans cette partie de l'intérieur où leurs besoins les ont fait pénétrer, et les substances qui s'y trouvent et leur distribution fortuite ou régulière, et la disposition des masses qu'elles y ont formées. Ils ont appris à y reconnaître les traces de l'action lente et longtemps prolongée de l'eau de la mer, des eaux terrestres et du feu; à distinguer la partie de la surface et de la croûte extérieure du globe où les inégalités, la disposition des substances qu'on y trouve, et souvent ces substances mêmes, sont l'ouvrage du feu, des eaux terrestres, des eaux de mer, d'avec cette autre portion du globe, formée en grande partie des substances hétérogènes et portant des marques de révolutions plus anciennes, dont les agents nous sont encore inconnus.

Les minéraux, les végétaux, les animaux, se divisent en plusieurs espèces, dont les individus ne diffèrent que par des variétés insensibles, peu constantes, ou produites par des causes purement locales : plusieurs de ces espèces se rapprochent par un nombre plus ou moins grand de qualités communes, qui servent à établir des divisions successives,

de plus en plus étendues. Les naturalistes ont appris à classer méthodiquement les individus d'après des caractères déterminés, faciles à saisir, seul moyen de se reconnaître au milieu de cette innombrable multitude d'êtres divers. Ces méthodes sont une espèce de langue réelle, où chaque objet est désigné par quelques-unes de ses qualités les plus constantes, et au moyen de laquelle, en connaissant ces qualités, on peut retrouver le nom que porte un objet dans la langue de convention. Dans les mêmes langues, lorsqu'elles sont bien faites, apprennent encore quelles sont, pour chaque classe d'êtres naturels, les qualités vraiment essentielles, dont la réunion emporte une ressemblance plus ou moins entière dans le reste de leurs propriétés.

Si l'on a vu quelquefois cet orgueil qui brille aux yeux des hommes les objets d'une science exclusive et de connaissances péniblement acquises, attacher à ces méthodes une importance exagérée, et prendre pour la science même ce qui n'était en quelque sorte que le dictionnaire et la grammaire de sa langue réelle, souvent aussi par un excès contraire, une fausse philosophie a trop ramassé ces mêmes méthodes, en les confondant avec des nomenclatures arbitraires, comme de fuites et laborieuses compilations. L'analyse chimique des substances qu'offrent les trois grands règnes de la nature, la description de leur forme extérieure, l'exposition de leurs qualités physiques, de leurs propriétés usuelles; l'histoire du développement

des corps organisés, animaux ou plantes, de leur nutrition et de leur reproduction, les détails de leur organisation, l'anatomie de leurs diverses parties, les fonctions de chacune d'elles, l'histoire des mœurs des animaux, de leur industrie pour se procurer de la nourriture, des abris, un logement; pour saisir leur proie ou se dérober à leurs ennemis; les sociétés de famille ou d'espèce qui se forment entre eux; cette foule de vérités où l'on est conduit, en parcourant la chaîne immense de êtres; les rapports dont les anneaux successifs conduisent, de la matière brute au plus faible degré d'organisation, de la manière organisée à celle qui donne les premiers indices de sensibilité et de mouvement spontané enfin, de celle-ci jusqu'à l'homme; les rapports de tous ces êtres avec l'homme, soit relativement à ses besoins, soit dans les analogies qui le rapprochent d'eux, ou dans les différences qui l'en séparent : tel est le tableau que nous présente aujourd'hui l'histoire naturelle.

L'homme physique est lui-même l'objet d'une science à part : *l'anatomie*, qui, dans son acception générale, renferme la physiologie. Cette science, qu'un respect superstitieux pour les morts avait retardée, a profité de l'affaiblissement général des préjugés, et a heureusement opposé cet intérêt de leur propre conservation, qui lui a concilié le secours des hommes puissants. Ses progrès ont été tels qu'elle semble en quelque sorte s'être épuisée, attendre des instruments plus par-

faits et des méthodes nouvelles, être presque réduite à chercher, dans la comparaison entre les parties des animaux et celle de l'homme, entre les organes communs à différentes espèces, entre la manière dont s'exercent des fonctions semblables, les vérités que l'observation directe de l'homme paraît aujourd'hui refuser. Presque tout ce que l'œil de l'observateur, aidé du microscope, a pu découvrir, est déjà dévoilé. L'anatomie paraît avoir besoin du secours des expériences, si utile au progrès des autres sciences, et la nature de son objet éloigne d'elle ce moyen maintenant nécessaire à son perfectionnement.

La circulation du sang était depuis longtemps connue; mais la disposition des vaisseaux qui portent le chyle destiné à se mêler avec lui pour en réparer les pertes, mais l'existence d'un suc gastrique qui dispose les aliments à cette décomposition nécessaire, pour en séparer la portion propre à s'assimiler avec les fluides vivants, avec la matière organisée; mais les changements qu'éprouvent les diverses parties, les divers organes, et dans l'espace qui sépare la conception à la naissance, et depuis cette époque, dans les différents âges de la vie; mais la distinction des parties douées de cette sensibilité, ou de cette irritabilité, propriété découverte par Haller, et commune à presque tous les êtres organiques; voilà ce que la physiologie a su, dans cette époque brillante, découvrir et appuyer sur des observations certaines; et tant de vérités importantes doivent obtenir grâce

pour ces explications mécaniques, chimiques organiques, qui, se succédant tour à tour ont surchargé la science d'hypothèses funestes à ses progrès, dangereuses quand leur application s'est étendue jusqu'à la médecine.

Au tableau des sciences doit s'unir celui des arts qui, s'appuyant sur elles, ont pris une marche plus sûre, et ont brisé les chaînes où la routine les avait jusqu'alors retenus.

Nous montrerons l'influence que les progrès de la mécanique, ceux de l'astronomie, de l'optique et de l'art de mesurer le temps, ont exercée sur l'art de construire, de mouvoir de diriger les vaisseaux. Nous exposerons comment l'accroissement du nombre des observateurs, l'habileté plus grande du navigateur, une exactitude plus rigoureuse dans les déterminations astronomiques des positions et dans les méthodes topographiques, ont fait connaître enfin ce globe encore presque ignoré vers la fin du siècle dernier; combien les arts mécaniques proprement dits ont dû de perfectionnements à ceux de l'art de construire les instruments, les machines, les métiers, et ceux-ci aux progrès de la mécanique rationnelle et de la physique; ce que doivent ces mêmes arts à la science d'employer les moteurs déjà connus, avec moins de dépense et de perte, ou à l'invention de nouveaux moteurs.

On verra l'architecture puiser dans la science de l'équilibre et dans la théorie des fluides les moyens de donner aux voûtes de

formes plus commodes et moins dispendieuses sans craindre d'altérer la solidité des constructions ; d'opposer à l'effort des eaux une résistance plus sûrement calculée, d'en diriger les cours, de les employer en canaux avec plus d'habileté et de succès.

On verra les arts chimiques s'enrichir de procédés nouveaux ; épurer, simplifier les anciennes méthodes, se débarrasser de tout ce que la routine y avait introduit de substances inutiles ou nuisibles, de pratiques vaines ou imparfaites ; tandis qu'on trouvait en même temps les moyens de prévenir une partie des dangers souvent terribles auxquels les ouvriers y étaient exposés ; et qu'ainsi, en procurant plus de jouissance, plus de richesses, ils ne les faisaient plus acheter par tant de sacrifices si douloureux et par tant de reords.

Pendant la chimie, la botanique, l'histoire naturelle, répandaient une lumière féconde sur les arts économiques, sur la culture des végétaux destinés à nos divers besoins, sur l'art de nourrir, de multiplier, de conserver les animaux domestiques, d'en perfectionner les races, d'en améliorer les produits ; sur celui de préparer, de conserver les productions de la terre ou les denrées que nous fournissent les animaux.

La chirurgie et la pharmacie deviennent des arts presque nouveaux dès l'instant où l'anatomie et la chimie viennent leur offrir des guides plus éclairés et plus sûrs.

La médecine qui, dans la pratique, doit

être considérée comme un art, se délivre du moins de ses fausses théories, de son jargon pédantesque, de sa routine meurtrière, de sa soumission servile à l'autorité des hommes, aux doctrines des Facultés ; elle apprend à ne plus croire qu'à l'expérience. Elle a multiplié ses moyens ; elle sait mieux les combiner et les employer ; et si, dans quelques parties, ses progrès sont en quelque sorte négatifs, s'ils se bornent à la destruction de pratiques dangereuses, des préjugés nuisibles, les méthodes nouvelles d'étudier la médecine chimique et de combiner les observations annoncent des progrès plus réels et plus étendus.

Nous chercherons surtout à suivre cette marche du génie des sciences, qui tantôt descendant d'une théorie abstraite et profonde, à des applications savantes et délicates ; simplifiant ensuite ses moyens, les proportionnant aux besoins, finit par répandre ses bienfaits sur les pratiques les plus vulgaires ; et tantôt réveillé par les besoins de cette même pratique, va chercher dans les spéculations les plus élevées les ressources que des connaissances communes auraient refusées.

Nous ferons voir que les déclamations contre l'inutilité des théories, même pour les arts les plus simples, n'ont jamais prouvé que l'ignorance des déclamateurs. Nous montrerons que ce n'est point à la profondeur de ces théories, mais au contraire à leur imperfection, qu'il faut attribuer l'inutilité ou les effets funestes de tant d'applications malheureuses.

Ces observations' conduiront à cette vérité

générale, que dans tous les arts, les vérités de la théorie sont nécessairement modifiées dans la pratique; qu'il existe des inexacritudes réellement inévitables, dont il faut chercher à rendre l'effet insensible, sans se livrer au chimérique espoir de les prévenir; qu'un grand nombre de données relatives aux besoins, aux moyens, au temps, à la dépense, nécessairement négligées dans la théorie, doivent entrer dans le problème relatif à une pratique immédiate et réelle; et qu'enfin, en y introduisant ces données avec une habileté qui est vraiment le génie de la pratique, on peut à la fois, et franchir les limites étroites où les préjugés contre la théorie menacent de retenir les arts, et prévenir les erreurs dans lesquelles un usage maladroit de la théorie pourrait entraîner.

Les sciences qui s'étaient divisées n'ont pu s'étendre sans se rapprocher, sans qu'il se formât entre elles des points de contact.

L'exposition des progrès de chaque science suffirait pour montrer quelle a été, dans plusieurs, l'utilité de l'application immédiate du calcul; combien, dans presque toutes, il a pu être employé à donner aux expériences et aux observations une précision plus grande, ce qu'elles ont dû à la mécanique, qui leur a donné les instruments plus parfaits et plus exacts, combien la découverte des microscopes et celle des instruments météorologiques ont contribué au perfectionnement de l'histoire naturelle: ce que cette science doit à la chimie, qui seule a pu la conduire à une connaissance plus ap-

profondie des objets qu'elle considère ; lui en dévoiler la nature la plus intime, les différences les plus essentielles, en lui en montrant la composition et les éléments ; tandis que l'histoire naturelle offrait à la chimie tant de produits à séparer et à recueillir, tant d'opérations à exécuter, tant de combinaisons formées par la nature dont il fallait séparer les véritables éléments, et quelquefois découvrir ou même imiter le secret ; enfin quels secours mutuels la physique et la chimie se sont prêtés, et combien l'anatomie en a déjà reçus, ou de l'histoire naturelle, ou de ces sciences.

Mais on n'aurait encore exposé que la plus petite portion des avantages qu'on a reçus, qu'on peut attendre de cette application. Plusieurs géomètres ont donné des méthodes générales de trouver, d'après les observations, les lois empiriques des phénomènes, méthodes qui s'étendent à toutes les sciences, puisqu'elles peuvent également conduire à connaître, soit la loi des valeurs successives d'une même quantité pour une suite d'instantants ou de positions, soit celle suivant laquelle se distribuent ou diverses propriétés, ou diverses valeurs d'une qualité semblable, entre un nombre donné d'objets,

Déjà quelques applications ont prouvé qu'on peut employer avec succès la science des combinaisons pour disposer les observations, de manière à en pouvoir saisir avec plus de facilité les rapports, les résultats et l'ensemble.

Les applications du calcul des probabilités

font présager combien elles peuvent concourir aux progrès des autres sciences ; ici, en déterminant la vraisemblance des faits extraordinaires et en apprenant à juger s'ils doivent être rejetés ou si au contraire ils méritent d'être vérifiés ; là, en calculant celle du retour constant de ces faits qui se présentent souvent dans la pratique des arts, et qui ne sont point liés par eux-mêmes à un ordre déjà regardé comme une loi générale ; tel est, par exemple, en médecine, l'effet salutaire de certains remèdes, le succès de certains préservatifs. Ces applications nous montrent encore quelle est la probabilité qu'un ensemble de phénomènes résulte de l'intention d'un être intelligent ; qu'il dépende d'autres phénomènes qui lui co-existent, ou l'ont précédé et celle qu'il doit être attribué à cette cause nécessaire et inconnue que l'on nomme hasard ; mot dont l'étude de ce calcul peut seul bien faire connaître le véritable sens.

Ces applications ont appris également à reconnaître les divers degrés de certitude où nous pouvons espérer d'atteindre la vraisemblance d'après laquelle nous pouvons adopter une opinion, en faire la base de nos raisonnements, sans blesser les droits de la raison et la règle de notre conduite, sans manquer à la prudence ou sans offenser la justice. Elles montrent quels sont les avantages ou les inconvénients des diverses formes d'élection, des divers modes de décisions prises à la pluralité des voix ; les différents degrés de probabilité qui en peuvent résulter ; celui que l'intérêt

public doit exiger, suivant la nature de chaque question ; les moyens, soit de l'obtenir presque sûrement lorsque la décision n'est pas nécessaire, ou que les inconvénients de deux partis étant inégaux, l'un d'eux ne peut être légitime tant qu'il reste au-dessous de cette probabilité ; soit d'être assuré d'avance d'obtenir souvent cette même probabilité, lorsqu'au contraire la décision est nécessaire, et que la plus faible vraisemblance suffit pour s'y conformer.

On peut mettre encore au nombre de ces applications l'examen de la probabilité des faits, pour celui qui ne peut appuyer son adhésion sur ses propres observations ; probabilité qui résulte, ou de l'autorité des témoignages, ou de la liaison de ces faits avec d'autres immédiatement observés.

Combien les recherches sur la durée de la vie des hommes, sur l'influence qu'exerce sur cette durée la différence des sexes, des températures du climat, des professions, des gouvernements, des habitudes de la vie ; sur la mortalité qui résulte des diverses maladies, sur les changements que la population éprouve, sur l'étendue de l'action des diverses causes qui produisent ces changements, sur la manière dont elle est distribuée dans chaque pays suivant les âges, les sexes, les occupations ; combien toutes ces recherches ne peuvent-elles pas être utiles à la connaissance physique de l'homme, à la médecine, à l'économie publique !

Combien l'économie publique n'a-t-elle pas

fait usage de ces mêmes calculs, pour les établissements des rentes viagères, des tontines, des caisses d'accumulation et de secours, des chambres d'assurance de toute espèce !

L'application du calcul n'est-elle pas encore nécessaire à cette partie de l'économie publique qui embrasse la théorie des mesures, celle des monnaies, des banques, des opérations de finances ; enfin celle des impositions, de leur répartition établie par la loi, de leur distribution réelle, qui s'en écarte si souvent, de leurs effets sur toutes les parties du système social ?

Combien de questions importantes dans cette même science n'ont pu être bien résolues qu'à l'aide des connaissances acquises sur l'histoire naturelle, sur l'agriculture, sur la physique végétale, sur les arts mécaniques ou chimiques !

En un mot, tel a été le progrès général des sciences, qu'il n'en est pour ainsi dire aucune qui puisse être embrassée tout entière dans ses principes, dans ses détails, sans être obligée d'emprunter le secours de toutes les autres.

En présentant ce tableau et des vérités nouvelles dont chaque science s'est enrichie, et de ce que chacune doit à l'application des théories ou des méthodes qui semblent appartenir plus particulièrement à des connaissances d'un autre ordre, nous chercherons quelle est la nature et la limite des vérités auxquelles l'observation, l'expérience, la méditation peuvent nous conduire dans chaque science,

nous chercherons également en quoi, pour chacune d'elles, consiste précisément le talent de l'invention, cette première faculté de l'intelligence humaine, à laquelle on a donné le nom de *génie*; par quelles opérations l'esprit peut atteindre les découvertes qu'il poursuit, ou quelquefois être conduit à celles qu'il ne cherchait pas, qu'il n'avait pu même prévoir. Nous montrerons comment les méthodes qui nous mènent à des découvertes peuvent s'épuiser de manière que la science soit en quelque sorte forcée de s'arrêter, si des méthodes nouvelles ne viennent fournir un nouvel instrument au génie, ou lui faciliter l'usage de celles qu'il ne peut plus employer sans y consommer trop de temps et de fatigues.

Si nous nous bornions à montrer les avantages qu'on a retirés des sciences dans leurs usages immédiats ou dans leur application aux arts, soit pour le bien-être des individus, soit pour la prospérité des nations, nous n'aurions fait connaître encore qu'une faible partie de leurs bienfaits. Le plus important peut-être est d'avoir détruit les préjugés et redressé en quelque sorte l'intelligence humaine, forcée de se plier aux fausses directions que lui imprimaient les croyances absurdes, transmises à l'enfance de chaque génération avec les terreurs de la superstition et la crainte de la tyrannie.

Toutes les erreurs en politique, en morale, ont pour base des erreurs philosophiques, qui elles-mêmes sont liées à des erreurs physiques. Il n'existe, ni un système religieux, ni

une extravagance surnaturelle, qui ne soient fondés sur l'ignorance des lois de la nature. Les inventeurs, les défenseurs de ces absurdités, ne pouvaient prévoir le perfectionnement successif de l'esprit humain. Persuadés que les hommes savaient de leur temps tout ce qu'ils pouvaient jamais savoir, et croiraient toujours ce qu'ils croyaient alors, ils appuyaient avec confiance leurs rêveries sur les opinions générales de leur pays et de leur siècle.

Les progrès des connaissances physiques sont même d'autant plus funestes à ces erreurs, que souvent ils les détruisent sans paraître les attaquer, et en répandant sur ceux qui s'obstinent à les défendre le ridicule avilissant de l'ignorance.

En même temps, l'habitude de raisonner juste sur les objets de ces sciences, les idées précises que donnent leurs méthodes, les moyens de reconnaître ou de prouver une vérité, doivent conduire naturellement à comparer le sentiment qui nous force d'adhérer à des opinions fondées sur ces motifs réels de crédibilité, et celui qui nous attache à nos préjugés d'habitude, ou qui nous force de céder à l'autorité : et cette comparaison suffit pour apprendre à se défier de ces dernières opinions, pour faire sentir qu'on ne les croit réellement pas lors même qu'on se vante de les croire, qu'on les professe avec la plus pure sincérité. Or ce secret une fois découvert rend leur destruction prompte et certaine.

Enfin cette marche des sciences physiques que les passions et l'intérêt ne viennent pas troubler, où l'on ne croit pas que la naissance, la profession, les places, donnent le droit de juger ce qu'on n'est pas en état d'entendre; cette marche plus sûre ne pouvait être observée sans que les hommes éclairés cherchassent dans les autres sciences à s'en rapprocher sans cesse; elle leur offrait à chaque pas le modèle qu'ils devaient suivre, d'après lequel ils pouvaient juger de leurs propres efforts, reconnaître les fausses routes où ils auraient pu s'engager, se préserver du pyrrhonisme comme de la crédulité, et d'une aveugle défiance, d'une soumission trop entière même à l'autorité des lumières et de la renommée.

Sans doute l'analyse métaphysique conduisait aux mêmes résultats; mais elle n'eût donné que des préceptes abstraits, et ici les mêmes principes abstraits mis en action étaient éclairés par l'exemple, fortifiés par le succès.

Jusqu'à cette époque, les sciences n'avaient été que le patrimoine de quelques hommes; déjà elles sont devenues communes, et le moment approche où leurs éléments, leurs principes, leurs méthodes les plus simples deviendront vraiment populaires. C'est alors que leur application aux arts, que leur influence sur la justesse générale des esprits sera d'une utilité vraiment universelle.

Nous suivrons les progrès des nations européennes dans l'instruction, soit des enfants,

oit des hommes; progrès faibles jusqu'ici, si on regarde seulement le système philosophique de cette instruction, qui presque partout est encore livrée aux préjugés scolastiques; mais très rapides, si l'on considère l'étendue et la nature des objets de l'enseignement qui, embrassant presque plus que des connaissances réelles, renferme les éléments de presque toutes les sciences, tandis que les hommes de tous les âges trouvent dans les dictionnaires, dans les abrégés, dans les journaux, les lumières dont ils ont besoin, quoiqu'elles n'y soient pas toujours assez pures. Nous examinerons quelle a été l'utilité de joindre l'instruction générale des sciences à celle qu'on reçoit immédiatement par les livres et par l'étude; s'il résulté quelque avantage de ce que le travail des compilations est devenu un véritable métier, un moyen de subsistance, ce qui a multiplié le nombre des ouvrages médiocres, mais en multipliant aussi pour les hommes peu instruits les moyens d'acquérir des connaissances communes. Nous exposerons l'influence qu'ont exercée sur les progrès de l'esprit humain ces sociétés savantes, barrière qu'il sera encore longtemps utile d'opposer à la charlatanerie et au faux savoir; nous ferons, enfin, l'histoire des encouragements donnés par les gouvernements aux progrès de l'esprit humain, et des obstacles qu'ils y ont opposés souvent dans le même pays et à la même époque; nous ferons voir quels préjugés ou quels principes de machiavélisme les ont dirigés dans cette opposition

à la marche des esprits vers la vérité; qu'elles vues de politique intéressée ou même de bien public les ont guidés quand ils ont paru au contraire vouloir l'accélérer et la protéger.

Le tableau des beaux-arts n'offre pas de résultats moins brillants. La musique est devenue en quelque sorte un art nouveau, et même temps que la science des combinaisons et l'application du calcul aux vibrations du corps sonore et des oscillations de l'air en ont éclairé la théorie. Les arts du dessin qui déjà avaient passé d'Italie en Flandre, en Espagne, en France, s'élevèrent, dans ce dernier pays, à ce même degré où l'Italie les avait portés dans l'époque précédente, et ils s'y sont soutenus avec plus d'éclat qu'en Italie même. L'art de nos peintres est celui des Raphaël et des Carraches. Tous ses moyens, conservés dans les écoles, loin de se perdre, ont été plus répandus. Cependant, il s'est écoulé trop de temps sans produire de génie qui puisse leur être comparé, pour n'attribuer qu'au hasard cette longue stérilité. Ce n'est pas que les moyens de l'art aient été épuisés, quoique les grands succès y soient réellement devenus plus difficiles. Ce n'est pas que la nature nous ait refusé des organes aussi parfaits que ceux des Italiens du seizième siècle; c'est uniquement aux changements dans la politique, dans les mœurs qu'il faut attribuer, non la décadence de l'art, mais la faiblesse de ses productions.

Les lettres cultivées en Italie avec moins de succès, mais sans y avoir dégénéré, ont

ait, dans la langue française, des progrès qui ont mérité l'honneur de devenir en quelque sorte la langue universelle de l'Europe.

L'art tragique, entre les mains de Corneille, de Racine, de Voltaire, s'est élevé, par des progrès successifs, à une perfection jusqu' alors inconnue. L'art comique doit à Molière d'être parvenu plus promptement à une hauteur qu'aucune nation n'a pu encore atteindre.

En Angleterre, dès le commencement de cette époque, et dans un temps plus voisin de nous, en Allemagne, la langue s'est perfectionnée. L'art de la poésie, celui d'écrire en prose, ont été soumis, mais avec moins de facilité qu'en France, à ces règles universelles de la raison et de la nature qui doivent les diriger. Elles sont également vraies pour toutes les langues, pour tous les peuples, bien que jusqu'ici un petit nombre seulement ait pu les connaître, et s'élever à ce goût juste et sûr, qui n'est que le sentiment de ces mêmes règles, qui présidait aux compositions de Sophocle et de Virgile, comme à celles de l'épope ou de Voltaire; qui enseignait aux Grecs, aux Romains, comme aux Français, à être frappés des mêmes beautés et révoltés des mêmes défauts.

Nous ferons voir ce qui, dans chaque nation, a favorisé ou retardé les progrès de ces arts; par quelles causes les divers genres de poésie ou d'ouvrages en prose ont atteint, dans les différents pays, une perfection si inégale, comment ces règles universelles peuvent, sans blesser même les principes qui en sont

la base, être modifiés par les mœurs, par les opinions des peuples qui doivent jouir des productions de ces arts, et par la nature même des usages auxquels leurs différents genres sont destinés. Ainsi, par exemple, la tragédie, récitée tous les jours devant un petit nombre de spectateurs dans une salle peu étendue, ne peut avoir les mêmes règles pratiques que la tragédie chantée sur un théâtre immense, dans des fêtes solennelles, où tout un peuple était invité. Nous essayerons de prouver que les règles du goût ont la même généralité, la même constance, mais sont susceptibles du même genre de modifications que les autres lois de l'univers moral et physique quand il faut les appliquer à la pratique immédiate d'un art usuel.

Nous montrerons comment l'impression multipliant, répandant les ouvrages même destinés à être publiquement lus ou récités les transmet à un nombre de lecteurs incomparablement plus grand que celui des auditeurs ; comment presque toutes les décisions importantes prises dans des assemblées nombreuses, étant déterminées d'après l'instruction que leurs membres reçoivent par la lecture, il a dû en résulter, entre les règles de l'art de persuader chez les anciens et chez les modernes, des différences analogues à celle de l'effet qu'il doit produire, et du moyen qu'il emploie ; comment enfin, dans les genres et même chez les anciens, on se bornait à la lecture des ouvrages, comme l'histoire ou la philosophie ; la facilité que donne l'in-

ention de l'imprimerie, de se livrer à plus de développements et de détails, a dû encore fluer sur ces même règles.

Les progrès de la philosophie et des sciences ont étendu, ont favorisé ceux des lettres, et elles-ci ont servi à rendre l'étude des sciences plus facile, et la philosophie plus populaire. Elles se sont prêté un mutuel appui, malgré les efforts de l'ignorance et de la sottise pour les désunir, pour les rendre ennemies. L'érudition, que la soumission à l'autorité humaine, le respect pour les choses anciennes, semblait destiner à soutenir la cause des préjugés nuisibles, l'érudition a cependant été à les détruire, parce que les sciences et la philosophie lui ont prêté le flambeau d'une critique plus saine. Elle savait déjà peser les autorités, les comparer entre elles; elle a fini par les soumettre elles-mêmes au tribunal de la raison. Elle avait rejeté les prodiges, les faits absurdes, les faits contraires à la vraisemblance, mais en attaquant les témoignages par lesquels ils s'appuyaient; elle a su depuis rejeter, malgré la force de ces témoignages, pour ne céder qu'à celle qui pourrait importer sur l'in vraisemblance physique ou morale des faits extraordinaires.

Ainsi, toutes les occupations intellectuelles des hommes, quelque différentes qu'elles soient par leur objet, leur méthode, ou par les qualités d'esprit qu'elles exigent, ont concouru aux progrès de la raison humaine. Il est, en effet, du système entier des travaux des hommes comme d'un ouvrage bien

fait, dont les parties, distinguées avec méthode, doivent être cependant étroitement liées, ne former qu'un seul tout et tendre un but unique.

En portant maintenant un regard général sur l'espèce humaine, nous montrerons que la découverte des vraies méthodes dans toutes les sciences, l'étendue des théories qu'elles renferment, leur application à tous les objets de la nature, à tous les besoins des hommes, les lignes de communication qui se sont établies entre elles, le grand nombre de ceux qui les cultivent, enfin, la multiplication des imprimeries, suffisent pour nous répondre qu'aucune d'elles ne peut descendre désormais au dessous du point où elle a été portée. Nous ferons observer que les principes de la philosophie, les maximes de la liberté, la connaissance des véritables droits de l'homme et de ses intérêts réels, sont répandus dans un très grand nombre de nations, et dirigent dans chacune d'elles les opinions d'un très grand nombre d'hommes éclairés, pour qu'on puisse douter de les voir jamais retomber dans l'oubli.

Et quelle crainte pourrait-on conserver encore en voyant que les deux langues qui sont les plus répandues sont aussi les langues des deux peuples qui jouissent de la liberté la plus entière, qui en ont le mieux connu les principes; en sorte que, ni aucune ligue de tyrans, ni aucune des combinaisons politiques possibles, ne peut empêcher de descendre hautement, dans ces deux langues, le

its de la raison comme ceux de la liberté? Mais si tout nous répond que le genre humain ne doit plus retomber dans son ancienne barie; si tout doit nous rassurer contre ce tème pusillanime et corrompu qui le damne à d'éternelles oscillations entre la ité et l'erreur, la liberté et la servitude, s voyons en même temps les lumières ccuper encore qu'une faible partie du oe, et le nombre de ceux qui en ont de les disparaître devant la masse des nmes livrés aux préjugés et à l'ignorance. s voyons de vastes contrées gémissant s l'esclavage et n'offrant que des nations dégradées par les vices d'une civilisation t la corruption ralentit la marche, là vé- nt encore dans l'enfance de ses premières ques. Nous voyons que les travaux de ces iers âges ont beaucoup fait pour le pro- de l'esprit humain, mais peu pour le ectionnement de l'espèce humaine; beau- o pour la gloire de l'homme, quelque se pour sa liberté, presque rien encore r son bonheur. Dans quelques points, nos t sont frappés d'une lumière éclatante; s d'épaisses ténèbres couvrent encore un ense horizon. L'âme du philosophe se se avec consolation sur un petit nombre jets; mais le spectacle de la stupidité, de l'esclavage, de l'extravagance, de la barbarie, lige plus souvent encore; et l'ami de unanité ne peut goûter de plaisir sans mé- ne qu'en s'abandonnant aux douces espé- res de l'avenir.

Tels sont les objets qui doivent entrer dans un tableau historique des progrès de l'esprit humain. Nous chercherons, en les présentant, à montrer surtout l'influence de ces progrès sur les opinions, sur le bien-être de la masse générale des diverses nations aux différentes époques de leur existence politique ; à montrer quelles vérités elles ont connues ; de quelles erreurs elles ont été détrompées ; quelles habitudes vertueuses elles ont contractées ; quel développement nouveau de leurs facultés a établi une proportion plus heureuse entre ces facultés et leurs besoins ; et, sous un point de vue opposé, de quels préjugés elles ont été les esclaves, quelles superstitions religieuses ou politiques s'y sont introduites par quels vices l'ignorance ou le despotisme les ont corrompues, à quelles misères la violence ou leur propre dégradation les ont soumises.

Jusqu'ici, l'histoire politique, comme celle de la philosophie et des sciences, n'a été que l'histoire de quelques hommes ; ce qui forme véritablement l'espèce humaine, la masse des familles qui subsistent presque en entier de leur travail, a été oublié : et même dans la classe de ceux qui, livrés à des professions publiques, agissent, non pour eux-mêmes mais pour la société, dont l'occupation d'instruire, de gouverner, de défendre, de soulager les autres hommes, les chefs se sont fixé les regards des historiens.

Pour l'histoire des individus, il suffit de cueillir les faits, mais celle d'une masse d'hommes

s ne peut s'appuyer que sur des observations; et pour les choisir, pour en saisir les traits essentiels, il faut déjà des lumières, et presque autant de philosophie que pour les en employer.

D'ailleurs, ces observations ont ici pour objet des choses communes, qui frappent tous les yeux, que chacun peut, quand il veut, constater par lui-même. Aussi, presque toutes celles qui ont été recueillies sont dues à des voyageurs, ont été faites par des étrangers, parce que ces choses, si triviales dans le lieu où elles existent, deviennent pour eux l'objet de curiosité. Or, malheureusement les voyageurs sont presque toujours des observateurs inexacts; ils voient les objets avec rapidité, au travers des préjugés de leur pays, et souvent par les yeux des hommes de la contrée qu'ils parcourent. Ils confondent ceux avec qui le hasard les a liés, et sans l'intérêt, l'esprit de parti, l'orgueil national ou l'humeur qui dictent presque toujours la réponse.

Cela n'est donc point seulement à la bassesse des historiens, comme on l'a reproché avec justice à ceux des monarchies, qu'il faut attribuer la disette des monuments d'après lesquels on peut tracer cette partie la plus importante de l'histoire des hommes.

On ne peut y suppléer qu'imparfaitement par la connaissance des lois, des principes politiques de gouvernement et d'économie publique, ou par celle des religions, des préjugés généraux.

En effet, la loi écrite et la loi exécutée, principes de ceux qui gouvernent et la manière dont leur action est modifiée par l'esprit de ceux qui sont gouvernés, l'institution telle qu'elle émane des hommes qui la forment et l'institution réalisée, la religion des livres et celle du peuple, l'universalité apparente et le préjugé et l'adhésion réelle qu'il obtient peuvent différer tellement, que les effets ne sent absolument de répondre à ces causes évidentes et connues.

C'est à cette partie de l'histoire de l'esprit humain, la plus obscure, la plus négligée et pour laquelle les monuments nous offrent peu de matériaux, qu'on doit surtout s'attacher dans ce tableau; et, soit qu'on y remarque le compte d'une découverte, d'une théorie importante, d'un nouveau système de lois, d'une révolution politique, on s'occupera de déterminer quels effets ont dû en résulter pour la portion la plus nombreuse de chaque société; car c'est là le véritable objet de la philosophie, puisque tous les effets intermédiaires de ces mêmes causes ne peuvent être regardés que comme des moyens d'agir en sur cette portion qui constitue vraiment la masse du genre humain.

C'est en parvenant à ce dernier degré de la chaîne, que l'observation des événements passés, comme les connaissances acquises par la méditation, deviennent véritablement utiles. C'est en arrivant à ce terme que les hommes peuvent apprécier leurs titres réels à la gloire, ou jouir avec un plaisir certain

grès de leur raison; c'est là seulement l'on peut juger du véritable perfectionnement de l'espèce humaine.

cette idée de tout rapporter à ce dernier est dictée par la justice et par la raison; mais on serait tenté de la regarder comme chimérique; cependant elle ne l'est pas; il doit nous suffire ici de le prouver par deux exemples frappants.

La possession des objets de consommation les plus communs, qui satisfont avec quelque abondance aux besoins de l'homme dont les pluies fertilisent notre sol, est due aux longs efforts d'une industrie secondée par la lumière des sciences; et dès lors cette possession s'attache, par l'histoire, au gain de la ville de Salamine, sans lequel les ténèbres du despotisme oriental menaçaient d'envelopper la terre entière. Le matelot qu'une simple observation de la longitude préserve d'un naufrage doit la vie à une théorie qui, par une chaîne de vérités, remonte à des découvertes faites dans l'école de Platon, et enchaînées pendant vingt siècles dans une enchevêtrement d'inutilité.

DIXIÈME ÉPOQUE

Des progrès futurs de l'esprit humain

Si l'homme peut prédire avec une assurance presque entière les phénomènes qu'il connaît les lois ; si, lors même qu'elles sont inconnues, il peut, d'après l'expérience du passé, prévoir avec une grande probabilité les événements de l'avenir ; pourquoi regarderait-on comme une entreprise chimérique celle de tracer avec quelque vraisemblance un tableau des destinées futures de l'espèce humaine, d'après les résultats de son histoire ? Le seul fondement de croyance dans les sciences naturelles est cette idée, que les lois générales, connues ou ignorées, qui régissent les phénomènes de l'univers, sont nécessaires et constantes ; et par quelle raison ce principe serait-il moins vrai pour le développement des facultés intellectuelles et morales de l'homme que pour les autres opérations de la nature ? Enfin, puisque des opinions formées d'après l'expérience du passé, sur des objets du même ordre, sont la seule règle de la conduite des hommes les plus sages, pourquoi interdirait-on au philosophe d'appuyer ses conjectures sur cette même base, pourvu qu'il ne leur attribue pas une certitude supérieure à celle qui peut naître du nombrage de la constance, de l'exactitude des observations ?

— 55 —

Nos espérances sur l'état à venir de l'espèce humaine peuvent se réduire à ces trois points portants : la destruction de l'inégalité entre nations, les progrès de l'égalité dans un même peuple, enfin le perfectionnement réel de l'homme. Toutes les nations doivent-elles rapprocher un jour de l'état de civilisation sont parvenus les peuples les plus éclairés, les plus libres, les plus affranchis de préjugés, tels que les Français et les Anglo-Américains ? Cette distance immense qui sépare ces peuples de la servitude des nations soustraites à des rois, de la barbarie des peuplades américaines, de l'ignorance des sauvages, doit-elle peu à peu s'évanouir ?

Y a-t-il sur le globe des contrées dont la nature ait condamné les habitants à ne jamais jouir de la liberté, à ne jamais exercer leur raison ?

Cette différence de lumières, de moyens ou de richesses, observée jusqu'à présent chez tous les peuples civilisés, entre les différentes classes qui composent chacun d'eux, cette inégalité, que les premiers progrès de la société ont augmentée, et pour ainsi dire produite, tient-elle à la civilisation même ou à ses imperfections actuelles de l'art social ? S'affaiblit-elle continuellement s'affaiblit-elle pour faire place à cette égalité de fait, dernier but de l'art social, qui, diminuant même les effets de la différence naturelle des facultés, ne laisse plus subsister qu'une inégalité utile à l'intérêt de tous, parce qu'elle favorisera les progrès de la civilisation, de l'instruction et

de l'industrie, sans entraîner ni dépendance ni humiliation, ni appauvrissement? En un mot, les hommes approcheront-ils de cet état où tous auront les lumières nécessaires pour se conduire d'après leur propre raison dans les affaires communes de la vie, et la main tenir exempte de préjugés; pour bien connaître leurs droits et les exercer d'après leur opinion et leur conscience; où tous pourront, par le développement de leurs facultés, obtenir les moyens sûrs de pourvoir à leurs besoins; enfin la stupidité et la misère ne seront plus que des accidents, et non l'état habituel d'une portion de la société?

Enfin, l'espèce humaine doit-elle s'améliorer, soit par de nouvelles découvertes dans les sciences et, dans les arts, et par une conséquence nécessaire, dans les moyens de bien-être particulier et de prospérité commune, soit par des progrès dans les principes de conduite et dans la morale pratique, soit enfin par le perfectionnement réel des facultés intellectuelles, morales et physiques qui peut être également la suite ou de celui des instruments qui augmentent l'intensité et dirigent l'emploi de ces facultés, même de celui de l'organisation naturelle de l'homme.

En répondant à ces trois questions, nous trouverons, dans l'expérience du passé, dans l'observation des progrès, que les sciences et que la civilisation ont faits jusqu'ici, dans l'analyse de la marche de l'esprit humain, du développement de ses facultés, les motifs

plus forts de croire que la nature n'a mis un terme à nos espérances.

Si nous jetons un coup d'œil sur l'état quel que soit du globe, nous verrons d'abord que, dans l'Europe, les principes de la constitution française sont déjà ceux de tous les hommes éclairés. Nous les y verrons trop répandus et trop hautement professés pour que les efforts des tyrans et des prêtres puissent les empêcher de pénétrer peu à peu jusqu'aux entrailles de leurs esclaves; et ces principes y feront bientôt un reste de bon sens, et une sourde indignation que l'habitude de l'humiliation et de la terreur ne peut étouffer dans l'âme des opprimés.

En parcourant ensuite ces diverses nations, nous verrons dans chacune quels obstacles particuliers s'opposent à cette révolution, ou quelles dispositions la favorisent; nous distinguons celles où elle doit être doucement menée par la sagesse peut-être déjà tardive de leurs gouvernements, et celles où, rendue plus violente par leur résistance, elle doit les entraîner eux-mêmes dans ses mouvements terribles et rapides.

Peut-on douter que la sagesse ou les divines inspirations des nations européennes, secondant les effets lents, mais infaillibles, des progrès de leurs colonies, ne produisent bientôt l'indépendance du nouveau monde? et alors, la population européenne, prenant accroissements rapides sur cet immense territoire, ne doit-elle pas civiliser ou faire disparaître, même sans conquête, les nations

sauvages qui y occupent encore de vastes contrées?

Parcourez l'histoire de nos entreprises, nos établissements en Afrique ou en Asie, vous verrez nos monopoles de commerce, nos trahisons, notre mépris sanguinaire pour les hommes d'une autre couleur ou d'une autre croyance, l'insolence de nos usurpateurs, l'extravagant prosélytisme ou les intrigues de nos prêtres détruire ce sentiment de respect et de bienveillance que la supériorité de nos lumières et les avantages de notre commerce avaient d'abord obtenu.

Mais l'instant approche sans doute où, cessant de ne leur montrer que des corrupteurs et des tyrans, nous deviendrons pour eux des instruments utiles ou de généreux libérateurs.

La culture du sucre, s'établissant dans l'immense continent de l'Afrique, détruira le honteux brigandage qui la corrompt et la dépouille depuis deux siècles.

Déjà, dans la Grande-Bretagne, quelques amis de l'humanité en ont donné l'exemple, et si son gouvernement machiavéliste, fâché de respecter la raison publique, n'a osé s'y opposer, que ne doit-on pas espérer du même esprit, lorsqu'après la réforme d'une constitution servile et vénale, il deviendra digne d'une nation humaine et généreuse? La France ne s'empressera-t-elle pas d'imiter ces entreprises, que la philanthropie et l'intérêt bien entendu de l'Europe ont également dictés? Les épiceries ont été portées dans les

ançaises, dans la Guyane, dans quelques possessions anglaises, et bientôt on verra la suite de ce monopole que les Hollandais ont obtenu par tant de trahisons, de vexations et de crimes. Ces nations de l'Europe apprendront enfin que les compagnies exclusives ne valent qu'un impôt mis sur elles pour donner à leurs gouvernements un nouvel instrument de tyrannie.

Alors les Européens, se bornant à un commerce libre, trop éclairés sur leurs propres droits pour se jouer de ceux des autres peuples, respecteront cette indépendance, qu'ils ont jusqu'ici violée avec tant d'audace. Leurs établissements, au lieu de se remplir de protégés des gouvernements qui, à la faveur d'une place ou d'un privilège, courent amasser des trésors par le brigandage et la perfidie, pour revenir acheter en Europe des honneurs et des titres, se peupleront d'hommes industrieux, qui iront chercher dans ces climats heureux l'aisance qui les fuyait dans leur patrie. La liberté les y retiendra; l'ambition cessera de les rappeler, et ces comptoirs de brigands deviendront des colonies de citoyens qui répandront dans l'Afrique et dans l'Asie les principes et l'exemple de la liberté, les lumières et la raison de l'Europe. A ces moines qui ne portaient chez ces peuples que de honteuses superstitions, et qui les révoltaient en les menaçant d'une domination nouvelle, on verra succéder des hommes occupés de répandre parmi ces nations les vérités utiles à leur bonheur, de les éclairer sur leurs intérêts

comme sur leurs droits. Le zèle pour la vérité est aussi une passion, et il portera ses efforts vers les contrées éloignées, lorsqu'il ne verra plus autour de lui de préjugés grossiers à combattre, d'erreurs honteuses à dissiper.

Ces vastes pays lui offriront ici des peuples nombreux qui semblent n'attendre, pour être civilisés, que d'en recevoir de nous les moyens et de trouver des frères dans les Européens pour devenir leurs amis et leurs disciples; les des nations asservies sous des despotes cruels ou des conquérants stupides, et qui, depuis tant de siècles, appellent des libérateurs ailleurs des peuplades presque sauvages, que la dureté de leur climat éloigne des douceurs d'une civilisation perfectionnée, tandis que cette même dureté repousse également ceux qui voudraient leur en faire connaître les avantages, ou des hordes conquérantes, qui ne connaissent de loi que la force, de même que le brigandage. Les progrès de ces deux dernières classes de peuples seront plus lents, accompagnés de plus d'orages; peut-être même que, réduits à un moindre nombre à mesure qu'ils se verront repoussés par les nations civilisées, ils finiront par disparaître insensiblement, ou se perdre dans leur sein.

Nous montrerons comment ces événements seront une suite infaillible, non-seulement du progrès de l'Europe, mais même de la liberté que la république française et celle de l'Amérique septentrionale ont à la fois et l'intérêt le plus réel et le pouvoir de rendre :

commerce de l'Afrique et de l'Asie; comment doivent naître aussi nécessairement, ou de nouvelle sagesse des nations européennes, de leur attachement opiniâtre à leurs préjugés mercantiles.

Nous ferons voir qu'une seule combinaison, la nouvelle invasion de l'Asie par les Tartares, pourrait empêcher cette révolution, et que cette combinaison est désormais impossible. Cependant, tout prépare la prompte décadence de ces grandes religions de l'Orient, qui, presque partout, abandonnées au peuple, partagent l'avilissement de leurs ministres, et déjà dans plusieurs contrées réduites à être plus, aux yeux des hommes puissants, que des inventions politiques, ne menacent pas de retenir la raison humaine dans un esclavage sans espérance, et dans une enfance éternelle.

La marche de ces peuples serait plus prompte et plus sûre que la nôtre, parce qu'ils devraient de nous ce que nous avons été obligés de découvrir, et que, pour connaître les vérités simples, ces méthodes certaines auxquelles nous ne sommes parvenus qu'après de longues erreurs, il leur suffirait d'en avoir saisi les développements et les preuves dans nos discours et dans nos livres. Si les progrès des Grecs ont été perdus pour les autres nations, c'est le défaut de communication entre les peuples, c'est la domination tyrannique des Romains qu'il en faut accuser. Dès qu'on, des besoins mutuels ayant rapproché tous les hommes, les nations les plus

puissantes auront placé l'égalité entre les sociétés comme entre les individus, et le respect pour l'indépendance des États faibles comme l'humanité pour l'ignorance et la misère, au rang de leurs principes politiques quand à des maximes qui tendent à comprimer le ressort des facultés humaines, auront succédé celles qui en favorisent l'action et l'énergie, sera-t-il alors permis de redouter encore qu'il reste sur le globe des espaces inaccessibles à la lumière, ou que l'orgueil du despotisme puisse opposer à la vérité des barrières longtemps insurmontables !

Il arrivera donc, ce moment où le soleil n'éclairera plus sur la terre que des hommes libres, ne reconnaissant d'autre maître que leur raison ; où les tyrans et les esclaves, les prêtres et leurs stupides ou hypocrites instruments n'existeront plus que dans l'histoire et sur les théâtres ; où l'on ne s'en occupera plus que pour plaindre leurs victimes et leurs dupes ; pour s'entretenir, par l'horreur de leurs excès, dans une utile vigilance ; pour savoir reconnaître et étouffer, sous le poids de la raison, les premiers germes de la superstition et de la tyrannie, si jamais ils osaient reparaître.

En parcourant l'histoire des sociétés, nous aurons eu l'occasion de faire voir que souvent il existe un grand intervalle entre le droit que la loi reconnaît dans les citoyens et les droits dont ils ont une jouissance réelle ; entre l'égalité qui est établie par les institutions politiques et celle qui existe entre les indi-

vidus; nous aurons fait remarquer que cette différence a été une des principales causes de la destruction de la liberté dans les républiques anciennes, des orages qui les ont troublées, de la faiblesse qui les a livrées à des tyrans étrangers.

Ces différences ont trois causes principales: l'inégalité de richesse, l'inégalité d'état entre celui dont les moyens de subsistance, assurés pour lui-même, se transmettent à sa famille, et celui pour qui ces moyens sont dépendants de la durée de sa vie, ou plutôt de la partie de sa vie où il est capable de travail; enfin, l'inégalité d'instruction.

Il faudra donc montrer que ces trois espèces d'inégalités réelles doivent diminuer continuellement, sans pourtant s'anéantir, car elles ont des causes naturelles et nécessaires, qu'il serait absurde et dangereux de vouloir détruire, et l'on ne pourrait même tenter d'en faire disparaître entièrement les effets sans ouvrir des sources d'inégalités plus fécondes, sans porter aux droits des hommes des atteintes plus directes et plus funestes.

Il est aisé de prouver que les fortunes tendent naturellement à l'égalité, et que leur excessive disproportion, ou ne peut exister, ou doit promptement cesser, si les lois civiles n'établissent pas des moyens factices de les perpétuer et de les réunir; si la liberté du commerce et de l'industrie fait disparaître l'avantage que toute loi prohibitive, tout droit fiscal, donnent à la richesse acquise; si des impôts sur les conventions, les restrictions

mises à leur liberté, leur assujettissement à des formalités gênantes, enfin l'incertitude et les dépenses nécessaires pour en obtenir l'exécution, n'arrêtent pas l'activité du pauvre et n'engloutissent pas ses faibles capitaux si l'administration publique n'ouvre point quelques hommes des sources abondantes d'opulence fermées au reste des citoyens; les préjugés et l'esprit d'avarice propre à l'âge avancé ne président point aux mariages si enfin, par la simplicité des mœurs et la sagesse des institutions, les richesses ne sont plus des moyens de satisfaire la vanité ou l'ambition, sans que cependant une austérité mal entendue, ne permettant plus d'en faire un moyen de jouissances recherchées, force de conserver celles qui ont été une fois accumulées.

Comparons, dans les nations éclairées de l'Europe, leur population actuelle et l'étendue de leur territoire. Observons dans le spectacle que présente leur culture et leur industrie, la distribution des travaux et des moyens de subsistance, et nous verrons qu'il sera impossible de conserver ces moyens dans le même degré, et, par une conséquence nécessaire, d'entretenir la même masse de population, si un grand nombre d'individus cessaient de n'avoir, pour subvenir presque entièrement à leurs besoins ou à ceux de leur famille, que leur industrie et ce qu'ils tirent des capitaux employés à l'acquérir ou à l'augmenter le produit. Or, la conservation de l'une et de l'autre de ces ressources dépen-

de la vie, de la santé même du chef de chaque famille; c'est en quelque sorte une fortune viagère ou même plus dépendante du hasard; et il en résulte une différence très réelle entre cette classe d'hommes et celle dont les ressources ne sont point assujetties aux mêmes risques, soit que le revenu d'une terre, ou l'intérêt d'un capital presque indépendant de leur industrie, fournisse à leurs besoins.

Il existe donc une cause nécessaire d'inégalité, de dépendance et même de misère, qui menace sans cesse la classe la plus nombreuse et la plus active de nos sociétés.

Nous montrerons qu'on peut la détruire en grande partie en opposant le hasard à lui-même, en assurant à celui qui atteint la vieillesse un secours produit par ses épargnes, mais augmenté de celles des individus qui, en faisant le même sacrifice, meurent avant le moment d'avoir besoin d'en recueillir le fruit; en procurant, par l'effet d'une compensation semblable, aux femmes, aux enfants, pour le moment où ils perdent leur époux ou leur père, une ressource égale et acquise au même prix, soit pour les familles qu'afflige une mort prématurée, soit pour celles qui conservent leur chef plus longtemps; enfin en préparant aux enfants qui atteignent l'âge de travailler pour eux-mêmes et de fonder une famille nouvelle l'avantage d'un capital nécessaire au développement de leur industrie, et s'accroissant aux dépens de ceux qu'une mort trop prompte empêche d'arriver à ce

terme. C'est à l'application du calcul a probabilités de la vie, aux placements d'gent, que l'on doit l'idée de ces moyens, de employés avec succès, sans jamais l'avoir é cependant avec cette étendue, avec cette v riété de formes qui les rendraient vraime utiles, non pas seulement à quelques indi dus, mais à la masse entière de la socié qu'ils délivreraient de cette ruine périodiq d'un grand nombre de familles, source to jours renaissante de corruption et de misèr

Nous ferons voir que ces établissemen qui peuvent être formés au nom de la pu sance sociale, et devenir un de ses plus gran bienfaits, peuvent être aussi le résultat d' associations particulières, qui se formero sans aucun danger, lorsque les princip d'après lesquels les établissements doive s'organiser seront devenus plus populaires, que les erreurs qui ont détruit un gra nombre de ces associations cesseront d'être craindre pour elles.

Nous exposerons d'autres moyens d'assur cette égalité, soit en empêchant que le cré continue d'être un privilège si exclusiveme attaché à la grande fortune, en lui donna cependant une base non moins solide, soit rendant les progrès de l'industrie et l'activi du commerce plus indépendants de l'existen des grands capitalistes ; et c'est encore à l'a plication du calcul que l'on devra ces moyen

L'égalité d'instruction que l'on peut esp rer d'atteindre, mais qui doit suffire, est cel qui exclut toute dépendance ou forcée o

volontaire. Nous montrerons dans l'état actuel des connaissances humaines les moyens faciles de parvenir à ce but, même pour ceux qui ne peuvent donner à l'étude qu'un petit nombre de leurs premières années, et dans le reste de leur vie quelques heures de loisir. Nous ferons voir que, par un choix heureux et des connaissances elles-mêmes, et des méthodes de les enseigner, on peut instruire la masse entière d'un peuple de tout ce que chaque homme a besoin de savoir pour l'économie domestique, pour l'administration des affaires, pour le libre développement de son industrie et de ses facultés, pour connaître ses droits, les défendre et les exercer; pour être instruit de ses devoirs; pour pouvoir les bien remplir, pour juger ses actions et celles des autres, d'après ses propres lumières, et n'être étranger à aucun des sentiments élevés ou délicats qui honorent la nature humaine; pour ne point dépendre aveuglément de ceux à qui il est obligé de confier le soin de ses affaires ou l'exercice de ses droits; pour être en état de les choisir et de les surveiller; pour n'être plus la dupe de ces erreurs populaires qui tourmentent la vie de craintes superstitieuses et d'espérances chimeriques; pour se défendre contre les préjugés avec les seules forces de sa raison; enfin, pour échapper aux prestiges du charlatanisme qui tendrait des pièges à sa fortune, à sa santé, à la liberté de ses opinions et de sa conscience, sous prétexte de l'enrichir, de le gérer et de le sauver.

Dès lors, les habitants d'un même pays n'étant plus distingués entre eux par l'usage d'une langue plus grossière ou plus raffinée pouvant également se gouverner par leur propres lumières, n'étant plus bornés à la connaissance machinale des procédés d'un art et de la routine d'une profession; ne dépendant pas plus, ni pour les moindres affaires, ni pour se procurer la moindre instruction, d'hommes habiles qui les gouvernent par un ascendant nécessaire, il doit en résulter une égalité réelle, puisque la différence de lumières ou des talents ne peut plus élever une barrière entre des hommes à qui leur sentiments, leurs idées, leur langage permettent de s'entendre; dont les uns peuvent avoir le désir d'être instruits par les autres, mais n'ont pas besoin d'être conduits par eux; peuvent vouloir confier aux plus éclairés le soin de les gouverner, mais non être forcés de leur abandonner avec une aveugle confiance.

C'est alors que cette supériorité devient un avantage pour ceux mêmes qui ne le partagent pas, qu'elle existe pour eux, et non contre eux. La différence naturelle des facultés entre les hommes dont l'entendement n'a point été cultivé produit, même chez les sauvages, des charlatans et des dupes, de gens habiles et des hommes faciles à tromper : la même différence existe sans doute dans un peuple où l'instruction est vraiment générale, mais elle n'est plus qu'entre les hommes éclairés et les hommes d'un esprit droit, qui sentent le prix des lumières sans en

— 13 —

tre éblouis; entre le talent ou le génie et le bon sens qui sait les apprécier et en jouir; et quand même cette différence serait plus grande, si on compare seulement la force, l'étendue des facultés, elle ne deviendrait pas moins insensible, si on n'en compare que les effets dans les relations des hommes entre eux, dans ce qui intéresse leur indépendance et leur bonheur.

Ces diverses causes d'égalité n'agissent point d'une manière isolée; elles s'unissent, se pénètrent, se soutiennent mutuellement, et de leurs effets combinés résulte une action plus forte, plus sûre, plus constante. Si l'instruction est plus égale, il en naît une plus grande égalité dans l'industrie, et dès lors dans les fortunes; et l'égalité des fortunes contribue nécessairement à celle de l'instruction, tandis que l'égalité entre les peuples, et celle qui s'établit pour chacun ont encore une sur l'autre une influence mutuelle.

Enfin, l'instruction bien dirigée corrige l'inégalité naturelle des facultés, au lieu de la fortifier, comme les bonnes lois remédient à l'inégalité naturelle des moyens de subsistance; comme, dans les sociétés où les institutions auront amené cette égalité, la liberté, quoique soumise à une constitution régulière, sera plus étendue, plus entière que dans l'indépendance de la vie sauvage. Alors l'art social a rempli son but, celui d'assurer et d'étendre pour tous la jouissance des droits communs auxquels ils sont appelés par la nature.

Les avantages réels qui doivent résulter du progrès dont on vient de montrer une espérance presque certaine ne peuvent avoir (en ce terme) que celui du perfectionnement même de l'espèce humaine, puisque, à mesure que divers genres d'égalité l'établiront par divers moyens plus vastes de pourvoir à nos besoins par une instruction plus étendue, par une liberté plus complète, plus cette égalité sera réelle, plus elle sera près d'embrasser tout ce qui intéresse véritablement le bonheur des hommes.

C'est donc en examinant la marche et les lois de ce perfectionnement que nous pourrions seulement connaître l'étendue ou le terme de nos espérances.

Personne n'a jamais pensé que l'esprit puisse épuiser et tous les faits de la nature, et les derniers moyens de précision dans la mesure, dans l'analyse de ces faits, et les rapports d'objets entre eux, et toutes les combinaisons possibles d'idées. Les seuls rapports des grandeurs, les combinaisons de cette seule idée de la quantité ou l'étendue, forment un système déjà trop immense pour que jamais l'esprit humain puisse le saisir tout entier, pour qu'une portion de ce système, toujours plus vaste que celle qu'il aura pénétrée, ne lui reste toujours inconnue. Mais on a pu croire que l'homme ne pouvant jamais connaître qu'une partie des objets auxquels la nature de son intelligence lui permet d'atteindre, il doit cependant rencontrer enfin un terme où, par le nombre et la complication de ceux qu'il con-

ait déjà ayant absorbé toutes ses forces, tout progrès nouveau lui deviendrait réellement impossible.

Mais comme, à mesure que les faits se multiplient, l'homme apprend à les classer, à les réduire à des faits plus généraux ; comme les instruments et les méthodes qui servent à les observer, à les mesurer avec exactitude, acquièrent en même temps une précision nouvelle ; comme, à mesure que l'on connaît entre un plus grand nombre d'objets des rapports plus multipliés, on parvient à les réduire à des rapports plus étendus et à les renfermer sous des expressions plus simples, à les présenter sous des formes qui permettent d'en saisir un plus grand nombre, même en ne possédant qu'une même force de tête, et employant qu'une égale intensité d'attention ; comme, à mesure que l'esprit s'élève à des combinaisons plus compliquées, des formules plus simples les lui rendent bientôt faciles, les vérités dont la découverte a coûté plus d'efforts, qui d'abord n'ont pu être entendues que par des hommes capables de méditations profondes, sont, bientôt après, développées et prouvées par des méthodes qui sont plus au-dessus d'une intelligence commune. Si les méthodes qui conduisent à des combinaisons nouvelles sont épuisées, si leurs applications aux questions non encore résolues exigent des travaux qui excèdent ou le temps ou les forces des savants, bientôt des méthodes plus générales, des moyens plus simples, viennent ouvrir un nouveau champ

au génie. La vigueur, l'étendue réelle des têtes humaines sera restée la même; mais les instruments qu'elles peuvent employer se seront multipliés et perfectionnés; mais la langue qui fixe et détermine les idées aura pu acquérir plus de précision, plus de généralité; mais, au lieu que dans la mécanique on ne peut augmenter la force qu'en diminuant la vitesse, ces méthodes, qui dirigeront le génie dans la découverte des vérités nouvelles, ont également ajouté et à sa force et à la rapidité de ses opérations.

Enfin, ces changements eux-mêmes étant la suite nécessaire du progrès dans la connaissance des vérités de détail, et la cause qui amène le besoin de ressources nouvelles produisant en même temps les moyens de les obtenir, il résulte que la masse réelle des vérités que forme le système des sciences d'observation, d'expérience ou de calcul, peut augmenter sans cesse; et cependant, toutes les parties de ce même système ne sauraient se perfectionner sans cesse, en supposant aux facultés de l'homme la même force, la même activité, la même étendue.

En appliquant ces réflexions générales aux différentes sciences, nous donnerons, pour chacune d'elles des exemples de ces perfectionnements successifs, qui ne laisseront aucun doute sur la certitude de ceux que nous devons attendre. Nous indiquerons particulièrement, pour celles que le préjugé regarde comme plus près d'être épuisées, les progrès dont l'espérance est la plus probable et la

plus prochaine. Nous développerons tout ce qu'une application plus générale, plus philologique des sciences de calcul à toutes les connaissances humaines doit ajouter d'étendue, de précision, d'unité au système entier de ces connaissances. Nous ferons remarquer comment une instruction plus universelle dans chaque pays, en donnant à un plus grand nombre d'hommes les connaissances élémentaires qui peuvent leur inspirer et le goût d'un genre d'étude, et la facilité d'y faire des progrès, doit ajouter à ces espérances ; combien elles augmentent encore si une aisance plus générale permet à plus d'individus de se livrer à ces occupations, puisqu'en effet à peine, dans les pays les plus éclairés, la cinquantième partie de ceux à qui la nature a donné des talents reçoivent l'instruction nécessaire pour les développer, et qu'ainsi le nombre des hommes destinés à reculer les bornes des sciences par leurs découvertes devrait alors s'accroître dans cette même proportion.

Nous montrerons combien cette égalité d'instruction et celle qui doit s'établir entre les diverses nations accéléreraient la marche de ces sciences dont les progrès dépendent d'observations répétées en plus grand nombre, étendues sur un plus vaste territoire, tout ce que la minéralogie, la botanique, la zoologie, la météorologie doivent en attendre ; enfin quelle énorme disproportion existe pour ces sciences entre la faiblesse des moyens qui cependant nous ont conduits à tant de vérités

utiles, importantes, et la grandeur de ceux que l'homme pourrait alors employer.

Nous exposerons combien, dans les sciences mêmes où les découvertes sont le prix de la seule méditation, l'avantage d'être cultivées par un plus grand nombre d'hommes peut encore contribuer à leurs progrès, par ces perfectionnements de détail qui n'exigent point cette force de tête nécessaire aux inventeurs, et qui se présentent d'eux-mêmes à la simple réflexion.

Si nous passons aux arts dont la théorie dépend de ces mêmes sciences, nous verrons que les progrès qui doivent suivre ceux de cette théorie ne doivent pas avoir d'autres limites; que les procédés des arts sont susceptibles du même perfectionnement, des mêmes simplifications que les méthodes scientifiques; que les instruments, que les machines, les métiers, ajouteront de plus en plus à la force, à l'adresse des hommes, augmenteront à la fois la perfection et la précision des produits, en diminuant et le temps et le travail nécessaires pour les obtenir; alors disparaîtront les obstacles qu'opposent encore à ces mêmes progrès et les accidents qu'on apprendrait à prévoir, à prévenir, et l'insalubrité, soit des travaux, soit des habitudes, soit des climats.

Alors un espace de terrain de plus en plus resserré pourra produire une masse de denrées d'une plus grande utilité ou d'une valeur plus haute; des jouissances plus étendues pourront être obtenues avec une moindre consommation; le même produit de l'indus-

rie répondra à une moindre destruction de productions premières, ou deviendra d'un usage plus durable. L'on saura choisir, pour chaque sol, les productions qui sont relatives à plus de besoins; entre les productions qui peuvent satisfaire au besoin d'un même genre, celles qui satisfont une plus grande masse en exigeant moins de travail et moins de consommation réelle. Ainsi, sans aucun sacrifice, les moyens de conservation, d'économie dans la consommation, suivront les progrès de l'art de reproduire les diverses substances, de les préparer, d'en fabriquer les produits.

Ainsi, non-seulement le même espace de terrain pourra nourrir plus d'individus, mais chacun d'eux, moins péniblement occupé, le sera d'une manière plus productive, et pourra mieux satisfaire à ses besoins.

Mais dans ces progrès de l'industrie et du bien-être, dont il résulte une proportion plus avantageuse entre les facultés de l'homme et ses besoins, chaque génération, soit par ces progrès, soit par la conservation des produits d'une industrie antérieure, est appelée à des jouissances plus étendues, et dès lors, par une suite de la constitution physique de l'espèce humaine, à un accroissement dans le nombre des individus : alors ne doit-il pas arriver un terme où ces lois, également nécessaires, viendraient à se contrarier, où, l'augmentation du nombre des hommes surpassant celle de leurs moyens, il en résulterait nécessairement, sinon une diminution continue de bien-être et de population, une marche vraiment rétro-

grade, du moins une sorte d'oscillation entre le bien et le mal ? Cette oscillation dans les sociétés arrivée à ce terme ne serait-elle pas une cause toujours subsistante de misères et de quelque sorte périodiques ? Ne marquerait-elle pas la limite où toute amélioration deviendrait impossible, et à la perfectibilité de l'espèce humaine le terme qu'elle atteindrait dans l'immensité des siècles, sans pouvoir jamais le passer ?

Il n'est personne qui ne voie sans doute combien ce temps est éloigné de nous ; mais devons-nous y parvenir un jour ? Il est également impossible de prononcer pour ou contre la réalité future d'un événement qui ne se réaliserait qu'à une époque où l'espèce humaine aurait nécessairement acquis des lumières dont nous pouvons à peine nous faire une idée. Et qui, en effet, oserait deviner ce que l'art de convertir les éléments en substances propres à notre usage doit devenir un jour ?

Mais en supposant que ce terme dût arriver, il n'en résulterait rien d'effrayant, ni pour le bonheur de l'espèce humaine, ni pour sa perfectibilité indéfinie ; si on suppose qu'avant ce temps les progrès de la raison aient marché de pair avec ceux des sciences et des arts, que les ridicules préjugés de la superstition aient cessé de répandre sur la morale une austérité qui la corrompt et la dégrade au lieu de l'épurer et de l'élever, les hommes sauront alors que, s'ils ont des obligations à l'égard des êtres qui ne sont pas en-

ore, elles ne consistent pas à leur donner existence, mais le bonheur; elles ont pour objet le bien-être général de l'espèce humaine ou de la société dans laquelle ils vivent, de la famille à laquelle ils sont attachés, et non la puérile idée de charger la terre d'êtres inutiles et malheureux. Il pourrait donc y avoir une limite à la masse possible des subsistances, et par conséquent à la plus grande population possible, sans qu'il en résultât cette destruction prématurée, si contraire à la nature et à la prospérité sociale d'une partie des êtres qui ont reçu la vie.

Comme la découverte, ou plutôt l'analyse exacte des premiers principes de la métaphysique, de la morale, de la politique, est encore récente, et qu'elle avait été précédée de la connaissance d'un grand nombre de vérités de détail, le préjugé qu'elles ont atteint par là leur dernière limite s'est facilement établi; on a supposé qu'il n'y avait rien à faire parce qu'il ne restait plus à détruire d'erreurs grossières et de vérités fondamentales à établir.

Mais il est aisé de voir combien l'analyse des facultés intellectuelles et morales de l'homme est encore imparfaite; combien la connaissance de ces devoirs qui supposent celle de l'influence de ses actions sur le bien-être de ses semblables, sur la société dont il est membre, peut s'étendre encore par une observation plus fixe, plus approfondie, plus précise de cette influence; combien il reste de questions à résoudre, de rapports sociaux à

examiner, pour connaître avec exactitude l'étendue des droits individuels de l'homme et de ceux que l'état social donne à tous l'égard de chacun. A-t-on même jusqu'ici avec quelque précision, posé les limites de ces droits, soit entre les diverses sociétés dans le temps de guerre, soit de ces sociétés sur leurs membres dans les temps de trouble et de division, soit enfin ceux des individus, des réunions spontanées, dans le cas d'une formation libre et primitive, ou d'une séparation devenue nécessaire?

Si on passe maintenant à la théorie qui doit diriger l'application de ces principes et servir de base à l'art social, ne voit-on pas la nécessité d'atteindre à une précision dans ces vérités premières ne peuvent être susceptibles dans leur généralité absolue? Somme nous parvenus au point de donner pour base à toutes les dispositions des lois, ou la justice ou une utilité prouvée et reconnue, et non les vues vagues, incertaines, arbitraires, de prétendus avantages politiques? Avons-nous fixé des règles précises pour choisir, avec assurance, entre le nombre presque infini de combinaisons possibles, où les principes généraux de l'égalité et des droits naturels seraient respectés, celles qui assurent davantage la conservation de ces droits, laissent leur exercice, à leur jouissance, une plus grande étendue, assurent davantage le repos, le bien-être des individus, la force, la paix, la prospérité des nations?

L'application du calcul des combinaisons e

s probabilités à ces mêmes sciences promet
s progrès d'autant plus importants qu'elle
t à la fois le seul moyen de donner à leurs
sultats une précision presque mathématique
e et d'en apprécier le degré de certitude
de vraisemblance. Les faits sur lesquels
s résultats sont appuyés peuvent bien, sans
icul et d'après la seule observation, con-
ire quelquefois à des vérités générales ; ap-
prendre si l'effet produit par une telle cause
été favorable ou contraire ; mais si ces
ts n'ont pu être ni comptés ni pesés, si ces
ets n'ont pu être soumis à une mesure
acte, alors on ne pourra connaître celle du
en ou du mal qui résulte de cette cause ; et
l'un et l'autre se compensent avec quelque
alité, si la différence n'est pas très grande,
ne pourra même prononcer, avec quelque
titude, de quel côté penche la balance.
ns l'application du calcul, souvent il serait
possible de choisir, avec quelque sûreté,
tre deux combinaisons formées pour obte-
r le même but, lorsque les avantages qu'el-
présentent ne frappent point par une dis-
proportion évidente. Enfin, sans ce même
ours, ces sciences resteraient toujours
ossières et bornées, faute d'instruments
sez finis pour y saisir la vérité fugitive, de
achines assez sûres pour atteindre la pro-
deur de la mine où se cachent une partie
leurs richesses.

Pendant cette application, malgré les
orts heureux de quelques géomètres, n'en
encore pour ainsi dire qu'à ses premiers

éléments, et elle doit ouvrir aux générations suivantes une source de lumières aussi inépuisable que la science même du calcul, que le nombre des combinaisons, des rapports et des faits que l'on peut y soumettre.

Il est un autre progrès de ces sciences non moins important, c'est le perfectionnement de leur langue, si vague encore et si obscure. Or, c'est à ce perfectionnement qu'elles peuvent devoir l'avantage de devenir véritablement populaires, même dans leurs premiers éléments. Le génie triomphe de ces inexactitudes des langues scientifiques comme de autres obstacles; il reconnaît la vérité malgré ce masque étranger qui la cache ou qui la déguise; mais celui qui ne peut donner à son instruction qu'un petit nombre d'instants pourra-t-il acquérir, conserver ces notions les plus simples, si elles sont défigurées par un langage inexact! Moins il peut rassembler et combiner d'idées, plus il a besoin qu'elles soient justes, qu'elles soient précises; il ne peut trouver dans sa propre intelligence un système de vérités qui le défendent contre l'erreur, et son esprit, qu'il n'a ni fortifié ni raffiné par un long exercice, ne peut saisir les faibles lueurs qui s'échappent, à travers les obscurités, les équivoques d'une langue imparfaite et vicieuse.

Les hommes ne pourront s'éclairer sur la nature et le développement de leurs sentiments moraux, sur les principes de la morale, sur les motifs naturels d'y conformer leurs actions, sur les intérêts, soit comme individus

it comme membres d'une société, sans faire aussi dans la morale pratique des progrès non moins réels que ceux de la science même. L'intérêt mal entendu n'est-il pas la cause la plus fréquente des actions contraires au bien général? La violence des passions n'est-elle pas souvent l'effet d'habitudes auxquelles on se s'abandonne que par un faux calcul, ou de l'ignorance des moyens de résister à leurs premiers mouvements, de les adoucir, d'en détourner, d'en diriger l'action.

L'habitude de réfléchir sur sa propre conduite, d'interroger et d'écouter sur elle sa raison et sa conscience, et l'habitude des sentiments doux qui confondent notre bonheur avec celui des autres, ne sont-elles pas une suite nécessaire de l'étude et de la morale bien dirigée, une plus grande égalité dans les conditions du pacte social? Cette conscience de sa dignité qui appartient à l'homme libre, une éducation fondée sur une connaissance approfondie de notre constitution morale, ne doivent-elles pas rendre communs à presque tous les hommes, ces principes d'une justice rigoureuse et pure, ces mouvements habituels d'une activité active, éclairée, d'une sensibilité délicate et généreuse, dont la nature a placé le germe dans tous les cœurs, et qui attendent, pour s'y développer, que la douce influence des lumières et de la liberté? De même que les sciences mathématiques et physiques servent à perfectionner les arts employés pour nos besoins les plus simples, n'est-il pas également dans l'ordre nécessaire de la nature

que les progrès des sciences morales et politiques exercent la même action sur les motifs qui dirigent nos sentiments et nos actions ?

Le perfectionnement des lois, des institutions publiques, suite des progrès de ces sciences, n'a-t-il point pour effet de rapprocher, d'identifier l'intérêt commun de chaque homme avec l'intérêt commun de tous ? Le but de l'art social n'est-il pas de détruire cette opposition apparente ? et le pays dont la constitution et les lois se conformeront le plus exactement au vœu de la raison et de la nature n'est-il pas celui où la vertu sera plus facile, où les tentations de s'en écarter seront les plus rares et les plus faibles ?

Quelle est l'habitude vicieuse, l'usage contraire à la bonne foi, quel est même le crime dont on ne puisse montrer l'origine, la cause première, dans la législation, dans les institutions, dans les préjugés du pays où l'on observe cet usage, cette habitude, où ce crime s'est commis ?

Enfin le bien-être qui suit les progrès que font les arts utiles, en s'appuyant sur une saine théorie, ou ceux d'une législation juste, qui se fondent sur les vérités des sciences politiques, ne dispose-t-il pas les hommes à l'humanité, à la bienfaisance, à la justice ?

Toutes ces observations enfin, que nous nous proposons de développer dans l'ouvrage même, ne prouvent-elles pas que la bonté morale de l'homme, résultat nécessaire de son organisation, est, comme toutes les autres facultés, susceptible d'un perfectionnement indéfini,

que la nature lie, par une chaîne indissoluble, la vérité, le bonheur et la vertu ?

Parmi les progrès de l'esprit humain les plus importants pour le bonheur général, nous devons compter l'entière destruction des préjugés qui ont établi entre les deux sexes une inégalité de droits funestes à celui même qu'elle favorise. On chercherait en vain des motifs de la justifier, par les différences de leur organisation physique, par celle qu'on pourrait trouver dans la force de leur intelligence, dans leur sensibilité morale. Cette inégalité n'a eu d'autre origine que l'abus de la force, et c'est vainement qu'on a essayé depuis de l'excuser par des sophismes.

Nous montrerons combien la destruction des usages autorisés par ce préjugé, des lois qu'il a dictées, peut contribuer à augmenter le bonheur des familles, à rendre communes les vertus domestiques, premier fondement de toutes les autres, à favoriser les progrès de l'instruction, et surtout à la rendre vraiment générale; soit parce qu'on l'étendrait aux deux sexes avec plus d'égalité, soit parce qu'elle ne peut devenir générale, même pour les hommes, sans le concours des mères de famille. Cet hommage trop tardif rendu enfin à l'équité et au bon sens, ne tarirait-il pas une source trop féconde d'injustices, de cruautés et de crimes, en faisant disparaître une opposition si dangereuse, entre le penchant naturel le plus vif, le plus difficile à réprimer, et les devoirs de l'homme, ou les intérêts de la société ? Ne produirait-il pas enfin ce

qui n'a jamais été jusqu'ici qu'une chimère des mœurs nationales douces et pures, formées, non de privations orgueilleuses, d'apparences hypocrites, de réserves imposées par la crainte de la honte ou les terreurs religieuses, mais d'habitudes librement contractées, inspirées par la nature, avouées par la raison ?

Les peuples plus éclairés, se ressaisissant du droit de disposer eux-mêmes de leur sang et de leurs richesses, apprendront peu à peu à regarder la guerre comme le fléau le plus funeste, comme le plus grand des crimes. On verra d'abord disparaître celles où les usurpateurs de la souveraineté des nations les entraînaient, pour de prétendus droits héréditaires.

Les peuples sauront qu'ils ne peuvent devenir conquérants sans perdre leur liberté ; que des confédérations perpétuelles sont le seul moyen de maintenir leur indépendance ; qu'ils doivent chercher la sûreté et non la puissance. Peu à peu, les préjugés commerciaux se dissiperont ; un faux intérêt mercantile perdra l'affreux pouvoir d'ensanglanter la terre et de ruiner les nations sous prétexte de les enrichir. Comme les peuples se rapprocheront enfin dans les principes de la politique et de la morale, comme chacun d'eux, pour son propre avantage, appellera les étrangers à un partage plus égal des biens qu'il doit à la nature ou à son industrie, toutes ces causes qui produisent, enveniment, perpétuent les haines nationales, s'évanouiront peu

peu ; elles ne fourniront plus à la fureur illiqueuse ni aliment ni prétexte.

Des institutions, mieux combinées que ces objets de paix perpétuelle, qui ont occupé le sir et consolé l'âme de quelques philosophes accéléreront les progrès de cette fraternité des nations ; et les guerres entre les peuples, comme les assassinats, seront au nombre de ces atrocités extraordinaires qui humilient et révoltent la nature, qui impriment un long opprobre sur le pays, sur le siècle dont les annales en ont été souillées.

En parlant des beaux-arts dans la Grèce, l'Italie, en France, nous avons observé déjà qu'il fallait distinguer dans leurs productions ce qui appartenait réellement au progrès de l'art et ce qui n'était dû qu'au talent de l'artiste. Nous indiquerons ici les progrès que les arts doivent attendre encore, soit de ceux de philosophie et des sciences, soit des observations plus nombreuses, plus approfondies, sur l'objet, sur les effets, sur les moyens de ces mêmes arts, soit enfin de la destruction des préjugés qui en ont resserré la sphère et qui les retiennent encore sous ce joug de l'autorité que les sciences et la philosophie ont brisé. Nous examinerons si, comme on l'a vu, ces moyens doivent s'épuiser, parce que, les beautés les plus sublimes ou les plus touchantes ayant été saisies, les sujets les plus intéressans ayant été traités, les combinaisons les plus simples et les plus frappantes ayant été employées, les caractères les plus fortement prononcés, les plus généraux, ayant été

tracés, les plus énergiques passions, leurs expressions les plus naturelles ou les plus vraies, les vérités les plus imposantes, les images les plus brillantes ayant été mises en œuvre, les arts sont condamnés, quelque fécondité qu'ils suppose dans leurs moyens, à l'éternelle monotonie de l'imitation des premiers modèles.

Nous ferons voir que cette opinion n'est qu'un préjugé né de l'habitude qu'ont les littérateurs et les artistes de juger les hommes au lieu de jouir des ouvrages; que si l'on doit perdre de ce plaisir réfléchi, produit par la comparaison des productions des différents siècles ou des divers pays, par l'admiration qu'excitent les efforts ou les succès du génie, cependant les jouissances que donnent ces productions considérées en elles-mêmes doivent être aussi vives, quand même celui à qui on les doit, aurait eu moins de mérite à s'élever jusqu'à cette perfection. A mesure que ces productions vraiment dignes d'être conservées se multiplieront, deviendront plus parfaites, chaque génération exercera sa curiosité, son admiration, sur celles qui méritent la préférence, tandis qu'insensiblement les autres tomberont dans l'oubli; et ces jouissances, dues à ces beautés plus simples, plus frappantes, qui ont été saisies les premières, n'en existeront pas moins pour les générations nouvelles, quand elles ne devraient les trouver que dans des productions plus modernes.

Les progrès des sciences assurent les progrès de l'art d'instruire, qui eux-mêmes accélèrent ensuite ceux des sciences; et cette

fluence réciproque, dont l'action se renouvelle sans cesse, doit être placée au nombre des causes les plus actives, les plus puissantes du perfectionnement de l'espèce humaine. Aujourd'hui, un jeune homme, au sortir de nos écoles, sait en mathématiques au delà de ce que Newton avait appris par de profondes études, ou découvert par son génie; il sait manier l'instrument du calcul avec une facilité alors inconnue. La même observation peut s'appliquer à toutes les sciences, cependant avec quelque inégalité. A mesure que chacune d'elles s'agrandit, les moyens de resserrer dans un plus petit espace les preuves d'un plus grand nombre de vérités, et d'en faciliter l'intelligence, se perfectionneront également. Ainsi, non-seulement, malgré les nouveaux progrès des sciences, les hommes d'un génie égal se retrouvent, à la même époque de leur vie, au niveau de l'état actuel de la science, mais pour chaque génération, ce qu'avec une même force de tête, et la même attention, on peut apprendre dans le même espace de temps, s'accroîtra nécessairement, et la portion élémentaire de chaque science, celle à laquelle tous les hommes peuvent atteindre, devenant de plus en plus étendue, renfermera d'une manière plus complète ce qu'il peut être nécessaire à chacun de savoir pour se diriger dans la vie commune, pour exercer sa raison avec une entière indépendance.

Dans les sciences politiques, il est un ordre de vérités qui, surtout chez les peuples libres

(c'est-à-dire, dans quelques générations, chez tous les peuples), ne peuvent être utiles que lorsqu'elles sont généralement connues et avouées. Ainsi, l'influence du progrès de ces sciences sur la liberté, sur la prospérité des nations, doit en quelque sorte se mesurer sur le nombre de ces vérités, qui, par l'effet d'une instruction élémentaire, deviennent communes à tous les esprits; ainsi, les progrès toujours croissants de cette instruction élémentaire, liés eux-mêmes aux progrès nécessaires de ces sciences, nous répondent d'une amélioration dans les destinées de l'espèce humaine, qui peut être regardée comme indéfinie, puisqu'elle n'a d'autres limites que celles de ces progrès mêmes.

Il nous reste maintenant à parler de deux moyens généraux qui doivent influencer à la fois et sur le perfectionnement de l'art d'instruire, et sur celui des sciences : l'un est l'emploi plus étendu et moins imparfait de ce qu'on peut appeler les méthodes techniques; l'autre, l'institution d'une langue universelle.

J'entends par méthodes techniques l'art de réunir un grand nombre d'objets sous une disposition systématique qui permette d'en saisir d'un coup d'œil les rapports, d'en saisir rapidement les combinaisons, d'en former plus facilement de nouvelles.

Nous développerons les principes, nous ferons sentir l'utilité de cet art, qui est en usage dans son enfance, et qui peut, en se perfectionnant, offrir, soit l'avantage de rassembler

ans le petit espace d'un tableau ce qu'il
rait souvent difficile de faire entendre aussi
romptement, aussi bien, dans un livre très
endu ; soit le moyen, plus précieux encore,
e présenter les faits isolés dans la disposi-
on la plus propre à en déduire des résultats
énéraux. Nous exposerons comment, à l'aide
un petit nombre de ces tableaux, dont il
rait facile d'apprendre l'usage, les hommes
i n'ont pu s'élever assez au-dessus de l'ins-
truction la plus élémentaire pour se rendre
propres les connaissances de détails utiles
ans la vie commune pourront les retrouver
volonté lorsqu'ils en éprouveront le besoin ;
omment enfin l'usage de ces mêmes métho-
es peut faciliter l'instruction élémentaire
ns tous les genres où cette instruction se
nde soit sur un ordre systématique de véri-
s, soit sur une suite d'observations ou de faits.
Une langue universelle est celle qui exprime
r des signes soit des objets réels, soit ces
ollections bien déterminées qui, composées
dées simples et générales, se trouvent les
êmes, ou peuvent se former également dans
ntendement de tous les hommes ; soit enfin
s rapports généraux entre ces idées, les
érations de l'esprit humain, celles qui sont
propres à chaque science, ou les procédés
es arts. Ainsi, les hommes qui connaîtraient
es signes, la méthode de les combiner et
lois de leur formation entendraient ce
ci est écrit dans cette langue, et l'exprime-
ient avec une égale facilité dans la langue
ommune de leur pays.

On voit que cette langue pourrait être employée pour exposer, ou la théorie d'une science, ou les règles d'un art; pour rendre compte d'une expérience ou d'une observation nouvelle; de l'invention d'un procédé, la découverte, soit d'une vérité, soit d'une méthode; que, comme l'algèbre, lorsqu'elle serait obligée de se servir de signes nouveaux ceux qui seraient déjà connus donneraient les moyens d'en expliquer la valeur.

Une telle langue n'a pas l'inconvénient d'un idiome scientifique, différent du langage commun. Nous avons observé déjà que l'usage de cet idiome partagerait nécessairement les sociétés en deux classes inégales en elles, l'une composée des hommes qui, en naissant ce langage, auraient la clef de toutes les sciences; l'autre de ceux qui, n'ayant pu l'apprendre, se trouveraient dans l'impossibilité presque absolue d'acquérir des lumières. Ici, au contraire, la langue universelle s'y apprendrait avec la science même comme celle de l'algèbre; on connaîtrait le signe en même temps que l'objet, l'idée, l'opération qu'il désigne. Celui qui, ayant appris les éléments d'une science, voudrait y pénétrer plus avant, trouverait dans les livres non-seulement les vérités qu'il peut entendre à l'aide des signes dont il connaît déjà la valeur, mais l'explication des nouveaux signes dont on a besoin pour s'élever à d'autres vérités.

Nous montrerons que la formation d'une telle langue, si elle se borne à exprimer

propositions simples, précises, comme celles qui forment le système d'une science, ou de pratique d'un art, ne serait rien moins qu'une idée chimérique, que l'exécution même serait déjà facile pour un grand nombre d'objets; que l'obstacle le plus réel qui empêcherait de l'étendre à d'autres, serait la nécessité un peu humiliante de reconnaître combien peu nous avons d'idées précises, de notions bien déterminées, bien convenues pour les esprits.

Nous indiquerons comment, se perfectionnant sans cesse, acquérant chaque jour plus d'étendue, elle servirait à porter sur tous les objets qu'embrasse l'intelligence humaine la rigueur, une précision qui rendrait la connaissance de la vérité facile, et l'erreur presque impossible. Alors la marche de chaque science aurait la sûreté de celle des mathématiques, et les propositions qui en forment le système toute la certitude géométrique, c'est-à-dire toute celle que permet la nature de leur objet et de leur méthode.

Toutes ces causes du perfectionnement de l'âme humaine, tous ces moyens qui l'assistent, doivent, par leur nature, exercer une action toujours active, et acquérir une étendue toujours croissante.

Nous en avons exposé les preuves, qui, dans l'ouvrage même, recevront par leur développement une force plus grande; nous pourrions donc conclure déjà que la perfection de l'homme est indéfinie; et cepen-

dant, jusqu'ici, nous ne lui avons supposé que les mêmes facultés naturelles, la même organisation. Quelle serait donc la certitude, l'étendue de ses espérances, si l'on pouvait croire que ces facultés naturelles elles-mêmes, cette organisation, sont aussi susceptibles de s'améliorer, et c'est la dernière question qu'il nous reste à examiner.

La perfectibilité ou la dégénération organique des races dans les végétaux, dans les animaux, peut être regardée comme une des lois générales de la nature.

Cette loi s'étend à l'espèce humaine, et personne ne doutera sans doute que les progrès dans la médecine conservatrice, l'usage d'aliments et de logements plus sains, une manière de vivre qui développerait les forces par l'exercice, sans les détruire par des excès qu'enfin, la destruction des deux causes les plus actives de dégradation, la misère et la trop grande richesse, ne doivent prolonger pour les hommes, la durée de la vie commune, leur assurer une santé plus constante, une constitution plus robuste. On sent que les progrès de la médecine préservatrice, devenus plus efficaces par ceux de la raison et de l'ordre social, doivent faire disparaître la longue les maladies transmissibles ou contagieuses, et ces maladies générales qui doivent leur origine au climat, aux aliments, la nature des travaux. Il ne serait pas difficile de prouver que cette espérance doit s'étendre à presque toutes les autres maladies dont il est vraisemblable que l'on saura tou

rs reconnaître les causes éloignées. Serait-il absurde maintenant de supposer que perfectionnement de l'espèce humaine t être regardé comme susceptible d'un progrès indéfini, qu'il doit arriver un temps où mort ne serait plus que l'effet, ou d'accidents extraordinaires, ou de la destruction plus en plus lente des forces vitales, et enfin la durée de l'intervalle moyen entre naissance et cette destruction n'a elle-même aucun terme assignable? Sans doute, comme ne deviendra pas immortel, mais la distance entre le moment où il commence à vie et l'époque commune où, naturellement, sans maladie, sans accident, il éprouve la difficulté d'être, ne peut-elle s'accroître sans cesse? Comme nous parlons ici d'un progrès susceptible d'être représenté avec précision par des quantités numériques ou par des lignes, c'est le moment où il convient de développer les deux sens dont le mot *indéfini* est susceptible.

En effet, cette durée moyenne de la vie, qui doit augmenter sans cesse à mesure que nous enfonçons dans l'avenir, peut recevoir des accroissements suivant une loi telle, qu'elle approche continuellement d'une étendue illimitée, sans pouvoir l'atteindre jamais; ou bien suivant une loi telle, que cette même durée puisse acquérir dans l'immensité des siècles une étendue plus grande qu'une quantité déterminée quelconque qui lui aurait été assignée pour limite. Dans ce dernier cas, les accroissements sont réellement indéfinis dans

le sens le plus absolu, puisqu'il n'existe pas de borne en deçà de laquelle ils doivent s'arrêter.

Dans le premier, ils le sont encore par rapport à nous si nous ne pouvons fixer ce terme qu'ils ne peuvent jamais atteindre, et dont ils doivent toujours s'approcher, surtout si, connaissant seulement qu'ils ne doivent point s'arrêter, nous ignorons même dans lequel de ces deux sens le terme d'indéfini leur doit être appliqué, et tel est précisément le terme de nos connaissances actuelles sur la perfectibilité de l'espèce humaine; tel est le sens dans lequel nous pouvons l'appeler indéfinie.

Ainsi, dans l'exemple que l'on considère ici, nous devons croire que cette durée moyenne de la vie humaine doit croître sans cesse si des révolutions physiques ne s'y opposent pas; mais nous ignorons quel est le terme qu'elle ne doit jamais passer; nous ignorons même si les lois générales de la nature en ont déterminé un au delà duquel elle ne puisse s'étendre.

Mais les facultés physiques, la force, l'adresse, la finesse des sens, ne sont-elles pas au nombre de ces qualités dont le perfectionnement individuel peut se transmettre? L'observation des diverses races d'animaux domestiques doit nous porter à le croire, et nous pourrons le confirmer par des observations directes faites sur l'espèce humaine.

Enfin, peut-on étendre ces mêmes espérances jusque sur les facultés intellectuelles

et morales? Et nos parents, qui nous transmettent les avantages ou les vices de leur conformation, de qui nous tenons et les traits distinctifs de la figure, et les dispositions à certaines affections physiques, ne peuvent-ils pas nous transmettre aussi cette partie de l'organisation physique d'où dépendent l'intelligence, la force de tête, l'énergie de l'âme ou la sensibilité morale? N'est-il pas vraisemblable que l'éducation, en perfectionnant ces qualités, influe sur cette même organisation, la modifie et la perfectionne? L'analogie, l'analyse du développement des facultés humaines, et même quelques faits, semblent prouver la réalité de ces conjectures, qui reculeraient encore les limites de nos espérances.

Telles sont les questions dont l'examen doit terminer cette dernière époque; et combien ce tableau de l'espèce humaine, affranchie de toutes ses chaînes, soustraite à l'empire du hasard comme à celui des ennemis de ses progrès, et marchant d'un pas ferme et sûr dans la route de la vérité, de la vertu et du bonheur, présente au philosophe un spectacle qui le console des erreurs, des crimes, des injustices dont la terre est encore souillée et dont il est souvent la victime? C'est dans la contemplation de ce tableau qu'il reçoit le prix de ses efforts pour les progrès de la raison, pour la défense de la liberté. Il ose alors les lier à la chaîne éternelle des destinées humaines; c'est là qu'il trouve la vraie récompense de la vertu, le plaisir d'avoir fait

un bien durable, que la fatalité ne détruira plus par une compensation funeste, en ramenant les préjugés et l'esclavage. Cette contemplation est pour lui un asile où le souvenir de ses persécuteurs ne peut le poursuivre ; où, vivant par la pensée avec l'homme rétabli dans les droits comme dans la dignité de sa nature, il oublie celui que l'avidité, la crainte ou l'envie tourmentent et corrompent ; c'est là qu'il existe véritablement avec ses semblables, dans un élysée que sa raison a su se créer, et que son amour pour l'humanité embellit des plus pures jouissances.

FRAGMENTS

DE L'HISTOIRE

DE LA QUATRIÈME ÉPOQUE (1)

Chaque ville grecque avait un roi ; Homère, si les vit chasser de quelques-unes, leur donna l'épithète de *mangeurs d'hommes*.

D'après les monuments qui nous restent, il paraît que ces chefs très peu absolus de citoyens peu soumis furent moins des tyrans que des hommes féroces et corrompus. On vit beaucoup plus de leurs assassinats que de leurs vexations, et il était plus fâcheux d'être leur parent que leur sujet. Les peuples qui s'en délivraient étaient moins fatigués de la dureté de leur domination que révoltés de l'excès de leurs brutales passions, et irrités par les pillages qu'entraînaient les querelles

Toutes les dates sont ici rapportées à notre ère républicaine : et comme c'est à la même ère que se rapporte la partie historique de ce tableau, cette manière de date, uniforme dans tout l'ouvrage, et se rapportant à une époque certaine et connue généralement, est préférable à toute autre.

de ces familles royales, où il était rare qu'un mariage se terminât sans un meurtre, un exil et quelques batailles. Cependant suivant la tradition, Athènes se ressaisit de la liberté au moment même où Codrus, le dernier de ses rois, se dévoua pour le salut du peuple; ce qui prouve que les Athéniens, plus éclairés ou plus indépendants, n'avaient pas besoin de haïr un roi pour sentir le poids de la royauté.

Cette révolution, dont les premiers mouvements remontent à trois mille ans environ avant l'ère républicaine, embrasse un espace d'environ six siècles, et, vers la fin du sixième, il ne restait plus de rois héréditaires ni dans la Grèce, ni dans les îles, ni même dans ses colonies. Les deux chefs de la république lacédémonienne en gardèrent le nom, mais ils n'étaient plus que des magistrats, sans la loi un pouvoir dont elle avait fixé les limites.

C'est à cette même révolution que le genre humain doit ses lumières et devra sa liberté.

Elle a plus influé sur le sort des nations que toutes celles de l'Europe que les événements bien plus rapprochés de nous, dont nos ancêtres ont été les acteurs et leur pays le théâtre. Elle forme en quelque sorte la première page de notre histoire.

La distribution de ces petits Etats dans un pays montagneux et difficile, mais placé sous un beau ciel et dans un climat tempéré, fut la première cause de cette révolution et la permanence de ses effets.

Dans de grandes plaines, ces petites monarchies auraient fini par se confondre dans un seul Etat; sous un climat moins favorable, avec une population plus également répartie sur le territoire, on aurait eu moins de motifs et moins de moyens pour détruire la tyrannie. Mais, en Grèce, chaque Etat se trouvait composé d'une ville et d'un petit territoire, dont la plus grande partie, cultivée par des esclaves, appartenait aux habitants de la ville, et quelquefois était leur propriété commune. La force ne devait donc presque jamais cesser d'appartenir à la majorité du peuple, qui, à l'ortée de se réunir à tous les instants, avait toujours la faculté de former une volonté générale et le pouvoir de la faire exécuter. Les richesses royales, qui consistaient en quelques terres, en quelques provisions d'armes, de bestiaux et de denrées, pouvaient à peine soulever une faible troupe de satellites; et tout roi qui n'était pas soutenu par la force d'un roi voisin se trouvait sans cesse dans une dépendance réelle du peuple. Ainsi, pour renverser un trône, il suffisait que la haine de la tyrannie l'emportât sur l'habitude d'un vieux respect pour les races, où la superstition populaire voyait les descendants de ses dieux. Ces Etats furent presque tous et devaient être souillés par des institutions aristocratiques.

La chute des rois les trouva déjà corrompus par les genres d'inégalités les plus dangereux. Les habitants des villes, plus riches, plus rapprochés d'intérêts, plus faciles à réunir,

dominaient ceux d'un territoire trop peu étendu pour balancer leur pouvoir. La même cause qui avait assuré la destruction de la tyrannie s'opposait à l'établissement d'une véritable liberté.

Dans plusieurs contrées, on distinguait deux races d'hommes libres, soit qu'elles eussent une origine différente, soit que l'infériorité de l'une d'elles fût la suite de révolutions amenées par la conquête dans la distribution du territoire.

Dans les autres lieux où cette distinction avait disparu, des tribus qui remontaient à une tige fabuleuse avaient obtenu un respect que la superstition perpétuait en le rendant volontaire. Enfin, la richesse conférait une véritable puissance, parce que l'homme riche avait de meilleures armes, parce qu'il avait pu s'exercer plus longtemps à les manier avec une adresse qui décidait presque entièrement du succès. D'ailleurs, n'étant pas obligé à un travail assidu, il avait ou il pouvait acquérir plus facilement et les lumières, et l'habileté nécessaires pour dominer les esprits ; enfin celui qui pouvait armer et nourrir des soldats devenait, par cela seul, le chef d'une troupe qui, après avoir combattu sous lui pendant la guerre, votait pour lui pendant la paix.

Ainsi, dans la plupart des villes, l'aristocratie remplaça la royauté ; dans quelques autres elle s'introduisit à la longue ; car les riches savaient mieux se concerter pour leurs usurpations que la partie pauvre du peuple pour la défense de sa liberté. Ils avaient l'art de

tenir le peuple dans leur dépendance par des prêts ruineux, ou de se l'attacher par des présents. Enfin, dans plusieurs villes, l'aristocratie fut établie par la loi même, sous le prétexte d'assurer la tranquillité publique et d'éviter les tumultes très fréquents dans ces constitutions populaires où la distinction des pouvoirs que le peuple délègue et de ceux qu'il se réserve était faite, mais où les principes qui doivent diriger leur action étaient absolument inconnus.

Cependant les mêmes causes qui avaient mené la destruction de la royauté s'opposaient à l'établissement paisible de ces nouvelles usurpations. Les opprimés étaient trop près des oppresseurs pour que la haine ne emportât pas sur la crainte, et trop voisins pour que la force pût les empêcher de se réunir.

L'aristocratie devait donc être partout chancelante, partout inquiète et jalouse.

Telle fut la cause de l'établissement des tyrans, nom que nous avons consacré depuis pour désigner l'abus violent d'un pouvoir même regardé comme légitime, mais qui, chez les Grecs, désignait l'exercice d'un pouvoir contraire à la liberté, soit qu'un homme ou plusieurs l'eussent usurpé par la force d'un parti ou d'un peuple étranger, soit que les citoyens eux-mêmes l'eussent établi, tantôt pour échapper aux désordres de l'anarchie ou de la guerre civile, tantôt pour se délivrer d'une aristocratie trop oppressive, tantôt aussi pour être pas obligés de céder à la portion pau-

vre du peuple qui réclamait des droits plus étendus. Ce dernier motif suppose des circonstances extraordinaires, comme lorsque la faction des riches n'avait que ce moyen d'éviter un tyran populaire. Il est naturel de vouloir changer de maître, même avec l'incertitude d'un meilleur sort; il ne l'est pas de vouloir s'en donner un pour avoir moins d'égaux. Cet orgueil servile, qui préfère un esclavage décoré à la liberté d'une égalité que l'on trouve humiliante, n'était pas dans le caractère indépendant et fier des nations grecques, et ne pouvait exister dans un pays où, la tyrannie étant toujours violente, rien ne garantissait à la vanité de ses esclaves le prix de leur bassesse.

C'était toujours un danger momentané qui servait de prétexte, comme celui de chasser ou de prévenir un ennemi étranger, de détruire une faction, de dissiper un complot: une troupe soldée, et souvent une troupe étrangère, servaient ensuite à perpétuer le pouvoir du tyran, à le préserver du poignard des citoyens. Rarement ils y échappèrent, et si quelquefois ils eurent un frère ou un fils pour successeur, jamais la patience du peuple n'attendit une troisième génération.

Dans quelques républiques de la Grèce, comme Syracuse, la tyrannie eut en quelque sorte des retours périodiques; il semble que le peuple n'y ait jamais pu s'arrêter à des institutions supportables. Les Athéniens ne se laissèrent néanmoins asservir qu'une seule fois sans le secours d'une violence étrangère.

thèbes, malgré le peu de réputation des Béo-
ens (chez qui l'on trouve cependant Pin-
re, Epaminondas et Plutarque), Thèbes ne
t jamais soumise, et secoua promptement
tyrannie établie par la trahison des Lacédé-
oniens.

Il semble que les guerres intestines, join-
s aux guerres étrangères, auraient dû
romptement détruire ces Etats faibles et dis-
sés; mais plusieurs circonstances servirent
les conserver. Non-seulement ces peuples
fférents avaient la même langue, les mêmes
eurs, les mêmes dieux, des institutions
esque semblables, des lois, des opinions,
s principes analogues: mais plusieurs tem-
es célèbres, qui attiraient les habitants de la
èce entière, et des jeux où ils se réunis-
ient, resserraient ces liens. Enfin, il s'était
abli, du temps même des rois, une confédé-
tion religieuse et politique à la fois. Les
putés des peuples qui la formaient se réu-
ssaient pour offrir des sacrifices au nom de
nation entière; décidaient les questions
evées sur les bornes des divers territoires,
prononçaient sur les droits que différents
uples prétendaient à l'inspection des tem-
es, à l'intendance d'un sacrifice. Enfin cette
sociation devint vraiment utile à la conser-
tion de la Grèce, par l'anathème lancé con-
e celui qui détruirait une ville amphictyo-
que, anathème qui mettait des bornes aux
uautés et aux fureurs de la guerre. Un grand
ombre de villes avaient établi dans les îles
la mer Egée, sur les côtes de l'Asie-Mi-

neure, sur celles de la Sicile et de l'Italie méridionale, des colonies indépendantes, il est vrai, mais liées à la métropole par la religion par une sorte de respect filial. Le souvenir de la même origine, un rapport plus grand dans les lois et dans les mœurs, dans le culte, un titre à des secours mutuels, consacré par l'opinion plutôt que par les traités, formaient entre ces Etats une union plus intime. Ils étaient l'un pour l'autre un appui dans les guerres étrangères, un asile pour ceux que les factions exilaient de leurs foyers, un défenseur contre les tyrans, quelquefois un médiateur dans les dissensions civiles. L'asservissement ou la destruction d'une colonie était une humiliation, une perte pour la métropole ; la chute de la métropole une calamité commune à toutes ses colonies.

De tels liens eussent été trop faibles si les peuplades grecques, comme celles de l'Italie septentrionale, de l'Espagne, de la Germanie, avaient conservé la dureté de leurs mœurs. Mais les Grecs avaient été instruits par les peuples de l'Orient ; ils avaient reçu d'eux les arts de l'esprit, et les avaient perfectionnés. Déjà leur langue s'était formée : riche, harmonieuse, énergique, se prêtant à tous les mouvements de la pensée, à toutes les combinaisons d'idées, n'ayant ni ces anomalies, ni ces formes compliquées qui caractérisent les langues formées au hasard des débris d'idiomes plus anciens ; déjà pure, noble, élégante dans ces siècles encore grossiers, elle est un monument de la perfection des organes du peuple

qui l'avait créée. Leur passion pour une musique déjà supérieure à celle de leurs maîtres, leur goût pour la danse, pour les fêtes, pour les jeux publics, les détachaient des passions viles et personnelles. Leur climat leur donnait peu de besoins et ne les condamnait pas à cette longue solitude de l'hiver, qui, dans les nations septentrionales, isole les familles. Avides de toute espèce de gloire, sensibles à tous les plaisirs de l'esprit, ils étaient préservés de cette dureté de l'âme qui a pour origine l'âpreté d'un travail imposé par la nécessité, la fureur exclusive de la gloire militaire, et cette inertie des facultés intellectuelles qui exclut les sentiments délicats et doux. Aussi voit-on, dans un long espace de temps, la Grèce, souvent troublée par des guerres, n'offrir qu'un seul événement désastreux, la destruction des Messéniens; et cette destruction fut l'ouvrage des Spartiates, c'est-à-dire d'un peuple dont les institutions sociales proscrivaient tout ce qui pouvait adoucir les mœurs, embellir la vie, qu'elles dérobaient aux influences du climat, qu'enfin elles rendaient étranger au caractère général des Grecs, pour lui conserver toute la férocité des premiers âges.

Mais avant d'exposer quels furent pendant cette époque (1) les progrès des Grecs ou plutôt ceux de l'esprit humain (car les nations

(1) Elle s'étend depuis environ l'an 2700 jusqu'à 1 au 150 avant la république française, et embrasse à peu près 550 ans depuis Lycurgue jusqu'à Aristote.

éclairées qui ont existé depuis n'ont point eu d'autres précepteurs), il est nécessaire de montrer avec plus de détail ce qu'étaient alors, chez les Grecs, les sciences, les arts, les institutions publiques, les opinions et les mœurs.

Les sciences métaphysiques n'existaient pas encore. Ce que les prêtres ou quelques voyageurs avaient pu pénétrer des doctrines secrètes de l'Orient sur la cause première et la nature de l'homme n'en peut mériter le nom honorable.

Les vieillards, ceux qu'on nommait *sages*, avaient recueilli par les traditions un certain nombre de maximes sur la morale, sur l'art de se bien conduire pour son propre bonheur, quelques préceptes politiques, quelques observations générales sur le cœur humain. Ce recueil, transmis de génération en génération, s'accroissait à chacune d'elles. Les sages les plus célèbres se faisaient honneur d'y placer une maxime qui leur paraissait renfermer la leçon ou le conseil le plus utile, la vérité la plus importante, et ils y attachèrent leur nom. Ces espèces de proverbes, souvent exprimés en vers, formaient toute la morale, toute la politique alors connue.

On n'avait pour lois que les anciens usages, quelques règles dictées par les circonstances, et souvent par l'opinion du moment. L'administration n'avait pour base que la sagesse passagère de ceux qui gouvernaient. L'industrie, le commerce étaient libres. Leur activité était trop faible pour que les idées

de les gêner par des réglemens eût encore pu séduire. Il est des erreurs qui supposent plus que de l'ignorance.

Quoique, dans les poèmes d'Hésiode et d'Homère, la langue grecque approchât déjà du terme de sa perfection, la grammaire ne formait point encore un art. Ces deux poètes avaient laissé bien loin derrière eux les poètes des nations orientales. Leurs beautés immortelles excitent encore, après trente siècles, l'admiration des hommes les plus éclairés et du goût le plus pur. L'art de conduire une action, d'enchaîner, de combiner des événements, de former et d'ordonner de grands tableaux, de tracer et de faire agir des caractères nobles ou passionnés, étonne d'autant plus dans Homère, malgré des imperfections souvent grossières, que depuis lui jusqu'à Eschyle (c'est-à-dire dans un espace de plus de quatre siècles), rien ne retrace plus l'idée de ces grandes compositions. Ces poèmes se chantèrent longtemps par fragments : si cependant Homère n'a réellement composé que des morceaux détachés, si l'ordonnance du poème est l'ouvrage de celui qui les réunit du temps de Pisistrate, en y ajoutant alors des liaisons, une partie du prodige disparaît ; il ne reste plus d'extraordinaire que le génie du poète dans les détails, et cette foule d'idées ou d'images délicates ou sublimes dans un siècle encore si grossier.

Les hymnes, les poésies lyriques que l'on chantait en s'accompagnant d'un instrument, étaient les genres les plus cultivés ; et si on

Juge de l'art par les ouvrages d'Homère, on verra, que, quoique pour les convenances, pour la composition d'un ouvrage, pour le soin d'éviter les détails minutieux et vulgaires, en un mot, pour tout ce qui tient à la composition d'un ouvrage, l'art fût encore dans l'enfance, celui de l'expression, du style, de l'harmonie, avait déjà fait des progrès rapides; il n'existait d'autre histoire, ou même d'autres annales que de courtes inscriptions qui rappelaient quelques époques, ou conservaient la succession des rois ou des pontifes; des chroniques qui, destinées à être confiées à la mémoire seule, étaient écrites en vers. Nous n'avons aucun monument de l'éloquence grecque dans ces temps reculés; et si nous voulons en avoir quelque idée, c'est encore dans Homère qu'il faut la chercher. Cependant, malgré les beautés de son style, elle y paraît grossière et sans art. Dans les siècles postérieurs, l'exagération, l'incohérence des images, l'emphase des mots, les éternelles répétitions des mêmes idées qui défigurent si souvent les discours des personnages de ces poèmes, furent remplacées, chez d'autres auteurs, par des beautés simples et naturelles, par la sage hardiesse, par une élégance rarement démentie, par une harmonie presque toujours soutenue; mais, chez Homère, les injures que les héros se prodiguent, la naïveté avec laquelle ils se vantent de leurs actions ou même de leur profonde sagesse, et leur peu de ménagement pour l'amour-propre de ceux dont ils veulent entraîner l'opi-

nion , prouvent évidemment que l'art de persuader, au temps de ce père de la poésie grecque, ne venait, en quelque sorte, que de naître; car il est difficile de croire qu'Homère soit resté au-dessous de ce qu'était dans son siècle l'éloquence, lui qui, dans d'autres parties, a devancé l'art et le goût des siècles les plus éclairés.

La musique n'était qu'un art purement pratique; on connaissait l'accompagnement, mais la voix et l'instrument rendaient une suite de sons assujettis aux mêmes intervalles, et l'art de l'harmonie, celui de varier les accords, fut encore longtemps inconnu, si même l'origine n'en est point absolument moderne. Leurs instruments consistaient en diverses espèces de flûtes et de lyres, mais celles-ci n'avaient encore qu'un petit nombre de cordes.

La peinture, la sculpture n'étaient presque encore, comme dans l'Egypte, qu'une représentation grossière des objets. Si déjà le dessin avait fait quelques progrès, s'il avait acquis quelque correction, si l'imitation s'était rapprochée de la nature, les parties de l'art qui tiennent au génie étaient ignorées, et il devait s'arrêter encore longtemps à ce qui ne parle qu'aux sens et à ce que l'œil et la main peuvent exécuter. La description du bouclier d'Achille a pu faire croire que l'art de composer des tableaux existait de son temps. Mais Homère décrit l'ouvrage d'un Dieu, et il est vraisemblable que l'imagination du poète s'était élevée bien au-dessus de ce qu'alors des mains humaines auraient su réaliser.

Quant aux sciences mathématiques ou physiques, le peu qu'on pouvait apprendre dans les collèges sacerdotaux de l'Égypte, de la Chaldée et de l'Inde n'avait pas encore pénétré dans la Grèce. Elles ne s'y distinguaient pas des arts qui en employaient quelques applications, et ces applications en marquaient les limites. Ainsi les mathématiques s'y bornaient à quelques principes pratiques d'arithmétique ou de géométrie nécessaires pour l'arpentage et les calculs de la vie commune. Les hommes les plus instruits avaient une connaissance grossière du cours de la lune et du soleil, qu'ils employaient à régler l'année, et des constellations principales, qui leur servaient pour en marquer les époques et pour se conduire dans leurs navigations. Ils n'osaient quitter la terre de vue que dans quelques traversées très courtes, avec lesquelles l'habitude les avait familiarisés. Le reste n'était pour eux qu'un supplément à la force des rames, et celles-ci les dirigeaient seule, quand il s'agissait de combattre, ou d'aborder la terre. Leur géographie ne s'étendait pas au delà du cercle étroit de leur pays et à une partie des côtes et des îles de la Méditerranée les plus voisines des nations grecques.

Nous ne trouvons aucune trace vers ce temps de ce que nous appelons des instruments et des machines, mais les arts mécaniques et chimiques avaient déjà fait de grands progrès.

On savait former des tissus avec la laine et le lin.

On connaissait des méthodes de préparer le cuir, de teindre les étoffes, de cuire et de tourner les vases de terre. Tous les arts n'exige nécessairement la fabrication d'armes, d'outils, d'ustensiles de fer ou de cuivre, étaient répandus dans la Grèce. Le fer avait remplacé le cuivre, qui était encore employé exclusivement pour les armes vers le temps du siège de Troie.

On exploitait des mines d'argent dans l'Asie antique. Celles de fer de l'île de Crète l'avaient été dans des temps bien plus reculés. Ainsi les Grecs possédaient déjà les connaissances que supposent et le travail des mines, et l'art d'en retirer les métaux; mais ils ignoraient celui de les séparer.

Phidon, tyran d'Argos, y avait fait frapper des monnaies d'argent près de 2700 ans avant notre ère, et introduit l'usage des poids et mesures. On cultivait le blé, la vigne, l'olivier. Depuis la guerre de Troie, on avait substitué l'usage de la cavalerie à celui des chars. L'art de panser les blessures, de remédier aux luxations et aux fractures, de traiter les maladies, était exercé par des hommes qui, sans former aucun corps, sans aucun mélange de superstition, se dévouaient aux secours de leurs semblables, les uns par l'appât du gain, d'autres seulement par l'attrait de la gloire. Des connaissances assez étendues sur l'ostéologie et très faibles sur les autres parties de l'anatomie, telles qu'on avait acquises sur la matière médicale, sur le pronostic des maladies, sur la méthode de les traiter, sur quelques opéra-

tions chirurgicales, sur l'art d'administrer les remèdes, se transmettaient tantôt d'un maître à ses disciples, tantôt des pères aux enfants dans les familles où la profession de la médecine était héréditaire. On avait même formé dans les temples d'Esculape quelques recueils d'observations qu'il était permis aux voyageurs et aux malades d'y consulter librement.

Les Grecs n'avaient jamais été asservis, quoique passagèrement opprimés par des tyrans ou par des vainqueurs; car on ne comptait plus au nombre des peuples ces malheureuses nations que l'avarice et la cruauté lacédémoniennes avaient condamnées à un esclavage éternel. Des distinctions de naissance n'y avaient dégradé les âmes ni par l'orgueil ni par la bassesse. Ce n'était point dans les enfants de leurs vainqueurs qu'ils reconnaissaient une sorte de grandeur héréditaire, c'était dans les descendants de leurs dieux. Ce respect n'entraînait aucune idée de dépendance, ni même d'inégalité. Ils n'avaient point cette connaissance distincte des droits de l'homme, encore même si récente parmi nous; mais ils trouvaient au fond de leur cœur que la nature ne les avait pas formés pour avoir des maîtres. Ils étaient révoltés par la seule idée d'une nation grecque dominée par un autre peuple, ou soumise à des tyrans. Celle qui s'y était volontairement livrée dans un moment d'égarement ou de terreur s'indignait bientôt de sa faiblesse ou rougissait de son erreur. L'aristocratie n'y était soufferte que sous les formes de la li-

berté. Avant de pouvoir opprimer, il fallait qu'elle eût longtemps trompé, et que l'égalité outragée dans les droits les plus importants, dans les plus grands intérêts, se montrât avec éclat dans des institutions futiles. On craignait également d'appesantir le joug ou de le montrer, et la politique prescrivait impérieusement aux chefs la modération et la modestie.

Leur tactique, leurs institutions militaires étaient encore celles des peuples barbares. Les citoyens se fournissaient d'armes, et s'entretenaient à l'armée par le pillage ou à leurs propres dépens. Les stratagèmes n'étaient que de grossières fourberies. La tactique se bornait à tâcher de préserver ses flancs et ses derrières, à se porter sur ceux de l'ennemi, non par des manœuvres, mais par des surprises ou des embuscades. Les sièges des villes n'étaient que de longs blocus, dans lesquels on détruisait les forces de l'ennemi ; on le réduisait à la famine ; on l'empêchait de cultiver ses terres et de pouvoir renouveler ses vivres sans livrer des combats journaliers. On profitait de sa négligence pour le surprendre, pour briser une porte, s'introduire par un conduit souterrain. On escaladait une ville faible ou déjà épuisée de défenseurs. Mais les moyens d'approcher des murailles avec moins de danger, ceux de les miner ou de les battre, de les dominer, d'en éloigner leurs défenseurs, étaient encore inconnus. L'on ne pouvait connaître davantage l'art de se défendre contre ces moyens et de les rendre inutiles.

Les Grecs avaient reçu des Orientaux le goût et l'usage des jeux publics, et ils perfectionnèrent cette institution. Des jeux périodiques furent établis auprès de plusieurs temples célèbres. Des couronnes, des prix étaient distribués aux vainqueurs en présence de la Grèce entière réunie dans ces fêtes brillantes. La gloire de ces triomphes devint pour ces villes mêmes un objet de rivalité. L'athlète combattait à la fois pour sa gloire et pour celle de sa patrie. Il en résulta une passion générale pour ces exercices qui, sagement dirigés vers le but de donner au corps plus de légèreté et de force, contribuèrent à rendre la nation plus robuste, plus en état de supporter les fatigues, plus propre à toutes les fonctions qui exigent de la légèreté et de la vigueur. Comme les villes, les bourgades mêmes avaient aussi leurs jeux moins solennels. L'espoir d'obtenir, de disputer avec honneur ces couronnes moins brillantes, suffisait pour rendre générale l'habitude de ces exercices utiles. C'était dans ces fêtes que les poètes lisaient leurs vers : que les musiciens exerçaient leurs talents ; que les peintres, les sculpteurs apportaient leurs tableaux ou leurs statues. Les sages y venaient chercher ou des lumières, ou des applaudissements. Les héros s'y montraient aux regards des peuples. C'était là que les citoyens de toutes les villes se rassemblaient pour jouir de tous les plaisirs des arts et pour en juger les productions, et que l'opinion libre de la Grèce entière distribuait toutes les couronnes de la gloire. Quelle influence ces ins-

titutions ne devaient-elles pas avoir sur des hommes ingénieux et sensibles ! Quel moyen plus sûr de rendre vraiment populaire l'enthousiasme de tous les talents, de placer l'amour de la gloire au rang des passions communes, et de porter les efforts qu'elle inspire jusqu'au terme des forces de la nature (1) !

La religion des Grecs était un mélange de fables allégoriques apportées de l'Orient et de fables historiques nationales. Mais le peuple ignorait le sens de ces allégories, et les fables historiques, calquées sur elles, ne lui en présentaient aucun. Les opinions religieuses se bornaient à croire que ces dieux, quels qu'ils fussent, récompensaient la vertu et punissaient le crime après la mort, sur une espèce de fantôme qui survivait à la destruction du corps. Ces dieux gouvernaient le monde comme un roi gouverne son empire, par des lois générales, auxquelles ils se permettaient de déroger.

Le Destin, c'est-à-dire la nécessité personnifiée, bornait leur pouvoir. Sujets aux passions des hommes, ils aimaient les adorations, les sacrifices ; ils voulaient qu'on y observât certaines cérémonies. C'était à ce prix seul qu'on obtenait leur faveur. Ils protégeaient particulièrement certains peuples. Chacun avait son Dieu, qu'il honorait d'un culte plus assidu, plus magnifique, et dont il se

(1) On aura déjà parlé, dans les époques précédentes, de l'origine des doctrines religieuses, des cultes etc.

croyait le favori. Ces dieux avaient aussi une affection de préférence pour une contrée, pour un temple. C'est là qu'ils se plaisaient à manifester leur bonté ou leur colère, et qu'on pouvait espérer d'en être plus sûrement exaucé. Chaque temple avait son culte que le même dieu y préférait à tout autre, quoiqu'ailleurs il aimât mieux un culte différent. Ils se rendaient plus particulièrement garants des promesses qu'on faisait sur leurs autels, en suivant les formes établies en leurs noms. Ils accordaient à leurs prêtres ou prêtresses le don de prédire l'avenir, mais seulement dans les accès d'un délire sacré ou par des moyens bizarres. On avait senti que l'état d'une folie habituelle avilissait trop aisément un prophète, et que l'histoire de l'avenir, racontée du même ton que celle du passé, ne trouverait qu'une faible croyance. Ce talent, d'abord attaché à des êtres privilégiés, le fut ensuite à certains temples, et on y remplaçait un prophète aussi aisément qu'un boucher sacré. Les dieux avaient longtemps vécu dans la Grèce sous une forme humaine.

Chaque ville, chaque île, chaque montagne, chaque fleuve était un monument de leur naissance, de leurs exploits, de leurs malheurs, de leurs aventures galantes. On les voyait encore quelquefois, on leur parlait, mais ils avaient cessé d'avoir des enfants même un peu avant le siège de Troie.

Les prêtres étaient occupés d'augmenter le nombre des sacrifices et la valeur des offrandes par la pompe des cérémonies de leur

culte, la beauté du temple, la magnificence de ses ornements, par l'éclat des miracles, par la renommée de la vérité de leurs prédictions. Mais ils ne se mêlaient ni d'instruire les peuples ni de prêcher la morale, encore moins d'en fabriquer une au gré de leurs intérêts. Chaque temple avait ses prêtres ; ils ne formaient aucun corps, n'avaient aucune influence politique. Se contentant de pouvoir exercer en paix leur industrie sacrée, les intérêts de leur commerce n'excitaient entre eux qu'une émulation dans l'art de profiter de la crédulité populaire, et ils se gardaient sur leurs fourberies un secret réciproque. Toujours prêts cependant à réveiller la superstition des peuples, à dévouer à l'exécration générale quiconque oserait ou toucher à leurs richesses, ou en attaquer le service, et vendant des prodiges et des oracles aux tyrans, aux ambitieux, aux fourbes de toute espèce qui voulaient en acheter.

Dans un petit nombre de temples, on avait conservé ou recouvré la connaissance de quelques points des doctrines secrètes anciennement apportées de l'Égypte ou de l'Orient, et en même temps l'usage de ne les confier qu'à des hommes choisis, après des expiations ou des épreuves, et sous le sceau d'un secret inviolable. Ces mystères réservés aux hommes que leur pouvoir, leur opulence, leur célébrité ou leur dévotion envers les dieux rendaient recommandables, devenaient ainsi pour les prêtres une nouvelle source de crédit et de richesses.

On peut diviser en quatre classes les fables religieuses des Grecs.

La première est celle des allégories cosmologiques, où les intelligences, les forces physiques, les substances matérielles, et même les idées métaphysiques qu'on faisait entrer dans l'explication de l'origine ou des lois générales de l'univers, sont déguisées sous des noms d'hommes, dont les aventures expriment les résultats successifs de ces lois et les changements opérés dans la nature. Telles sont les fables du Chaos, de la Nuit, du Destin, d'Uranus, de Chronos, de Zeus, de Juno. La seconde classe renferme des allégories astronomiques : ce sont les Astres, les Constellations, qui portent des noms humains, et l'histoire de ces êtres imaginaires n'est que celle des phénomènes célestes. On trouve ensuite des allégories : telle est la fable des douze travaux d'Hercule, d'Apollon, conducteur du soleil ; telle est celle de la déesse de la Raison sortant tout armée de la tête du dieu suprême, comme depuis on a fait émaner le Logos, ou le verbe, du même dieu devenu incorporel ; les Muses, filles de la Mémoire ; les Grâces qui accompagnent la Beauté ; l'Amour qui en est le fils ; Hercule devenu le dieu de la Force, épousant la Jeunesse, etc., etc. Enfin, on ne peut s'empêcher de reconnaître des fables vraiment historiques. Dans celles-ci, des dieux allégoriques sont identifiés avec des personnages réels, et les nouvelles aventures de ces dieux ne sont plus des allégories, mais des événements merveilleux attribués à ces person-

nages, événements qui, en général, ont eu quelque fondement dans l'histoire: telles sont les fables qui appartiennent à l'Hercule compagnon de Thésée, au Zeus de Crète, à la Cérès de Sicile, etc. Non-seulement l'histoire du même dieu renfermait des fables de toutes les classes, mais souvent même elles se confondaient dans une seule de ses aventures, et c'est par cette raison que l'opiniâtreté à n'admettre qu'une de ces classes a produit tant d'explications forcées; souvent le dieu désigné par le même nom avait une histoire différente dans chacun de ses temples; d'autres fois on réunissait sous le même nom plusieurs êtres d'abord distingués, tandis qu'un autre être, originairement le même, paraissait dans diverses contrées sous des noms différents.

On peut croire que les mystères consistaient en grande partie dans une explication de ces allégories. Les initiés se trouvaient ainsi délivrés d'une partie des fables dont l'intérêt sacerdotal occupait encore la crédulité du peuple. Ils étaient au commun des citoyens à peu près ce que sont aujourd'hui nos théologiens unitaires à la tourbe croyante; ils avaient substitué des hypothèses raffinées à des absurdités grossières.

Dans l'Orient, l'initiation agrégeait un individu au corps sacerdotal d'une manière plus ou moins étroite, et l'on proportionnait l'étendue des secrets révélés à l'intimité de cette association, aux grades qu'on y obtenait successivement. En Grèce, la même cérémonie n'était que la marque d'une confiance réci-

proque. Les initiés étaient obligés au silence, mais non à l'obéissance et à l'hypocrisie ; ils étaient des appuis, et non des instruments ; l'indépendance naturelle aux Grecs avait forcé les prêtres à se contenter de ce partage : en exigeant trop, ils auraient risqué de tout perdre.

On voit aisément qu'une telle religion rendait le peuple plus superstitieux que fanatique, formait des dévots imbéciles plutôt que des hypocrites ; qu'elle égarait les imaginations, mais sans les enchaîner ou les noircir ; que ses terreurs pouvaient rapetisser les âmes, mais non les corrompre ou les endurcir ; qu'elle ajoutait à la morale des motifs de respecter la justice et des obligations envers les dieux, mais qu'elle n'en dénaturait pas les principes ; que ses prêtres étaient des charlatans dangereux, des instruments politiques quelquefois funestes, mais non des tyrans abrutisseurs, comme ils l'ont été sur presque tout le reste du globe.

La masse du peuple croyait aux fables religieuses ; ceux à qui la nature avait donné plus de finesse ou une raison plus forte, ceux qui avaient cultivé la leur auprès des sages n'ignoraient pas que cette religion n'était qu'une allégorie qui servait de voile à une doctrine moins grossièrement absurde ; ils cherchaient à s'en instruire, soit en voyageant eux-mêmes, soit en consultant des voyageurs célèbres, soit en se faisant initier aux mystères. Quelques-uns se contentaient de chercher la vérité dans leurs propres pensées ; tous dédai-

aient es superstitions vulgaires, en s'y soumettant moins encore par politique que par un respect vague pour le sens caché qu'elles enfermaient. Mais ces hommes étaient dispersés dans la société, et n'y formaient pas une classe distincte, habile à profiter des erreurs auxquelles les autres demeuraient abandonnés.

Les femmes, chez les Grecs, quoique soumises à une vie domestique et retirée, jouissaient d'une sorte d'autorité dans l'intérieur des familles. Les lois et l'esprit de liberté les avaient un peu rapprochées de l'égalité naturelle. Elles étaient les compagnes intérieures, mais non les domestiques de leurs maris. Elles partageaient avec eux le respect de leurs enfants et l'honneur de les former. Si elles étaient exclues des fonctions politiques, et même de la présence aux assemblées du peuple et de l'assistance aux jeux publics, elles partageaient avec les hommes les fonctions religieuses. Elles l'emportèrent même dans le droit de rendre des oracles.

On ne pouvait avoir qu'une seule femme. Il était honteux de chercher à corrompre celle d'autrui ; l'union habituelle d'un homme avec une femme libre était même une tache pour les deux. Ces mœurs étaient le fruit de cette égalité entre les hommes, dont l'aristocratie était forcée de respecter au moins l'apparence. L'usage de soumettre à ses plaisirs et les esclaves, et les femmes prises à la guerre, était publiquement autorisé ; mais il ne s'étendait plus qu'à celles des peuples étrangers :

on respectait dans les autres la dignité de nation grecque, où l'on craignait d'éterniser les représailles et d'envenimer les haines nationales.

L'histoire des siècles reculés prouve, par un grand nombre de guerres dont l'enlèvement de quelques femmes était le seul motif, que la passion de l'amour agissait avec violence sur l'âme des Grecs, mais que la jalousie y tenait à cette passion même, au sentiment de la dignité outragée, plutôt qu'à un orgueil préjugé, qu'à l'esprit de domination sur un sexe plus faible. On cherchait à se venger d'un rival, bien plus qu'à punir une femme indigne. La jalousie allumait des haines, inspirait des crimes, mais ne conduisait pas à l'assassinat, à la dégradation des femmes. Ces recherches sur la conservation de la virginité physique, ces soins pour obtenir une continence forcée étaient alors inconnus dans la Grèce. Si l'on y observait encore des restes de la brutalité des temps héroïques, ce que dans la débauche, corrompt, amollit l'âme, rend incapable de sentiments énergiques généreux, n'existait pas encore.

Une de ces habitudes honteuses, née comme on l'a vu, dans la stupide oisiveté de la vie pastorale, était commune en Grèce dans les temps les plus reculés. Les législateurs et les philosophes, furent obligés de la traiter avec indulgence, et nous verrons dans la suite, s'ils ne parvinrent pas à la détruire, diminuer ce reste de barbarie des premiers âges que la perversité grossière d'

mœurs romaines a perpétué jusqu'à nous.

Partout on avait des esclaves ; mais ceux qui étaient employés aux travaux domestiques, aux travaux des arts, à l'agriculture, à la garde des troupeaux, ceux surtout qui, placés à la campagne avec leur famille, cultivaient, régissaient la terre d'un citoyen de la ville, étaient traités avec quelque humanité. Regardés comme des hommes d'une race malheureuse, ou comme des victimes du sort de la guerre, et non comme des êtres d'une espèce inférieure, ils avaient plus à souffrir de l'intérêt que de l'orgueil. Cet intérêt même ne pouvait endurcir généralement un peuple qui avait peu de besoins, et où la conservation, la multiplication d'esclaves difficiles à remplacer était une des premières sources de richesse.

Mais il faut excepter ici et ceux que l'on destinait aux travaux des mines, et les diverses races d'Ilotes, contre lesquels les Lacédémoniens se plaisaient à déployer toute leur férocité et tout leur orgueil.

Une hospitalité réciproque formait un lien sacré entre les citoyens des diverses villes. Elle s'étendait aux enfants, se conservait de génération en génération. Elle offrait un appui à celui qui se serait trouvé sans crédit dans une ville étrangère, quoique très voisine, où ses intérêts de sa fortune pouvaient souvent l'appeler ; elle offrait un asile au citoyen qui était persécuté dans sa patrie. Cette institution contribuait à modérer les haines nationales, si promptes à naître entre des Etats

très rapprochés, et elle étendait le sentiment de bienveillance trop resserré dans les nations peu nombreuses.

Les supplices cruels, l'usage de la torture, étaient inconnus, du moins à l'égard des hommes libres, et même rarement employés contre les esclaves. Les tyrans en faisaient un instrument de terreur, et c'en était assez pour préserver les législations républicaines d'une imitation si honteuse.

Quelques institutions de la férocité du siècle des rois souillaient encore les mœurs; mais on le savait, et un vœu commun pressait le moment, appelait les moyens d'en effacer jusqu'aux dernières traces.

Voilà ce que la nature et la liberté avaient fait pour les Grecs.

Nous allons voir maintenant leur génie s'exercer sur l'homme et sur l'univers, accélérer les progrès des sciences, perfectionner les arts, créer la philosophie, agrandir et améliorer l'espèce humaine.

Cette quatrième époque peut se diviser en deux portions. La première embrasse le temps qui s'est écoulé entre l'établissement général de la liberté dans la Grèce, et le moment où, après la guerre Médique, la rivalité entre deux villes puissantes qui se disputaient le premier rang, partagea la fédération des Grecs en deux lignes opposées, dont les guerres longues et sanglantes préparèrent la destruction de la liberté.

La deuxième commence au moment où l'on vit éclater ces dissensions intestines, c'est-à-

dire, vers l'an 2250 avant notre ère jusqu'au moment où la puissance macédonienne s'éleva sur les ruines de la liberté, et où l'étendue des sciences obligea ceux qui les cultivaient de les partager entre eux.

La première est celle où les républiques grecques se sont consolidées, où elles ont reçu de leurs législateurs des constitutions plus régulières et un système de lois écrites; où, si on en excepte la poésie, qui avait devancé cette époque, les arts littéraires et pittoresques sont sortis de l'enfance pour la première fois (du moins dans ce qui nous est connu de l'histoire de l'espèce humaine); où les sciences, se montrant enfin aux hommes délivrées d'un voile superstitieux, commencent à être cultivées sans autre motif que le charme de la vérité et l'amour de la gloire; où la philosophie indépendante s'est occupée, dans le silence d'une vie privée, de connaître la nature, d'étudier l'homme et de le perfectionner.

La deuxième nous montre les sciences, les arts de la philosophie se débarrassant des liens de l'enfance, et se montrant dans toute la vigueur d'une jeunesse brillante. On y voit les diverses parties de l'art social se raffiner, s'éclairer au milieu de passions que la petitesse des républiques grecques rend plus actives en les concentrant, tandis que les rapports nouveaux des intérêts de chaque ville avec les intérêts généraux de la Grèce et de l'Asie rendaient plus énergiques ces mêmes passions, en grandissant la sphère de leur activité et de leurs espérances.

Les changements dans l'état politique de la Grèce qui furent la suite de ses victoires sur les Perses, et les travaux d'Hippocrate ou de Méton, la première réforme de la philosophie par Socrate, qui marque le terme de l'influence attribuée aux doctrines orientales, se répondent avec une exactitude chronologique assez grande, pour permettre de séparer ces deux portions du tableau d'une même époque.

Nous avons vu, chez les peuples dont l'époque précédente renferme l'histoire, les lois fondamentales faire partie de la religion, contracter sur les autels de la superstition le caractère d'une irrévocabilité presque sacrée; le droit divin de la tyrannie insulter aux droits de l'espèce humaine, et les collèges de prêtres usurper le véritable pouvoir constituant à l'aide de cette hypocrisie politique. Dans la Grèce, les mêmes lois fondamentales, séparées de la religion, lui durent cependant en grande partie cette opinion de leur irrévocabilité qui s'est établie presque chez tous les peuples. Un serment solennel, des imprécations effrayantes, semblaient devoir lier toutes les générations à la volonté d'une seule. Ce n'était pas de la divinité, mais du génie qu'ils croyaient avoir reçu leurs lois. Des hommes ne les leur avaient point apportées du ciel, mais ils les avaient demandées à des sages inspirés par la raison. Cependant ignorant encore cette destinée de l'homme qui l'appelle à des progrès sans cesse nouveaux, cette marche des sociétés qui présente à chaque instant de nouvelles ressources, en même temps qu'elle en fait

sentir le besoin, ils ont cru que des lois qui convenaient à leurs progrès actuels devaient toujours leur suffire, et pouvaient être éternelles comme les mœurs, les opinions, les principes qui les avaient vues naître.

Malheureusement cette même idée, alors si excusable, les empêcha de placer dans les lois fondamentales elles-mêmes les moyens de les réformer, et les peuples se trouvèrent condamnés à l'alternative ou de n'en reconnaître aucune, ce qui les livrait à tous les dangers d'une législation toujours incertaine, ou de ne pouvoir les changer que par des révolutions qui, presque toujours sanglantes, les exposaient à subir le joug passager d'un tyran.

Presque toujours, on confiait à un seul homme le soin de former le système de la législation entière. Si on songe qu'il s'agissait, non de lui conférer aucune autorité sur les citoyens, mais de lui confier un travail avec lequel sa fonction devait finir pour toujours ; si l'on observe que le peuple entier, réuni dans une seule place publique, pouvait l'entendre et le juger, qu'enfin l'égalité des lumières rassurait contre l'abus de la confiance imprudemment accordée à ce législateur unique, on trouvera que peut-être ce moyen, en assurant l'unité du système de législation, le garantissait encore de l'influence des passions personnelles, plus difficiles à cacher, moins audacieuses à se montrer, quand elles sont celles d'un seul homme. Mais un tel moyen supposait l'aveu de sa supériorité ; il ne con-

venait qu'à cette époque où l'enthousiasme l'emportait sur l'envie, parce qu'une instruction facile n'avait pas multiplié les demi-talents et permis à la médiocrité même d'avoir de l'orgueil. Il n'y eut point de distinction établie entre les diverses lois fondamentales, soit d'après leur objet, soit d'après leur importance pour le maintien de la liberté. On attachait le caractère d'inviolabilité à toutes celles qui, consacrées par des *serments*, s'appuyaient encore du nom respecté d'un législateur devenu en quelque sorte l'objet d'un culte politique. Ces lois ne pouvaient être changées que par des moyens ou bizarres, ou non prévus par elles, et dès lors toujours dangereux.

Lycurgue à Sparte, Dracon et Solon chez les Athéniens, Zaleucus à Locres, Charondas à Thurium, sont presque les seuls législateurs dont le nom soit venu jusqu'à nous avec quelque détail de leurs lois.

Il semble que l'époque où parut Lycurgue n'était pas éloignée du temps où une grande partie du territoire des villes grecques était encore possédée en commun, et il est probable que les Héraclides avaient forcé les peuples vaincus à les cultiver pour eux et leurs soldats. Lycurgue avait donc trouvé des institutions semblables à cette absurde et féroce ilotie qu'il consacra, qu'il systématisa par ses lois; et puisque la propriété d'une grande partie des possessions paraissait n'être fondée que sur des usurpations dont le souvenir n'était pas éteint, l'idée de partager les

res et les esclaves devait alors moins blesser ses compatriotes. Mais ce partage nouveau sur lequel l'histoire ne nous a transmis que peu de détails, ne peut avoir été général ; il ne nous reste aucune trace des précautions qui alors auraient été nécessaires pour assurer la subsistance des familles, et pour maintenir cette égalité pendant tout le temps que l'on sait que les institutions de Lycurgue ont été observées. Il est donc plus vraisemblable qu'il distribua seulement certaines portions du territoire propre de la Laconie entre un grand nombre de citoyens, qu'il en créa des espèces de petits fiefs qui suffisaient à la subsistance étroite d'une famille, et qui, dès lors, sans établir une égalité absolue de fortune, assuraient à un grand nombre de citoyens une indépendance entière, et par conséquent une égalité réelle.

Il voulut la porter même dans les jouissances, dans les habitudes de la vie. Des repas publics pour lesquels chacun fournissait une égale quantité de comestibles, et où présidait la frugalité, remplaçaient les réunions particulières. On ne doit pas s'imaginer que tous les citoyens mangeassent tous les jours à ces repas républicains, et même qu'ils ne véussent pas habituellement avec leurs familles. Nous trouverons assez de torts réels à Lycurgue, sans y ajouter ceux que ses admirateurs ont voulu lui donner. Une monnaie d'argent d'un poids incommode était seule en usage dans l'intérieur de l'Etat. Mais, du temps de Lycurgue, celui de la monnaie d'ar-

gent était à peine connu dans la Grèce. Ainsi on doit moins attribuer l'exclusion durable de cette monnaie aux vues politiques de Lycurgue qu'à la superstition qui attachait longtemps les citoyens à la lettre de ses loix ou à la crainte que l'amour du butin, porté à l'excès, ne nuisît même au succès des brigandages honorés du nom de guerre.

Les loix de Lycurgue accordèrent aux femmes quelques droits qui les rapprochaient un peu de l'égalité naturelle; il voulait qu'elles fussent dignes d'inspirer à leurs époux, à leurs frères, à leurs fils l'amour de la patrie et les vertus guerrières. Des exercices publics, propres à fortifier le corps, des danses accompagnées de chansons patriotiques, formaient presque toute l'éducation des deux sexes. Les jeunes gens tiraient le reste de leur instruction des conversations que les vieillards avaient entre eux dans les édifices destinés aux repas communs, dans les places, dans les promenades. Lycurgue avait senti qu'en rendant les femmes plus agiles, plus robustes, il formerait une race d'hommes plus saine et plus vigoureuse.

Dans ces jeux publics, les filles paraissaient ou nues, ou vêtues de manière à exciter peu être des désirs plus vifs encore. L'intention de diminuer l'attrait de la volupté par l'usage de l'habitude, ne serait ni moins entendue ni conforme au reste de ses vues. On peut plus raisonnablement lui en supposer une tout solument opposée. Il voulait prévenir et combattre, par ce spectacle, une habitude

ni, trop enracinée chez les Grecs, était encore favorisée par les exercices gymnastiques et les hommes paraissaient nus.

D'ailleurs, puisqu'il voulait que la race lacédémonienne se perfectionnât, et pour la taille et pour la force, il devait vouloir que les hommes ne se décidassent point dans leur choix par les seuls agréments de la figure.

La vie de famille était pour les Lacédémoniens un délassement, une jouissance, et non une habitude qui pût les engourdir ou les énerver. Mais il ne faut pas prendre à la lettre cette exagération oratoire, qu'ils ne voyaient leurs femmes qu'à la dérobee. On prétend que, lorsqu'ils étaient d'une constitution faible, ils engageaient leurs femmes à leur donner des enfants de pères d'une taille plus élevée, plus svelte, d'une plus belle figure, d'une conformation plus robuste. Il est possible qu'il y en ait eu des exemples dans le pays où l'on mettait son plus grand orgueil dans la gloire militaire de ses enfants, et à une époque où cette gloire dépendait beaucoup des qualités physiques; mais on peut douter que ce fût une coutume générale, et encore moins une institution publique, et presque une loi.

Toutes ces institutions n'avaient pour but ni le perfectionnement physique ou moral des hommes, ni leur égalité, mais seulement la guerre. Les supplices auxquels on livrait les enfants pour exercer leur patience, l'habitude qu'on leur faisait prendre de dérober avec adresse, l'obéissance à laquelle on les exer-

çait, annoncent assez cette intention. On ne cultivait à Sparte ni les sciences, ni la philosophie, ni les lettres. On y dédaignait la peinture et la sculpture, comme des occupations indignes d'un être formé sans doute par la nature pour égorger ses semblables. On tolérait cependant la poésie et la musique, quand elles avaient pour effet d'exciter la fureur martiale. Le Lacédémonien ne devait connaître ni les arts mécaniques, ni le commerce. De Ilotes, soumis à tous les travaux, à tous les outrages, cultivaient ses terres; il avait pour subsister, ou celle qui lui était échue, ou un patrimoine; et, au défaut de ces ressources le produit de ses vols à la guerre. Avait-trop d'esclaves, il les égorgeait; sa barbarie en avait-elle trop diminué le nombre, il en volait.

Les enfants qui naissaient faibles et difformes étaient impitoyablement massacrés. Ce n'était pas cette pitié cruelle de certains peuples sauvages qui ôtent la vie à des êtres pour lesquels ils croient qu'elle ne serait plus qu'une longue souffrance; ce n'était pas comme à la Chine, où l'humiliation et la misère ont étouffé la nature: c'était uniquement parce que ces enfants ne promettaient pas le pouvoir un jour égorger d'autres hommes.

De telles institutions semblent faites pour former, non un peuple d'hommes, mais un troupe de brigands, sachant exercer entre eux la justice, pour la violer sans remords l'égard du reste de l'humanité. Était-ce donc un ami de l'égalité que le législateur qui co

erva dans sa famille un pouvoir héréditaire assez grand pour que, peu de temps après lui, on fût obligé de le diminuer; qui établit des distinctions avilissantes entre les habitants de Sparte et ceux du territoire; qui resserra tous les pouvoirs dans une aristocratie peu nombreuse? Le peuple formé par lui en fut-il pas constamment le protecteur dans le reste de la Grèce? Toutes les vertus, qui tiennent à l'humanité, à la justice naturelle, furent bannies de Sparte. Leur histoire est féconde en traits de grandeur d'âme, de générosité altière, de dévouement pour la patrie; elle n'offre pas un seul individu sur lequel duquel un ami des hommes puisse arrêter la pensée avec quelque douceur. Si l'on appelle vertu le sacrifice de soi-même à l'opinion de son pays, aux principes de la société à laquelle le sort nous a fait naître, elles furent communes à Sparte, elles y furent portées jusqu'à l'héroïsme. Mais on doit reprocher à leurs institutions d'avoir corrompu cet héroïsme même, d'en avoir fait un instrument d'injustice et de barbarie, d'avoir souillé la vertu en plaçant à côté d'elle, dans les mêmes rangs, le mépris des droits, du bonheur et de la vie des hommes.

On prétend que Lycurgue, ayant fait jurer les Spartiates d'obéir à ses lois jusqu'à son retour, s'imposa un exil volontaire, pour que son serment les obligeât à une obéissance éternelle. Cet attachement scrupuleux à la lettre de serments, même surpris à l'aide d'une équivoque, est dans les mœurs grecques;

mais le moyen qu'on prête à Lycurgue, et qui ressemble beaucoup aux expédients des casuistes de Pascal, est plus digne d'un prêtre que d'un législateur.

Je ne louerai point Lycurgue d'avoir refusé d'obtenir le trône par un crime atroce le temps où l'on pouvait entendre dire que tout est permis pour se faire roi n'existe heureusement plus, et nous avons appris à voir ces crimes de l'ambition dans toute leur bassesse. Le peuple lui remit le sort d'un citoyen qui, dans une sédition, l'avait grièvement blessé, et il pardonna. Cela prouve que les mœurs grecques s'étaient déjà élevées à une générosité inconnue dans les temps héroïques et que le peuple était capable de prévoir et de sentir celle du législateur.

Il eut le malheur de ne connaître d'occupation digne d'un homme que la guerre ; de bonheur que dans la domination, et le peuple qu'il forma, étranger à tout ce qui a fait de Grecs les bienfaiteurs du genre humain, sera confondu avec cette foule de nations qui ont passé sur la terre sans y laisser aucune trace s'il n'eût partagé avec Athènes l'honneur de voir préservé l'Europe de la domination des Perses, et la raison du joug des superstitions orientales.

Cent vingt-quatre ans après l'établissement des lois de Lycurgue, Théopompe crut nécessaire de donner des bornes à la puissance excessive qu'elles laissaient aux rois héréditaires. Mais ce ne fut pas en détruisant une hérédité que le nom d'Hercule rendait presque sacré

ne fut point en rappelant le peuple à l'exercice d'une partie de ses droits : ce fut, au contraire, en plaçant auprès des rois une autorité rivale, redoutable pour eux, tyrannique à l'égard des citoyens. Dans les cités grecques, l'autorité d'un sénat ou celle des assemblées, soit du peuple entier, soit de quelques-unes de ses portions, partageait l'autorité des premiers magistrats et dominait sur eux. Mais c'est ici le premier exemple connu de cet équilibre des pouvoirs, devenu depuis un siècle le système, ou plutôt la chimère des politiques qui ont prétendu à la réputation d'habileté; à Lacédémone comme ailleurs, s'il a empêché un des pouvoirs d'usurper une autorité absolue, c'est aux dépens de la liberté du peuple, sur qui ses pouvoirs se sent à la fois, et qui porte doublement le poids de tout ce qu'on ajoute à chacun d'eux, pour assurer leur équilibre.

Lycurgue avait puisé une partie de ses lois dans celles de la Crète; on les y regardait comme l'ouvrage de ses rois, chassés peu de temps après la guerre de Troie. Elles n'avaient rien, en effet, qui annonçât ce respect pour l'indépendance des individus, ces soins pour leurs intérêts ou leur bonheur, caractère naturel des lois qu'un peuple libre s'impose volontairement à lui-même. Il paraît que plus rapprochés de l'Égypte, ayant avec la Phénicie une communication plus intime, les Grecs ont puisé leur législation dans ces règlements auxquels les collèges de prêtres, les castes privilégiées s'étaient soumis chez

quelques peuples orientaux. On y voit le même dessein d'enchaîner, d'éteindre dans les hommes les sentiments naturels, pour ne leur laisser d'autre passion que l'orgueil et le fanatisme de corporation.

De telles lois étaient propres à produire d'excellents soldats pour un monarque descendu des dieux, comme, après la destruction de la royauté, elles formèrent d'intrépide défenseurs pour l'aristocratie qui la remplaça. Cet esprit militaire maintint longtemps l'indépendance de la Crète; mais on n'y connut ni la vraie liberté, ni la paix, sans cesse troublée par des guerres qui s'élevaient entre ces villes érigées en républiques séparées. Elle vendait également des soldats et aux nations libres de la Grèce et aux rois de l'Asie. Une partie des habitants étaient soumis à un ilotie moins dure, à la vérité, que celle de Sparte, tandis que le reste de la nation asservie, cachée dans des rochers impénétrables, défendait son indépendance. Le brigandage au dedans; au dehors, le commerce du sang des hommes furent les glorieux effets de ces institutions si vantées.

Dracon, philosophe et poète, fut le premier législateur des Athéniens. On a dit que ses lois auraient dû être écrites avec du sang. Dans ce même code, où, pour inspirer l'horreur du meurtre, il le punissait même dans les animaux, où les choses inanimées qui en avaient été la cause étaient soumises à un simulacre de supplice, l'humanité était violée par la punition même des meurtres involontaires.

taires, par celle des actions qui annonçaient des dispositions cruelles. La peine de mort y était prodiguée. Mais l'homme pourrait-il apprendre à respecter le sang de ses semblables quand les lois ne savent pas l'épargner? et ce sentiment d'humanité qui nous éloigne de toute action violente ou cruelle n'est-il pas un appui naturel de la justice, sans lequel, vainement aidée par la terreur, elle demeure impuissante contre la férocité de l'intérêt ou le délire de la vengeance?

On reprochait à Dracon l'excessive dureté de son code pénal : « Ce ne sont pas les actions que j'ai voulu punir, répondit-il, mais la désobéissance à la loi qui les proscriit ; et cette désobéissance est toujours également criminelle. » Ainsi, l'on ignorait alors que la loi n'a point le droit de défendre une action, mais de marquer parmi les actes contraires à la justice, ceux qui doivent être réprimés par la crainte des supplices. On ignorait également que la justice de la punition ne dérive point seulement de la légitimité de l'autorité de la loi, mais de la nécessité de l'infliger; et que, même pour les plus grands crimes, toute punition serait injuste si elle n'était évidemment un moyen de les prévenir, qu'aucun autre ne peut remplacer. On ignorait enfin que l'intensité de la peine ne doit pas se mesurer sur la gravité morale du délit, mais sur le rapport qu'il est nécessaire d'établir entre la crainte de la punition et les motifs qui inspirent le crime; et sur celui qui existe, entre le tort produit

par l'action, et le mal que la peine fait éprouver au coupable. Mais ces principes, enfin connus de nos jours, ne font pas encore partie de l'opinion commune; nous retrouverons ceux du législateur d'Athènes, avec quelques adoucissements, il est vrai, soit dans la politique, soit dans la morale de plusieurs sectes de philosophes, soit surtout dans la pratique de presque tous les peuples.

Les Athéniens que leur sensibilité portait à l'indulgence, et chez qui un long repentir suivait les emportements où leur caractère passionné les entraînait, les Athéniens ne purent supporter que trente ans ces lois qui, favorables à l'aristocratie des riches dans la distribution des pouvoirs, la cimentaient par leur dureté. Ils sentaient ce que l'expérience a confirmé, ce que la théorie de la science sociale a démontré depuis, que la sévérité des lois ne sert qu'à maintenir l'apparence de la liberté avec la réalité de l'esclavage; tandis que des lois douces sont seules compatibles avec la véritable liberté, avec celle qui étend également ses bienfaits sur un peuple entier.

Il y avait cinq cents ans qu'Athènes n'avait plus de rois héréditaires; un archonte perpétuel qui, sans hérédité comme sans couronne, ressemblait beaucoup trop encore à un roi, avait été remplacé depuis 160 ans par un archonte élu pour dix ans, et depuis 90 ans ceux-ci avaient fait place à un archonte annuel, lorsque le sage Solon fut appelé par ses compatriotes à leur donner des lois plus douces et plus égales.

Son code renfermait le système entier de la législation, et même des institutions publiques. C'est là que 145 ans après, les décemvirs puisèrent les principes des lois qu'ils présentèrent aux Romains, et qui ont été l'origine de leur jurisprudence. Ainsi la science judiciaire, telle qu'elle existe aujourd'hui parmi nous, ses principes, ses formes, ses préjugés même, remontent jusqu'à Solon, environ 2800 ans avant notre ère.

Les nouvelles lois ne pouvaient être faites que par l'assemblée générale du peuple, où tous les citoyens avaient un droit de suffrage égal, comme dans toutes les républiques grecques. Ce titre était héréditaire; mais un habitant ou un étranger ne pouvait l'obtenir que de la volonté des citoyens.

Pour apprécier cette exclusion, il faut observer que, dans les petits États, l'admission trop facile des étrangers serait rarement sans dangers; que, dans la Grèce, ces étrangers conservaient presque tous et des droits dans leur patrie, et le projet de se rapprocher des lieux où leurs ancêtres avaient vécu; que presque tous ceux qui étaient nés dans la cité même y conservaient cependant des intérêts, les relations avec celle dont leurs familles étaient originaires, et avaient souvent des liaisons avec les factions qui l'agitaient; qu'enfin ils faisaient une partie très peu considérable de la population. La prudence exigeait donc cette sévérité, qui ne blessait ni la saine politique, ni la justice, puisque les exclusions, n'étant ni absolues ni nombreuses, étaient

fondées sur des motifs évidents d'utilité générale. Mais cette même sévérité devint et une injustice, et une des causes de la destruction d'Athènes, lorsque l'accroissement du nombre des étrangers partagea ses habitants en deux peuples, l'un sujet et l'autre souverain. Les lois, les actes généraux d'administration étaient formés dans un sénat nombreux, qui seul avait droit de les présenter à l'acceptation du peuple.

Anacharsis trouvait que c'était donner aux sages la peine de délibérer, et aux insensés le droit de juger : mais il oubliait apparemment que ces insensés décidaient de leurs propres intérêts, et que ces sages discutaient ceux d'autrui. D'ailleurs ces insensés, incapables de concourir à la formation d'une loi, de juger même de la bonté du système et des dispositions qu'elle présentait, pouvaient avoir la capacité comme ils avaient le droit de prononcer si elle ne renfermait rien qui blessât à leur égard la justice, qui violât leur liberté, qui compromît leur bien-être. Anacharsis aurait-il eu l'orgueil de croire que l'espèce humaine avait été formée pour se soumettre en aveugle à ceux qui mériteraient ou usurperaient le nom de sages ?

Malheureusement Solon, quoique ennemi du parti des riches, n'eut pas le courage d'appeler dans ce sénat la dernière classe des citoyens, formée des individus sans fortune. Cette exclusion, toujours contraire au droit naturel, peut ne pas être dangereuse pour la tranquillité publique dans un grand pays, où

le peuple est dispersé; elle le devient nécessairement s'il est réuni dans une seule ville ou dans un petit territoire; si la portion du peuple que cette exclusion a frappée n'a pas une grande influence dans les élections, et si ces élections ne sont pas assez fréquentes, il est à craindre que, lassée d'avoir tant de maîtres, elle se jette dans les bras d'un tyran.

Solon s'exila comme Lycurgue, après avoir fait accepter ses lois, et, plus sage que le législateur de Sparte, il se contenta de demander aux Athéniens le serment de les observer pendant cent ans. Mais trente-quatre ans après, Pisistrate, un flatteur du peuple, obtint de lui la permission d'avoir une garde pour se soustraire aux violences des riches, et fonda une tyrannie de cinquante et un ans, dont les premières et les dernières époques furent orageuses, mais qui compta trente-six années d'une possession tranquille. Cette tyrannie survécut à la mort violente du premier de ses fils, et ne finit que par l'expulsion du dernier. Cependant les tyrans ne détruisirent qu'une partie de la constitution de Solon, et respectèrent le reste de ses lois.

La personne du débiteur y était mise à l'abri des poursuites des créanciers, loi humaine et juste, que nous venons de renouveler au bout de vingt-trois siècles.

La loi décernait un éloge solennel aux citoyens morts pour la patrie. Leurs femmes étaient nourries, leurs enfants élevés, armés aux dépens de la république.

L'infamie était prononcée contre ceux qui

dissipaient leur patrimoine, refusaient de prendre les armes pour la patrie, ou négligeaient de nourrir leurs parents. On ignorait alors que l'opinion ne doit avoir qu'un seul maître, la raison; et que déclarer une action infâme par la loi, c'est ordonner pe la croire telle; c'est une absurdité si le législateur est d'accord avec l'opinion générale; absurdité et tyrannie s'il s'en écarte.

Cette infamie s'étendait à ceux qui ne prenaient aucun parti dans les discordes civiles. Solon voulait flétrir, sans doute, ceux qui, dans ces dissensions, préfèrent leur repos et leur sûreté à l'intérêt de la patrie. Mais les admirateurs de cette loi la citent comme s'il avait voulu obliger les citoyens à choisir entre deux partis opposés, lors même qu'ils les trouvaient également insensés ou dangereux; lors même que les hommes éclairés et de bonne foi pourraient, en les dédaignant, en les combattant tous, les réduire à une égale nullité; et dans ce sens, malgré la finesse des observations de Montesquieu, une telle loi n'ordonnerait qu'une hypocrisie politique dangereuse pour la liberté,

L'aréopage veillait sur l'industrie, se faisait rendre compte des moyens de subsister de chaque citoyen; empêchait qu'aucun d'eux ne restât oisif; loi qu'il faut pardonner à l'ignorance de ces temps reculés, que la petitesse d'un Etat excuse bien faiblement, et dont l'imitation serait le comble de la stupidité dans un grand pays ou dans un siècle éclairé.

Nous trouverons souvent de ces prétendues

lois morales qui tantôt cachent un moyen donné au fort d'opprimer le faible, tantôt confèrent à quelques hommes une autorité arbitraire; tantôt affermissent et conservent une puissance usurpée; mais on ignorait que l'autorité légitime de la loi ne s'étend pas au delà de ce qui blesse le droit d'autrui, de ce qui rompt les conditions essentielles du pacte social, et l'hypocrisie politique profitait de cette ignorance.

On reproche à Solon de n'avoir puni que dans les esclaves ce reste de mœurs grossières qui s'était perpétué dans la Grèce. Mais peut-on l'accuser de n'avoir point placé au nombre des crimes ce qui n'est qu'un vice honteux? En punissant seulement l'esclave coupable d'avoir corrompu les enfants des citoyens, Solon fit sans doute une loi injuste, puisqu'elle blessait l'égalité; mais des lois inégales, et dès lors contraires à l'équité naturelle, sont une suite nécessaire de l'existence même de la servitude.

Il nous reste de Zaleucus le préambule de ses lois, monument plus précieux pour l'histoire de la philosophie que pour celle de la politique. La constitution qu'il établit était populaire, comme en général toutes celles qui furent l'ouvrage des Pythagoriciens. On fait l'éloge de la sagesse, de la douceur de ses lois. Elles conduisaient les hommes par l'honneur plus que par la crainte. Cependant il punissait l'adultère par la perte de la vue. Il eût été plus humain et plus juste de prévenir ce qui, dans cette action, peut être un véri-

table crime, en donnant plus de liberté pour la dissolution des mariages. Du moins n'eut-il pas l'absurde injustice de ne punir qu'un sexe d'une faute que l'autre a partagée nécessairement. On rapporte que son fils s'en étant rendu coupable, Zaleucus se présenta dans la place publique, après s'être privé d'un œil, méritant par son sacrifice qu'on lui pardonnât d'éluider la loi ; mais on n'ajoute pas qu'après en avoir senti la dureté, il en ait demandé la révocation.

On prétend que ses lois prononçaient la peine de mort contre celui qui proposerait d'y faire un changement, si ce changement n'était pas adopté ; une telle disposition annoncerait plus d'orgueil que de respect pour les droits des hommes et de confiance dans les progrès de la raison. Mais quand ce fait serait un de ces contes philosophiques dont les Grecs ont rempli l'histoire de ces temps reculés, il n'en prouve pas moins l'idée que l'on avait alors de l'utilité de porter jusqu'à la superstition le respect des lois anciennes.

Charondas, philosophe de la même école, donna des lois aux habitants de Thurium ; il voulait que les citoyens cultivassent leur raison, que l'étude de la philosophie et des sciences, le goût des lettres, en répandant généralement les lumières, devinssent la sauvegarde de la liberté. Il excluait des places ceux qui, ayant des enfants d'un premier mariage en contractaient un second, ne croyant pas les vertus publiques compatibles avec l'absence des vertus de famille, et qu'on pût aimer sa patrie

quand on n'aimait pas ses enfants. Mais il oubliait que le droit du peuple à nommer ses agents, ne peut légitimement être limité par des considérations morales, et que c'est à lui seul de juger ceux qui méritent sa confiance. Les calomniateurs étaient exposés en public, coiffés d'une couronne infamante, punition d'autant mieux choisie pour un crime presque toujours difficile à prouver, qu'elle cesse d'exister si l'opinion publique ne ratifie pas le jugement. Ceux qui avaient fui dans le combat, ceux qui avaient abandonné l'armée, étaient exposés trois jours en habit de femme. Mais pourquoi cette insulte à un sexe qui a souvent donné aux hommes des leçons de tous les genres de courage, qui sait comme eux mépriser la mort, et mieux qu'eux supporter la douleur? Pourquoi favoriser cette fausse idée d'une autre supériorité que celle de la force, idée destructive des sentiments de la nature et funeste aux vertus domestiques?

On dit que Charondas avait défendu, sous peine de mort, de paraître en armes dans l'assemblée du peuple. Au retour d'une expédition guerrière, il apprend que des mouvements tumultueux agitent le peuple réuni dans la place publique, il y vole pour les apaiser, sans avoir quitté ses armes. On lui reproche de violer ses propres lois : *Non*, répondit-il, *je les exécute sur moi-même*, et il se perce de son épée.

Si l'on rapproche ce fait ou cet apologue de celui qu'on rapporte de Zaleucus et de la mort de Dracon, étouffé, dit-on, sous le poids

des bonnets et des habits, que, suivant un usage bizarre le peuple jetait sur lui pour lui faire honneur, on verra qu'un exil honorable, tel que Lycurgue et Solon se l'imposèrent volontairement, était le seul asile d'un homme que l'autorité dangereuse attachée au titre de législateur avait trop exposé à la jalousie des ambitieux, à l'admiration, mais à l'inquiète surveillance des amis de la liberté.

Les Grecs étaient alors dans l'heureuse position d'un peuple qui, s'élançant hors de la nuit des premiers âges, rend un hommage pur aux lumières naissantes, et regarde comme un bienfaiteur celui qui en fait briller à ses yeux quelques faibles rayons. Ils se trouvaient entre l'ignorance naïve et franche du sauvage qui dédaigne d'apprendre à voir, parce qu'il n'a pas l'idée de l'utilité de ce nouveau sens, et cette hypocrisie de l'orgueil qui craint qu'une lumière trop vive n'éclaire sa nullité ou ses projets, qui ne veut pas que les hommes s'instruisent, parce qu'ils apprendraient à la juger, et qui leur conseille l'ignorance, afin qu'ils se laissent conduire ou tromper par elle. Ce sentiment n'existait encore qu'à Sparte : ailleurs, le philosophe qui apportait des vérités ou même des opinions nouvelles, était sûr d'obtenir le respect, sans presque exciter d'envie ; non que cette passion honteuse fût étrangère au cœur des Grecs : Hésiode l'avait peinte avec une énergique simplicité. *Le poëte, dit-il, est jaloux du poëte, et le musicien du musicien.* Mais l'homme sentait plus fortement le besoin d'avoir des

lumières, que l'humiliation de les recevoir, et ce besoin ne permettait pas de se livrer à cette haine vague de tout ce qui s'élève, à cette fureur d'écarter, de rabaisser, d'anéantir tout ce qui existe au-dessus de son niveau, pour se dérober au sentiment de sa propre infériorité. Mais lorsque ce besoin se fait sentir moins impérieusement, lorsque la médiocrité orgueilleuse a pu concevoir l'espérance de trouver des dupes, c'est alors que ce vil sentiment, devenu commun à toutes les âmes étroites et dures, peut être regardé comme un des fléaux les plus dangereux pour les progrès de la raison.

Les premiers philosophes grecs allèrent chercher des lumières en Egypte, dans la Chaldée, jusque dans les Indes; car la doctrine secrète des prêtres de ces contrées était regardée comme renfermant toute la sagesse humaine. Des vérités de la géométrie élémentaire, des notions astronomiques, et quelques idées de cosmogonie furent tout ce qu'ils en rapportèrent. Ainsi les mêmes questions que, malgré le secours de nos méthodes de calcul, de leurs applications, malgré nos progrès, soit dans la connaissance des phénomènes ou de leurs lois, soit dans l'art de faire des expériences, nous n'oserions attaquer aujourd'hui furent les premiers essais de la philosophie naissante. Elle épuisait ses efforts à chercher le principe général qui avait présidé à l'ordre de l'univers, et qui le conservait, sans connaître ni la loi d'aucun phénomène, ni aucune des lois de la mécanique.

Thalès, Anaximène, Héraclite, attribuèrent tout à un principe matériel, mais actif par sa nature, qui, se combinant avec la matière inerte, formait les différents corps, était la cause première de tous leurs mouvements, de tous les phénomènes de la nature. Thalès trouvait ce principe dans l'eau, Anaximène dans l'air, Héraclite dans le feu; mais il est vraisemblable qu'ils entendaient moins ces substances telles qu'elles se présentent à nos yeux, qu'un principe élémentaire qui dominait dans leur composition, et pour qui elles n'étaient qu'un moyen d'action.

Anaxagore croyait chaque substance composée d'éléments semblables, et animés d'une force qui tendait à les rapprocher et à les unir.

Démocrite supposait un nombre infini d'éléments d'une même nature, mais différents par leur figure, leur grosseur et leur position, par la quantité et la direction du mouvement qu'ils avaient reçu au moment de leur existence, au premier instant de l'univers. Ces éléments indivisibles portèrent le nom d'atomes, qui indique cette qualité. On doit supposer encore qu'à la force qui tendait à réunir les éléments semblables d'une même substance, Anaxagore en joignait une autre qui tendait à réunir entre eux ceux des diverses substances: autrement ce système n'eût expliqué que la formation des corps homogènes, et non les changements dans leurs combinaisons.

Démocrite, à qui les lois du mouvement étaient inconnues, supposait qu'un atome dont

la rencontre d'un autre atome avait arrêté le mouvement, le reprenait de nouveau lorsqu'une combinaison nouvelle l'avait débarrassé de cet obstacle ; ou bien qu'un éternel courant d'atomes toujours nouveaux contenait ce mouvement.

Pythagore attribuait la formation, l'ordre de l'univers à des combinaisons de nombres, c'est-à-dire à des lois mathématiques susceptibles d'être rigoureusement calculées ; car il était impossible d'exprimer alors autrement cette dernière idée.

Au milieu de ces chimères philosophiques, quelques idées heureuses montrent le génie faisant quelques efforts pour sortir du chaos où les sciences étaient plongées, et devinant ce qu'il ne pouvait découvrir encore.

On trouve dans les *Homœomerics* d'Anaxagore la première idée de ces combinaisons élémentaires, premiers principes de tous les corps ; de ces attractions entre les éléments qui, suivant les lois encore inconnues, ou déterminent la nature de ces combinaisons, ou impriment des formes régulières et constantes aux corps que la réunion de ces éléments doit produire. Dans les atomes de Démocrite, on reconnaît cette physique corpusculaire à laquelle Descartes donna tant d'éclat ; qui, dans le siècle dernier, entraîna tous les esprits ; qui alors même était encore prématurée ; vers laquelle nos recherches nous ramènent sans cesse, parce qu'elle est le dernier but que nous puissions atteindre dans la connaissance de la nature.

Enfin le principe de Pythagore nous présente les premiers traits de cette philosophie plus vraie qui ne s'appuie que sur l'expérience et le calcul, qui veut connaître les lois suivant lesquelles une cause exerce son action avant de chercher à en pénétrer la nature, et qui, sans vouloir imaginer ce qu'elle ne peut encore connaître, sait s'arrêter où les instruments qu'elle emploie cessent de pouvoir atteindre.

Cette philosophie ne proscriit pas la physique corpusculaire : elle apprend à distinguer quand il est utile ou dangereux de l'employer ; elle en dirige l'application, elle force l'imagination de s'arrêter au moment où le calcul cesse de pouvoir en suivre la marche trop rapide. Mais cette idée de Pythagore était trop supérieure à son siècle pour en être même entendue ; on confondit cette vue générale avec ses recherches sur les propriétés des nombres, et les applications ingénieuses qu'il en avait faites à la musique. On crut qu'il attribuait à ces propriétés, à ces combinaisons numériques, une vertu réelle ; et l'idée la plus grande, la plus vraie où l'esprit humain ait encore pu s'élever, devint la source des rêveries les plus absurdes, de la plus honteuse charlatanerie.

Il paraît que ni Thalès, ni Pythagore n'établirent de système sur la nature de la cause première ; du moins les disciples de chacun d'eux se partagèrent-ils en deux classes : les uns, comme Anaxagore, Zaleucus, Timée, supposèrent une âme du monde, une intelli-

gence unique, qui était à l'univers ce que la nôtre est au corps humain. Les autres, comme Anaximène, Ocellus, Lucanus, ne voyaient rien au delà du système général des êtres qu'ils regardaient comme un tout unique, immense, éternel, dont tous les phénomènes n'étaient que les modifications successives ou simultanées.

Et c'est entre ces mêmes hypothèses toujours vagues, variées de mille manières, quant aux expressions, mais toujours les mêmes quant au fond des idées, que s'agite encore la portion du genre humain qui se plaît à s'occuper de ces questions inextricables.

Nous n'avons des philosophes de cette époque que deux ouvrages, l'un d'Ocellus Lucanus, l'autre de Timée de Locres. On y remarque cette philosophie de mots, qui, s'étant perpétuée jusqu'au temps de Descartes pendant près de vingt-deux siècles, ayant passé des Grecs aux Romains, des chrétiens aux Arabes, des Arabes aux Occidentaux, reparaitra plus d'une fois dans cet ouvrage.

Le livre d'Ocellus Lucanus se borne presque à un seul raisonnement. Rien n'existe que le tout, car s'il existait quelque chose qui n'en fît point partie, le tout ne serait plus le tout, ce qui en d'autres mots se réduit à cette définition : j'appelle *Pan* tout ce qui existe.

Ces philosophes, raisonnant ainsi sur des idées formées, ne pouvaient parvenir qu'à de vaines et inutiles combinaisons, ou à des erreurs, lorsqu'il leur arrivait de donner quelque

réalité à ces idées, soit en supposant l'existence d'objets correspondant à ces produits de leur imagination, soit en exprimant par un même mot, et ces idées arbitraires, et d'autres idées applicables aux objets ou aux faits de la nature.

Nous voyons naître à la même époque l'art du raisonnement, c'est-à-dire, celui de soumettre à une forme, à une marche régulière les opérations par lesquelles notre intelligence trouve ou saisit les preuves d'une vérité, les procédés qui lui font saisir ou reconnaître l'espèce d'identité de deux combinaisons différentes d'idées.

Mais on abusa de ces premiers succès. La finesse d'analyse qu'ils supposent dégénéra bientôt en une vaine subtilité. On s'occupa de recherches puériles sur l'instrument que l'art avait créé, au lieu de l'appliquer à d'utiles recherches. On plaça la gloire dans l'adresse à l'employer, sans songer si l'on servait la vérité ou l'erreur, si on avait un but important ou futile ; et tandis qu'un petit nombre de sages méditaient en secret dans le sanctuaire de la philosophie, un essaim de bruyants sophistes en infectait déjà tous les portiques.

La géométrie et l'astronomie commencèrent alors à faire des progrès en Grèce. Thalès passa pour y avoir démontré le premier que les côtés homologues des triangles semblables sont proportionnels entre eux.

Anaximandre connut la rondeur de la terre ; montra que les différences du mouve-

ment diurne apparent du soleil dans les diverses saisons ont pour cause l'obliquité du plan de l'équateur sur celui de l'orbite qu'il paraît parcourir dans l'espace d'une année. Il enseigna que la lumière de la lune est celle du soleil réfléchi par cette planète; il fit voir que cette hypothèse en explique les phases avec une exactitude qui en prouve la réalité. Enfin il construisit un gnomon : on lui attribue aussi les premières cartes géographiques, et le moyen de rendre plus facile l'idée du mouvement apparent des corps célestes en formant un assemblage de cercles solides, qui représentent l'intersection des plans dans lesquels ces mouvements s'exécutent, avec la voûte céleste à laquelle notre œil attache tous les astres. Cet instrument, employé encore aujourd'hui pour ces explications, est connu sous le nom de sphère armillaire. Son disciple Anaximène construisit, dit-on, le premier un cadran solaire qui lui mérita l'admiration même des Lacédémoniens. Anaximandre et Anaxagore partagent l'honneur d'avoir étonné les Grecs, en leur apprenant que le soleil est une masse enflammée, dont la grandeur surpasse infiniment celle dont nos sens nous donnent l'idée. S'il est vrai que le premier ait comparé cette grandeur à celle de la terre, et le dernier (postérieur de près d'un siècle) à celle du Péloponèse seulement, il est clair que ni l'un ni l'autre n'avaient l'idée des méthodes qui peuvent servir à déterminer cet élément, et qu'ils ignoraient, soit le moyen de connaître

la distance du soleil à la terre, soit la loi suivant laquelle les diamètres apparents des objets décroissent à mesure que leur éloignement augmente. Mais on ne doit pas s'en étonner; car la distance du soleil ne peut être connue avec exactitude que par la comparaison d'observations faites à des points de la terre très éloignés entr'eux; et les décroissements de la grandeur apparente des objets, si on s'en rapporte au simple témoignage de la vue, ne suivent pas une loi régulière dans les distances où s'exerce ordinairement notre organe (1).

Pythagore est le premier qui ait expliqué toute la marche des corps célestes en supposant le soleil immobile au centre de notre système; ainsi la terre est animée d'un double mouvement, l'un diurne, sur un axe sensiblement fixe; l'autre annuel, dans une orbite qui a pour centre le soleil, autour duquel se meuvent également les autres planètes,

(1) Un homme vu de dix pieds ne nous paraît certainement pas deux fois plus grand qu'un homme de la même taille vu à vingt pieds. Le jugement que nous portons sur la grandeur d'un objet d'après l'expérience se mêle à l'effet immédiat de la sensation, et s'y mêle d'autant plus, que la distance nous permet mieux d'en distinguer la nature, d'en connaître l'éloignement, sans un jugement réfléchi. Car les jugements dont nous n'avons pas une conscience distincte sont les seuls qui se mêlent avec nos sensations; or, celui-ci ne se confond avec celles de la vue qu'après quelques années de vie. Je me souviens distinctement d'avoir vu très rapetissés de grands animaux à une distance où je les verrais aujourd'hui de la même taille qu'à la distance la plus rapprochée.

tandis que la lune emportée avec la terre dans un mouvement commun, parcourt une autre orbite autour d'elle.

Mais ce système si simple contrariait trop le témoignage immédiat des sens. En vain l'observation réalisait sur la terre la théorie du mouvement apparent ; en vain pouvait-on montrer et les rivages paraissant fuir par un mouvement en sens contraire, l'homme immobile dans le bateau qui les parcourt, et les astres eux-mêmes, emportés dans cette course rapide. En vain faisait-on remarquer que, par un jugement involontaire, nous attribuons à la lune le mouvement du nuage à travers lequel ses rayons viennent frapper nos yeux ; en vain voyait-on tous les objets reste à leur place, et le matelot exécuter tous ses mouvements sur un vaisseau voguant dans un temps calme, comme si ce vaisseau était immobile ; et prouvait-on par là que la mobilité de la terre ne devait pas influencer davantage, ni sur la position relative des objets terrestres, ni sur les mouvements des animaux qui l'habitent.

Le sacrifice du jugement de nos sens et de nos premières notions était trop entier ; les preuves qui devaient nous y forcer étaient trop faibles encore pour que ce système pût même subjuguier les philosophes. L'orgueil d'un homme, celui même d'un peuple était humilié du peu d'importance où la petite portion du globe qu'ils embrassent se trouvait réduite dans le système général du monde, et les prêtres semblaient craindre de voir

leurs dieux eux-mêmes s'anéantir dans l'immensité de ce nouvel univers.

On vit à diverses époques ce système se renouveler et disparaître ; on finit par l'oublier lorsque l'astronomie se sépara de la philosophie générale. Les astronomes n'en avaient pas besoin pour calculer les phénomènes. En l'admettant même, ils auraient encore été obligés de rapporter à la terre, comme immobile, tous les mouvements apparents des astres. Le moment où l'adoption de ce système deviendrait nécessaire au progrès des sciences était encore éloigné. Ils abandonnèrent des idées qui n'auraient servi qu'à rendre leur science moins populaire, et l'auraient exposée à la haine sacerdotale.

Pythagore trouva cette proposition si connue, que, dans un triangle rectangle, le carré du côté opposé à l'angle droit est égal à la somme des carrés des deux autres côtés. On dit que cette découverte excita dans l'inventeur même un enthousiaste que son importance excuse. Elle ouvrait un nouveau champ à la géométrie, puisqu'elle offrait des rapports entre des carrés, des lignes, tandis que jusqu'alors on ne les avait considérés qu'entre les lignes mêmes.

D'ailleurs, en examinant les conséquences de cette proposition, Pythagore s'aperçut qu'en supposant entre les deux côtés du triangle un rapport exprimé par des nombres entiers, souvent celui du troisième avec les deux premiers n'était pas susceptible de cette expression. Cette remarque devait le conduire à l'i-

dée de ces rapports irrationnels qu , réels et connus, ne peuvent cependant être exprimés par des nombres entiers. Tel est le sens dans lequel il disait que cette proposition devait servir à la perfection de l'arithmétique; mot par lequel on entendait alors la science des nombres en général. Il résultait enfin de cette proposition une application de la géométrie à l'arithmétique, bien précieuse aux yeux du philosophe dont le génie avait entrevu que tout dans la nature est soumis à des lois calculées.

Cette proposition est connue des Chinois et des Indiens : mais elle est le terme où leur génie mathématique s'est arrêté, tandis qu'elle a ouvert la carrière à celui des Grecs. Pythagore eut encore l'idée d'appliquer l'arithmétique à la musique, c'est-à-dire d'exprimer par des nombres les distances des tons, et de comparer leurs rapports musicaux avec ceux de la longueur des cordes ou des tuyaux. Il est le premier homme en qui l'histoire des sciences nous montre les caractères incontestables du génie.

Aucun des philosophes dont nous venons de parler n'appartient à la Grèce proprement dite. Tous ont pris naissance dans les colonies asiatiques, et Pythagore, né à Samos, préféra de fixer son séjour dans celles de l'Italie. C'est que, les anciennes villes de Grèce étant plus occupées de leurs démêlés politiques et ayant moins de communications avec les étrangers, les idées transmises par l'éducation y avaient plus de force; tandis que la

curiosité moins active y avait à la fois, et moins d'occasions d'être réveillée, et moins de moyens de se satisfaire.

Si la géométrie et l'astronomie paraissent avoir obtenu à cette époque une préférence générale, les autres sciences n'étaient point absolument négligées. L'invention pratique de la poulie et de la vis ont pu précéder Architas. La fable de cet oiseau automate, qui se soutenait dans les airs, n'est qu'un conte ridicule ; mais ces traditions prouvent que la mécanique fut cultivée par les disciples de Pythagore.

On dit qu'Alcméon, l'un d'eux, chercha le premier à connaître l'organisation des êtres animés par la dissection des quadrupèdes et des oiseaux, parce que la superstition interdisait alors la dissection des cadavres humains. On lui attribue d'avoir écrit le premier sur les phénomènes de la nature. On raconte qu'Hippocrate, envoyé par les imbéciles Abdéritains pour guérir Démocrite qu'ils accusaient de folie, parce qu'il étudiait la nature au lieu de travailler à augmenter sa fortune, le trouva occupé de recherches sur l'anatomie comparée.

Les lumières que les philosophes répandirent alors dans la Grèce furent-elles le fruit de leur génie, ou n'ont-ils fait que rapporter à leur patrie les connaissances qu'ils avaient puisées dans l'Orient ? On accuse les historiens grecs d'avoir voulu flatter leur nation en lui attribuant ce qui, depuis un temps immémorial, était connu de peuples plus ancien-

nement civilisés : du moins cet orgueil national n'a pas préservé ces mêmes historiens d'un respect superstitieux pour la sagesse antique dont les prêtres de ces peuples se vantaient d'avoir conservé le dépôt, et cette exagération en un sens contraire a dû balancer dans leurs récits les effets de leur partialité.

J'ai dit ailleurs à quoi, d'après les monuments qui nous restent, il paraît juste de réduire cet orgueil national : mais pour déterminer les philosophes grecs à ces courses lointaines et pénibles, il n'était pas nécessaire qu'ils partageassent, sur la science profonde des Orientaux, les préjugés vulgaires, qu'ils se fussent laissé séduire par les récits merveilleux des commerçants et des navigateurs ; qu'ils eussent été jaloux d'acquérir cette autorité que donnaient alors ces voyages. Ils y avaient encore été entraînés par un motif purement scientifique. Ils ne pouvaient se dissimuler que les observations astronomiques ou les recherches physiques faites dans la Grèce même n'avaient été suivies ni pendant assez de temps, ni sur un espace assez étendu pour servir de base, soit à la théorie des mouvements célestes, soit à la connaissance des phénomènes physiques.

N'eussent-ils espéré rapporter de leurs voyages que la méthode d'observer le ciel employée dans ces antiques établissements, que les observations qu'on y avait recueillies, et les faits extraordinaires dont on y avait conservé le souvenir, c'en était assez sans doute pour

exciter, pour justifier leur ardeur. Jetés sans autre appui que leur génie dans un monde où ils n'apercevaient au delà de quelques générations et d'un étroit horizon que des temps couverts de ténèbres et des terres inconnues, un faible espoir suffisait pour leur inspirer de grands efforts.—Mais durent-ils réellement à ces voyages les connaissances dont ils ont alors enrichi la Grèce? Il est permis d'en douter jusqu'à présent; si l'on en excepte l'idée du véritable système du monde, exposée par Pythagore, on ne trouve rien qui s'élève au-dessus des connaissances sacerdotales. Mais est-il vraisemblable qu'on eût révélé à Pythagore la propriété du triangle rectangle, et qu'on lui eût caché les principes de la numération décimale si préférable à celle des Grecs; qu'on lui eût découvert le vrai système du monde, et caché les méthodes empiriques de calculer les éclipses? N'est-il pas plus naturel de penser que les philosophes n'apprirent rien de ces charlatans sacrés, sinon des fables. quelques demi-vérités, la portion des connaissances astronomiques qu'on ne cachait point au vulgaire, et qu'ils eurent la sagacité de deviner le reste?

Dans ces premiers temps de la philosophie grecque, nous trouvons le premier et même l'unique exemple d'une instruction absolument libre, indépendante de toute superstition, affranchie de toute influence des gouvernements, sans autre but pour le maître que de répandre des vérités et de former des hommes; sans autre objet pour le disciple que d'acquérir

des lumières et de se préparer des vertus.

Le philosophe n'admettait dans son école que ceux qu'il en jugeait dignes; souvent il lessoumettait à des épreuves rigoureuses. Non-seulement il leur enseignait le système de doctrine qu'il avait formé sur les sciences physiques; il les instruisait dans l'art de raisonner, et par ses préceptes, et en les exerçant à la discussion il leur exposait ses idées sur l'origine et les lois générales de l'Univers; mais il leur développait les principes d'après lesquels ils devaient se conduire pour être heureux, sages et fidèles à leurs devoirs. Tantôt il les présentait sous la forme de maximes énergiques ou piquantes; on en a conservé un grand nombre qui sont en général des règles de conduite bien plus que des leçons de justice et d'humanité, dont quelques-unes même sont plutôt d'une politique adroite que d'une morale rigoureuse: tantôt ils cherchaient à leur inspirer l'indifférence pour les faveurs ou les revers de la fortune, le mépris des douleurs et de la mort, l'insensibilité pour les passions personnelles, et même quelquefois pour les affections de la nature. Ils opposaient à tous les penchans corrupteurs la satisfaction de la conscience; surtout l'orgueil de se montrer supérieurs aux faiblesses humaines. Une espèce d'inflexibilité fondée sur le sentiment de sa dignité, et de la force d'âme était alors le caractère propre de cette philosophie pratique. Mais des maximes, des exhortations, aidées même de l'enthousiasme, n'auraient pas suffi pour faire

contracter cette inflexibilité à des âmes souvent faibles. Aussi le maître leur enseignait à s'y exercer en quelque sorte par l'habitude des privations volontaires, par des efforts de plus en plus difficiles qu'ils s'imposaient à eux-mêmes; par des triomphes sur des tentations auxquelles ils s'exposaient pour essayer leurs forces. Ce n'était pas la science, mais l'art de la morale que l'on apprenait dans ces écoles, et l'on prouvait qu'on y avait profité plus encore par son caractère et ses actions, que par ses opinions ou ses lumières.

Le chef de l'école désignait ordinairement son successeur, choisi parmi les plus célèbres de ses disciples, et ce successeur perpétuait ou perfectionnait la doctrine de son maître. Mais d'autres disciples ouvraient souvent ailleurs de nouvelles écoles, qui toutes s'honoraient du nom du premier instituteur.

Elles se divisèrent en deux classes principales. Dans l'une, connue sous le nom d'école *ionique*, on reconnaissait Thalès pour premier fondateur : l'autre qui eut Pythagore pour instituteur porta le nom d'*italique*, parce que ce philosophe ouvrit à Crotone sa première école, et que ses disciples se répandirent surtout en Italie et en Sicile.

J'ai dit *école*, et non pas *secte*. Ce dernier mot ne convient qu'à ces nouvelles écoles qui, dans la suite, se partagèrent la philosophie, se signalèrent par leurs disputes, et adoptèrent en quelque sorte des formulaires de croyance.

Un caractère général distingua les écoles

ioniques de celles de Pythagore. On trouve dans les premières plus d'indépendance, moins d'austérité, une philosophie plus personnelle et moins active, plus de détachement des intérêts passagers de la terre pour chercher le repos, pour s'occuper des phénomènes de la nature et des vérités des sciences. Le précepte de s'abstenir des affaires publiques s'y applique, non-seulement aux motifs d'ambition et de gloire, mais presque à l'amour de la patrie et de la liberté.

Dans les écoles de Pythagore, tout portait l'empreinte de la sévérité. L'abstinence de la chair de tout animal, et celle des liqueurs fortes, étaient imposées aux disciples : un silence rigoureux de plusieurs années était exigé comme épreuve nécessaire pour être admis à la connaissance des vérités d'un ordre supérieur. C'était alors qu'il cherchait à former des hommes capables de faire le bonheur de leurs propres familles, de porter l'ordre et la paix dans celles d'autrui, d'appeler les villes à la liberté, de combattre la tyrannie, de donner aux peuples des lois sages et justes ; c'était dans les soins pour le bonheur des autres hommes qu'il plaçait la tranquillité, l'indépendance, et l'orgueil courageux de sa philosophie active et bienfaisante.

Pythagore avait trouvé dans l'Inde l'abstinence de la chair des animaux, adoptée comme un principe religieux, et il avait observé les heureux effets de cette institution sur les mœurs du peuple. Accoutumés à ne voir jamais couler le sang, à regarder comme

une barbarie la mort d'un animal, quand elle n'a point point pour excuse la nécessité de se défendre, les Indiens ne pouvaient envisager le meurtre qu'avec horreur. Une répugnance invincible à le commettre était devenue, pour ainsi dire, une conséquence de leur organisation physique indépendante de leur volonté, et, sous le plus honteux esclavage, leurs lois étaient douces, leurs mœurs humaines et paisibles.

Le philosophe sentit combien, dans une nation belliqueuse, ivre de gloire et de liberté, des hommes qu'il voulait accoutumer au mépris de la mort, à des vertus austères, à une haine vigoureuse de la tyrannie, avaient besoin que l'humanité devînt en eux un sentiment profond, presque invincible, que leur volonté même ne pût le maîtriser sans efforts, qu'il leur fallût déployer toute la force de leur âme, non pour résister à la vengeance et à la colère, mais pour obéir à la nécessité même la plus évidente et la plus juste, quand elle commande un acte de rigueur. Il savait que plus une nation a d'énergie, plus elle est exposée à la corruption la plus funeste, celle de la férocité, si le respect pour le sang des hommes n'est pas la base première de sa législation et de ses mœurs, et que cette corruption le conduit rapidement à un stupide et sanglant esclavage.

En transportant cette institution dans son école, Pythagore y transporta l'opinion sur laquelle on l'a fondée dans l'Inde : la croyance

que les âmes humaines passent après la mort dans le corps des animaux, et sont toujours subsistantes, mais étrangères à elles-mêmes, et n'ayant dans chaque vie que les idées, les penchans qui naissent de leur union au corps organisé qu'elles occupent.

Cette opinion suppose seulement qu'une monade(1) subsistante après la dissolution du corps, susceptible de recevoir des sensations, d'avoir des désirs, exerce ses facultés avec plus ou moins d'étendue, suivant la nature du corps organisé avec lequel, d'après une loi générale de la nature, elle a des rapports exclusifs dans certaines circonstances déterminées. Rien ne prouve l'impossibilité d'aucune de ces hypothèses, mais nous n'avons aucun moyen de savoir si elles sont conformes à la réalité.

Peut-être Pythagore lui-même n'y attachait-il que cette demi-croyance. Peut-être cette doctrine n'était-elle destinée qu'à ceux de ses disciples qui ne s'étaient pas encore montrés dignes d'une entière confiance, et cachait-elle cette doctrine, et plus simple, et plus vraie, que, dans l'homme et dans les animaux, le principe du sentiment et de la pensée est de la même nature, possède les mêmes facultés, mais à des degrés inégaux, et qu'ainsi nous ne pouvons traiter avec barbarie des êtres capables comme nous de plaisir et de douleur, sans violer à leur égard et sans affaiblir en nous-mêmes les sentiments de la

(1) J'emploie ici le mot de *monade* seulement pour désigner un être *un*; cette monade est donc l'être quelconque qui appartient à l'unité du *moi*.

pitié naturelle et les fondements de la justice.

Les colonies grecques de l'Italie et de la Sicile choisirent plus d'une fois leurs législateurs dans l'école pythagoricienne; c'est là que se formaient les destructeurs de ces tyrannies passagères que l'exemple d'une chute toujours sanglante n'empêchait pas de se reproduire sans cesse. On dit qu'un tyran ne pouvant souffrir des hommes qui ne permettaient pas à leurs semblables de jouir d'un pouvoir long et paisible, fit mettre le feu à leur école et les enveloppa tous dans un massacre général. Du moins est-il certain que, très peu de temps après Pythagore, la grande Grèce n'offrit plus aucune trace de cette école si florissante; on vit seulement quelques hommes embrasser encore, les uns son système astronomique, comme Aristarque de Sampo et Philolaüs, d'autres sa philosophie, comme celui qui eut l'honneur de former Epaminondas, jusqu'au moment où une secte d'illuminés abusa du nom de Pythagore et de quelques-uns de ses principes pour propager d'absurdes superstitions et substituer les opérations de la magie et des opérations mystiques aux méthodes de la philosophie et aux principes de la morale. Phérecide, maître de Pythagore, passa pour avoir le premier écrit en prose des ouvrages suivis, environ deux mille trois cent cinquante ans avant notre ère, et plus de trois siècles après Homère. Il paraîtrait naturel que, dans une époque où la poésie s'était déjà élevée si haut, où le langage des vers avait déjà tant de majesté,

de force, de couleur et d'harmonie, la prose grecque eût atteint en peu de temps toute la perfection dont elle était susceptible. Cependant, ses progrès paraissent aussi lents que si son enfance avait été contemporaine de celle de la poésie. Mais les ouvrages pour lesquels on adopte la prose étaient ceux où non-seulement la versification eût donné à l'esprit des entraves trop gênantes, mais ceux où les mouvements et la hardiesse de la poésie eussent contrasté avec la marche régulière et la précision des idées. Une prose trop rapprochée du style des poètes n'eût pu être employée ni dans les recherches philosophiques, ni dans l'histoire, ni dans les discussions oratoires.

Aussi les premiers prosateurs grecs furent-ils sévères et froids; on ne trouve dans Androclide, un des plus anciens orateurs, ni les tours, ni les mouvements, ni les figures qui depuis ont formé la langue de l'éloquence grecque.

Hérodote, élégant, harmonieux, raconte avec clarté, avec noblesse, mais il ne peint ni les événements, ni les hommes; on y chercherait en vain ces grands traits qui caractérisent les peuples ou les époques, ou ces résultats qui jettent des masses de lumières sur les profondeurs de la morale et de la politique. Son ouvrage prouve surtout combien alors on était peu instruit, chez les Grecs, sur l'histoire même assez connue des nations barbares les plus voisines, et dans quelles étroites limites leurs connaissances géographiques étaient

resserrées. La crédulité de l'historien montre quelle devait être celle de ses auditeurs; et cette foule de prodiges, rapportés avec la plus confiante bonhomie, prouve combien les progrès de la raison générale avaient été faibles, et dans quelle ignorance sur les phénomènes et sur les lois de la nature la masse des hommes instruits était encore plongée. On voit combien peu l'esprit philosophique s'était encore étendu au delà des limites des écoles.

Le rythme de la poésie grecque avait pour base non le nombre, mais la durée des syllabes; on y comptait les temps et non les sons. Ce rythme plus sensible à l'oreille, et qui n'a pas besoin d'être fortifié par le retour symétrique des mêmes sons, offre à la fois, et plus de variété, et plus de ressources pour l'effet. Mais il a un autre avantage, celui de donner à la langue une prosodie plus constante, plus marquée, de diminuer le nombre des syllabes, soit indifféremment longues ou brèves, ou n'ayant qu'une valeur moyenne. Par là, non-seulement la prose acquiert une harmonie plus sensible, mais la prononciation est plus délicate, la langue plus sonore; on peut se faire entendre mieux avec la même force de voix; on triomphe plus aisément des bruits sourds qui la couvrent; l'oreille a un moyen de plus pour reconnaître les mots.

Hésiode avait raconté des fables et donné quelques préceptes. Les deux poèmes d'Homère n'étaient que le récit d'événements moitié historiques, moitié merveilleux; et, d'après ce qu'il attribue lui-même au poète d'Alcinoüs,

170

Il paraît que tous deux avaient suivi l'exemple de leurs prédécesseurs. Les poètes chantaient leurs vers en s'accompagnant de la lyre, et des rapsodes qui avaient retenu leurs poèmes parcouraient les villes et en chantaient des fragments, moyennant un salaire qui se réglait sur la réputation du poète ou du talent du musicien. On sentit bientôt que ni la mesure du vers hexamètre ni les longs récits ne convenaient à la musique ; et le goût des Grecs passionnés pour cet art les porta bientôt à cultiver un genre de poésie qui, par la forme et l'étendue des ouvrages, le choix des idées, des sentiments, des images, les mouvements du style, la mesure plus variée des vers et leur distribution, favorisait les effets de la musique, tandis qu'elle-même ajouterait une nouvelle vie et de nouveaux charmes aux impressions et aux beautés de la poésie.

Ce genre, qui porta le nom de lyrique, fut consacré aux hymnes, aux chants guerriers, aux éloges des héros ou des vainqueurs dans les jeux des gymnases, aux chansons où l'on peignait les plaisirs, les douleurs, les inquiétudes de l'amour, les tourments de la jalousie, les charmes de la volupté.

Les odes de Thyrtée, de Stésichore, d'Altée, de Sapho, d'Anacréon appartiennent à cette époque, qui se termine à Pindare.

On raconte que les Spartiates durent leurs victoires sur les Messéniens à Thyrtée, envoyé par les Athéniens comme général, par une obéissance dérisoire pour l'oracle d'Apollon. Les chants du poète réveillèrent la valeur la-

cédémonienne abattue par des défaites répétées. Mais si c'est une fable, elle est assez ancienne pour prouver presque autant que le fait même, et la sensibilité des Grecs pour la poésie, et la puissance de ses effets réunis à ceux de la musique. Il nous reste à peine des fragments de ceux de ces poètes qui cultivèrent le genre héroïque; mais si le témoignage des anciens nous les représente comme au-dessous de Pindare, il n'établit point entre eux cette différence d'un poète barbare à celui qui atteint presque la perfection de l'art. Placés d'ailleurs entre Homère et Pindare, il est impossible qu'ils aient pu rester à une distance si grande de tous deux.

Les chansons voluptueuses d'Anacréon ont encore pour nous le mérite du naturel, de la grâce, de la douceur dans les rythmes ou les images. On y trouve, pour la première fois, cette morale qui place le bonheur dans la jouissance tranquille et modérée des plaisirs des sens, et où l'amour ne se montre que pour y mêler plus de délicatesse et des charmes plus touchants. C'est aussi le premier poète où l'on trouve ce que, dans notre langue, nous appelons de l'esprit; il y consiste à exprimer, par une heureuse allégorie, par une image agréable, des réflexions simples, mais vraies et devenues dès lors trop communes.

Les fragments de Sapho respirent la passion; avant elle, aucun poète ne l'avait peinte avec tant de vérité et d'énergie, et même il ne reste de ceux qui l'ont suivie, rien qui égale cette sensibilité brûlante et profonde. La

poésie élégiaque, qui consacrait un rythme particulier à l'expression de la douleur, était cultivée. Le satirique Archiloque avait inventé le vers iambique : plus rapide, moins tendre, moins chantant en quelque sorte et plus voisin de la prose que l'hexamètre, il convenait mieux aux genres de poésie qui doivent se rapprocher davantage du langage ordinaire.

Les Athéniens connaissaient déjà la poésie dramatique. Il était naturel d'imaginer que la représentation d'une aventure plaisante, où l'on copierait les discours, les gestes des personnages, amuserait plus qu'un simple récit. Puisque l'on écoutait avec intérêt celui qui, après avoir dit : *Je vais vous raconter les discours de Cœnée, semblable aux Dieux, etc.*, prononçait ce discours à la place du héros, il était facile de prévoir qu'on l'entendrait plus volontiers encore, si, ajoutant à la fiction, il se présentait comme le héros même; si au lieu de dire ensuite : *Ainsi parla Cœnée, et les vieillards qui l'écoutaient répondirent, etc.*; quelques autres hommes, placés autour de lui, chantaient cette même réponse. Ces arts ne pouvaient donc manquer de naître dans un pays où des hommes ingénieux, ayant fait de ces récits l'occupation habituelle dont ils attendaient leur subsistance, étaient excités par l'intérêt comme par la gloire à perfectionner les moyens qu'ils pouvaient avoir d'attacher et de multiplier leurs auditeurs.

Mais les progrès de ces arts, comme ceux de la musique et des arts d'imitation, appartiennent à un autre temps.

Dans presque tous les États de la Grèce, les lois fondamentales avaient déjà reçu la forme qu'elles conservèrent jusqu'au moment où elles s'anéantiront devant la puissance romaine. En Sicile, en Italie, les retours vers la tyrannie étaient plus fréquents, plus durables que dans la Grèce, où les cités voisines étaient plus à portée, soit de la prévenir, soit d'en accélérer la destruction, et où chaque peuple avait moins à craindre les effets également dangereux pour sa liberté des guerres ou des alliances étrangères. Sur les côtes de l'Asie Mineure et dans les îles voisines, l'influence de l'empire des Lydiens et de celui des Perses favorisait la tyrannie, diminuait l'amour de la liberté. Tantôt subjuguées par les barbares, tantôt consentant à sacrifier leur indépendance, pourvu qu'on leur permit de conserver leurs lois, appelant des rois à leur secours pour se délivrer d'un tyran, ou le recevant de leurs mains, elles ne conservaient plus qu'à demi le caractère, le courage et l'esprit des Grecs. Le génie national s'y affaiblit, les mœurs s'y dénaturèrent. Les talents, la philosophie, semblèrent alors se concentrer davantage dans la Grèce proprement dite. Sa marche avait été d'abord plus lente, parce qu'elle était isolée, qu'elle formait une plus grande masse ; mais par la même raison cette marche devait être aussi plus constante et plus assurée. Presque toutes les constitutions étaient à la fois démocratiques et théocratiques, c'est-à-dire que le peuple entier était véritablement souverain, mais qu'à l'except-

tion d'Athènes, pendant quelques époques, il n'y avait peut-être aucune cité où la généralité des citoyens jouit de la plénitude de ses droits; celui de faire des lois, de remplir les fonctions administratives ou judiciaires, était presque partout réservé à certaines classes ou aux habitants de la ville principale.

Dans quelques constitutions, le peuple conservait une grande influence sur les choix, sur la décision des affaires les plus importantes; les fonctions étaient conférées pour un temps très court; les classes privilégiées s'étendaient jusqu'à une grande médiocrité de fortune; dans les autres constitutions, l'influence du peuple ne s'exerçait, pour ainsi dire, qu'aux époques de ces grandes réformes dans les lois qui supposaient des circonstances extraordinaires. Les fonctions les plus importantes étaient confiées pour un long espace de temps, ou elles étaient exclusivement réservées à une classe peu nombreuse.

Dans chaque ville, le parti des riches tendait à se rapprocher de ce dernier point, et le parti populaire à s'en écarter. Celles où l'une ou l'autre de ces deux espèces de constitutions étaient dominantes favorisaient dans les autres le parti qui maintenait les mêmes principes, et la Grèce se partageait peu à peu en deux grandes lignes, dont l'une eût voulu établir partout l'égalité républicaine, tandis que l'autre cherchait à faire régner partout l'aristocratie. J'ai déjà observé qu'en général les Grecs se croyaient libres quand ils n'étaient pas soumis à l'autorité d'un seul, ou à

celle de chefs donnés ou appuyés par une influence étrangère. Les lois contraires aux droits naturels des hommes, si elles n'altéraient pas les formes républicaines, si elles paraissaient au contraire servir à les conserver, loin de révolter les esprits, paraissaient des sacrifices exigés par la patrie. Ainsi l'on ne se plaignait pas de voir la loi violer la liberté domestique et les droits de la tendresse paternelle; soumettre des actions indifférentes à la vigilance de la puissance publique, les ordonner ou les défendre d'après des considérations morales ou politiques; gêner enfin les uns dans leur industrie, les autres dans la libre disposition de leurs biens par des règlements somptuaires qui n'avaient d'autre effet que de concentrer et de perpétuer les richesses dans les mêmes familles et de faire tourner au profit de l'ambition, de l'intrigue, ce qu'ils enlevaient aux jouissances et au luxe. Leurs législations nous offrent souvent des délits créés par la loi seule, des chaînes arbitrairement imposées, enfin des préceptes de conduite ou de régime, des conseils de prudence ou de sagesse appuyés par l'autorité de la loi, lorsqu'ils ne peuvent l'être sans tyrannie que par celle de la raison indépendante des individus.

On sent combien ceux qui dominaient, soit par le vœu de la constitution, soit par l'influence populaire, devaient abuser de cette disposition pour exercer un despotisme réel; combien ils avaient intérêt d'exciter l'enthousiasme pour ce fantôme de la liberté, dans la crainte que, gouvernés par une raison plus

calme, les citoyens n'apprirent à connaître leurs droits, ne voulussent plus obéir qu'à des lois, et être conduits que par des hommes qui sauraient en respecter toute l'étendue. Le peuple, plus fier qu'éclairé, réclamait l'égalité dans les fonctions publiques, bien moins comme un droit que comme un honneur, ou comme un avantage qu'il se croyait digne de partager. Ce n'était pas la conservation des droits naturels de l'individu, mais la prospérité du corps politique qui était l'objet de la société. On n'examinait pas si les conditions qu'elle imposait étaient justes, si même elles étaient égales, mais si elles promettaient d'en assurer l'indépendance ou la gloire.

On n'y voit point de traces d'un État unique, formé de plusieurs villes, confiant à une assemblée de représentants le droit de faire des lois, ou de les présenter à l'acceptation du peuple, partagé en plusieurs assemblées.

L'idée même de ces institutions était si loin de l'esprit des Grecs, que les habitants des trois villes de l'île de Rhodes, voulant former une seule république, ne trouvèrent rien de plus simple que de les abandonner pour se réunir dans une ville nouvelle.

La république de Lycie avait une assemblée commune, formée de députés envoyés par des différentes villes qui en nommaient trois, deux ou un seul, d'après une première convention; mais il paraît que chaque ville obéissait à ses propres lois, et que c'était moins l'un corps législatif qu'elle les recevait que le congrès d'une république confédérée,

comme celle des Arcadiens, des Etoliens, des Achéens. Des contributions réglées d'après la richesse, ailleurs une espèce de dîme, des taxes payées par les étrangers, quelques droits sur les marchandises venant du dehors, des tributs fournis par des villes ou par des îles assujetties, telles étaient les sources du revenu destiné aux dépenses publiques. Quelques cités avaient des domaines : Athènes possédait des mines ; et, par une institution très populaire, le rapport de la contribution annuelle à la fortune présumée était plus grand dans les classes plus opulentes.

Cette politique qui consiste à s'opposer au succès de l'ambition d'un voisin puissant, même avant d'en être menacé, s'établit alors dans la Grèce. Si, dans la guerre entre Sparte et Messène, l'influence d'Athènes et de Thèbes ne sauva pas cette dernière ville, elle empêcha, du moins, la tyrannie macédonienne de s'étendre sur tout le Péloponèse. Athènes et Lacédémone empêchèrent Thèbes d'exercer un empire absolu sur toute la Béotie.

Si on excepte la barbarie exercée par Lacédémone envers les Messéniens, et par la ligue des villes amphictyoniques dans la première guerre sacrée, une ville grecque ne perdait point, en se soumettant à une autre, le droit de nommer ses magistrats, de se gouverner par ses propres lois ; mais le peuple vainqueur la forçait de ne faire qu'avec lui la guerre et la paix, disposait de ses forces, de ses revenus, et quelquefois lui imposait une constitution conforme à la sienne, ou fa-

vorable à sa domination : les Perses, les Lacédémoniens, les Romains mêmes, suivirent cet exemple. Rhodes ne fut réduite en province que sous le règne d'Auguste, et la Lycie sous celui de Vespasien. Il fallait, ou détruire ces hommes accoutumés à respirer l'air de la liberté, ou savoir graduer pour eux le régime de la servitude. Les mœurs avaient perdu presque tout ce qu'elles avaient conservé de la férocité des temps héroïques ; elles devaient ce progrès à la douceur des lois et à ce goût passionné pour la poésie, pour la musique, pour les jeux du théâtre ou du gymnase.

Les lois, les institutions prouvent que les législateurs avaient senti, comme les philosophes, la nécessité d'inspirer l'horreur du sang, le respect pour la vie des hommes, la haine et le mépris de tout ce qui porte l'empreinte de la cruauté. Le jugement de l'aréopage, punissant de mort un enfant qui prenait un plaisir barbare à crever les yeux des oiseaux prouve, s'il n'est qu'un conte, l'existence générale de cette opinion, et, s'il est réel, qu'on la portait quelquefois jusqu'à l'exagération. Tel était le motif de ces expiations sévères imposées aux hommes coupables de meurtres involontaires, ou de ceux que la justice défend de punir ; expiations auxquelles on vit les peuples eux-mêmes se soumettre lorsque, dans un mouvement de fureur, ils violaient les asiles consacrés à la Pitié.

L'Athénien condamné à perdre la vie prenait, dans sa prison, au milieu de sa famille et de ses amis, un poison préparé de manière

à lui procurer une mort prompte et sans douleurs. On donnait à son supplice l'apparence d'une mort naturelle ou volontaire. On écartait du coupable les yeux indifférents ou ennemis qui auraient pu ajouter à ses peines ; on éloignait des citoyens un spectacle qui pouvait les endurcir. A Rhodes, les exécutions se faisaient hors de la ville : on craignait qu'elles ne souillassent les regards du peuple. L'idée d'appeler les hommes à la solennité d'un supplice, comme à une cérémonie ou à un spectacle, n'eût paru aux Grecs que le délire dégoûtant d'une âme lâche, stupide et barbare. La superstition corrompait les institutions douces et respectables. Ainsi, l'asile des autels encourageait le crime par l'impunité, ou était violé par des subtilités barbares. Mais ces erreurs mêmes prouvent encore l'importance attachée à tout ce qui pouvait adoucir des mœurs que l'esprit guerrier et les haines des factions tendaient à rendre féroces.

On trouve, dans les Grecs, cette hauteur d'âme que donne l'égalité, cette fierté de l'homme que la crainte ou l'intérêt ne force point à se courber devant un autre homme. Cet orgueil les portait à s'élever jusqu'à celui dont les vertus, les talents, les services occupaient tous les esprits, dont le nom était dans toutes les bouches, mais non à tâcher de le rabaisser à leur niveau par la dénigrante calomnie, et de le perdre quand ils ne pouvaient obscurcir sa gloire. Ces sentiments d'esclaves volontaires, que le hasard aurait rendus libres, osaient à peine se montrer dans les hommes

les plus stupides. L'Athénien qui se lassait d'entendre donner à Aristide l'épithète de *juste* ne savait pas en écrire le nom. Si la jalousie de la liberté avait imaginé l'ostracisme, la fierté républicaine avait voulu le rendre honorable, et réparer son injustice en l'avouant. L'absence suffisait pour détruire les soupçons; et, au premier besoin de l'Etat, une confiance également glorieuse pour l'exilé et pour ses adversaires ordonnait son rappel. Cette institution, injuste en elle-même, prouve sans doute que l'art social était encore dans l'enfance, puisqu'elle n'avait pas trouvé d'autre moyen d'empêcher un citoyen de devenir ou de paraître dangereux pour la liberté, et que cette absence était regardée comme un remède efficace; mais elle est en même temps une marque de l'élévation et de la douceur qui caractérisaient l'esprit public.

La vanité de la naissance avait résisté aux mœurs républicaines; mais c'était celle de descendre d'un Dieu, d'un héros, d'appartenir, dans les divisions de la cité, à une tribu qui faisait remonter son origine à quelque personnage illustre dans la fable. Elle était plus ridicule que dangereuse: comme elle ne donnait aucune prérogative, personne n'ayant droit d'en contester les titres, on voit qu'elle appartenait également à quiconque était assez sot pour en être flatté. Pour descendre d'Hercule ou de Thésée, il suffisait d'avoir bien envie de le croire. L'inégalité fondée sur la richesse avait fait naître un autre orgueil de famille, qui se confondait avec celui du pouvoir: il

excitait la haine du peuple; il devait être, dans la suite, une des causes de la corruption de l'esprit public. On vit, à cette époque, la vertu se montrer avec cette sage indulgence, cette délicatesse éclairée, ce mélange de sensibilité et de force, cette pureté de principes, cette fermeté paisible, cette fidélité à la justice et à la raison, qu'elle ne peut devoir qu'à la réunion des lumières et de la liberté. Aristide est le premier homme connu qui nous la présente sous ces traits, et en qui on observe toute la bonté, toute la force naturelle de l'âme, perfectionnées par la réflexion, dirigées par des idées précises de devoir et de justice.

Cependant, si les Grecs devaient encore suivre la direction que l'habitude de la liberté et l'amour des lumières avaient donnée à leurs mœurs, s'ils devaient même faire encore des progrès vers le perfectionnement moral de l'espèce humaine, nous verrons bientôt que, dès cette époque même, l'action des causes qui devaient les conduire à une prompte dégénération et à la perte de leur liberté, commence à devenir sensible. Nous apercevrons ces vices nécessairement attachés au progrès de la civilisation qui, déjà, minait en secret ce brillant édifice auquel le peu de progrès de la science sociale et l'ignorance de ses véritables principes n'avaient pas permis de donner une base solide.

L'égalité plus grande dont jouissaient les femmes avait rendu les vertus domestiques plus communes et plus pures. Devenues les compagnes des hommes, les femmes avaient

pu agrandir la sphère de leurs idées et donner quelque essor à leurs facultés naturelles. Théano, femme de Pythagore, cultiva la philosophie; Sapho obtint une place honorable parmi les poètes; elle est la première femme dont les ouvrages soient connus, et ils l'ont immortalisée. Corinne, dont nous avons perdu les poésies, disputa des prix à Pindare, et l'emporta sur lui plus d'une fois.

Cependant l'amour était regardé comme une faiblesse. A peine, ainsi que je l'ai déjà observé, les poètes osèrent-ils le peindre. Les femmes vivaient séparées des hommes; les douceurs attachées à leur société commune étaient inconnues. Il fallut donc que la volupté remplaçât l'amour, que des femmes instruites à en faire goûter, à en partager les raffinements et les délices, formassent une classe séparée du reste de leur sexe; elles devinrent pour les hommes inoccupés, pour ceux qui avaient le goût des jouissances paisibles de l'esprit ou des arts, une société habituelle et nécessaire. On avait craint que l'amour ne troublât le repos des familles, et les femmes furent condamnées à l'ennui de l'indifférence. Les habitudes honteuses que celle de la société des femmes aurait pu détruire continuèrent de souiller la jeunesse grecque; et cette même séparation fit naître, parmi les femmes, un autre genre de corruption; on avait voulu épurer les mœurs jusqu'à la sévérité, et l'on ne réussit qu'à en perpétuer la dépravation. Pour prévenir la dégradation, suite presque inévitable de ce goût bizarre, on forma

diverses institutions qui autorisaient entre les hommes des liaisons intimes, mais innocentes, ou, du moins couvertes du voile de la décence. Ici, un jeune homme avait un ami qui éclairait son inexpérience, et guidait ses premiers pas dans la carrière de la vie. Là, deux jeunes gens s'unissaient l'un à l'autre, pour partager leurs travaux, leurs périls et leur gloire. Ailleurs, ils juraient de combattre ensemble, de se défendre, de se venger et de ne point se survivre. A Thèbes, une troupe de six mille hommes, réunis entre eux par cette amitié publique et par ce serment, porta le nom de bouclier sacré. A Leuctres, à Mantinée, elle triompha de la valeur lacédémonienne, et périt toute entière à la bataille de Chéronée. Ainsi, ne pouvant déraciner une habitude vicieuse, on sut, du moins, en arrêter les effets corrupteurs; et si on ne réussit point à donner aux Grecs des mœurs pures, du moins on éloigna de celles qu'il fallut leur laisser la mollesse, l'abaissement et la lâcheté. L'instruction publique se bornait presque entièrement à quelques exercices de gymnastique, à l'enseignement de la musique, à la lecture des lois; mais un enseignement libre y suppléait à quelques égards. Antiphon avait déjà donné dans Athènes des leçons de rhétorique, ce qui fut plutôt un malheur qu'un avantage. Une foule de sophistes, sortis des écoles de la philosophie, enseignèrent les subtilités de la dialectique, sous prétexte d'en faire connaître la partie la plus utile. Ils se vantaient d'instruire dans l'art de raisonner,

mais ils ne formaient que dans celui d'égarer sa propre raison, ou d'éblouir celle d'autrui. Dans les premiers temps, les exercices par lesquels on se préparait à paraître dans les jeux publics avaient été utiles, en formant des hommes plus robustes, plus agiles, plus adroits; mais bientôt ces exercices ne furent plus que l'apprentissage d'un art futile : un athlète n'était plus un guerrier supérieur par sa force ou son adresse, mais un homme péniblement élevé pour un spectacle public : ce n'était plus un héros disputant le prix de la course sur le char qui l'avait porté au milieu des phalanges ennemies, mais un écuyer faisant honneur à son maître par son talent pour choisir, pour dresser ou conduire des chevaux. Que l'on oublie la solennité des jeux, la pompe des triomphes, et l'on ne verra plus que des hommes semblables, les uns à ceux qui nous étonnent dans nos foires par des tours de force, les autres aux cochers du cirque de Constantinople, ou aux jockeys des courses de Newmarket. Mais, à ce moment, une de ces grandes révolutions si communes en Asie vint changer la politique de la Grèce, étendre les relations des Etats qui la composaient, compliquer leurs intérêts et donner aux esprits une activité nouvelle.

La nation des Perses, renfermée jusqu'alors dans ses limites, inonda l'Asie occidentale. Cyrus, l'un de ses rois, allié et bientôt après dominateur des Mèdes, envahit l'Assyrie, la Syrie, la Lydie, l'Arménie et l'Égypte. Ces peuples, amollis par la richesse, civilisés par l'esclavage, cédèrent à un peuple brave,

exercé aux armes, endurci à la fatigue, et qui, n'ayant été ni conquérant, ni conquis, n'avait point encore connu la servitude. Presque toutes les colonies grecques de l'Asie-Mineure et des îles voisines de ses côtes furent soumises aux Perses, ou reconnurent leur supériorité par des marques de soumission et par des tributs. Aidées par les Athéniens, elles se soulevèrent contre Darius, battirent ses généraux et s'avancèrent jusqu'à la capitale de la Lydie qu'elles brûlèrent. Darius accabla ces colonies du poids de sa puissance, mais il eut l'adresse de leur rendre l'apparence de la liberté, et même d'y rétablir le gouvernement populaire, qui leur rendait plus difficile de former une réunion secrète contre lui. Son orgueil fut blessé de la part que les Athéniens avaient prise à cette guerre, et sa politique lui fit concevoir que les Grecs d'Asie ne seraient pas esclaves, si ceux d'Europe restaient libres. Déjà la Thrace et la Macédoine étaient subjuguées; déjà il avait demandé aux Grecs de se soumettre aux mêmes conditions que les villes commerçantes des côtes asiatiques, mais il voulut satisfaire sa vengeance contre Athènes, avant d'avoir formé les préparatifs qu'exigeait la conquête entière de la Grèce européenne. Son armée, descendue sur les côtes de l'Attique, fut battue à Marathon, dont sa défaite a immortalisé le nom avec celui de Miltiade. Athènes en eut toute la gloire; la crainte et la jalousie avaient empêché les autres Grecs de la secourir : Platée seule eut la générosité et le courage de join-

dre mille soldats aux dix mille Athéniens.

Darius, plus irrité encore par ce revers, meurt avant de pouvoir commencer son entreprise; elle est suivie par son successeur.

Mais, si l'habileté du père avait présidé aux préparatifs, l'exécution répondit à l'incapacité et à la lâcheté du fils. Une armée immense, composée des troupes que les rois de Perse entretenaient habituellement et des milices fournies par toutes les provinces de l'empire, passa sur un pont de bateaux le détroit qui sépare l'Europe de l'Asie. Une flotte, composée des vaisseaux fournis par les villes grecques de l'Asie Mineure, par les îles soumises aux Perses, par l'Égypte, par la Phénicie, c'est-à-dire par les peuples les plus commerçants et les plus habiles dans la marine, devait suivre les côtes de la Grèce, et fournir des vivres à cette armée, que le petit territoire qu'elle voulait soumettre ne pouvait même nourrir.

Heureusement le génie de Thémistocle avait prévu l'impossibilité de défendre la Grèce contre les Perses, si leurs grandes armées pouvaient y subsister pendant plusieurs campagnes. Depuis longtemps, il avait déterminé les Athéniens à créer une marine puissante.

Au moment de l'invasion des Perses, il leur fit embrasser la résolution généreuse d'abandonner leur ville, leurs temples, leurs dieux, les tombeaux de leurs ancêtres; de confier leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards, à la foi, à l'humanité des Grecs, et de chercher leur salut sur leur flotte et dans la dés-

fense du Péloponèse. Jamais peut-être les événements de l'histoire n'ont mieux justifié les sages combinaisons du talent.

Une faible armée qui défendait le passage des Thermopyles, facilement tournée, fut obligée de l'abandonner. C'est là que Léonidas et trois cents Spartiates, restés seuls volontairement, se dévouèrent à une mort certaine. On a dit que les lois de Lycurgue leur en faisaient un devoir : mais elles défendaient la fuite, et non la retraite; toute l'histoire de Lacédémone en fournit la preuve. Toute autre explication renferme une absurdité dont il est impossible de croire que Lycurgue ait pu être capable. Mais pourquoi Léonidas préféra-t-il la mort à l'espérance de vaincre ou de sacrifier sa vie avec plus d'utilité? C'est qu'il n'en vit pas de plus grande que de ranimer le courage chancelant des Grecs, et d'abattre l'orgueil qu'inspirait aux Perses le nombre de leurs soldats, en montrant, par un exemple, ce qu'il en coûtait de sujets d'un roi pour triompher d'une poignée d'hommes libres. Ne déshonorons point la gloire d'un héros, en attribuant sa générosité sublime à une obéissance de préjugé pour des lois absurdes.

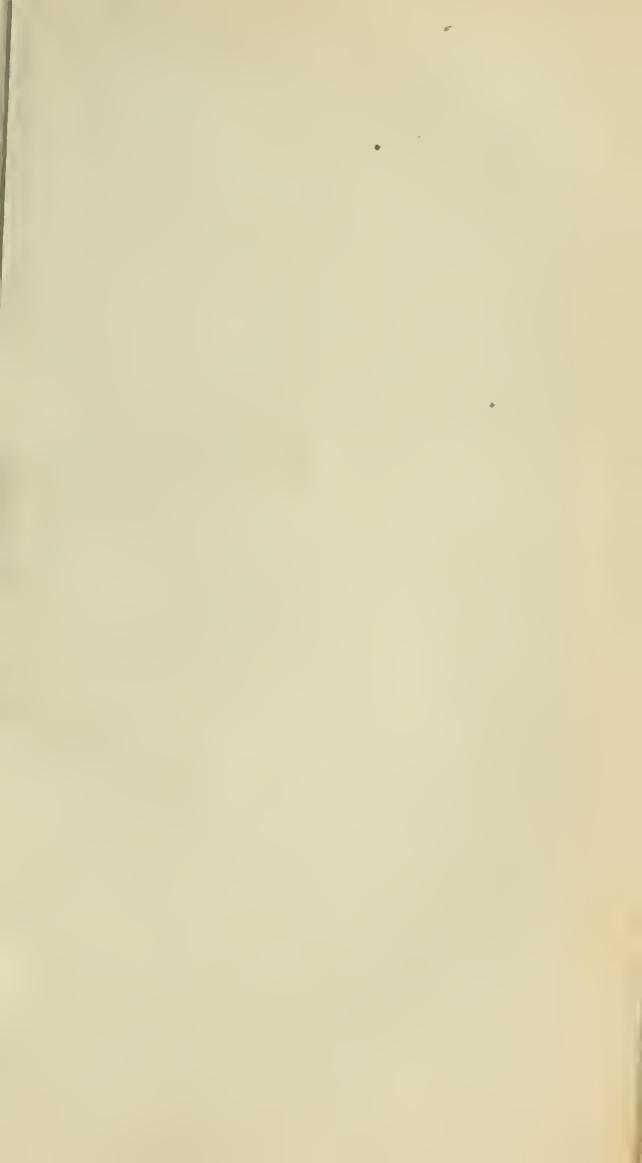
Thèbes se soumit lâchement au joug des Perses; Athènes, que sa faible garnison ne pouvait défendre, fut livrée aux flammes. Le Péloponèse était libre encore. Gélon, tyran de Syracuse, le même qui exigea des Carthaginois l'abolition des sacrifices humains, avait cet orgueil qui n'est pas toujours incompatible avec les vertus douces ou généreuses : il

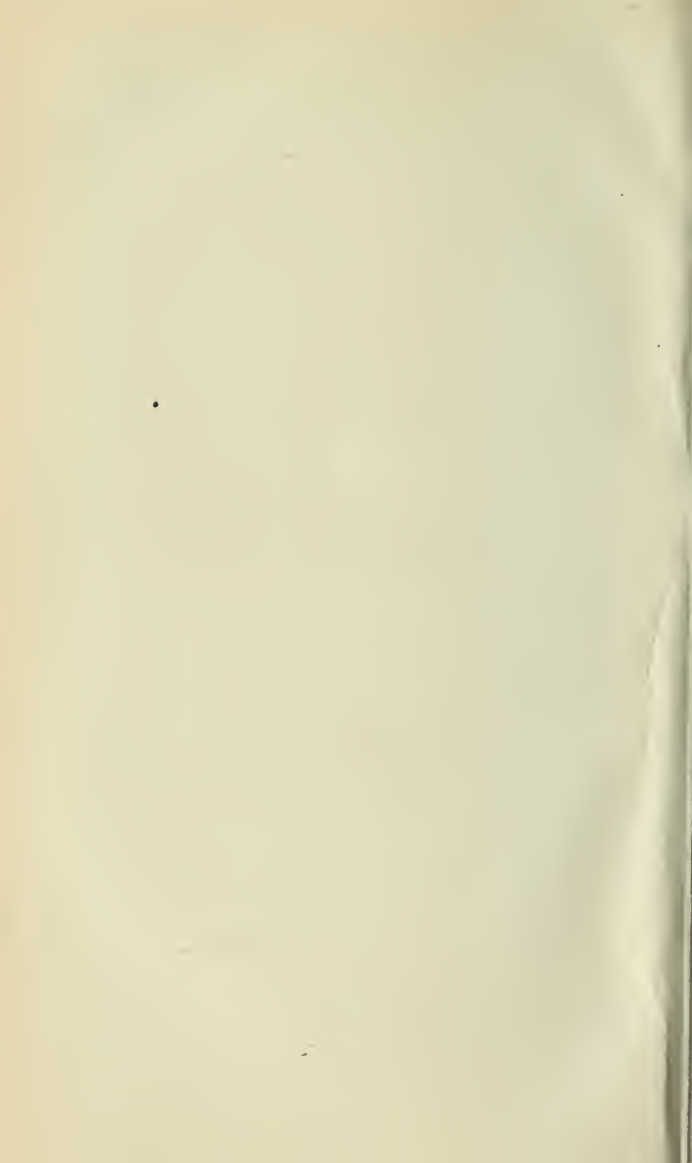
exigeait, pour prix de ses secours, l'honneur de commander les Grecs réunis, condition qui effrayait la liberté, et blessait la dignité de la vieille Grèce. Mais tant que la flotte préparée par Thémistocle n'était pas vaincue, l'armée des Perses ne pouvait recevoir les convois d'Asie, seul moyen de subsistance que la prompte dévastation de la Grèce pût lui laisser. En vain la jalousie lacédémonienne voulut-elle rendre inutile cette ressource dont Sparte ne partageait pas la gloire. Xerxès attaqua la flotte, fut vaincu et forcé de ne plus laisser en Europe qu'une partie de ses forces. Les Grecs, revenus d'une première terreur, lui opposèrent bientôt une armée, et la victoire de Platée suffit pour chasser les Perses de l'Europe. La bataille de Salamine est un de ces événements si rares dans l'histoire, où le hasard d'un jour décide pour une longue suite de siècles des destinées du genre humain. Le petit nombre de vérités dont les Grecs avaient alors enrichi les sciences, les progrès naissants dans les arts, leur philosophie indépendante, auraient disparu avec la liberté, à qui seule ils les devaient. Les côtes de la Méditerranée n'auraient conservé sous les vainqueurs qu'une faible indépendance, et le monde partagé entre les despotes de l'Asie méridionale, les peuplades sauvages de l'Afrique et les brutes habitants de l'Occident et du Nord, n'eût plus offert qu'une ignorance barbare ou d'avilissants préjugés; des arts dégradés par la servitude, ou bornés à leur grossièreté première; des mœurs féro-

ces ou corrempués; partout enfin la stupidité et les vices de l'enfance des nations, ou de leur décrépitude. On ne doit attribuer ces victoires ni au peu de bravoure des Perses, ni à leur infériorité dans la tactique. Le pays dont ils tiraient leur origine et les provinces voisines produisaient alors, et ont constamment produit depuis, d'excellents soldats. Les corps de troupes formés par Cyrus n'avaient pas eu le temps de dégénérer de cette valeur qui avait subjugué l'Asie, et les détails des batailles de Salamine et de Platée ne prouvent que l'égalité de l'ignorance entre les deux nations rivales. Quelle fut donc la cause de ces victoires? L'opiniâtreté de courage que la volonté de maintenir leur indépendance et l'amour de la patrie ajoutaient à la bravoure des Grecs, les vertus d'Aristide, le génie et la grandeur d'âme de Thémistocle. Il fallut que les chefs des Athéniens, préférant le salut de la Grèce aux intérêts de leur ambition ou de leur gloire, à la dignité même de leur patrie, désarmassent l'orgueilleuse jalousie des Spartiates. C'est donc à l'énergie que donne l'amour de l'indépendance, c'est à la supériorité de la politique généreuse d'un peuple vraiment libre sur la politique personnelle d'un sénat aristocratique, que la Grèce dut ses triomphes et que nous devons nos lumières.

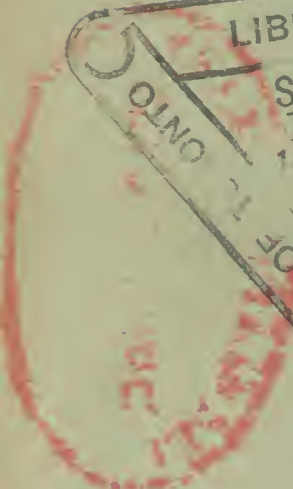
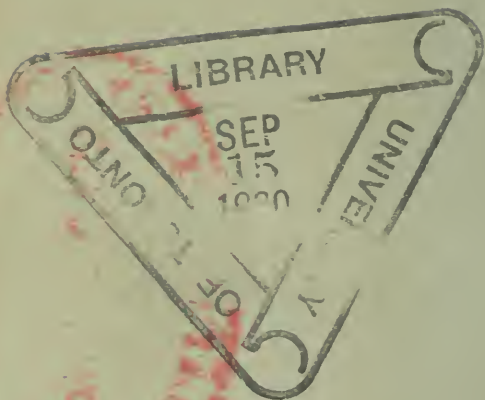
FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

Paris.—Imp. Nouv. (assoc. ouv.), 14, rue des Jeûneurs,
G. Masquin, directeur.









PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS PO

UNIVERSITY OF TORONTO LIBR

BRIEF

B

0024576

01-838-588

01-838-588

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 08 03 09 008 9